NAZIONALE
B. Prov.
XVIII
26
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XVIII

Palchetto

Num.° d' ordine 8

121-1-31

B Pro
XVIII
26

LES

TROIS SIECLES

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.

TOME TROISIEME.

647147

LES

TROIS SIECLES

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇOISE,

OU

TABLEAU

DE L'ESPRIT DE NOS ÉCRIVAINS,

Depuis FRANÇOIS I, *juſqu'en* 1779:

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

*Par M. l'Abbé S*** DE CASTRES.*

Quatrieme Édition, corrigée & augmentée conſidérablement.

TOME TROISIEME.

BIBLIOTECA PROVINCIALE DI PARMA

A LA HAYE,

Et ſe trouve A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE; de MADAME, & de Madame la COMTESSE D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXIX.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

His ego gratiora dictu esse scio; sed me vera pro gratis loqui, etsi meum ingenium non moneret, necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere, Quirites: sed multò malo vos salvos esse, qualicumque erga me animo futuri estis. Tit. Liv. l. 4, nº. 96.

LES TROIS SIECLES DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.

M

MABILLON, [*Jean*] Bénédictin, né dans le Dioceſe de Rheims, en 1632, mort à Paris en 1707; Savant, dont les Ouvrages ſont immenſes & très-utiles pour la plupart. Ils ont preſque tous pour objet des matieres de Religion ou d'Hiſtoire eccléſiaſtique. On s'attend bien qu'il ne faut pas y chercher le feu de l'imagination & l'agrément du ſtyle, comme dans des Productions purement littéraires. Le P. *Mabillon* s'eſt borné à la clarté, à la méthode, qualités eſtimables, mais le plus ſouvent déparées par trop de ſimplicité, & quelquefois par une exceſſive dif-

fuſion. Cette remarque ne nous portera point à contredire M. *du Pin*, qui s'exprime ainſi au ſujet de ce Savant : *Il ſeroit difficile de louer ce Religieux, comme il le mérite ; la voix du Public & l'eſtime générale de tous les Savans font ſon éloge beaucoup mieux que tout ce que nous pourrions en dire.*

Il eut pluſieurs démêlés, & entr'autres, avec le fameux Abbé de *Rancé*, qui condamnoit les études monaſtiques, & réduiſoit les Moines à la ſimple connoiſſance de la Religion. Ce Bénédictin entreprit de répondre au Réformateur de la Trappe, & ſes Réponſes furent, d'après ſon caractere, douces, honnêtes, modeſtes, & nous croyons pouvoir ajouter déciſives. En effet, il paroît, par elles & par la raiſon même, que ſon Adverſaire confondoit trop la vie des Solitaires avec celle des Religieux. Quand la ſcience eſt animée par l'eſprit de Religion, bien loin de nuire aux vertus du cloître, elle ne peut que les rendre plus éclairées, plus ſolides & plus reſpectables : l'Abbé de la Trappe en étoit un exemple lui-même.

Après la mort du P. *Mabillon*, le Cardinal *Collorédo* écrivit aux Bénédictins de Paris, par ordre de *Clément XI*, qu'ils feroient plaiſir à Sa Sainteté d'inhumer cet Homme illuſtre dans le lieu le plus diſtingué de leur Couvent, parce que

tous les Savans de l'Europe ne manqueroient pas de leur demander : *Ubi poſuiſtis eum.*

MABLY, [*N.* BONNOT DE] Abbé, de l'Académie de Lyon, frere de M. l'Abbé de *Condillac*, né, comme lui, à Grenoble, en 17..

Il eſt du nombre des Gens de Lettres eſtimables, qui ne ſont pas de l'Académie Françoiſe, & qui ne ſeroient jugés que plus dignes d'en être, par le ſuffrage du Public, ſi les vrais talens étoient toujours des titres pour y parvenir. Peut-être M. l'Abbé de *Mably*, après avoir ſu apprécier cet honneur ce qu'il vaut, n'en a-t-il pas été jaloux. Quoi qu'il en ſoit, ſon mérite ne peut qu'honorer tous les Corps qui l'auront pour membre. Ses Ouvrages en ſont la preuve. Il n'en eſt pas ſorti un ſeul de ſa plume, [& nous en connoiſſons une douzaine] qui n'annonce un eſprit pénétrant & un ſage Obſervateur. La plupart ſont peu connus, parce qu'ils ont pour objet des matieres au-deſſus du goût de la multitude, qui ne s'amuſe gueres que de frivolités. Les plus répandus ſont ces *Obſervations ſur les Grecs*, celles *ſur les Romains*, les *Entretiens de Phocion*, *ſur le rapport de la Morale avec la Politique.* Dans ce dernier Ouvrage ſur-tout, les matieres ſont approfondies & épuiſées ſans ef-

fort, ſans ſéchereſſe, ſans diffuſion. La Raiſon, c'eſt-à-dire, cette ſaine Raiſon, ſi rare dans les Ouvrages de ce Siecle, y marche d'un pas ferme, le flambeau à la main, & découvre, ſur ſa route, des vérités profondes, enchaînées les unes aux autres, formant un Tout auſſi inſtructif, que penſé avec juſteſſe, & ſagement digéré.

M. *Fréron* a eu raiſon de dire de cet Ouvrage, » qu'il étoit la Production d'un excellent Ci-» toyen, qui n'écrit que pour ſe rendre utile, » qui voit tous nos travers & tous nos vices, » non pour en diſpoſer avec légéreté, mais » pour nous en corriger; qui gémit ſur cet » abyme de corruption où nous ſommes plongés, » & qui voudroit nous en faire ſortir: qui nous » offre la perſpective la plus effrayante des maux » que nous préparent des révolutions qu'amenera » cette molleſſe hébétée, qui tient nos ſens en-» gourdis; car le voile eſt aiſé à lever: ce ta-» bleau de la Grece eſt un miroir où la France » doit ſe voir elle-même. On découvre dans ce » Livre, des vérités de tous les temps, de tous » les lieux, de toutes les légiſlations... Puiſſe cet » Ecrit tomber entre les mains de nos jeunes » gens! puiſſent-ils le lire & le goûter! Ils y » puiſeront des idées ſaines & lumineuſes de » la vertu & des devoirs qui les attachent néceſ-» ſairement à l'Etat. «

On ne ſe ſeroit pas attendu, après cela, que les *Entretiens de Phocion*, ſi lumineux & ſi utiles pour la Morale, fuſſent devenus la matiere du radotage inſipide d'un Héros de Roman. Il ne faut que lire *Béliſaire* pour y trouver *Phocion* traveſti. C'eſt ainſi que la Philoſophie prétend faire des découvertes. Tout ſon art conſiſte à altérer les bonnes choſes qu'on avoit dites avant elle ; ſemblables aux Harpies qui vivoient de rapines, & infectoient, en y touchant, les mets ſervis ſur la table des Sages & des Héros.

MACQUER, [*Philippe*] Avocat au Parlement, né à Paris en 1720, mort dans la même ville en 1769.

Il eſt Auteur de cinq ou ſix Abrégés chronologiques d'Hiſtoire, faits d'après l'inimitable modele qu'en a donné monſieur le Préſident *Hénault*.

Pierre-Joſeph Macquer, ſon frere, de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1718, eſt Auteur de pluſieurs Ouvrages de Chymie, qui lui ont procuré un nom célebre dans la Phyſique & la Médecine. Il travaille au Journal des Savans, pour ce qui concerne cette derniere Science.

MADELENET, ou MAGDELENET, [*Gabriel*] Avocat au Parlement de Paris, né

en Bourgogne en 1587, mort à Auxerre en 1661.

Poëte Latin & François. Sous ce dernier titre, il eſt juſtement confondu dans la foule des Auteurs obſcurs. Ses Vers latins méritent qu'on en faſſe un peu plus de cas. Ce n'eſt point parce que *Balzac* les comparoît à ceux d'*Horace* : *Balzac* n'étoit pas un Juge bien sûr en matiere de goût. Ce n'eſt pas non plus parce que *Barbou* leur a donné une place dans ſa belle Collection, à côté de ceux du P. *Sautel* : c'eſt parce que pluſieurs de ſes Odes ont de la chaleur & de la véhémence, quoiqu'elles tombent par intervalles dans le rampant & le puérile.

MAGNAN ou MAIGNAN, [*Emmanuel*] Minime, né à Toulouſe en 1601, mort dans la même ville en 1676.

Comme ſes Ouvrages ſont plus d'un Phyſicien que d'un Littérateur, nous nous contenterons de dire que *Louis XIV*, en paſſant par Toulouſe, lorſqu'il venoit d'épouſer l'Infante d'Eſpagne, ne dédaigna pas de viſiter la Cellule de ce Religieux. Le Monarque fut payé de l'honneur qu'il lui faiſoit, par le plaiſir de voir quantité de Pieces de Méchanique, dont ce Moine étoit l'Auteur.

MAILHOL, [*Gabriel*] né à Carcaſſonne, en 17.. Auteur de pluſieurs Romans éphémeres, d'une Tragédie, & de quelques Comédies qui ne ſont connues que par leur chûte. Ce ſeroit en dire aſſez, ſi nous ne pouvions ajouter à ſa louange, qu'il s'eſt exécuté lui-même, & paroît avoir renoncé à la Poéſie, & ſans doute à la Proſe. Combien d'Auteurs auſſi malheureux, & plus opiniâtres!

MAILLARD, [*Olivier*] Cordelier, né à Paris, mort à Toulouſe en 1502.

Un de ces Hommes devenus célebres à force de ridicule. On a malheureuſement conſervé pluſieurs de ſes *Sermons*, écrits en mauvais Latin, remplis de bouffonneries & d'indécences, qui atteſtent toute la bizarrerie de ſon imagination, ſon peu de Goût & de raiſon. Il eſt impoſſible d'en avoir une juſte idée, à moins de les avoir lus. Les Philoſophes qui ont relevé ces imprudences, & voulu faire paſſer ſa maniere de prêcher pour celle qui étoit généralement en uſage dans ſon Siecle, ſe ſont trompés groſſiérement. Nous avons des Sermons de ce temps-là, qui, ſans être auſſi éloquens & auſſi méthodiques que ceux des bons Prédicateurs qui ont écrit depuis, ſont du moins, au défaut de goût près, infiniment plus inſtructifs & plus décens.

Seroit-on en droit d'offrir à la Poſtérité l'*Oraiſon Funebre de M. le Dauphin*, par le P. *Fidele* de Pau, comme un modele de l'Eloquence du dix-huitieme Siecle ?

MAILLET, [*N.* DE] mort à Marſeille en 1738, après avoir été Conſul au Grand-Caire.

Les Gens ſenſés ont toujours regardé ſon *Telliamed* *, comme l'Ouvrage le plus abſurde & le plus extravagant. Il ſuffit d'en indiquer le ſyſtême, pour en faire ſentir tout le délire. Le principal objet de l'Auteur eſt d'expliquer, par des conjectures bizarres, les différentes révolutions de notre Globe. Selon lui, les montagnes les plus élevées ſont ſorties des eaux, & la génération des hommes a commencé par des poiſſons. Il a avancé mille autres chimeres qui ſont évidemment les Productions d'un cerveau exalté par la chaleur du climat qu'il a long-temps habité.

Malgré cela, ſon Livre a fait une eſpece de fortune, préciſément parce qu'il eſt original, bizarre, hardi, éloigné de la maniere de penſer ordinaire; moyen aſſuré de faire impreſſion ſur la multitude des Lecteurs inconſidérés.

* Ce titre eſt le nom renverſé de *Maillet*.

Quelques-uns de nos Philoſophes ont tâché de le rendre un peu plus ſupportable, en le corrigeant. Ils n'ont fait, en cela, que dévoiler l'inquiétude & la manie qui les portent à adopter ce qui contredit les opinions communes. Après tout, les Auteurs où ils ont puiſé les rêveries qu'ils débitent, ne valent guere mieux que *Telliamed*.

MAIMBOURG, [*Louis*] Jéſuite, né à Nancy en 1610, mort à Paris en 1686.

« Il eut d'abord trop de vogue, dit M. de » *Voltaire*, & on l'a trop négligé dans la ſuite; » ce qui eſt vrai. Ses *Sermons* ſont pitoyables; mais ſes Ouvrages hiſtoriques peuvent plaire encore à tous ceux qui ne ſont point effrayés par de longues phraſes & un ſtyle plus que nombreux. Ils ſont, en général, écrits avec feu; la marche en eſt rapide; elle entraîne, malgré le ton romaneſque qui s'y fait ſentir. Il faut attribuer ſans doute à la lecture de *Scudery* & de quelques autres Ecrivains à la toiſe, ce travers dont *Maimbourg* auroit pu ſe garantir avec plus de culture; car dans le fond il avoit beaucoup de talent.

Une anecdote qui doit ſurprendre, c'eſt que ſes Sermons, tous d'une froideur inſupportable, ont été le fruit de ſa jeuneſſe, & que ſes Hiſtoires,

où reſpirent tant de vivacité, ont été compoſées dans un âge mûr. Il eſt vraiſemblable qu'il n'avoit pas d'abord connu ſes véritables diſpoſitions. Quoi qu'il en ſoit, en pardonnant les inexactitudes de ſon *Hiſtoire des Croiſades*, on y trouvera des détails approfondis. Celles *de l'Arianiſme*, *des Iconoclaſtes*, *du Schiſme des Grecs*, *du grand Schiſme d'Occident*, &c., avec les mêmes qualités, ont les mêmes défauts, auſſi bien que celle de *la Ligue*, où l'on trouve des Pieces originales, qui, auparavant, n'avoient pas été publiées.

MAIRAN, [*Jean-Jacques* DORTOUS DE] ancien Secrétaire de l'Académie des Sciences, Membre de l'Académie Françoiſe, de la Société Royale de Londres, d'Edimbourg, d'Upſal, de l'Inſtitut de Bologne, &c., né à Beſiers en 1678, mort à Paris en 1771.

L'amour des Sciences, heureuſement uni au goût des Lettres, a fait de cet Académicien un Savant preſque univerſel & un habile Ecrivain. La partie des Sciences, & ſur-tout la Phyſique, a fixé particuliérement ſes travaux, ſans doute par le deſir d'être utile, préféré à celui de n'être qu'agréable. Son *Traité Phyſique & hiſtorique de l'aurore boréale*, ſes *Lettres au Pere Parennin, contenant diverſes queſtions ſur la Chine*, ſont

d'un Obſervateur attentif & pénétrant, qui aime à s'inſtruire, pour répandre enſuite des lumieres fines & sûres ſur des objets inconnus avant lui. Après M. de *Fontenelle*, on ne croyoit pas qu'il fût poſſible de trouver un Continuateur digne de lui pour l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences*; encore moins ſe promettoit-on des *Eloges* académiques capables d'intéreſſer, après les ſiens. M. de *Mairan*, dans un autre genre de ſtyle, mais toujours aſſaiſonné d'une raiſon lumineuſe & nourrie par des connoiſſances profondes, a traité avec ſuccès l'une & l'autre matiere, en ſorte que l'eſtime de ſes Concitoyens a été confirmée par les éloges de tous les Savans de l'Europe.

Nous réparons avec d'autant plus de ſatisfaction l'oubli que nous avions fait de M. de *Mairan*, que cet oubli n'étoit pas tout-à-fait volontaire. Nous n'avions pas encore parcouru tous ſes Ouvrages, pour en porter un jugement décidé, & nous n'avions nul beſoin des avertiſſemens de certains petits * Critiques qui nous ont reproché amérement cette omiſſion.

---

* Tels que l'Auteur de la prétendue *Addition aux Trois Siecles*, ou *Lettre critique à M. l'Abbé Sabatier de Caſtres, ſoi-diſant Auteur de ce Dictionnaire*; celui de la *Lettre d'un Académicien*, ceux *du Journal encyclopédique*.

MAIRET, [*Jean*] né à Beſançon, mort à Paris en 1660, dans un âge fort avancé.

Avant *Corneille*, il avoit la réputation du meilleur Poëte tragique ; il pouvoit la mériter alors. Ses Pieces ſeroient plus irréprochables, ſi elles n'étoient pas hériſſées de pointes, reſte de la barbarie de l'ancien goût. Sa *Sophonisbe* eut un ſuccès qui ſe ſoutint plus de trente ans, & trouve encore aujourd'hui des approbateurs. *Corneille* même la vit préférer à celle qu'il donna dans la ſuite. La cauſe de cette préférence, ſelon M. de *St. Evremont*, vient de ce que *Mairet* s'étoit appliqué, dans cette Piece, à rendre les mœurs des perſonnages conformes à celles de ſon ſiecle, ce qui ne pouvoit manquer de plaire aux Spectateurs : au lieu que *Corneille*, attaché au vrai goût de l'antiquité, n'avoit pas eu la complaiſance de s'écarter de la nature, pour flatter les eſprits frivoles. Il avoit conſervé à *Sophonisbe*, fille d'*Aſdrubal*, & Reine de Numidie, le caractere de ſa Nation, & plus particuliérement celui de ſa famille.

Dans un ſiecle où l'apparence même de l'eſprit étoit toujours sûre d'être bien accueillie, on dut entendre, avec plaiſir, ces quatre vers de la *Sophonisbe* de *Mairet*.

Ah, Philon ! ſouvient-toi que la Fortune eſt femme,
Et que, de quelque ardeur que Siphas la réclame,

Elle eſt pour Meſſaniſſe, & qu'elle aimera mieux
Suivre un jeune Empereur, qu'un autre déjà vieux.

Arrêtez, mon ſoleil, dit encore un Amant à ſa Maîtreſſe, dans une autre Piece du même Auteur : la Maîtreſſe répond :

Si je ſuis un Soleil, je dois aller toujours.

Ces pointes, que l'ignorance des Spectateurs applaudiſſoit, ont été proſcrites par le bon goût; mais on y ſubſtitue aujourd'hui des maximes de morale & de philoſophie, qui ne ſont pas moins ridicules, ni moins applaudies par les ignorans.

MAISTRE, [*Antoine* LE) Avocat au Parlement de Paris, neveu du célebre *Arnaud*, & frere de M. de *Sacy*, né en 1608, mort à Port-Royal en 1658.

Ses *Plaidoyers*, autrefois ſi eſtimés, ne peuvent ſervir aujourd'hui qu'à faire connoître combien il y a de diſtance, entre avoir une grande réputation & un grand mérite. Ils prouvent encore combien l'éloquence du Barreau a fait de progrès parmi nous. Un Avocat qui plaideroit dans le goût de M. le *Maiſtre*, ſeroit aſsûré de ſe voir accablé de ridicule; & cependant les Plaidoyers de celui-ci ont été applaudis avec enthouſiaſme par ſes Contemporains, & célébrés par eux ſans meſures. On ne prévoyoit pas alors que des idées giganteſques, des mots emphati-

ques, des citations paraſites, ſeroient proſcrites, auſſi-tôt que les d'*Agueſſeau*, les *Cochin*, &c. auroient fixé, dans la Plaidoierie, le vrai goût, pour bien penſer & bien écrire.

MALEBRANCHE, [*Nicolas*] Prêtre de l'Oratoire, de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1638, mort dans la même ville en 1715.

Parmi le petit nombre d'hommes de génie de notre Nation, qui ont cultivé la Philoſophie, il a la gloire de n'avoir à ſe reprocher que les erreurs attachées à la foibleſſe de l'eſprit humain. Il fut Philoſophe, mais Philoſophe Chrétien, & l'on peut dire que ſes lumieres ont autant ſervi à la gloire de la Religion, qu'à celle de la Philoſophie. Il s'adonna d'abord, par le conſeil d'un de ſes Confreres, qui ne connoiſſoit pas la trempe de ſon eſprit, à un genre d'étude pour lequel il n'étoit point né. Des Commentaires ſur l'Ecriture ſainte, des Diſcuſſions théologiques étoient au deſſous de cette rare ſagacité, qui lui étoit ſi naturelle. L'application qu'il donna à cette eſpece de travail, ſervit du moins à fortifier ſes bons principes.

La lecture du Traité de *Deſcartes* ſur l'Homme, lui fit ſentir qu'il pouvoit marcher à grands pas dans la carriere philoſophique, & lui donna

l'idée de ſon Livre ſur *la Recherche de la Vérité*. A peine eut-il publié cet Ouvrage, qu'on s'empreſſa de le traduire dans toutes les Langues. Tous les Peuples, en effet, étoient intéreſſés à le connoître & à l'étudier. Le but que l'Auteur s'y propoſe, eſt de développer les erreurs dans leſquelles nous entraînent les ſens, l'imagination, les préjugés, l'eſprit, quand il eſt abandonné à lui ſeul, & principalement les paſſions, principe général de toutes nos mépriſes. A ces guides infideles, il ſubſtitue le flambeau de l'expérience, & trace la route qu'on doit ſuivre pour parvenir à la vérité. Dans le cours de ſon Livre, il a eu l'art d'inférer une infinité d'obſervations importantes ſur la Phyſique expérimentale, d'y développer ce que la Métaphyſique a de plus ſublime, & la Morale de plus épuré. Quiconque eſt capable de le lire avec attention, y découvre un génie créateur & profond, un ordre & une netteté dans les matieres, une énergie de penſées, un choix d'expreſſions vives, une ſolidité de raiſonnement, en un mot, tout ce qui peut entretenir l'admiration, & faire éclore la lumiere dans les Eſprits capables de réflexion.

On convient, que le ſyſtême qu'il expoſe n'eſt pas exempt de contradiction ; mais on eſt forcé de convenir auſſi, que ſes illuſions même ſont celles du génie. Perſonne encore n'a pouſſé

plus loin, que le P. *Malebranche*, le talent de mettre à la portée de tous les eſprits, les idées les plus profondes & les plus abſtraites. Il donne, pour ainſi dire, un corps aux choſes les plus ſpirituelles, afin de les rendre univerſellement ſenſibles. Son ſtyle auſſi brillant que châtié, eſt toujours proportionné au ſujet, & n'exclut aucune des graces dont le ſujet eſt ſuſceptible. Jamais Philoſophe ne ſut mieux orner la raiſon des richeſſes de l'Eloquence.

On doit penſer qu'un pareil Ouvrage étoit fait pour s'attirer des critiques; auſſi ne manqua-t-on pas de s'élever contre pluſieurs des opinions de l'Auteur. Son Syſtême des idées, par lequel il prétend établir qu'on voit tout en Dieu, fut ſur-tout en butte à des attaques & à des railleries. Nous n'entrerons pas dans la diſcuſſion du pour & du contre; elle n'eſt point de notre reſſort. Nous nous contenterons d'aſſûrer, que, quand bien même le P. *Malebranche* ſe ſeroit égaré dans ſes Hypothèſes, elles ſont développées avec tant d'adreſſe, de force & de ſéduction; il en découle tant de bons principes, tant d'idées lumineuſes, une morale ſi ſaine, ſi inſtructive, qu'on doit au moins les traiter avec reſpect. Le Philoſophe, en ſe trompant, reſſemble à ces Voyageurs, qui, ſans être parvenus au but qu'ils s'étoient propoſé, ont découvert ſur la route,

des pays riches & féconds, propres à faciliter enſuite les recherches des autres Voyageurs. Ses Rêves ſont ceux de *Jupiter*; il n'appartient, nous le répétons, qu'au Génie de créer de pareils ſyſtêmes. M. de *Voltaire*, ſi en état d'en ſentir le prix, auroit dû en parler avec plus d'égards; par-là il ſe ſeroit épargné le blâme du ridicule qu'il a cherché à répandre ſur cet illuſtre Métaphyſicien. Il eſt plus aiſé de plaiſanter les Faiſeurs de Syſtêmes, que d'en créer ſoi-même. D'ailleurs, les eſprits vraiment éclairés ſavent reſpecter les erreurs qui tiennent aux vérités les plus neuves, les plus grandes, les plus utiles, parce qu'ils ſont plus capables d'apprécier la grandeur des obſtacles & l'immenſité de la carriere qu'il a fallu parcourir, même pour s'égarer ainſi.

Quoi qu'il en ſoit des illuſions du P. *Malebranche*, on s'aviſa de ſoupçonner que la Religion pouvoit être intéreſſée dans ſon Syſtême. Auſſi-tôt il fit un ſecond Ouvrage, intitulé, *Converſations Chrétiennes*, où il venge victorieuſement ſa foi & ſes principes, autant que ſon Syſtême pouvoit le permettre. Ces Converſations ont trois Interlocuteurs, qui concourent à expliquer, à juſtifier d'une maniere auſſi agréable qu'inſtructive, tout ce que le Philoſophe avoit avancé dans *la Recherche de la Vérité*. Le Dia-

logue en eſt naturel, plein d'intelligence & d'adreſſe ; les caracteres en ſont intéreſſans & ſoutenus. Le rôle de *Théodore*, perſonnage qui repréſente le P. *Malebranche*, eſt comparable à celui que *Platon* fait jouer à *Socrate* ; ce perſonnage a même un talent ſupérieur à celui du Grec, pour faire accoucher ſes Auditeurs de Vérités dont ils ne ſe doutoient pas, quoiqu'elles fuſſent en eux.

A cet Ouvrage en ſuccéderent pluſieurs autres, qui prouvent également le génie fécond de ce Philoſophe. Celui qui a pour titre, *Entretiens métaphyſiques*, peut être regardé comme un chef-d'œuvre, ſoit pour le raiſonnement, ſoit pour les vues profondes, ſoit pour le ſtyle. M. *d'Agueſſeau* le préfere à celui de *la Recherche de la Vérité*.

Le P. *Malebranche* avoit ſur l'Hiſtoire une opinion vraie à quelques égards, mais qui a beſoin d'être modifiée. Il prétendoit que l'Homme raiſonnable ne doit s'occuper que du vrai conſidéré en lui-même ; que ce vrai peut ſeul perfectionner notre intelligence ; que l'étude de l'Homme eſt préférable à toute autre étude ; qu'il n'appartient enfin qu'à la Philoſophie de nous le montrer, tel qu'il eſt, dans les idées primitives, dont l'Hiſtoire ne nous préſente, ſelon lui, que des copies imparfaites, ou des

portraits défigurés. Il ajoutoit, qu'il exiſte plus de vérités dans un principe de Métaphyſique où de Morale, que dans tous les Ouvrages hiſtoriques. En conſéquence, il s'occupoit plus à éclairer ſon eſprit qu'à charger ſa mémoire. Un Inſecte l'intéreſſoit bien davantage, comme l'a remarqué M. de *Fontenelle*, que toute l'Hiſtoire Grecque & Romaine.

L'amour de la Philoſophie l'entraînoit un peu trop loin. On peut adopter, à un certain point, ſes ſentimens ſur la néceſſité de connoître l'Homme ; mais il faut ſe garder de ſuivre ſon exemple, quant au genre d'étude excluſif auquel il s'attachoit. L'Hiſtoire eſt une ſeconde Philoſophie, qui peut être auſſi utile que la premiere, pour la connoiſſance de l'Homme. La Métaphyſique & la Morale forment, à la vérité, les premiers traits du Tableau de ſes paſſions ; mais elles n'indiquent que les cauſes, au lieu que l'Hiſtoire nous en découvre les effets, & par-là les différens reſſorts. C'eſt dans ce ſpectacle vivant de la nature humaine, que les Poëtes, les Orateurs, les Moraliſtes eux-mêmes, peuvent trouver encore plus ſûrement de quoi s'inſtruire, parce que les exemples y ſont plus frappans, que les préceptes ne le ſont dans un Traité de Morale. Dans l'Hiſtoire, avec la ſource des vices & des vertus, on découvre encore les objets qui

les excitent, les alimens qui les nourriſſent, les reſſources qu'ils déploient, le but qu'ils ſe propoſent, & les moyens qu'ils mettent en œuvre.

Pour achever de donner une idée du P. *Malebranche*, nous rapporterons quelques morceaux de l'éloge qu'en a fait M. de *Fontenelle*. « Il » avoit ſi bien acquis, dit-il, la pénible habitude » de l'attention, que quand on lui propoſoit » quelque choſe de difficile, on voyoit dans l'inſ- » tant ſon eſprit ſe pointer vers l'objet, & le » pénétrer. Ses délaſſemens étoient des divertiſ- » ſemens d'enfans, & c'étoit par une raiſon très- » digne d'un Philoſophe, qu'il y cherchoit cette » puérilité honteuſe en apparence; il ne vouloit » pas qu'ils laiſſaſſent aucune trace dans ſon » ame: dès qu'ils étoient paſſés, il ne lui en reſ- » toit rien, que de ne s'être pas toujours appliqué. » Il étoit extrêmement ménager de toutes les » forces de ſon eſprit, & ſoigneux de les con- » ſerver à la Philoſophie.... Sa converſation rou- » loit ſur les mêmes matieres que ſes Livres: ſeu- » lement, pour ne pas trop effaroucher la plupart » des gens, il tâchoit de la rendre un peu moins » chrétienne, mais il ne relâchoit rien du phi- » loſophique: on la recherchoit beaucoup, quoi- » que ſi ſage & ſi inſtructive.... Il ne venoit » preſque point d'Etrangers ſavans à Paris, qui

» ne lui rendiſſent leurs hommages. On dit que » des Princes Allemands y ſont venus exprès » pour lui... Il a eu l'honneur de recevoir une » viſite de *Jacques II*, Roi d'Angleterre, &c.

» Les compatriotes de cet homme illuſtre ſen- » toient auſſi ce qu'il valoit, & un aſſez grand » nombre de gens de mérite ſe raſſembloient au- » tour de lui. Ils étoient la plupart ſes Diſciples » & ſes amis en même temps, & l'on ne pou- » voit guere être l'un ſans l'autre. Il eût été » difficile d'être en liaiſon particuliere avec un » homme toujours plein d'un ſyſtême qu'on eût » rejetté; & ſi l'on recevoit le ſyſtême, il n'étoit » pas poſſible qu'on ne goûtât infiniment le ca- » ractere de l'Auteur, qui n'étoit, pour ainſi » dire, que le ſyſtême vivant. Auſſi jamais Phi- » loſophe, ſans en excepter *Pythagore*, n'a-t-il » eu des ſectateurs plus perſuadés; & l'on peut » ſoupçonner que, pour produire cette forte » perſuaſion, les qualités perſonnelles du P. *Ma- » lebranche* aidoient à ſes raiſonnemens. »

MALFILATRE, [*N.*] né à Caen en 1733, mort à Paris en 1767.

Sans avoir rien laiſſé d'achevé & de capable de lui faire une réputation ſolide, tout ce qui eſt ſorti de ſa plume décele le germe des plus heureux talens. Ses Productions connues ſe réduiſent

à un Poëme de *Narciſſe*, dont quelques détails paroiſſent auſſi heureux, que l'invention en eſt médiocre; à une Ode aſſez froide pour faire juger que la Poéſie lyrique n'étoit pas de ſon reſſort: mais les morceaux d'Imitation des Géorgiques de *Virgile*, inſérés dans les *Nouvelles Obſervations critiques* de M. *Clément*, donnent une idée avantageuſe de ſa Muſe. Il eſt vraiſemblable qu'elle eût tiré un plus grand parti de ſes richeſſes, ſi les Parques euſſent été d'accord avec la Fortune pour prolonger ſa vie, & lui procurer cette aiſance ſi néceſſaire aux Enfans d'*Apollon*; car, ſelon un ancien Auteur,

C'eſt peu pour eux d'avoir ce Dieu pour pere,
Si rien n'échoit du côté de leur mere.

MALHERBE, [*François* DE] né à Caen en 1556, mort à Paris en 1628.

C'eſt ainſi que *Deſpréaux* l'annonce pour le créateur de la belle Poéſie parmi nous:

Enfin *Malherbe* vint, & le premier, en France,
Fit ſentir dans ſes Vers une juſte cadence,
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et réduiſit ſa Muſe aux regles du devoir.
Par ce ſage Ecrivain, la Langue réparée,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances, avec grace, apprirent à tomber,
Et le Vers ſur le Vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix, & ce guide fidele
Aux Auteurs de ce temps ſert encore de modele.

Malherbe eſt en effet le premier de nos Poëtes ui ait fait ſentir que notre Langue pouvoit s'é- ver à tout ce que la Poéſie lyrique a de plus iblime. Avant lui, *Ronſard* avoit compoſé des ides héroïques; mais en ſe propoſant *Pindare* our modele, il en avoit plus ſouvent imité l'en- ure & l'obſcurité, que la force & l'élévation. a Poéſie conſiſtoit moins à dire de grandes hoſes, qu'à en exprimer de petites par de grands ots moitié Grecs, moitié François; il donnoit ur cet appareil, un air merveilleux à ſon ſtyle, ue l'ignorance ſeule pouvoit goûter. *Malherbe*, u contraire, en s'attachant à la Lecture des nciens, ne puiſa dans leurs Ouvrages que cette ouce harmonie, cette noble ſimplicité qu'il nous t ſi difficile de faire paſſer dans les nôtres. Il ita les mouvemens de *Pindare*; mais, à l'exem- e d'*Horace*, il ſut captiver l'enthouſiaſme ſous joug de la raiſon, de ſorte que le déſordre eſt ez lui un effet caché de l'Art, qualité bien éférable à cette impétuoſité fougueuſe, plus mblable au délire, qu'à la chaleur du vrai nie.

Dans l'Ode qu'il compoſa pour *Louis XIII*, rſque ce Prince alloit réduire les Rochelois, n admire à la fois une netteté d'idées, un tour ureux d'expreſſions, une juſteſſe & un choix us les comparaiſons, une variété dans les

figures, une adreſſe dans les tranſitions, qui la font regarder, avec raiſon, comme un vrai modele de Poéſie lyrique. Le ſujet en eſt grand, l'ordonnance hardie, l'exécution noble, les couleurs fortes & habilement ménagées.

Quand *Malherbe* traite des ſujets agréables, il déploie une richeſſe d'ornemens qui embellit la matiere la plus ſtérile, un coloris vif & tendre qui anime juſqu'aux moindres détails. Peindre ainſi la Renommée,

Nymphe qui jamais ne ſommeille',
Et dont les meſſagers divers,
En un moment ſont oreilles
Des peuples de tout l'Univers.

nous donner cette idée de la Paix,

C'eſt en la Paix que toutes choſes
Succedent * ſelon nos deſirs.
Comme au printemps naiſſent les roſes,
En la Paix naiſſent les plaiſirs.

n'eſt-ce pas être né vraiment Poëte ? N'eſt-ce pas joindre la force de la vérité aux graces du pinceau ? Ne ſemble-t-il pas voir dans la Strophe ſuivante, le temps s'écouler *tacito pede*, comme dit *Ovide ?*

* *Succéder*, du temps de *Malherbe*, ſignifioit avoir un heureux ſuccès.

Le

Le Temps, d'un inſenſible cours,
Nous porte au terme de nos jours :
C'eſt à notre ſage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous conſoler de ſa fuite,
En le ménageant comme il faut.

Qui croiroit que ces Vers ont plus de cent ſoixante-douze ans ? Mais peut-on lire rien de plus poétique & de plus agréable que la deſcription du ſiecle heureux qu'il prédit lui-même ſous le nom d'un Berger ?

La terre, en tous endroits, produira toutes choſes ;
Tous métaux ſeront or, toutes fleurs ſeront roſes,
Tous arbres oliviers.
L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre,
Et les perles, ſans nombre,
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Horace a-t-il mis plus d'énergie dans ſa fameuſe Strophe du *Pallida mors æquo pulſat pede*, que *Malherbe* dans ſa riche imitation, que tout le monde ſait par cœur ?

Tant de douceur & d'harmonie dans le ſtyle, ne ſemblent pas devoir annoncer un caractere naturellement bruſque & cauſtique : celui de *Malherbe* étoit cependant l'un & l'autre. Sa converſation & ſes manieres ne ſe reſſentoient en rien du génie de ſa Muſe. Il y a même lieu d'être étonné du peu de reſſemblance qui ſe trouvoit

entre le Poëte & l'Homme. En liſant les Anecdotes de ſa vie, on eſt fâché de lui voir une ſenſibilité d'amour propre, dont les grands talens devroient être à l'abri. Un jour, ſon ami, *Racan*, à qui il venoit de réciter une Ode, lui ayant avoué de bonne foi, qu'il n'avoit pu en juger, parce que dans la récitation, il avoit *mangé* la moitié des vers, il entre auſſi-tôt en fureur, & lui répond : *Ils ſont à moi, puiſque je les ai faits ; ſi vous me fâchez, je les mangerai tous.* C'eût été un grand dommage aſſûrément, mais c'en eſt un plus grand encore, qu'un tel Génie fût ſi foible contre un reproche auſſi léger.

Malherbe, ayant dîné chez l'Archevêque de Rouen, s'endormit après le repas. Le Prélat l'éveilla, pour le mener à un Sermon qu'il alloit prêcher ; *diſpenſez-m'en*, lui dit-il bruſquement, *je dormirai bien ſans cela.* On ſait qu'il voulut ſe battre contre de *Piles*, qui avoit tué ſon fils en duel. Il avoit alors ſoixante-treize ans, & quelqu'un lui faiſant ſentir l'inégalité de la partie, *c'eſt pour cela*, répondit-il, *que je veux me battre ; je ne haſarde qu'un denier contre une piſtole* ; réponſe qui prouve auſſi peu de courage que de philoſophie ; tant il eſt vrai que les Muſes, qu'on nous dit avoir apprivoiſé les hommes ſauvages, ne rendent pas toujours le même ſervice à leurs plus chers Nourriſſons.

I. MALLET, [*Edme*] Chanoine de Verdun, ancien Profeſſeur de Théologie au Collége de Navarre, né à Melun en 1713, mort à Paris en 1755.

Quoiqu'il ait fourni au Dictionnaire Encyclopédique quelques Articles de Littérature, qui ne ſont pas les plus médiocres de cette Compilation univerſelle, il a ſu néanmoins ſe garantir de l'influence du Siecle, & éviter les écueils du faux bel Eſprit & de la Philoſophie. Ses autres Ouvrages littéraires, ſans rien offrir de neuf, peuvent être placés dans la claſſe des Ouvrages utiles. Les *Principes pour la lecture des Poëtes*, forment une eſpece de Poétique, où ſe trouvent expoſés, d'une maniere nette & facile, les préceptes des Grands Maîtres. Ils ne ſont, à proprement parler, qu'un long Commentaire de l'Art poétique de *Deſpréaux*, accompagné d'exemples choiſis, propres à rendre les remarques plus ſenſibles.

Les *Principes pour la lecture des Orateurs*, peuvent ſervir auſſi de Rhétorique. L'Auteur y développe, d'une maniere aſſez lumineuſe, les principales regles qu'en donnent *Ariſtote*, *Cicéron* & *Quintilien*. Il en eût fait un des meilleurs Traités d'éloquence, en s'étendant moins ſur certains objets peu intéreſſans, & preſque inutiles aux Orateurs. A ce défaut près, ces deux

Ouvrages de M. l'Abbé *Mallet* ont de la méthode, de la clarté ; la diction en eſt noble, aiſée, & nombreuſe. L'Ecrivain y fait ſentir le mérite d'un goût ſûr & attentif à ne jamais s'écarter des bons principes. Les leçons de la Morale ſont très-bien fondues avec les regles de la Littérature, attention auſſi néceſſaire qu'utile, quand on veut inſtruire la Jeuneſſe.

2. MALLET, [*Paul-Henri*] Profeſſeur d'Hiſtoire à Genève, ci-devant Profeſſeur des Belles-Lettres Françoiſes à Coppenhague, de l'Académie d'Upſal & de celle de Lyon, né en 17..

Il a compoſé une *Hiſtoire de Danemarck*, très-propre à donner une idée de cette partie de l'Europe, dont on avoit des connoiſſances aſſez incertaines avant cette Hiſtoire. Ce qui la rend ſur-tout eſtimable, eſt le ton de ſimplicité, d'aiſance & d'impartialité, avec lequel elle eſt écrite. M. *Mallet* a dû trouver des reſſources abondantes pour ce travail pendant ſon ſéjour à Coppenhague, où il a été, dit-on, un des Précepteurs du Prince actuellement régnant. Il ſeroit à ſouhaiter que les Hiſtoriens des différens Peuples de l'Europe, euſſent été à portée, comme lui, de recueillir leurs matériaux ſur les lieux.

MALLEVILLE, [*Claude* DE] né à Paris en 1597, mort en 1647, un des premiers reçus à l'Académie Françoiſe.

Nous ne dirons pas que ce fut, ſans doute, la difficulté de trouver quarante Sujets, qui le fit admettre dans ce Corps ; *Malleville* pouvoit figurer parmi les Beaux-Eſprits de ſon Siecle. Ses Poéſies ont de la chaleur & de la vivacité ; l'expreſſion en eſt ſouvent agréable & facile, les images en ſont quelquefois brillantes, mais les métaphores preſque toujours outrées. Son Sonnet, ſur la *Belle Matineuſe*, fut préféré à tous ceux qu'on compoſa ſur le même ſujet.

Le ſilence régnoit ſur la terre & ſur l'onde,
L'air devenoit ſerein, & l'olympe vermeil ;
Et l'amoureux Zéphyr, affranchi du ſommeil,
Reſſuſcitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployoit l'or de ſa treſſe blonde,
Et ſemoit de rubis le chemin du Soleil ;
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il ſoit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune *Philis*, au viſage riant,
Sortant de ſon Palais plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumiere & plus vive & plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en ſoyez point jaloux ;
Vous parûtes alors auſſi peu devant elle
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

On ignore communément ce qui a donné lieu

à la manie de comparer à des Aſtres les Beautés à qui l'on veut prodiguer de l'encens. *Quintus-Catulus*, jeune Romain des derniers temps de la République, ayant rencontré ſa Maîtreſſe au lever du Soleil, lui fit auſſi-tôt un Quatrain, qui l'éleva au deſſus de l'Aſtre qui commençoit à paroître. On le traduiſit en François du temps de *Balzac* & de *Voiture*, & l'on en trouva la penſée ſi jolie, que, depuis ce temps, le Soleil eſt devenu l'objet éternel des comparaiſons galantes.

Malleville réuſſit encore mieux dans le Rondeau. Celui qu'il fit contre l'Abbé *Boisrobert*, Favori du Cardinal de *Richelieu*, prouve qu'il ſavoit badiner agréablement.

Coëffé d'un froc bien raffiné,
Et revêtu d'un Doyenné
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frere *René* devient meſſire;
Il vit comme un déterminé.
Un Prélat riche & fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En eſt, s'il le faut ainſi dire,
Coëffé.

Ce n'eſt pas que Frere *René*
D'Aucun mérite ſoit orné,
Qu'il ſoit docte, qu'il ſache écrire,
Ni qu'il diſe le mot pour rire;
Mais ſeulement c'eſt qu'il eſt né
Coëffé.

Ce mot *né coëffé* expliqueroit assez bien la petite fortune littéraire & civile de quelques merveilleux Auteurs de nos jours.

MANGENOT, [*Louis*] Chanoine du Temple, né à Paris en 1694, mort dans la même ville en 1768.

Poëte dont nous avons peu de Poésies, encore sont-elles toutes médiocres, excepté néanmoins son Eglogue du *Rendez-vous*, où il s'est montré supérieur à tout ce que MM. de *Fontenelle* & *la Mothe* ont fait de meilleur en ce genre. Style élégant & naturel, narration simple & intéressante, sentimens vrais & délicats, toutes les graces enfin qui peuvent parer un petit Ouvrage, s'y trouvent agréablement réunies. Ces qualités manquent absolument à une seconde Eglogue qu'il a faite, intitulée, *les Confidences*, ainsi qu'à ses autres petites Pieces.

Nous ne connoissons de M. l'Abbé *Mangenot*, aucun Ouvrage en prose, à moins qu'on ne veuille regarder comme un Ouvrage son *Histoire Abrégée de la Poésie Françoise*, plaisanterie aussi juste qu'agréable, où il seroit difficile de trouver beaucoup de fautes, car elle se réduit à une demi-page, la voici.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA POÉSIE FRANÇOISE.

« La Poésie Françoise, sous *Ronsard* & sous

» *Baïf*, étoit un enfant au berceau, dont on
» ignoroit juſqu'au ſexe. *Malherbe* le ſoupçonna
» mâle, & lui fit prendre la robe virile. *Corneille*
» en fit un Héros. *Racine* en fit une femme ado-
» rable & ſenſible. *Quinault* en fit une courti-
» ſanne, pour la rendre digne d'épouſer *Lully*,
» & la peignit ſi bien ſous le maſque, que le
» ſévere *Boileau* s'y trompa, & condamna *Qui-*
» *nault* à l'Enfer, & ſa Muſe aux priſons de
» St. Martin. A l'égard de *Voltaire*, il en a fait
» un excellent Ecolier de Rhétorique, qui lutte
» contre tous ceux qu'il croit Empereurs de ſa
» claſſe, & qu'aucun de ſes pareils n'oſe entre-
» prendre de dégoter, ſe contentant de s'en rap-
» porter au jugement de la Poſtérité, unique
» & ſeul Préfet des études de tous les ſiecles. »

MANNORY, [*Louis*] ancien Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 1696.

A ne juger de lui que par ſes Ouvrages, on ne peut du moins s'empêcher de rendre juſtice à ſes talens. Sa *Traduction* de l'Oraiſon funebre de *Louis XIV*, par le P. *Porée*, eſt très-élégante, & rend très-bien l'Original. Ses *Obſervations* ſur quelques Tragédies de M. de *Voltaire*, ſont ſouvent juſtes, & annoncent un homme qui connoît le Théatre. On a de lui un Recueil de *Mémoires & de Plaidoyers*, dont l'éloquence

ſeroit plus à l'abri de reproches, ſi trop de négligence n'en affoibliſſoit le ſtyle, ſi le fond des choſes annonçoit plus d'examen & de réflexions, & ſi la maniere de les rendre étoit toujours conforme à la gravité qu'exigent ces ſortes d'Ecrits. Les Journaliſtes en ont parlé ſucceſſivement avec des éloges que le Public ſemble avoir juſtifiés, par l'accueil qu'il a fait à cette Collection.

MARCA, [*Pierre* DE] Archevêque de Toulouſe, né à Gand dans le Béarn en 1594, mort à Paris en 1662.

Pluſieurs de ſes Ouvrages prouvent qu'il étoit grand Juriſconſulte, bon Politique, ſavant Théologien & excellent Critique. L'*Hiſtoire de Béarn*, qu'il a compoſée, eſt pleine d'éclairciſſemens utiles ſur l'origine des Rois de Navarre, des Ducs de Gaſcogne, des Comtes de Toulouſe, de Carcaſſonne, &c. & contient un grand nombre d'obſervations géographiques. Ceux qui voudront travailler à l'Hiſtoire d'Eſpagne, trouveront dans le *Marca hiſtorica*, des ſecours utiles & même néceſſaires.

M. de *Marca* fut nommé à l'Archevêché de Paris, ſur la démiſſion du Cardinal de *Retz*; mais il mourut au moment qu'il alloit en prendre poſſeſſion; ce qui donna lieu à cette mauvaiſe épitaphe qu'on ſe plaît trop ſouvent à répéter.

Ci gît Monſieur de *Marqua*,
Que le Roi ſagement marqua
Pour le Prélat de ſon Egliſe ;
Mais la Mort qui le remarqua ;
Et qui ſe plaît à la ſurpriſe,
Tout auſſi tôt le démarqua.

1. MARCHAND, [*Proſper*] né en Picardie, mort à la Haye en 1756, âgé de 78 ans.

Ceux qui font plus de cas des recherches, que des réflexions & du ſtyle, trouveront de quoi ſe contenter dans ſon *Hiſtoire de l'Imprimerie* ; ceux qui ont du goût pour les petits détails & les minuties biographiques, pourront ſe ſatisfaire dans ſon *Dictionnaire hiſtorique*, fait à l'imitation de celui de *Bayle*, & où ce genre d'érudition eſt très-vaſte & très-étendu.

2. MARCHAND, [*Jean-Henri*] Avocat au Parlement de Paris, Cenſeur Royal, né en 17..

Il eſt connu par pluſieurs bagatelles littéraires en proſe & en vers, écrites d'un ſtyle auſſi pétillant d'eſprit que de gaieté. La *Requête du Curé de Fontenoy*, & le *Teſtament Politique de M. de Voltaire*, ſont ce qu'il a fait de plus piquant. Il eſt aiſé de juger, par ces deux Ouvrages, qu'il s'eſt fait de la Littérature un amuſement plutôt qu'une occupation.

MARCHE, [*Nicolas* MARÉCHAL DE LA] Abbé, né dans la Franche-Comté en 1746.

Après avoir eſſayé de ſe rendre utile aux Lettres par un petit Ouvrage, intitulé, le *Temple de la Critique*, où parmi des jugemens aſſez ſains & vivement exprimés, on en trouve quelques-uns de faux & d'outrés, il a rendu de vrais ſervices au Public par la rédaction de la ſuite des *Lettres édifiantes*. En offrant aux Curieux & aux honnêtes Gens les monumens du zele & des lumieres conſignées dans ces Lettres écrites par des Miſſionnaires de preſque toutes les parties du monde, on peut dire qu'il a fourni à la piété de quoi la conſoler & l'inſtruire, & aux Sciences tout ce qui peut les éclairer & les étendre. Outre le tableau touchant des conquêtes du Chriſtianiſme, on y voit la plus grande partie des connoiſſances humaines, la Phyſique, l'Hiſtoire naturelle, la Géographie, l'Aſtronomie, &c. enrichies par des détails, des obſervations & des découvertes auxquelles l'Europe ſavante a applaudi, & dont elle a beaucoup profité.

Si jamais la Religion s'éteignoit parmi nous, le Recueil de ces *Lettres*, parvenu au trente-deuxieme volume, ſuffiroit pour en faire déplorer la perte & même y ramener les eſprits raiſonnables & les cœurs droits. Quel ſujet de honte pour les Incrédules, lorſqu'on compare les motifs qui ont

animé ces Miſſionnaires, avec les motifs qui préſident à leurs déclamations & à leurs blaſphêmes. Ces hommes courageux, qui ont porté les lumieres de la foi chez tous les Peuples connus, n'ont pas été des hommes qu'on puiſſe taxer d'ignorance & de fanatiſme : la plupart d'entr'eux joignent à un zele héroïque des talens diſtingués, un ſavoir profond, les eſpérances de gloire & de fortune les mieux fondées. Ce n'eſt pas non plus l'envie de briller parmi des Nations incultes & groſſieres ; d'aller faire valoir ailleurs un mérite qui n'eût été que commun dans leur patrie, qui les a tranſportés ſur des terres étrangeres & barbares : un ſentiment plus noble leur a inſpiré le courage d'affronter les mers, les climats & la mort. La Philoſophie qui n'a encore travaillé qu'à l'ombre, traverſé que des anti-chambres, ſacrifié au bonheur de l'humanité, que de l'encre & du papier, pourra-t-elle ſe flatter jamais de nous préſenter dans les efforts de ſes Zélateurs autant d'élévation & d'intrépidité ? Auſſi a-t-elle commencé par prendre ſes meſures. Tout ce qui porte dans l'ame un caractere d'énergie, de grandeur & d'activité, eſt qualifié dans ſon Dictionnaire de fol enthouſiaſme, dont elle déplore avec dédain l'aveuglement. La raiſon, la froide raiſon ; voilà tout ce qu'elle ſait eſtimer & tout ce qu'elle

exige. Mais cette raiſon, qu'a-t-elle produit? Le déraiſonnement, l'égoïſme, l'inaction. La poſtérité mettra donc une grande différence entre des hommes qui, dans tout autre ſiecle, euſſent excité l'admiration univerſelle, & des hommes qui ont beſoin de toute la folie & de toute la perverſité du nôtre pour trouver quelques approbateurs.

MARÉCHAL, [*Pierre-Sylvain*], Avocat en Parlement, né à Paris en 1750.

La Muſe qui préſide aux Poéſies érotiques & légeres ſemble l'avoir diſtingué de la foule de ſes adorateurs. Quoique la plupart des Pieces que ce jeune Poëte a publiées ſous le titre trop peu modeſte de *Bibliotheque des Amans*, ne roulent que ſur des ſujets d'amour ou de galanterie, elles ne laiſſent pas de ſe faire lire avec une ſorte d'intérêt, par l'adreſſe qu'il a eue d'en varier les peintures & les cadres, & de répandre beaucoup de naturel, de grace & de délicateſſe dans ſes expreſſions. Si ſon ſtyle eſt quelquefois proſaïque & dépourvu de ces images qui ennobliſſent les idées, en même temps qu'elles les rendent plus ſenſibles, il a du moins le mérite rare d'être facile, harmonieux, ſimple & correct. Pour donner au Lecteur une idée du talent de ce jeune Poëte, nous croyons devoir tranſcrire ici une

des petites Pieces de ſon Recueil. Elle a pour titre les *Quinze ans.*

Quinze ans ! *Thémire*, ô le bel âge
Des doux plaiſirs c'eſt la ſaiſon ;
De tes quinze ans fais bon uſage ;
A quinze ans l'Amour fait moiſſon.

Avant quinze ans, une Bergere
Eſt du nombre encor des enfans ;
Il faut avoir quinze ans pour plaire ;
On n'eſt point belle avant quinze ans.

A quinze ans finit la culture ;
Le bouton alors devient fleur :
C'eſt à quinze ans que la Nature
Parle à nos ſens, nous donne un cœur.

A cinq ans on verſe des larmes,
A dix ſont les jours innocens,
A douze, les tendres alarmes ;
Mais, pour aimer, il faut quinze ans.

MARGON, [*Guillaume* PLANTAVIT DE LA PAUSE DE] Abbé, né dans le Dioceſe de Beziers, mort en 1760.

Cet Auteur a fait, pendant quelque temps, beaucoup de bruit dans une certaine portion du Monde littéraire, par des Critiques, des Satyres & des Libelles, dont l'extrême malignité ne pouvoit flatter que des Caracteres conformes au ſien. Peu d'hommes ont été plus attrabilaires ;

peu d'hommes ont donné plus d'eſſor à ce genre d'humeur, toujours atroce. Son eſprit empoiſonnoit les actions les plus vertueuſes ; & il ne craignit jamais de faire part au Public de la perverſité de ſes idées.

Le Gouvernement ſe crut obligé d'éloigner de la Capitale un ſujet auſſi turbulent. L'Abbé *Margon* fut exilé aux Iſles de Lerins, d'où on le transféra au Château d'If. Il ſe retira enſuite dans une Communauté Religieuſe, ce qui étoit une des conditions de ſa liberté.

On a de lui une *Hiſtoire du Duc de Villars* ; les *Mémoires de Berwick*, ceux *de Tourville*, les *Lettres de Filiz-Moris*, Ouvrages écrits avec une vivacité plus importune qu'agréable, à cauſe du fiel & de la malice qu'il y diſtille, ſans aucun égard. Le talent d'écrire, il faut en convenir, quand il eſt aſſujetti à une ame perverſe, eſt un funeſte préſent de la Nature, & pour l'individu qui le poſſede, & pour la Société qu'il corrompt.

1. MARIGNY, [*Jacques* CHARPENTIER DE] né à Nevers, mort à Paris en 1670.

Son eſprit & ſes talens pour la Poéſie, lui attirerent de la réputation ſous le Miniſtere du Cardinal de *Richelieu*. Les ſaillies de ſon eſprit le firent aimer du Cardinal de *Retz*, qui fut

tirer parti en faveur de la Fronde, de ſon génie chanſonnier, toujours prêt à la ſervir. Aujourd'hui ſes Poéſies ſont oubliées, & ne le méritent pas, à en juger par celles qui ſont contenues dans un Recueil imprimé en 1660 chez *Charles de Sercy*, & dont le cinquieme volume commence par une Ballade de ce Poëte, qui feroit honneur à nos *Anacréons* modernes.

BALLADE.

Si l'amour eſt un doux ſervage,
Si l'on ne peut trop eſtimer
Les plaiſirs où l'amour engage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer !
Mais ſi l'on ſe ſent enflammer
D'un feu dont l'ardeur eſt extrême,
Et qu'on n'oſe pas l'exprimer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime !

Si dans la fleur de ſon bel âge,
Fille qui pourroit tout charmer,
Vous donne ſon cœur en partage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer !
Mais s'il faut toujours s'alarmer,
Craindre, rougir, devenir blême,
Auſſi-tôt qu'on s'entend nommer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime !

Pour complaire au plus beau viſage
Qu'Amour puiſſe jamais former,
S'il ne faut qu'un doux langage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer !

Mais quand on ſe voit conſumer,
Si la belle eſt toujours de même,
Sans que rien ne puiſſe animer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime!

ENVOI.

En amour, ſi rien n'eſt amer,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer
Si tout l'eſt au degré ſuprême,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime!

Ceux qui aiment tant à mettre au jour ce qu'on appelle des Recueils de Poéſies, auroient dû puiſer dans celui dont nous parlons. Le Public eût aſſûrément revu avec plaiſir beaucoup de petites Pieces qu'il contient, Pieces infiniment préférables à ce qu'on trouve communément dans *le plus joli des Recueils*, dans l'*Elite de Poéſies*, dans l'*Abeille du Parnaſſe*, & dans le *Porte-feuille d'un Homme de Goût*, *&c.* Au moins ces ſortes de Compilations, ſi aiſées à faire, devroient-elles avoir le mérite du choix; mais le choix eſt la premiere choſe qu'on y annonce & la premiere qui y manque.

2. MARIGNY, [*N.* AUGIER DE] Abbé, mort en 1762, Auteur d'une *Hiſtoire des Arabes*, en quatre volumes, où l'on rapporte des converſations ridicules, des anecdotes puériles,

des combats bizarres, des contes, des fables, des viſions, & toutes les rêveries des Peuples Orientaux. N'eſt-ce pas là une belle maniere d'écrire l'Hiſtoire ?

Nous avons encore de lui un autre Ouvrage hiſtorique ſur les Révolutions de l'Empire de cette même Nation. Toujours la même critique, toujours le même bon ſens : des prédictions accomplies, des ſonges vérifiés, des miracles arrivés, comme des pluies de ſang, des fleuves qui ſuſpendent leurs cours, des mains inviſibles qui écrivent ſur les murailles ; tels ſont les traits dominans de ce merveilleux Ouvrage. En le liſant, on croit lire les mille & une Nuits. A l'égard du ſtyle, il eſt conforme à la bizarrerie des faits. Il y a cependant, dans ces deux Hiſtoires, pluſieurs morceaux écrits avec intérêt & avec chaleur. Le moyen de ne pas s'échauffer quelquefois, quand on ſe laiſſe conduire par une imagination ſans frein, ou par un eſprit enthouſiaſte !

M. l'Abbé de *Marigny* a compoſé, dit-on, d'autres Ouvrages ; mais s'ils ſont dans le goût de ſon Hiſtoire Arabeſque, nous nous félicitons de ne pas les connoître.

1. MARIN, [*Michel-Ange*] Religieux Minime, né à Marſeille en 1697, mort en 1767.

On doit rendre juſtice aux bons motifs qui ont dirigé ſa plume, dans la compoſition de ſes Romans ſpirituels, quoique l'exécution n'en ſoit pas tout-à-fait heureuſe. Trop de prolixité, peu de connoiſſance du monde, défaut aſſez ordinaire, & même louable, à certains égards, dans un homme de ſon état, affoibliſſent une partie de l'intérêt qu'il a ſu y répandre. Mais nous avons tant de Romans corrupteurs, plus mal écrits encore, qu'on ne ſauroit trop applaudir cet eſtimable Religieux d'avoir conſacré ſa plume à des ſujets qui ne peuvent qu'édifier le plus grand nombre des Lecteurs. On jugera toujours par ſes *Vies des Solitaires d'Orient*, ſes *Lettres ſpirituelles*, *la Comédienne convertie*, *la parfaite Religieuſe*, *la Vierge chrétienne*, &c. en un mot par tous ſes Ouvrages, qu'il eût été capable de donner plus d'exactitude & plus de perfection à ſon ſtyle, s'il ſe fût autant occupé de ſa réputation littéraire, que du deſir de faire ſervir ſa pieuſe induſtrie à inſpirer l'horreur du vice, l'amour de la Religion & de la vertu.

2. MARIN, [*Louis-François-Claude*] ci-devant Secrétaire-Général de la Librairie, & Cenſeur Royal de la Police, des Académies de Marſeille & de Nancy, né à la Ciotat, en Provence, en 17..

Il ne doit pas aux Places qu'il a eues, les jugemens avantageux que pluſieurs Journaliſtes ont portés ſur ſes Ouvrages. Son *Homme aimable* n'auroit pu être critiqué que par les gens qui ne le ſont pas. « Des ſentimens nobles, » des maximes ingénieuſes, des portraits bien » deſſinés, de l'agrément & de la facilité dans » la diction, &, ce qui fait encore plus d'honneur à M. *Marin*, un grand reſpect pour la » Morale & la Religion, » ſont autant de traits dignes d'éloge, auxquels l'Auteur de l'*Année Littéraire* paye un juſte tribut.

L'*Hiſtoire de Saladin* mériteroit l'eſtime des Savans, quand elle ne ſeroit recommandable que par les recherches qu'elle ſuppoſe, & la clarté avec laquelle l'Auteur a ſu débrouiller les faſtes obſcurs de la Chronologie arabeſque; mais une qualité plus eſtimable, c'eſt l'adreſſe avec laquelle il a ſu dire la vérité, ſans inſulter les préjugés du Public.

Ses Ouvrages dramatiques ſont peu eſtimés, & on convient qu'on leur a fait juſtice en leur refuſant les honneurs de la repréſentation.

MARION, [*Simon*] Avocat-Général au Parlement de Paris, né à Nevers en 1540, mort à Paris en 1605.

On dit qu'avant d'être Avocat-Général, il

avoit plaidé pendant trente ans avec une réputation extraordinaire. Ce que nous ſavons, c'eſt que les Plaidoyers qui nous reſtent de lui, ne ſont propres qu'à prouver la barbarie du Siecle qui les a applaudis.

MARIVAU, [*Pierre* CHARLET DE] de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1688, mort dans la même ville en 1763.

Un ſtyle pétillant, maniéré; un métaphyſique trop ſubtile; des ſentimens recherchés; des réflexions trop peu naturelles, ont beaucoup nui au ſuccès de ſes Ouvrages dans l'eſprit des Gens de goût. Il auroit une maniere d'écrire agréable, pour peu qu'il eût réglé ſon imagination, & réprimé la manie de dire les choſes tout autrement qu'il ne les ſentoit. Point de moyen plus sûr d'affoiblir & de défigurer ſouvent les meilleures penſées. Cet Ecrivain étoit capable de très-bien développer les différens reſſorts du cœur & de l'eſprit humain. Il paroît avoir ſondé & connu tous les replis du premier; mais pour avoir trop raffiné, il a quelquefois brouillé les matieres, & l'on ignore ſouvent ce qu'il a voulu dire, parce qu'il veut le dire mieux qu'il ne falloit pour le faire comprendre. Le *Spectateur François* prouve combien il lui eût été avantageux d'éviter ce travers. A cela

près, il étoit difficile de réunir dans cet Ouvrage plus de ſagacité pour démêler les paſſions & les caprices des hommes, plus d'adreſſe à les développer, plus d'énergie & de vivacité pour les peindre.

Ses *Comédies* ſont encore gâtées, pour la plupart, par l'affectation, ou pour mieux dire, par la ſingularité de ſa maniere de rendre les choſes. Nous croyons que la ſubtilité de ſes idées vient de ce que ſon eſprit n'étoit pas aſſez vigoureux pour penſer ſolidement.

Il eſt le même dans ſes Romans, qui ſont néanmoins agréables & quelquefois intéreſſans, ſur-tout par les caracteres. Il auroit dû cependant en retrancher beaucoup de détails trop longs, des deſcriptions trop minutieuſes, des réflexions trop diffuſes, & principalement les Peintures trop libres.

MARMONTEL, [*Jean-François*] Hiſtoriographe de France, né à Bort, petite ville du Limouſin, en 17..

Dès qu'il s'agira de Tragédies, de Paſtorales lyriques, de Poéſies légeres, le Public a déjà décidé que cet Auteur ne figureroit jamais parmi les bons Poëtes de notre nation.

M. *Marmontel* s'eſt lui-même rendu juſtice. Du Théatre tragique & du lyrique, il s'eſt jeté

dans l'Opéra Bouffon, qui paroît être plus de ſon genre. *Le Huron*, *Lucile*, *Silvain*, l'*Ami de la Maiſon*, ſont des preuves que ſon eſprit eſt préciſément fait pour les bagatelles, ſur-tout quand une muſique agréable vient relever un peu la fadeur de ſa Poéſie.

On peut ajouter que ſa *Poétique* n'eſt nullement propre à ſervir de guide aux jeunes Auteurs qui voudront ſe former le goût. Elle a l'air d'un Ouvrage de commande, dont l'objet eſt d'affoiblir l'eſtime due aux grands Littérateurs, pour ériger en Héros du Parnaſſe des Ecrivains, que le bon ſens ne regardera jamais comme des modeles. On eſt ſur-tout fatigué d'y voir régner un ſtyle énigmatique, qui obſcurcit les choſes les plus claires, en voulant les expliquer par principe, & les prouver par raiſonnemens. Ce n'étoit pas la peine de prendre un ton dogmatique, de ſe complaire à differter, pour n'avoir raiſon que dans les choſes dites & prouvées avant lui, & s'égarer en avançant des nouveautés paradoxales, que perſonne n'a été tenté d'adopter.

La Traduction de *Lucain* eſt encore une preuve de la particularité de ſes idées. Il a voulu réhabiliter ce Poëte, mais il l'a traduit de maniere à n'en montrer que les défauts, ſans en faire connoître le mérite.

M. *Marmontel* a cependant lui-même de

quoi ſervir de modele, en un genre ; &, après tous les grands eſſais auxquels il s'eſt attaché, on aura peine à croire que ce genre ſe réduiſe à des Contes. Il faut convenir que les ſiens, quoique en Proſe, peuvent occuper agréablement l'oiſiveté. Un ſtyle délicat & correct, un petit ton de minauderie, une morale légere & tout-à-fait du bel air, les rendent un Code amuſant pour les têtes frivoles, ſans qu'il puiſſe prétendre au ſuffrage des ames ſenſées. Perſonne n'a ſu, mieux que lui, développer les petits caracteres, faire valoir les petites circonſtances, & répandre ſur de petits événemens un jour riant & quelquefois inſtructif. Quand il traite le ſentiment, le ſentiment, ſous ſa plume, n'eſt ni chaud, ni énergique ; en revanche, il chatouille, il effleure, ce qui eſt beaucoup dans un Siecle où l'on veut être ému avec précaution. Son Dialogue eſt naturel & rapide. Qu'on ne diſe cependant pas, que M. *Marmontel* ſoit l'inventeur de la ſuppreſſion des *dit-il*, des *répondit-il*, dont ſes Enthouſiaſtes ſe ſont efforcés de lui faire honneur. Plus de deux cents ans avant lui, cette façon d'écrire étoit en uſage parmi nous. *Rabelais*, & l'Auteur du *Moyen de parvenir*, en fourniſſent de fréquens exemples.

Malgré cela, les *Contes Moraux* ſeront toujours des Productions qui feront honneur à M. *Marmontel*,

Marmontel ſi l'on excepte *Béliſaire*. Ceux qui ont oſé comparer ce Conte à *Télémaque*, ont outragé, tout à la fois, la raiſon & la gloire de la Nation Françoiſe. Quelle comparaiſon ! entre un Ouvrage, marqué au coin du génie, conduit avec un art qui enchante, enrichi de tableaux & de ſentimens qui attachent & pénetrent l'ame, embelli par des peintures qui raviſſent l'imagination & la captivent ; un Ouvrage, où la richeſſe des détails, la grandeur des événemens, la vérité des caracteres ; la ſublimité de la morale, l'harmonie de la proſe, l'emportent ſur la pompe de la verſification, & prouvent qu'un Ecrivain de génie peut s'en paſſer dans un Poëme épique : quelle comparaiſon ! entre cet Ouvrage & un Roman dénué de toute vraiſemblance, parſemé de caracteres baroques, inondé d'un radotage inſipide ; un Roman, où la monotonie des incidens, l'uniformité des reſſorts, l'affféterie du ſtyle, l'imbécilité des perſonnages, forment un contraſte perpétuel avec le bon ſens, le bon goût, & la nature des objets qu'on y traite ; un Roman enfin, dont le ſcandale a fait le ſuccès paſſager, dont il n'y a que les premiers chapitres qui ſoient ſoutenables, & dont tout le reſte fait tomber le Livre des mains du Lecteur, tantôt ennuyé, tantôt révolté.

Pour les *Incas*, on eſt généralement d'accord

que ce Roman héroïque eſt beaucoup plus ennuyeux, & ſuppoſe beaucoup moins de talent que le *Séthos* de M. l'Abbé *Terraſſon*, qu'on ne lit plus.

Ce que M. Marmontel a fait de mieux, après ſes petits Contes, ce ſont, à notre avis, les Articles qu'il a compoſés pour l'Encyclopédie & pour le *Supplément* de ce même Ouvrage. Ces Articles prouvent combien cet Ecrivain eſt capable de joindre le mérite de penſer avec juſteſſe, à celui de s'exprimer avec grace, quand il ne cherche pas à ſortir de lui-même, & à appliquer ſes talens à des ſujets qui leur ſont étrangers.

Nous voudrions bien pouvoir applaudir également aux ſuccès du zele de M. *Marmontel*, & apprendre au Lecteur que le débit de ſon Epître, intitulée, *La Voix des Pauvres*, *vendue à leur profit*, a procuré de grands ſecours à cette portion ſouffrante de nos Concitoyens. Mais ſa Muſe n'a pas été heureuſe à ſeconder les tranſports de ſa généroſité. On ne peut la louer que de ſes bonnes intentions ; car pour ſes Vers, ils ſont proſaïques, bourſoufflés, le plus ſouvent d'une expreſſion aſſez pauvre, & peu propres à produire un grand effet.

Heureuſement la Religion a ſuppléé abondamment aux vains efforts de la charité poétique.

Elle a fait éclater, dans l'événement * malheureux, qui a donné lieu à *la Voix du Pauvre*, ce qu'on a éprouvé dans tous les temps de ſa part, des traits héroïques de courage & de ſentiment, qu'on attendoit en vain de la verbeuſe & ſtérile *humanité*. Les Victimes, arrachées aux flammes, ont trouvé un aſyle dans ſes Sanctuaires : ſes Miniſtres ont été leurs conſolateurs & leurs nourriciers : ſes vrais Diſciples leurs bienfaiteurs & leur ſoutien. Et tandis qu'au milieu de l'alarme générale, le Philoſophe murmuroit peut-être contre la Nature, ou ne ſongeoit qu'à ſa gloire, en préparant le froid projet d'un nouvel Edifice ; le Peuple, ce Peuple qui ne raiſonne pas, mais qui ſait toujours agir efficacement pour le bien général, expoſoit ſa vie, la ſacrifioit, afin de retarder, de quelques momens, le trépas de tant d'Infortunés. Quelle honte pour les lumieres ! quel ſujet pour une Epître ! Et quel Poëte, même médiocre, n'eût pas réuſſi avec un pareil ſujet ?

MAROLLES, [*Michel* DE] Abbé de Villeloin, né en 1600, mort à Paris en 1681, Traducteur peu eſtimé, mais digne d'éloge à beaucoup d'égards.

* L'incendie de l'Hôtel-Dieu, arrivé le 30 Decembre 1772.

Ceux qui ont ſuivi depuis la même carriere, & qui ſe font un point d'honneur de le mépriſer, ont oublié, ſans doute, que les premiers pas, en tout genre, ſont ceux qui coûtent le plus, & qu'une route non frayée rend toujours les progrès plus difficiles. Nous avouerons que les Traductions de l'Abbé de *Marolles*, ſont trop ſerviles & très-plates; mais ſans ſon ſecours, *Plaute*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Juvenal*, *Catulle*, &c. n'auroient pas encore paru, dans notre Langue, avec la perfection dont nos bons Ecrivains l'ont enrichie. Les Traducteurs eux-mêmes auroient dû ſentir qu'il leur a été d'une très-grande utilité. Malgré ſa ſéchereſſe, il eſt communément exact & fidele à rendre non-ſeulement le ſens, mais tous les mots de la phraſe; & c'eſt toujours beaucoup de trouver de bons matériaux, qu'il ne s'agit plus que de mettre en œuvre & d'embellir. L'Abbé de *Marolles* entendoit très-bien la Langue de ſes Originaux; mérite qui n'eſt pas toujours le partage de nos Faiſeurs de Traductions. Par-là, il eſt devenu un guide ſûr, qu'ils n'ont eu que la peine de ſuivre.

On a auſſi de lui des *Mémoires* qui ſeront eſtimés de quiconque eſt capable de connoître le prix d'une narration claire, méthodique, naïve, qualités préférables au ton embarraſſé ou à la fauſſe chaleur que pluſieurs Ecrivains n'ont pas ſu éviter dans leurs récits.

L'Abbé de *Marolles* avoit eſſaié de traduire *Virgile* en Vers. A cette occaſion, on doit lui ſavoir plus de gré d'avoir compris que c'étoit la vraie maniere de traduire les Poëtes, qu'on ne doit lui reprocher ſon imprudence d'avoir entrepris un pareil Ouvrage avec auſſi peu de talent pour la verſification. *Liniere* avoit très-fort raiſon de répondre à ce mauvais Verſificateur, qui ſe vantoit de ce que les Vers ne lui coûtoient rien, *ils vous coûtent ce qu'ils valent.*

Il avoit encore traduit *Martial* d'une maniere ſi mauſſade, que *Ménage* mit ſur l'exemplaire dont l'Abbé de *Marolles* lui avoit fait préſent, *Epigrammes contre Martial.*

MAROT, [*Clément*] né à Cahors en 1495, mort à Turin en 1544; le plus ancien des Poëtes François, dont la lecture ſoit capable de procurer encore quelque plaiſir.

C'eſt à lui qu'on doit le modele d'un ſtyle plein de naïveté & d'agrément, qui conſacrera ſon nom à l'immortalité. Rien ne prouve mieux le mérite original, que l'approbation conſtante & l'adoption générale. *Marot* poſſédoit, au plus haut degré, cette tournure d'eſprit qui rend les plus petites bagatelles intéreſſantes. Malgré l'imperfection du langage, ſes Poéſies ſont légeres, agréables, délicates, & ſur-tout d'une fineſſe qui

plaît infiniment aux perſonnes de goût. Ce n'eſt pas tant l'eſtime des Princes de ſon temps [eſtime qui le faiſoit appeler alors *le Poëte des Princes & le Prince des Poëtes*] que l'approbation de *Lafontaine*, de *Deſpréaux*, de *J. B. Rouſſeau*, qui a perpétué ſa réputation & l'eſtime de ſes Ouvrages. *Lafontaine* le reliſoit toujours avec un nouveau plaiſir ; il lui doit les graces naïves qui donnent tant d'agrément à ſes Fables. *Deſpréaux* le propoſe comme un modele de Poéſie piquante & gracieuſe. *Rouſſeau*, en lui adreſſant une Epître, ſe fait gloire d'imiter ſon ſtyle & de le regarder comme ſon maître. Ces trois Poëtes le reconnoiſſent également pour l'inventeur de la Ballade, genre de Poéſie trop négligé à préſent, ſans doute, parce que le génie de nos Poëtes modernes eſt plus tourné au jargon philoſophique, qu'à cette aimable naïveté qui faiſoit autrefois le principal caractere & les délices de nos Peres.

Il faut cependant convenir que les Ouvrages de *Marot* ne ſont pas toujours à l'abri du blâme. Ses Contes ſont quelquefois licentieux, ſes Vers trop libres ſur des objets qu'il devoit reſpecter. C'eſt cette liberté qui lui attira ſes diſgraces. On ſait qu'il a traduit une grande partie des Pſeaumes de *David* en Vers françois ; ce n'eſt pas cet Ouvrage qui l'a rendu célebre. Le Peuple Pro-

teſtant a pu chanter quelque temps ces Cantiques bizarrement traveſtis ; mais le bon ſens a toujours rejeté des Productions, où le naïf s'efforce en vain d'atteindre au ſublime qui n'a rien de commun avec lui.

MARQUEZ, [*Pierre*] Abbé, Profeſſeur d'Eloquence au Collége Royal de Toulouſe, né à Montpellier en 1725.

L'eſprit de Collége, le ton de la Province, n'ont point nuit aux talens qu'il paroît avoir pour écrire. Pluſieurs petits Ouvrages, d'un ſtyle noble, égal, ennemi de l'enflure & de l'affectation, & entr'autres, les Eloges de *Duqueſne*, de *Maſſillon*, & celui de M. le *Dauphin*, ſont des preuves de la ſolidité de ſon goût. Plus d'intérêt & de vivacité, & le Profeſſeur de Toulouſe n'auroit aucun de ces défauts qui deviennent aujourd'hui plus communs que jamais dans les Ouvrages d'éloquence.

MARSAIS, [*Céſar* CHESNEAU DU] Avocat au Parlement de Paris, né à Marſeille en 1676, mort à Paris en 1756, un des plus habiles & des plus profonds Grammairiens de notre Nation.

Buffier, *Reſtaut*, *la Touche*, *Wailli* & quelques autres, ont compoſé des Grammaires qui

ſe réduiſent à l'expoſition des regles du diſcours : celui-ci, moins occupé du mécaniſme des Langues, que de leur génie particulier, en a fait, pour ainſi dire, l'anatomie ; & c'eſt en les décompoſant, qu'il en a expliqué les premiers principes. Ses Ecrits ſur la Grammaire Françoiſe & Latine conviennent également aux Maîtres & aux Diſciples ; les derniers y apprennent les élémens du langage, & les premiers la maniere de les développer. Son *Traité des Tropes*, Ouvrage reſté trop long-temps inconnu, offre tout à la fois & le Didactique grammatical & la Métaphyſique du diſcours. On y apprend à connoître ce qui conſtitue le ſtyle figuré ; à ſaiſir, dans toutes les expreſſions, le ſens propre & celui que l'imagination y ajoute pour mieux colorier la penſée. Ce Livre eſt un chef-d'œuvre de Logique, de juſteſſe & de netteté. La *Méthode raiſonnée pour apprendre la Langue Latine*, pour n'être pas auſſi eſtimable que ce *Traité*, ne fait pas moins d'honneur au génie analytique de M. *du Marſais*. L'Auteur y ſuit, pour ainſi dire, les progrès des idées, & en facilite le développement. Toujours Philoſophe, après avoir étudié la marche de la Nature, il nous donne ſes lumieres pour abréger les difficultés. Il faut être bien éclairé pour ſentir tout le prix d'une pareille opération. On jouit ſouvent des avantages d'un bon

Livre, ſans ſonger aux qualités qu'il ſuppoſe, & aux travaux qu'il a coûtés.

On voit par les Ouvrages de ce Grammairien, que ſon eſprit étoit juſte, mais froid ; méthodique, mais lent ; ſage, mais peu brillant ; profond, mais peu vif. Son ſtyle eſt net, mais ſouvent diffus ; défaut moins capital, lorſqu'il s'agit de préceptes, & qu'on veut ſe faire entendre.

Les articles de Grammaire qui ſe trouvent dans les premiers volumes de l'Encyclopédie, ſont de M. *du Marſais*, & ne ſont que mieux appercevoir la foibleſſe & la maigreur de ceux des volumes ſuivans.

Le Public lui a attribué quelques petites Brochures aſſez mal écrites contre la Religion, mais elles ne ſont pas de lui. On n'ignore pas néanmoins qu'il a eu de grandes liaiſons avec la Secte philoſophique ; que ces liaiſons lui ont valu les honneurs d'un Eloge hiſtorique, où, ſelon les loix de la Société, on l'éleve juſqu'aux nues : mais on ſait auſſi qu'il pouvoit ſe les procurer, ſans les acheter par tant de complaiſance à l'égard de ceux qu'il craignoit ou mépriſoit peut-être. Au ſurplus, M. *du Marſais* a paru rétracter ſes écarts philoſophiques : il eſt mort en rempliſſant avec édification les devoirs d'un bon Chrétien.

MARSOLIER, [*Jacques*] Chanoine Régulier de Ste Genevieve, né à Paris en 1647, mort à Uſez en 1724.

Avec du talent pour écrire l'Hiſtoire, il ne s'eſt attaché qu'à des vies particulieres, dont on ne peut blâmer que le ſtyle quelquefois inégal, & ſouvent trop diffus. Ce ſtyle eſt plein d'ailleurs d'intérêt, de chaleur & de naturel. Les *Hiſtoires* du Cardinal *Ximenès*, de *Henri VII*, Roi d'Angleterre, celle de *Henri de la Tour d'Auvergne*, Duc de Bouillon, & celle de l'*Inquiſition*, offrent des détails curieux qui ne demandoient que d'être un peu mieux digérés.

M. l'Abbé *Marſolier* a auſſi conſacré ſa plume à des Productions édifiantes. Les *Vies* de S. *François de Sales*, de Madame de *Chantal* & de l'Abbé de *Rancé*, ſont parſemées de traits, qui, aux défauts près dont nous avons parlé, font encore mieux ſentir les diſpoſitions qu'il avoit pour ce genre d'ouvrages. La *Vie de l'Abbé de Rancé* a été fort durement critiquée ; auſſi étoit-ce par un Solitaire.

MARSY, [*François-Marie* DE] Abbé, mort à Paris, ſa patrie, en 1763.

Deux excellens Poëmes, l'un ſur *la Tragédie*, l'autre ſur *la Peinture*, lui ont mérité un nom diſtingué dans les Lettres. M. *Clément*, dont les

Critiques ſont ordinairement ſi juſtes, a été beaucoup trop ſévere, ou, pour mieux dire, injuſte, dans le jugement qu'il a porté ſur le dernier de ces Ouvrages. Il nous paroît en avoir également méconnu & le fonds & le ſtyle.

De tous les Poëmes Latins qui ont paru ſucceſſivement dans le genre didactique, il n'en eſt point qui, au jugement des Connoiſſeurs, annonce plus de Génie, ſoit pour le deſſein, l'ordonnance, la compoſition, les détails; ſoit pour l'expreſſion & le coloris.

M. l'Abbé de *Marſy* s'étoit attaché de bonne heure aux vrais moyens de réuſſir. L'étude des anciens modeles, ſur-tout de *Virgile*, avoit diſpoſé ſa Muſe à cette vigueur d'imagination, à cette énergie de pinceau, qui ſont toujours les germes aſſurés du ſuccès.

Il eſt difficile, après cela, de ſe rendre aux raiſons par leſquelles M. *Clément* s'efforce de prouver que le Poëme de *la Peinture n'eſt qu'une amplification de quelques paſſages de celui de du Freſnoy* * ſur le même ſujet, & d'élever ce dernier au deſſus du premier, ſous prétexte qu'il le trouve *plus inſtructif* & *plus original.*

Comme ces reproches ont rapport à pluſieurs objets intéreſſans pour la Littérature, nous nous

* *Obſervations critiques ſur différens Poëmes de la Peinture, pag.* 421.

étendrons un peu plus dans cet article. Et d'abord, nous ne craignons pas d'assurer, que, malgré la multitude des préceptes renfermés dans le Poëme de *du Fresnoy*, celui de l'Abbé de *Marsy* lui est très-supérieur, quant à l'instruction, & quant à la maniere de la présenter. Il est vrai que *du Fresnoy* est très-fort sur les regles, & qu'il est peu de ses vers qui ne renferment une leçon; mais est-ce la multiplicité des préceptes qui constitue le mérite d'un Ouvrage didactique, sur-tout d'un Poëme, & encore plus quand ces préceptes sont entassés les uns sur les autres? A-peu-près comme le Gouvernement le mieux organisé est celui qui a le moins de loix; de même dans les Arts, il est essentiel de diminuer & de simplifier le plus qu'il est possible les préceptes. Ce n'est que par la clarté, la méthode & la précision, qu'on peut éclairer & former le commun des esprits. Indépendamment de l'instruction qu'on sait répandre sur différens sujets, il faut encore posséder l'art de rendre les objets intéressans, afin de les insinuer avec autant d'agrément que de solidité. L'instruction devient inutile, si l'on ne se rend agréable pour se faire lire.

Or, personne ne peut disputer, à cet égard, la supériorité à l'Abbé de *Marsy*. *Du Fresnoy* est, en fait de Peinture, ce que *Despautere* est

en fait de Grammaire ; il eſt farci de documens & dénué d'exemples. Ce n'eſt cependant que par les exemples, qu'on peut faire ſaiſir & goûter les regles, que ces exemples renferment : *Longum iter per præcepta, breve per exempla.* Pourquoi donc reprocher à l'Abbé de *Marſy* ces fréquens Tableaux qui renforcent & embelliſſent ſon Ouvrage ? Pourquoi les appeler de *vains ornemens* ? Il eſt bien plus naturel & plus juſte de les conſidérer comme autant de préceptes mis en action, comme autant d'Apologues dont il eſt facile de tirer le ſens moral ; & l'Apologue a toujours été regardé comme la tournure la plus propre à inculquer les leçons. Qui ne comprendra, par exemple, que dans la Deſcription énergique du Tableau du Jugement dernier, par *Michel-Ange*, le Poëte a eu pour but principal, de faire ſentir aux Peintres combien il eſt eſſentiel de ne pas négliger, dans leurs Ouvrages, les bienſéances, les mœurs & le coſtume ? La Deſcription du Démoniaque, peint par *Raphael*, eſt encore une leçon aux Peintres, pour leur apprendre l'art de rendre avec énergie les paſſions fortes & impétueuſes, &c.

Cette méthode n'eſt-elle pas plus agréable, plus inſtructive, plus sûre, que d'enſeigner ſans ceſſe ce qu'il faut faire, ſans montrer comment on le fait ? *Horace* l'a dit, & nous le ré-

pétons, parce que ces paroles décident la queſtion en faveur de notre Poëte.

Signius irritant animos demiſſa per aurem,
Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus.

M. *Clément* eſt-il mieux fondé à avancer que » le ſtyle de *du Freſnoy* eſt à lui; qu'il s'eſt formé » ſur *Lucrece* & ſur *Horace*, mais qu'il ne les a » point mis à contribution; que l'Abbé de » *Marſy* a le ſtyle de tous les Poëtes Latins de » College; que ce ſont des membres de Vers, » pris çà & là dans *Virgile*, dans *Ovide*; qu'il » n'a rien qui lui appartienne, rien qui lui ſoit » propre, &c ? «

Non ſans doute. Cette aſſertion doit paroître d'autant plus étrange, qu'en convenant que le ſtyle de *du Freſnoy* eſt à lui, il n'en ſera pas moins vrai que ce ſtyle eſt dur, ſec, quelquefois barbare, ce qui le rend ſans intérêt, d'une lecture effrayante, tout au plus ſupportable, comme l'a obſervé M. *Racine* le fils, *pour ceux qui veulent étudier les principes de la Peinture* *. D'après cette remarque, *du Freſnoy* auroit donc fait un mauvais Poëme; car, ſelon M. *Clément*, tout Poëme qui n'eſt pas fait pour tout le monde, eſt néceſſairement mauvais **.

---

* *Réflexions ſur la Poéſie, chap. VII.*

** *Obſervations critiques, pag.* 418.

Celui de M. l'Abbé de *Marſy* eſt bien éloigné de ce défaut. C'eſt ſur-tout, par la chaleur & les graces du ſtyle, qu'il l'a rendu capable d'être goûté de toutes les eſpeces de Lecteurs.

Peut-on appeller un ſtyle formé ſur celui de tous les Poëtes de Collége, une Elocution noble vive, ferme, toujours aſſez ſouple pour ſe plier ſans effort à tous les tons, à tous les genres ? Qu'eſt-ce qui forme, dans un Ecrivain, un ſtyle qu'on peut regarder comme à lui ? La maniere de concevoir & de ſentir, le mouvement & l'ordre des idées, la tournure de l'expreſſion, une certaine forme d'exiſter & de vivre dans ſes Ouvrages, qui lui eſt particuliere. On reconnoîtra facilement cette maniere dans l'Auteur du Poëme de *la Peinture*. Par-tout il a la même chaleur, la même fécondité, la même élégance, la même harmonie. Malgré la variété de ſes tableaux, ſa touche eſt toujours égale. Les différens contraſtes ne font que mieux ſentir la dextérité & la richeſſe de ſon pinceau. Si on compare le coloris d'une deſcription, à celui d'une autre entiérement oppoſée ; quoique différent, il s'annonce pour être parti de la même main. Le même Poëte qui peint les ravages des Barbares en Italie, n'a beſoin que de changer de couleurs, pour tracer avec le même ſuccès les douces & paiſibles opérations de la Nature. Ainſi, *Rubens* laiſſe

toujours l'empreinte de ſon génie, en offrant aux yeux l'agitation des Furies, où le ſourire des Graces.

Qu'on ne lui reproche pas d'avoir dérobé quelques Hémiſtiches à *Virgile*. Nous dirions d'abord que le larcin ſeroit peut-être difficile à prouver; mais quand il exiſteroit, que peut-on en inférer à ſon déſavantage? N'eſt-il pas arrivé à *Virgile* lui-même de mettre à contribution pluſieurs Poëtes de ſon temps, comme on en peut juger par les citations de *Macrobe*? D'ailleurs, cette eſpece de vol ne prouveroit que mieux ſon génie; on ne pourroit en conclure autre choſe, ſinon qu'il a ſu ſe rendre propres des richeſſes étrangeres, par la maniere dont il les a miſes en œuvre. Ce genre de trafic ne doit pas plus être interdit en Littérature, que dans le commun des Arts. La beauté d'un Ouvrage quelconque ne conſiſte pas à n'avoir rien d'étranger, mais à former un Tout habilement compoſé des différentes matieres qui peuvent l'embellir.

Un autre avantage de l'Abbé de *Marſy* ſur ſon Prédéceſſeur, c'eſt qu'il eſt Poëte dans le plan, comme dans les détails; au lieu que *du Freſnoy* n'eſt jamais que Verſificateur. Auſſi eſt-ce par cette raiſon qu'un autre M. *Clément* *

* » Les deux Poëmes Latins de M. l'Abbé de *Marſy*,

met le Poëme de *la Peinture* au deſſus de celui de *Lucrece.*

Le Critique de l'Abbé de *Marſy* lui fait encore un crime d'avoir imité quelques endroits de l'Art poétique de *Deſpréaux*, tandis qu'il ne reproche point à *du Freſnoy* d'avoir imité *Horace*, ſur lequel il s'appuie preſque toujours. En ſuppoſant que l'Abbé de *Marſy* ſe ſoit attaché à l'imitation plus qu'il n'a fait, il auroit toujours la gloire d'avoir ſu bien choiſir ſes modeles, & dans ſes modeles, les morceaux véritablement dignes d'être imités. Si on peut reconnoître en lui le caractere de quelque Auteur original, c'eſt ſans contredit celui de *Virgile.* Mais comment l'a-t-il imité ? Sans aſſujettiſſement, ſans plagiat, à-peu-près comme *Virgile* lui-même a imité *Homere*, comme *Malebranche* a marché ſur les pas de *Deſcartes*, comme *Deſpréaux* a ſaiſi la maniere d'*Horace*, & *Rouſſeau* celle de *Pindare.* Il a fait plus ; ſemblable à l'Abeille qui ſait tirer des fleurs les ſucs primitifs dont elle fait ſon miel, en les transformant en ſa propre ſubſtance, il s'eſt nourri des

---

l'un ſur la *Peinture*, l'autre ſur la *Tragédie*, ſont preſque dignes de *Virgile* & d'*Horace*, & fort au deſſus de *Lucrece*, autant qu'on en peut juger dans ce ſiecle. » *Clément de Geneve, Nouvell. Litt. Lett.* 114.

beautés de ce grand Poëte, ſans qu'on puiſſe l'accuſer de lui avoir rien dérobé, & par-là il eſt devenu lui-même original.

Il doit réſulter de ce que nous avons dit, que l'imitation, bien loin d'être un vice, eſt au contraire un principe de vie & de développement pour les talens qu'on a reçus de la Nature. Les plus heureux Génies ont beſoin de ſecours pour croître & s'alimenter. *Boſſuet* n'étoit jamais plus en état de donner un libre eſſor à ſon Eloquence, qu'après s'être nourri de la ſubſtance des Livres ſaints, & s'être animé par la lecture des plus beaux morceaux des anciens Orateurs. C'eſt ce qu'il appeloit allumer ſon flambeau aux rayons du Soleil.

Il en eſt de même des Poëtes. Tant qu'ils ſe bornent à ne puiſer que dans leur propre fonds, on s'apperçoit d'une ſéchereſſe, d'un déſordre, d'une monotonie rebutante, partage ordinaire d'un eſprit qui n'a pas ſu fortifier ſes propres richeſſes par celles des autres. *Ceux qui n'imitent point*, dit un Auteur Anglois, *ne ſeront jamais imités.*

On doit bien ſe garder de confondre l'imitation avec ces honteux plagiats, qui n'offrent que des lambeaux arrachés de toutes parts, dont la bizarre réunion préſente l'image du Monſtre dont parle *Horace*. L'habile Imitateur n'eſt ni

Copiſte, ni Plagiaire. Il ſe transforme en ſon Original, évite ſes défauts, s'approprie ſes beautés, &, en les adaptant au ſujet qu'il traite, il ſait leur donner une forme & un caractere qui les lui rend propres.

Tel eſt l'empire de l'exemple : il agit plus puiſſamment que les regles, en ce qu'il montre, tout à la fois, & la route & le terme. La vue d'un Tableau de *Raphaël* fera plus d'impreſſion ſur un jeune Peintre ; la lecture d'une Oraiſon funebre de *Boſſuet*, ſaiſira plus un jeune Orateur, fécondera plus l'imagination de l'un & de l'autre, que tous les préceptes des Maîtres. En méditant, en approfondiſſant un Modele, on acquerra, non l'habitude d'inventer, de penſer, de procéder & de s'exprimer comme lui ; mais la force néceſſaire pour inventer, penſer, procéder & s'exprimer, à ſon tour, auſſi-bien que lui : *Les Ouvrages des Grands Maîtres*, d'après *Longin*, *ſont comme autant de ſources ſacrées, d'où il s'éleve des vapeurs heureuſes qui ſe répandent dans l'ame de leurs Imitateurs, & animent les eſprits les moins échauffés.* *

Tout dépend donc, dans l'imitation, du choix des modeles. Il eſt inutile d'avertir de

* *Traité du Sublime ; Chap. XI.*

préférer ceux avec qui la Nature nous a donné quelque conformité. *Racine*, dès ſon enfance, diſtingue les Œuvres d'*Euripide*, des Livres que ſes Maîtres lui préſentent; *Boileau* ſent, à la lecture d'*Horace*, ce qu'il eſt capable de faire. Tous les célebres Ecrivains ont eu, pour ainſi dire, un Génie tutélaire qui a préſidé à la compoſition de leurs Ouvrages.

Il eſt cependant des précautions à prendre. Ces précautions conſiſtent à ne pas s'enthouſiaſmer ſi fort d'un Auteur, qu'on néglige de joindre aux ſecours qu'il nous fournit, les ſecours qu'on peut tirer des autres Auteurs d'un genre différent. Le mérite d'un Ecrivain dépend de l'habileté à réunir les qualités principales qui ſe trouvent éparſes, tantôt dans un modele, tantôt dans un autre. De-là vient que *Boileau*, quoique voué à *Horace*, ne fait pas difficulté de l'abandonner, pour ſuivre *Perſe* & *Juvenal*, toutes les fois qu'il trouve, chez ces Poëtes, de quoi enrichir ſa Muſe d'un nouvel ornement. *Racine*, après avoir pris dans *Euripide* les principaux traits du caractere de ſa Phédre, va puiſer dans *Sénéque* d'autres traits, propres à le rendre plus intéreſſant. *Apelle* ne crut pouvoir former le Tableau d'une Beauté parfaite, qu'en empruntant de chaque Beauté ce qu'elle avoit de plus agréable & de plus régulier.

Nous ne pouſſerons pas plus loin cet Article, quoique nous nous fuſſions propoſés d'y prouver encore, contre l'Auteur des *Obſervations critiques*, non-ſeulement que le Poëme de l'Abbé *Marſy* eſt très-didactique; mais encore, qu'il n'eſt pas impoſſible d'en faire un ſur le même ſujet, dans notre Langue, dont la lecture ſoit intéreſſante. Nous exécuterons ce projet dans l'Article de *Racine*, le fils, où nous aurons occaſion de parler encore de la Poéſie didactique.

Les autres Ouvrages de M. l'Abbé *Marſy* ne tendent tout au plus qu'à faire ſentir les mépriſes d'un Ecrivain, dès qu'il s'écarte de ſon vrai genre. Après ſa ſortie des Jéſuites, il ne renonça pas aux Lettres; mais la manie philoſophique éteignit le feu de ſon imagination, & égara ſon jugement. Son eſprit, ſi capable de produire par lui-même, ne lui permit plus que d'être un Compilateur, après qu'il ſe fut attaché à la lecture de *Bayle*, dont il entreprit de donner une *Analyſe*. Cette Analyſe n'a pas même le mérite du diſcernement. Ce qu'il y a de plus abſurde, de plus contraire aux mœurs & à l'honnêteté dans le Dictionnaire de ce Philoſophe, devient, entre ſes mains, le fonds principal d'une compilation odieuſe, condamnée au feu par le Parlement, & punie par la détention de l'Auteur à

la Baſtille. Il eſt aiſé de comprendre par-là ; combien la Philoſophie eſt oppoſée aux vrais talens, combien elle nuit au bonheur.

MARTIAL D'AUVERGNE, [*N.*] Procureur au Parlement de Paris, ſa patrie, mort en 1508 ; mauvais Poëte, qui eut beaucoup de réputation de ſon temps, & qui la méritoit peut-être, par l'eſprit, la gaieté, & la naïveté qu'il mettoit, dit-on, dans la plupart de ſes Poéſies. Celui de ſes Ouvrages qui fut le plus goûté, eſt un Recueil d'*arrêts d'amour*, au nombre de cinquante, dont les Poëtes Languedociens ou *Troubadours* lui avoient fourni le modele. Toutes ces bagatelles ſont enterrées dans un coin de Bibliotheque ; mais il eſt bon d'en parler : elles font connoître le génie de la Nation & celui des *Siecles*.

MARTIGNAC, [*Etienne* ALGAI, Sieur DE] né en 1628, mort en 1698 ; Traducteur médiocre d'*Horace*, de *Virgile*, d'*Ovide*, de *Juvenal*, &c. ; mais un peu plus élégant que l'Abbé de *Marolles*. On ne fait cas aujourd'hui que des Notes qui accompagnent ſes Traductions.

MARTINAY, [*Jean*] de la Congrégation de St. Maur, né à Saint-Sever, petite Ville de Gaſcogne, en 1647, mort à Paris en 1717.

On a de lui des Traductions de certains Peres de l'Egliſe, & de quelques Ouvrages ſur l'Ecriture-Sainte, qui prouve qu'il étoit habile dans la connoiſſance des Langues ſavantes. Pluſieurs Auteurs ont profité de ſes lumieres; ils auroient dû, par reconnoiſſance, en faire honneur à ce Religieux, dont les travaux leur ont été ſi ſouvent utiles.

MARTINIERE, [*Antoine-Auguſtin* BRUZEN DE LA] né à Dieppe, mort à la Haye en 1746.

Malgré les inexactitudes, les omiſſions, les bévues, les altérations de nom, les incorrections de ſtyle, ſon grand *Dictionnaire géographique, hiſtorique & critique*, eſt le meilleur, & ſera longtemps le plus complet de tous les Ouvrages de ce genre. On pardonne volontiers les fautes qui échappent dans le cours du long travail qu'il ſuppoſe, en faveur des détails curieux & des notions intéreſſantes qu'il donne ſur chaque objet. Cet Auteur auſſi avide de s'inſtruire, qu'infatigable à mettre au jour le réſultat de ſes recherches, a encore refondu preſqu'en entier, l'*Introduction à l'Hiſtoire de l'Europe*, compoſée par le Baron de *Puffendorff*, & y a ajouté tout ce qui con-

cerne l'Hiſtoire de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique. Le grand nombre d'Editions qu'a eu cet Ouvrage, prouve que, s'il pouvoit être mieux écrit, il étoit difficile de le rendre plus utile. La plus eſtimée eſt celle de la Haye, en onze volumes *in*-12, publiée en 1743.

On trouve d'excellentes obſervations dans ſon *Introduction générale à l'étude des Sciences & des Belles-Lettres*, réimprimée depuis à la ſuite d'un mauvais Ouvrage de M. *Formey*, qui a pour titre : *Conſeils pour former une Bibliotheque peu nombreuſe, mais choiſie.* Les jugemens que M. *Bruzen* porte particuliérement ſur ce qui concerne les Belles-Lettres, annoncent un diſcernement éclairé, & un goût preſque toujours ſain.

MASCARRON, [*Jules*] Evêque de Tulles, puis d'Agen, né à Marſeille en 1634, mort à Agen en 1703.

Ses Sermons & ſes Oraiſons funebres eurent de la réputation dans un temps où il avoit pour rivaux, *Boſſuet* & *Fléchier.* L'impreſſion de ſes Ouvrages fut un écueil pour ſa gloire; auſſi faut-il convenir qu'il dut en partie ſes grands ſuccès à un débit ſéduiſant : reſſource très-capable de faire diſparoître bien des défauts dans l'Orateur. Avec le nerf de *Boſſuet*, il n'en a ni l'élévation, ni

ni la chaleur. Avec un ſtyle aſſez pur, il n'a ni l'élégance, ni la politeſſe de *Fléchier*. Qu'on ſe garde cependant de confondre *Maſcaron* avec les Orateurs médiocres. En liſant attentivement ſes Sermons, on y trouve une ſupériorité très-décidée ſur le plus grand nombre de nos Prédicateurs modernes qui ne l'eſtiment peut-être pas, & ſeroient certainement heureux de lui reſſembler.

MASSIEU, [*Guillaume*] Abbé, Profeſſeur en Langue Grecque au Collége Royal, de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions, né à Caen en 1665, mort à Paris en 1722.

Un des bons Littérateurs du Siecle dernier, digne d'être placé, non dans le premier ordre, mais dans celui d'une utilité qui exige de la reconnoiſſance. Il a fait une *Hiſtoire de la Poéſie Françoiſe*, dont les recherches ſont également curieuſes, inſtructives & bien digérées; cet Ouvrage eſt écrit d'ailleurs avec la méthode & toute la ſimplicité qui lui convenoit. Ses infirmités ne lui permirent pas de continuer une Traduction de *Pindare* qu'il avoit commencée. On doit peu regretter qu'il n'ait pas achevé cette entrepriſe, ſi l'on en juge par les ſix Odes qu'il avoit déjà traduites. La foibleſſe du corps avoit ſans doute

énervé la vigueur de ſon imagination ; ou bien il faut ſuppoſer qu'il n'en avoit jamais eu. Son mérite s'annonce bien plus avantageuſement dans les Notes pleines de lumiere & de ſolidité qu'il y joignit. M. de *Vauvilliers* ne les a point jugées indignes d'enrichir de leur ſubſtance ſon excellent *Eſſai de Traduction* du même Poëte.

Les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres offrent pluſieurs *Diſſertations* de M. l'Abbé de *Maſſieu*, qui ne ſont pas les moins bonnes de cette Collection.

MASSILLON, [*Jean-Baptiſte*] Evêque de Clermont, de l'Académie Françoiſe, né à Hieres en Provence en 1663, mort à Clermont en 1742.

Ce nom eſt devenu, parmi nous, celui de l'Eloquence chrétienne, c'eſt-à-dire, de l'Eloquence de la raiſon & du ſentiment. La ſienne, ſans prétendre au ſublime, offre un ton ſimple, noble, intéreſſant, affectueux naturel ; un ſtyle pur, correct, élégant, qui pénetre l'ame, ſans la contraindre ni l'agiter. Les Sermons de cet Orateur ne ſont pas toujours dépourvus de ces traits de force, de chaleur, qui ébranlent ; mais une marche paiſible, également vive & inſinuante, forme ſon véritable caractere. Il puiſoit,

dans la ſenſibilité de ſon ame, la douceur, l'abondance, le pathétique & l'élégance continue qui flattent dans ſes Productions. Le ſentiment eſt ſon reſſort favori, & l'on ne ſauroit diſconvenir, qu'il eſt impoſſible d'en employer de meilleur, pour inſinuer à ceux qui nous écoutent ou qui nous liſent, l'amour de la vérité & celui des devoirs.

Bourdaloue, comme un Conquérant redoutable, entraîne, ſubjugue, force de ſe rendre aux armes de la raiſon : *Maſſillon*, comme un Négociant habile, procede avec moins de rapidité, avec plus de douceur, quelquefois plus ſûrement, & amene inſenſiblement au terme qu'il s'eſt propoſé. L'un s'adreſſe à l'eſprit, & le domine : l'autre s'attache à l'ame, la captive & l'attendrit. Le premier a la dignité, la force & le feu continu de *Démoſthene* : le ſecond, l'abondance, l'adreſſe & le naturel de *Cicéron*.

La comparaiſon qu'on fait ordinairement de *Maſſillon* à *Racine*, ſeroit aſſez exacte, ſi leurs objets n'étoient pas ſi différens. En effet, l'Evêque de Clermont, eſt, dans ſon genre, auſſi tendre, auſſi moëlleux, auſſi élégant, auſſi ſoutenu, que l'Auteur d'*Athalie*. Celle de *Bourdaloue* à *Corneille*, auſſi ſouvent employée, ne paroîtra jamais exacte. Il eſt conſtant que le Jéſuite n'a pas des traits aſſez ſublimes, pour lui donner quelque conformité avec le génie du Poëte : il

n'a pas non plus l'enflure, l'incorrection & l'inégalité néceſſaire pour juſtifier le parallele. *Bourdaloue* eſt toujours égal à ſon ſujet & à lui-même : *Corneille* oublie ſouvent le ſien, & l'abaiſſe par des négligences. Le ſeul trait de reſſemblance qui exiſte entre eux, eſt que le Prédicateur a été, parmi nous, le pere de l'Eloquence chrétienne, comme l'Auteur de *Cinna* l'a été de la Tragédie.

Le mérite qui diſtingue éminemment les Sermons de *Maſſillon* de tous les autres, eſt la connoiſſance du cœur humain qu'ils annoncent; connoiſſance auſſi délicate, que juſte & profonde. Les peintures qu'il fait des mœurs ſeront toujours reſſemblantes, parce qu'il ne les a point deſſinées d'après quelques ſociétés particulieres. Il a pénétré juſqu'à la ſource. De là il tire le ſujet de ſes Tableaux, toujours rendus avec le coloris qui leur convient. N'attaquer que les déſordres extérieurs, paſſagers, n'eſt pas toujours un moyen sûr d'intéreſſer l'Auditeur, & de réprimer la corruption publique. Les paſſions veulent être attaquées dans leur germe ; il faut les ſuivre ſous toutes les formes qu'elles prennent, les forcer dans tous les retranchemens, les oppoſer elles-mêmes à elles-mêmes, & les confondre dans les reſſources qu'elles emploient pour ſe juſtifier. Par cet art admirable, perſonne

n'a mieux poſſédé, que l'Evêque de Clermont, le talent de ſe rendre ſenſible & intéreſſant pour tout le monde.

Son *petit Carême* paſſe pour être ſon chef-d'œuvre, & celui de l'Art Oratoire. Ne ſemble-t-il pas cependant, (& pluſieurs perſonnes ſont de cet avis) que le ton d'éloquence qui y regne n'en eût été que plus eſtimable, ſi les ornemens y étoient moins prodigués, les répétitions & les paraphraſes plus rares. La rapidité de la compoſition & l'objet que ſe propoſoit l'Auteur, ſont peut-être ſuffiſans pour le juſtifier ſur ces petits défauts, dont d'ailleurs peu d'eſprits ſont ſuſceptibles.

La partie des Oraiſons funèbres eſt la partie la plus foible de ſon mérite. On peut dire que *Maſſillon*, avec tout l'appareil de l'éloquence, y eſt moins éloquent que par-tout ailleurs. Quelques-uns des ſujets qu'il a traités, étoient propres à lui fournir de grands traits. Il paroît avoir méconnu & le ton qui leur convenoit, & les grandes reſſources par leſquelles il pouvoit les faire valoir. L'Oraiſon funebre du Prince de *Conti* ſent le Rhéteur; elle offroit cependant mille tableaux intéreſſans au grand Peintre. Celle de *Louis XIV* eſt bien propre à faire connoître que l'Orateur avoit de la nobleſſe & de la fermeté dans le caractere; que ſon ima-

gination étoit riche & féconde, ſon ſtyle ſéduiſant & inépuiſable ; mais elle humilie en quelque façon ſon Héros, ce qui n'eſt pas ordinaire dans ces ſortes d'ouvrages, & n'en fut jamais le but. On peut, & l'on doit, dans ces occaſions, avoir le courage de dire la vérité ; préſenter avec force la grande leçon des événemens ; humilier les grandeurs humaines au pied de la mort qui les anéantit. Il n'eſt jamais permis d'outrer les peintures, d'affoiblir les vertus, en faiſant trop ſentir qu'on veut les apprécier, & de paſſer d'une cenſure trop ſévere à une admiration froide qui manque toujours ſon effet.

1. MASSON, [*Jean*] Miniſtre Proteſtant, mort en Hollande vers 1720.

Erudit que l'Auteur du *Mathanaſius* a eu, dit-on, en vue, dans la plupart de ſes plaiſanteries. Il y a grande apparence qu'il eſt le Héros de l'*Ariſtarchus Maſſo*, & on ne peut diſconvenir que ſon érudition indigeſte & diffuſe ne lui méritât cet honneur. Il a fait une *Hiſtoire critique de la République des Lettres*, qui comprend l'eſpace de cinq années, où il eſt aiſé de voir que les citations étoient ſes armes favorites, ſans qu'il s'inquiétât beaucoup où elles pouvoient porter.

Les *Vies* d'*Horace*, d'*Ovide*, & de *Pline* le jeune, écrites en latin, ſont dans le même goût,

quoiqu'on les regarde comme ce qu'il a fait de mieux.

2. MASSON, [*Pierre-Touſſaint*] Tréſorier de France, né à Paris en 1715.

Ses Poéſies ne méritent pas plus d'être lues, que ſa Traduction de la *Pharſale de Lucain*, qui n'eſt propre qu'à donner du prix à celle de M. *Marmontel.*

MATHIEU, [*Pierre*] Hiſtoriographe de France, né à Porentru en 1563, mort à Toulouſe en 1621.

Poëte oublié, qui n'étoit pas ſans mérite, plus digne d'obtenir une place dans le Parnaſſe François de M. du *Tillet*, & dans la Bibliotheque Françoiſe de M. l'Abbé *Goujet*, que tant d'autres Poëtes obſcurs, qu'on eût pu oublier plus juſtement que lui. Quelques-uns de ſes *Quatrains* ſont préférables à ceux de *Pibrac*, & pour les Penſées & pour la Poéſie. Voici celui par lequel il débute :

Eſtime qui voudra la mort épouvantable,
Et la faſſe l'horreur de tous les animaux ;
Quant à moi, je la tiens pour le point deſirable
Où commencent nos biens & finiſſent nos maux.

Mathieu eſt auſſi l'Auteur d'une Tragédie inti-

tulée, *la Ligue*, Tragédie mauvaiſe, comme on peut le croire, où l'on trouve ces Vers que *Racine* ſemble avoir imités :

Je redoute mon Dieu, c'eſt lui ſeul que je crains...
On n'eſt point délaiſſé, quand on a Dieu pour Pere;
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux,
Il donne la pâture aux jeunes paſſereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés & des montagnes,
Tout vit de ſa bonté, &c...

L'Auteur d'*Athalie* dit :

Je crains Dieu, cher *Abner*, & n'ai point d'autre crainte.
Dieu laiſſe-t-il jamais ſes enfans au beſoin ?
Aux petits des oiſeaux il donne la pâture,
Et ſa bonté s'étend ſur toute la Nature.

On a encore de *Pierre-Mathieu*, une *Hiſtoire des choſes mémorables, arrivées ſous le Regne de Henri le Grand*, où la vérité n'eſt pas toujours exacte, & où la diction ne l'eſt preſque jamais.

1. MATHON, [*Alexis*] né à Lille en Flandres, en 17..

Comme il a cultivé les Lettres & la Poéſie, pour ſon propre amuſement, il ſeroit injuſte de lui faire un crime de n'avoir pas également réuſſi à amuſer le Public. On doit toujours de l'indulgence aux Auteurs, qui, à ſon exemple,

cultivent les Muſes pour elles-mêmes, qui ont des mœurs douces & honnêtes, fruit d'un eſprit ſans orgueil & ſans prétention.

2. MATHON DE LA COUR, [*Charles-Joſeph*] né à Lyon, en 1738.

Nous ignorons ſi celui-ci a des prétentions; en ce cas, il ſeroit très-à-plaindre, ſelon M. *Paliſſot*, bien capable de le guérir de cette illuſion. Quant à nous, nous dirons que quelques Articles fournis à l'*Almanach de Lyon*, qu'un peu de part à la confection de l'*Almanach des Muſes*, que l'honneur d'avoir travaillé au *Journal des Dames*, Ouvrage malheureux, qui eſt venu expirer entre ſes mains, après avoir paſſé par tant de mains meurtrieres, ſeroient des titres bien foibles pour prétendre à la gloire. Nous aimons mieux penſer que M. *Mathon* compte pour peu de choſe toutes ces pitoyables bagatelles; & eſpérer qu'il développera plus avantageuſement ſes talens dans ſon Hiſtoire de Lacédémone, qu'il ne l'a fait dans ſa *Diſſertation ſur la décadence des Loix de Licurgue*, où il n'eſt rien moins que laconique.

MAUBERT, [*Jean-Henri* DE GOUVEST, plus connu ſous le nom DE] né à Rouen, en 1721, mort à Altena en 1767.

Quoiqu'il ne faille pas juger de cet Auteur par ce qu'en ont dit pluſieurs Faiſeurs de Brochures, &, entre autres, *Chevrier*; il n'en eſt pas moins vrai, que ſa Vie a été agitée par des événemens ſinguliers & très-fâcheux. Peut-être en a-t-il dû pluſieurs à ſa bizarre deſtinée. Mais il eſt certain qu'il s'eſt attiré beaucoup de diſgraces, par ſon imprudence & l'inquiétude de ſon eſprit, qui le portoit ſans ceſſe au changement. On l'a vu ſucceſſivement Capucin, Apoſtat, Secrétaire du Roi de Pologne *Auguſte III*, puis rentrer dans ſon Ordre, en ſortir enſuite pour parcourir un nouveau cercle d'aventures, & finir par mourir Proteſtant.

Toutes les inconſéquences de ſa conduite n'empêchent pas qu'on ne doive reconnoître en lui beaucoup de talent. Le *Teſtament du Cardinal Alberoni* & l'*Hiſtoire politique de ce Siecle*, décélent un génie propre aux grandes affaires, qui eût pu ſe rendre très-utile, s'il eût ſu ſe fixer, ou ſi la fortune lui eût fourni les moyens de s'exercer utilement. On ne peut les lire ſans rendre juſtice à la profondeur des vues, à la fineſſe des obſervations, & à la juſteſſe des raiſonnemens. Le ſtyle ne répond pas toujours au caractere des idées; il eſt quelquefois peu correct, diffus, mais toujours lumineux & expreſſif.

Les mêmes qualités & les mêmes défauts ſont également ſenſibles dans les *Entretiens politiques*, & dans cinq ou ſix Ouvrages polémiques, du même Auteur, qui roulent ſur des intérêts de Gouvernement.

MAUCOMBLE, [*Jean-François Dieudonné*] né à Metz en 1735, mort en 1768.

Deux mauvais Romans, dont l'un eſt intitulé, *Hiſtoire de Madame d'Erneville*, l'autre *Nitophar*, anecdote Babylonienne, ne ſembloient pas devoir lui mériter les éloges qu'on lui donne dans le *Nécrologe*. Des Tableaux trop hardis, au ſujet du Calviniſme, dans ſon *Abrégé de l'Hiſtoire de Nîmes*, qui n'eſt qu'une compilation, ne devoient pas paroître non plus un titre ſuffiſant pour le placer parmi les Ecrivains célebres, dans le *nouveau Dictionnaire hiſtorique*. Voilà pourtant tout ce qui eſt ſorti de la plume de M. *Maucomble*, à moins qu'on ne lui ſache encore gré de nous avoir régalé d'une Tragédie Bourgeoiſe, ſous le titre des *Amans déſeſpérés*, ou *la Comteſſe d'Olinval*, production monſtrueuſe, qui n'eſt autre choſe que l'Hiſtoire de l'infortunée Marquiſe de *Ganges*, miſe en action. Ce Drame, plus ſiniſtre encore que celui de *Béverley*, n'eſt qu'un amas d'horreurs, entaſſées les unes ſur les autres, plus propres à rendre

les ames féroces, qu'à leur inſpirer la haine du crime. Telles ſont les reſſources des Faiſeurs de Drames ; ils veulent à toute force émouvoir, ſans ſe douter que leurs Tableaux ne ſont capables que de révolter contre le ſujet & contre le Peintre.

MAUCROIX, [*François* DE] Chanoine de Rheims, né à Noyon en 1619, mort en 1708.

Malgré le ſtyle languiſſant de ſes Traductions d'Auteurs Grecs & Latins, on les lit encore, à cauſe de la clarté & de l'exactitude. Quant à ſes Poéſies, on peut les négliger ſans conſéquence, ſi on excepte deux ou trois Pieces, ſauvées du naufrage, à l'abri de ces Recueils qui n'ont pas toujours le pouvoir de s'en ſauver eux-mêmes, faute d'être faits avec diſcernement & avec goût. Telle eſt l'Epigramme ſuivante, dont on aime la tournure & la fineſſe :

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propoſe ;
Mais toutefois ne preſſons rien :
Prendre femme eſt étrange choſe.
Il faut y penſer mûrement.
Gens ſages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'eſt fait prudemment
Que d'y penſer toute ſa vie.

Tels ſont encore les quatre Vers qu'il fit à l'âge de quatre-vingts ans.

Chaque jour eſt un bien que du Ciel je reçois ;
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne :
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à perſonne.

MAUGER, [*N.*] Garde-du-Corps, né à Paris en 17..

Il publia en 1745, un petit Poëme ſur l'*Origine des Gardes-du-Corps*, où l'on trouve des Vers très-bien frappés. Ils auroient fait plus d'honneur à ce Poëte, ſi l'on y découvroit moins d'hémiſtiches dérobés à *Corneille* & à l'Auteur de la Henriade. La verſification de M. *Mauger* eſt, en général, noble, aiſée ; mais ſouvent dépourvue de cette chaleur & de ces images qui ſont le charme de la Poéſie.

Il a fait depuis, *Ameſtris*, *Coriolan*, *Coſroès*, Tragédies qui n'ont eu aucun ſuccès, & qui ſont néanmoins aſſez bien écrites.

MAUMENET, [*Louis*] Abbé, né à Beaume en 1655, mort à Paris en 1716.

L'Académie Françoiſe, celle des Jeux Floraux, celle d'Angers, ont couronné pluſieurs de ſes Poéſies, mais n'ont pas eu le pouvoir de les garantir de l'oubli. C'eſt aſſez le ſort de ces Pro-

ductions fantaſtiques ; elles expirent ſous les lauriers éphémeres qui les ſurchargent, & les traces de leur exiſtence ne ſont conſtatées que ſur les Regiſtres mortuaires des Académies.

MAUPERTUIS, [*Pierre-Louis* MOREAU DE] de l'Académie Françoiſe, & de celle des Sciences de Paris & de Berlin, né à Saint-Malo en 1697, mort à Bâle en 1759.

Auſſi bon Philoſophe qu'habile Littérateur, il a fait marcher de pair les Lettres & les Sciences. Dans ſes Ouvrages, l'élégance ne nuit point à la profondeur, la préciſion à la clarté. La méthode y rend tout intelligible, & facile à retenir. Tour-à-tour Géometre, Aſtronome, Naturaliſte, Géographe, Moraliſte, il eſt par-tout Ecrivain inſtructif & amuſant, parce que les leçons plaiſent toujours quand elles n'ont point l'air de leçons, & quand on a l'art d'éclairer l'eſprit, ſans le rebuter par un ton dogmatique. Les matieres les plus abſtraites deviennent intéreſſantes ſous ſa plume, par la maniere agréable dont il les préſente, & par les fleurs qu'il a ſu y répandre, ſans cet air de prétention & de ſuffiſance, qui rend les ornemens ridicules, & par conſéquent plus qu'inutiles.

Ces qualités, jointes à ſes vertus ſociales, lui mériterent l'eſtime, la bienveillance, & même

la familiarité d'un grand Roi, qui a prouvé, à ſon égard, qu'il faiſoit encore plus de cas des vertus que des talens. L'amitié diſtinguée dont ce Prince l'a honoré, devoit lui attirer des envieux; mais M. de *Maupertuis* n'a eu que des Adverſaires qui ſe ſont déshonorés, en voulant porter atteinte à ſa gloire. Le plus acharné de tous, a été celui qui avoit mis au bas de ſon portrait :

Son ſort eſt de fixer la figure du monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

Le Roi de Pruſſe le défendit lui-même pendant ſa vie; il l'a même défendu après ſa mort: preuve certaine que les véritables Grands Hommes ne perdent rien, en ceſſant d'exiſter.

MAURY, [*Jean-Siffrein*] Abbé, de l'Académie des Arcades de Rome, né en 1737.

Son *Eloge de M. le Dauphin* ne ſembloit pas annoncer les diſpoſitions qu'on a remarquées depuis dans ceux du Roi *Staniſlas*, de *Charles V* & de *Fénélon*. Quoique ces deux derniers, qui ont concouru pour le prix de l'Académie Françoiſe, n'aient pas obtenu la préférence ſur ceux de M. *de la Harpe*, le Public les en a jugés dignes. L'Eloge de *Fénélon* ſur-tout, eſt infiniment mieux écrit. On n'y trouve point, comme dans celui de

ſon Rival, de ces phraſes à prétention, de ces penſées détachées de ces lieux communs, cet appareil de réflexions, couſues tout exprès, comme ſi l'on ſe fût dit à ſoi-même, il faut qu'il y en ait une ici. M. l'Abbé *Maury*, au contraire, a un ſtyle moins lent, une marche uniforme, de l'aiſance & de la facilité. Il ne court point après les penſées, elles ſe préſentent à lui, & font naître, ſans effort, de l'intérêt dans l'eſprit du Lecteur. Son Diſcours, pour ſervir de Préface aux Sermons de *Boſſuet*, quoiqu'un peu négligé, annonce ſeul plus de talent pour écrire, que tous les Ouvrages de M. *de la Harpe*.

On doit croire que les applaudiſſemens qui ont interrompu le *Panégyrique de Saint Louis* de M. l'Abbé *Maury*, pendant qu'il le débitoit, ne l'ont point aveuglé ſur ce qu'il lui reſte à acquérir pour perfectionner ſon éloquence. Ces tranſports indécens, qui inſultent au ſanctuaire, & devroient faire déſerter l'Orateur modeſte & chrétien, ſont tout au plus l'effet d'une impreſſion momentanée, que la lecture affoiblit & rétracte le plus ſouvent. Ceux qui s'intéreſſent véritablement à ſes progrès, s'ils ont du goût, lui auront fait ſentir, ou plutôt il aura ſenti lui-même, que l'ordre & la diſpoſition doivent diriger les matieres & les faire reſſortir dans leur vrai jour; que les penſées doivent être plus

grandes en ſubſtance qu'en expreſſion ; qu'il faut amener les traits d'éloquence & non les préſenter bruſquement ou les préparer avec effort, défaut qui met au rang des hors-d'œuvres le Morceau des croiſades, adroitement traité d'ailleurs ; bien choiſir ſes métaphores & les rendre avec juſteſſe ; que tout ſtyle enfin, & ſur-tout celui de la chaire, veut avoir un caractere abſolument décidé, & n'admet pas un mélange philoſophique & religieux. La vérité nous force de dire que ces qualités ne ſe trouvent pas encore dans l'Orateur dont nous parlons, & l'*Eſſai ſur l'Eloquence* qu'il a mis à la tête de ſes Diſcours, recueillis dans un même volume, prouve qu'il en connoît le prix, & qu'il pourra les acquérir. Avec de la modeſtie, le vrai talent ſe défie de la fauſſe gloire ; avec de la docilité, il profite des avis qui l'éclairent, & parvient, ſans intrigue, à la véritable.

MAYNARD, [*François*] de l'Académie Françoiſe, né à Toulouſe en 1582, mort en 1646 ; ami de *Regnier* & de *Deſportes*, & l'éleve de *Malherbe*.

Tout ſon talent poétique conſiſte à avoir ſu verſifier avec beaucoup de netteté, de préciſion & d'élégance. Ses Vers ne ſont point ſurchargés de ces mots inutiles, de ces épithetes oiſeuſes,

triſtes enfans de la ſtérilité, nés pour être les eſclaves de la meſure & de la rime; mais ils ſont froids & monotones, quoique plus remplis de penſées que ceux de ſes prédéceſſeurs & de ſes contemporains.

Maynard excelloit dans l'Epigramme, & s'étoit donné la peine de former un ſyſtême particulier ſur cette ſorte de Production. Il vouloit que dans celles de dix Vers, on marquât un repos après le quatrieme & le ſeptieme, & que dans celles de ſix Vers, on en marquât un autre au milieu, minuties très-indifférentes, & dont on ſe paſſe très-bien. Une autre obſervation qui fait plus d'honneur à ſon goût, & qui eſt devenue une regle de l'Art, eſt celle qui exige qu'au milieu de chaque Stance il y ait un repos, afin que ceux qui la récitent n'en coupent pas le ſens, en reprenant haleine. Il voulut encore innover dans le Sonnet, en compoſant les deux quatrains ſur des rimes différentes. Son exemple n'a pas été ſuivi, parce qu'on s'en tient toujours aux choſes conſacrées, & que ce n'eſt pas la peine d'adopter de nouvelles regles, quand elles ne procurent pas un nouvel agrément.

On a lieu d'être étonné que *Maynard*, étant, ſans contredit, un des meilleurs Poëtes de ſon temps, n'ait eu aucune part aux bienfaits du Cardinal de *Richelieu*. Il lui adreſſa un jour ces

beaux Vers que nous allons copier, pour le plaiſir de ceux qui ne les connoiſſent pas, & même pour celui de ceux qui les connoiſſent.

Armand; l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte;
Je verrai bientôt mes Aïeux
Sur le rivage du Cocyte.

C'eſt où je ſerai des ſuivans
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le Pere des Savans
En un ſiecle plein d'ignorance.

Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui;
Pour combler l'Eſpagne de honte.

Je contenterai ſon deſir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaiſir
Qui lui fit maudire Pavie.

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

La réponſe du Cardinal fut un *Rien* prononcé très-bruſquement. *Maynard* s'en vengea par pluſieurs Epigrammes & pluſieurs Sonnets, où ce Miniſtre eſt attaqué d'une maniere auſſi offenſante qu'ingénieuſe. La Philoſophie

de ce Poëte triompha de ſon reſſentiment. Il ſe retira chez lui, dégoûté de la Cour & de ſon Siecle, & conſacra ſes ſentimens dans ces Vers, qu'il plaça ſur la porte de ſon Cabinet d'Etude.

Las d'eſpérer & de me plaindre
Des Muſes, des Grands & du Sort,
C'eſt ici que j'attends la mort,
Sans la deſirer ni la craindre.

MÉHÉGAN, [*Guillaume-Alexandre* DE] né à la Salle en Cevennes, en 1721, mort en 1766.

Qu'on réuniſſe à la fois l'eſprit, l'étendue des connoiſſances, la facilité pour écrire, un ſtyle guindé & précieux, un goût peu sûr, & quelquefois mauvais; on ſe fera une juſte idée des Productions de cet Auteur. Il n'a pas craint, dans ſes *Conſidérations ſur les révolutions des Arts*, de donner la préférence au Siecle de *Louis XV*, ſur celui de *Louis XIV*. Où a-t-il pris, entr'autres choſes, que *la Morale n'a jamais été développée avec plus de vérité & plus de charmes que de nos jours*; que *ce ſont nos Ecrivains modernes qui ont réduit les Romans à être l'image de la Nature & l'Ecole de la Vertu*; que *nos Tragédies modernes ont plus de pathétique & d'utilité que celle de Corneille & de*

Racine ; que *les maximes des Tragédiens de nos jours ſont plus vraies, & inſpirent plus l'humanité ?*

M. de *Méhégan* n'avoit ſans doute pas lu tous ces Ouvrages où la Morale eſt ſi fort défigurée ſous le pinceau philoſophique ; ces Romans où la vertu n'eſt rien moins que le but de ceux qui les ont compoſés : ces Tragédies où le ſentiment a beaucoup plus d'appareil & de machiniſme, que de naturel & de réalité ; ces tirades auſſi déplacées qu'audacieuſes, qui ne peuvent plaire qu'à des eſprits gâtés, qui ne peuvent être pardonnées que par des ignorans qui ne ſentent pas combien elles ſont hors de propos.

Selon toute apparence, M. de *Méhégan* auroit réformé ſes jugemens, s'il eût vécu davantage. Une plus longue carriere lui eût fourni les moyens d'étudier & de réfléchir plus qu'il n'a fait ; l'étude & la réflexion lui auroient donné de l'expérience, & l'expérience plus de circonſpection pour ne pas décider d'une maniere ſi abſurde & ſi tranchante.

De tout ce qu'il a publié, le *Tableau de l'Hiſtoire moderne*, & la petite *Hiſtoire d'Euphranor*, ſont ce qui offre le moins à la critique. Ces deux Ouvrages ſont écrits avec intérêt & avec chaleur ; mérite que ſes Poéſies n'ont en aucune façon.

MÉNAGE, [*Gilles*] de l'Académie *Della Cruſca*, né à Angers en 1613, mort à Paris en 1692; un des plus célebres Littérateurs du Siecle dernier.

Ce n'eſt pas à ſon génie, ni à ſon eſprit, qui étoit médiocre, qu'il doit ſa réputation : quelques Ouvrages utiles ſur la Langue Françoiſe, ſes querelles avec des Gens de Lettres de toutes les claſſes, ont donné à ſon nom la célébrité dont il jouit encore. Jamais homme ne ſe ſentit plus d'attrait pour la Littérature. Il ſacrifia tout à ce penchant qui l'auroit pu rendre heureux, s'il ne l'eût cultivé que pour lui-même, ſans y joindre la démangeaiſon la plus violente de mettre tout au jour, & de s'élever contre les Ouvrages d'autrui.

Ménage joignoit à cela le défaut de parler beaucoup. Il avoit un appartement dans le Cloître Notre-Dame, où ſe tenoit tous les mercredis une aſſemblée, qu'il appeloit ſa *Mercuriale*. Les Gens de Lettres, tant Nationaux qu'Etrangers, s'y rendoient avec empreſſement. Le Maître de la maiſon ſe plaiſoit fort à y débiter ſon ſavoir : il arrivoit ſouvent que les Auditeurs ne trouvoient pas l'occaſion de placer un ſeul mot, & s'en retournoient ſans avoir fait autre choſe qu'écouter. *Ménage* s'excuſoit tout bonnement de cette intempérance de langue, en diſant, que

quand il étoit en Anjou, il paſſoit pour taciturne, parce que ſes Compatriotes parloient encore plus que lui. L'excuſe n'étoit pas recevable, & les Angevins ſeront certainement de notre avis. Il faut convenir que la mémoire du Philologue, qui étoit prodigieuſe, devoit fournir abondamment à ſa loquacité. Par ſon ſecours, il ſe trouvoit en état de citer à tout propos & ſur toutes ſortes de ſujets, des morceaux Grecs, Latins, Italiens, François, quantité d'Hiſtoriettes & de Bons Mots qu'il avoit appris, ſoit dans les livres, ſoit dans les ſociétés.

Il fut chargé par le Cardinal *Mazarin* & par M. *Colbert*, de donner la liſte des Gens de Lettres qui pouvoient mériter des récompenſes. Une pareille Commiſſion exigeoit bien du diſcernement & bien de l'impartialité. *Ménage* s'en acquitta avec ſuccès, du moins pour lui-même; car elle lui valut une penſion de deux mille livres.

On a de cet Auteur un grand nombre de Vers Grecs, Latins, Italiens & François. Ces derniers ſont les plus foibles: *en charmes féconde, à nulle autre pareille, chef-d'œuvres des Cieux, Beauté ſans ſeconde*, &c. voilà tout ce que *Ménage* ſavoit faire, & ce que *Boileau* lui a plaiſamment reproché. Ses Vers Italiens ſont infiniment meilleurs; les Littérateurs d'Italie en font beaucoup

de cas, quoiqu'on aſſûre que ce Poëte ne ſavoit pas parler leur langue. Ils lui méritérent une place à l'Académie *Della Cruſca*. Il en auroit obtenu une à l'Académie Françoiſe, ſans ſa *Requête des Dictionnaires*, Production ſatyrique & ingénieuſe, qui l'éloigna pour toujours de ce Corps; ce qui fit dire à un des Membres, * qu'on *auroit dû, d'après cette Piece, le condamner à en être, comme on condamne un homme à épouſer une fille qu'il a déshonorée.*

Son *Diogène Laërce* eſt très-eſtimé. Ses *Origines de la Langue Françoiſe* & *de la Langue Italienne*, conſidérablement augmentées depuis ſa mort, ſont d'un homme qui avoit un grand fonds d'érudition, mais pas toujours le diſcernement bien sûr, ni la critique bien exacte. Son *Anti-Baillet* eſt une réfutation des *Jugemens des Savans*. M. *Baillet* l'avoit maltraité dans cet Ouvrage; notre Auteur voulut s'en venger. En relevant les fautes des *Jugemens des Savans*, il en fit de nouvelles que M. de *la Monnoye* releva à ſon tour, dans ſes *Remarques ſur l'Anti-Baillet*. Ce Critique, par égard pour la mémoire de *Ménage*, ne vouloit pas les publier,

* *M. Habert, ſieur de Montmor, Maître des Requêtes, reçu à l'Académie Françoiſe en 1635, mort en 1679.*

quoique

quoique le Préſident *Couſin* le preſsât vivement de les faire imprimer. Un jour qu'il le ſollicitoit vivement, M. de *la Monnoye* lui répondit par ces Vers :

Laiſſons en paix Monſieur *Ménage*,
C'étoit un trop bon perſonnage,
Pour n'être pas de ſes amis ;
Souffrez qu'à ſon tour il repoſe,
Lui, de qui les Vers & la Proſe
Nous ont ſi ſouvent endormis.

Le Préſident *Couſin* avoit ſes raiſons. *Ménage* l'avoit cruellement maltraité dans une Epigramme. Cette attaque les brouilla ſans retour. Pour s'en venger, le Préſident fit, après la mort de *Ménage*, ſon Eloge d'une maniere ironique, à-peu-près comme M. de *Voltaire* a fait celui de M. de *Crébillon*, qui n'avoit pas compoſé des Epigrammes contre lui, mais des Tragédies meilleures que les ſiennes.

MÉNARD, [*Léon*] Conſeiller au Préſidial de Nîmes, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Taraſcon en 1696, mort à Paris en 1767.

Après avoir donné un aſſez mauvais Roman (les *Amours de Caliſthene*), il s'eſt appliqué à des Ouvrages plus ſolides. L'*Hiſtoire civile, eccléſiaſtique & littéraire de Nîmes*, en ſept vo-

lumes in-4°. eſt remplie de recherches curieuſes, mais étendues avec une prolixité qui auroit beſoin d'être réduite. Si cet Ouvrage eût été borné à deux volumes, il n'en ſeroit que meilleur, car c'eſt noyer les faits, que de les préſenter avec une quantité d'acceſſoires qui les font perdre de vue.

On ſent bien qu'il n'eſt rien de plus dur aux Savans, que le ſacrifice de quelques morceaux d'érudition ; cependant avec un peu plus de réflexion, il leur ſeroit aiſé de comprendre, que l'ennui épargné au Lecteur tourneroit à l'avantage de leur mérite littéraire, & que l'honneur de faire un bon Livre, eſt préférable à celui de faire un gros Livre.

Le meilleur Ouvrage de M. *Ménard* eſt celui qui a pour titre : *Mœurs & uſages des Grecs.* Il eſt ſingulier qu'ayant eu intention d'en donner une idée dans ſon Roman de *Caliſthene*, il l'ait fait d'une maniere inexacte, tandis qu'il a compoſé un Traité entier ſur cette matiere. Cette remarque doit faire ſentir que les Productions d'imagination ſont rarement du reſſort des Erudits.

MESNARDIERE, *Hippolyte-Jules*, PILET DE LA] de l'Académie Françoiſe, né à Loudun en 1610, mort à Paris en 1663.

De tout ce que nous avons de lui, on doit s'en tenir à ſes Paraphraſes de l'Antologie. *Il ſeroit plus eſtimé*, diſoit *Chapelain*, *s'il ſe fût borné à ce ſeul Ouvrage*. En effet, ſes Tragédies & ſes autres Poéſies ne valent pas mieux que ſa *Poétique*, dont le ſtyle, tantôt obſcur & emphatique, tantôt diffus & rampant, eſt très-proportionné à la médiocrité des penſées, & à la foibleſſe des principes.

La Meſnardiere cependant eut le talent de faire une grande fortune. Il acquit les bonnes graces du Cardinal de *Richelieu*, par la Réfutation de l'Ouvrage d'un Médecin Ecoſſois, qui ne croyoit point à l'obſeſſion des Religieuſes de Loudun. Le Cardinal qui avoit des raiſons pour y croire, récompenſa magnifiquement le zele de *la Meſnardiere*, le fit ſon Médecin, lui procura une place à l'Académie, & la charge de Maître-d'Hôtel du Roi, qui valoit encore mieux. C'eſt faire bien du chemin à la faveur d'un mauvais Ouvrage.

MENESTRIER, [*Claude-François*] Jéſuite, né à Lyon en 1631, mort à Paris en 1705.

Ses Ouvrages, ſans le placer parmi les Auteurs du premier ordre, ne laiſſent pas d'avoir leur genre d'utilité. Il a compoſé, ſur le Blaſon, la Nobleſſe, les Deviſes, les Décorations des Spec-

tacles, des Monumens de toute eſpece, une multitude de Traités, qu'on a recueillis avec empreſſement. Sa *Méthode* pour apprendre le Blaſon, eſt très eſtimée, & vient d'avoir tout récemment une nouvelle Edition. Cet Ouvrage & le *Dictionnaire héraldique* de M. *Gaſtelier de la Tour* ſont ce que nous avons de plus inſtructif & de mieux fait en ce genre.

La mémoire du P. *Meneſtrier* eſt encore plus célebre que ſes Ouvrages. Quand la Reine *Chriſtine de Suede* paſſa par Lyon où il étoit, elle voulut juger par elle-même, ſi ce que la Renommée en publioit étoit exactement vrai. Elle prononça en ſa préſence trois cents mots les plus bizarres qu'elle put imaginer, & les fit écrire afin de s'en reſſouvenir. Le P. *Meneſtrier* les répéta avec facilité, non ſeulement dans l'ordre où ils avoient été lus, mais encore ſelon tel ordre & tel arrangement qu'on voulut lui preſcrire. Il faut avouer que c'étoit un grand Reteneur de mots.

MENOT, [*Michel*] Cordelier, mort en 1518.

On a de lui des Sermons écrits en Latin, dans le même goût que ceux de *Maillard*, ſon Confrere. Voyez l'article de celui-ci.

MERCIER, [*Louis-Sébaſtien*] né à Paris en 1740.

Poëte, Orateur, Romancier, Diſſertateur, Philoſophe, Faiſeur de Drames, ſous quelque rapport qu'on l'enviſage, il ſeroit difficile de le placer au deſſus de la médiocrité, même dans ce qu'il a fait de mieux.

Après avoir débuté par des Héroïdes auſſi fades que langoureuſes, il s'eſt jeté, depuis quelque temps, à corps perdu, dans la compoſition des Drames, autres Productions de la même eſpece.

Ne paroîtra-t-il pas étrange de voir s'élever, chaque jour, parmi nous, de ces Ecrivains hypocondriaques, qui ſemblent avoir conjuré contre la gaieté de notre Nation ? Ne vaut-il pas mieux ne pas écrire, que de ſemer par-tout la doléance, & d'épaiſſir les vapeurs, qui ne dominent déjà que trop dans la plupart des cerveaux ?

Il eſt vrai que les Drames de M. *Mercier* n'ont pas encore eu les honneurs de la repréſentation, du moins dans la Capitale, pas même au milieu de ces Sociétés mornes & prétendues ſenſibles, où les ſoupirs factices d'un Héros, ſanglotant de trois points en trois points, ſont toujours sûrs d'être merveilleuſement accueillis. Mais ils ont trouvé des Lecteurs, toujours prêts

à dévorer ce qui eſt nouveau, &, encore plus, tout ce qui eſt marqué au vénérable coin de l'affectation, de l'enflure, du bathos, ſtyle ordinaire de tous ceux qui veulent jouer le ſentiment.

M. *Mercier* a auſſi exercé ſa plume à des *Eloges hiſtoriques*, tels que ceux de *Charles V* & de *Deſcartes*; à des Réflexions ſur l'*Art dramatique*, où, parmi pluſieurs héréſies littéraires, on trouve des idées neuves & vraiment inſtructives; à des *Songes philoſophiques*, propres à donner une idée de ce qu'il pourroit faire de bon, avec l'eſprit & la facilité de penſer qu'il a reçus de la Nature, s'il vouloit s'appliquer à être ſimple, naturel, & donner à ſon ſtyle cette chaleur qui ſuppoſe de l'ame, & fait vivre les Productions.

1. MÉRÉ, [*George*] BROSSIN, Chevalier, Marquis DE] né dans le Poitou, mort vers le commencement de ce Siecle.

On le mettoit au rang des Beaux-Eſprits de ſon temps. A en juger par ſes Ouvrages, il devoit avoir la converſation plus agréable que le ſtyle, pour mériter cette réputation. Le plus connu de ſes Ecrits, eſt un petit volume, intitulé, *Converſation de M. de Clerembaut & du Chevalier de Méré.* Ce petit volume ne contient

que de petites réflexions, assez communes, qui ne méritoient pas les honneurs de l'impression. On ne peut mieux comparer les Ouvrages de M. le Marquis de *Méré*, qu'à ceux de l'Abbé de *Bellegarde*, dont on disoit qu'ils ne contenoient rien de bon, que ce que tout le monde savoit.

2. MÉRÉ [*N.* Chevalier DE] né en 17..

Il a écrit des *Lettres sur les Femmes*, qui prouvent qu'il connoît mieux leurs vices & leurs défauts, que leurs bonnes qualités & leurs vertus. Il ne les a peintes qu'en laid, ce qui n'est pas galant pour un Chevalier; mais chacun écrit selon qu'il est affecté, M. de *Méré* avoit vraisemblablement sujet de se plaindre d'elles, ce qui doit décréditer ses jugemens.

Ses autres Ouvrages, annoncent comme celui-là, un homme d'esprit, un Ecrivain facile, mais caustique.

MERVESIN, [*Joseph*] Prieur de Baret, mort à Apt, sa patrie, en 1721.

Boileau parle de lui, dans ses Lettres, comme d'un mince Littérateur. Il n'a fait, en cela, que lui rendre justice. Aussi médiocre en Prose qu'en Vers, M. l'Abbé *Merversin* n'a rien laissé qui méritât d'être conservé. Son *Histoire de la Poésie*

Françoiſe, eſt ce qu'il a fait de plus ſupportable, ſi toutefois on peut appeler Hiſtoire, un léger Eſſai hiſtorique, ou plutôt un coup d'œil rapide, & ſouvent peu juſte, ſur les anciens Poëtes de notre Nation.

MERVILLE, [*Michel* GUYOT DE] né à Verſailles en 1696, mort dans le pays de Gex, en 1756.

Pluſieurs de ſes Comédies ont été jouées avec ſuccès. Celle qu'on a le plus accueillie au Théatre François, eſt *le Conſentement forcé*, Piece qu'on voit reparoître ſouvent, & avec plaiſir. M. *Merville* a, en général, le talent de bien imaginer une intrigue, & de la conduire avec dextérité. Ses caracteres ſont aſſez bien ſoutenus, mais ſa verſification, pour être trop facile, eſt preſque toujours foible & négligée.

Il a auſſi travaillé, pendant quelque temps, à un Journal, ſous le titre d'*Hiſtoire littéraire*, dont il reſte cinq ou ſix volumes. Ce Journal eut peu de ſuccès, peut-être parce qu'il avoit le mérite rare de l'impartialité. M. de *Voltaire* ſur-tout n'y étoit pas ménagé; c'en fut aſſez pour le rendre ennemi irréconciliable de l'Auteur. Celui-ci voulut l'adoucir, & fit quelques Vers à ſa gloire; mais ce fut inutilement. *Je n'attaque perſonne*, lui répondit avec gravité le Héros.

poétique, *mais je ſuis impitoyable pour ceux qui m'attaquent.* Nous pourrions demander ici, où eſt la liberté qui doit régner dans la République des Lettres ? Que deviendra la douce tolérance ? & où trouver cette ſupériorité philoſophique qui éleve au-deſſus de tout ? On auroit pu demander encore au Poëte inexorable, où ſont la juſtice, la droiture, la ſincérité ? *Crébillon*, *Maupertuis*, *Monteſquieu*, M. de *Pompignan*, M. de *Buffon*, M. *Helvétius* lui-même, ont-ils jamais attaqué l'Auteur de la Henriade ? Peut-être a-t-il regardé leurs talens comme une inſulte faite aux ſiens : en ce cas, il a eu raiſon.

MESENGUY, [*François-Philippe*] né à Beauvais en 1677, mort en 1763.

On peut louer ſes Ouvrages du côté du ſavoir, du ſtyle & de l'onction ; mais ceux qui aiment l'exactitude dans le Dogme, la conſéquence dans les principes, la franchiſe dans la maniere d'exprimer ſes penſées, ne trouveront pas ces qualités dans ſon *Abrégé de l'Hiſtoire de l'Ancien Teſtament*, non plus que dans ſon *Expoſition de la Doctrine chrétienne*, condamnée par le Pape. Ceux qui exigent l'impartialité dans les ſentimens, la ſoumiſſion à l'autorité, la modération dans la diſpute, goûteront encore moins ſes Ouvrages polémiques, où il eſt aiſé d'appercevoir

que les illuſions du préjugé & l'aſcendant de l'eſprit de Parti l'emportent ſur ſa raiſon, & peut-être ſur ſes propres ſentimens.

METTRIE, [*Julien-Offroi* LA] Médecin, de l'Académie de Berlin, né à Saint-Malo en 1709, mort à Berlin en 1751; Auteur inſtruit de pluſieurs bons Ouvrages ſur la Médecine, & contre les Médecins, & Auteur frénétique de pluſieurs Livres de Philoſophie, qui font également tort aux Lettres & à la Raiſon.

Il étoit en Hollande lorſqu'il publia ſon *Homme-Machine*, Production qui l'auroit conduit ſur l'échafaud, ſans une prompte fuite, qui le déroba aux perquiſitions des Magiſtrats. Si, dans cette République, on ſévit ainſi contre les Auteurs qui déchirent la Religion, comment oſe-t-on ſe plaindre de voir, en France, arrêter le débit de leurs Ouvrages, & défendre l'entrée de ceux qu'on imprime chez l'Etranger ? Quand la peſte eſt répandue dans un pays, on forme un cordon de troupes, afin que rien ne ſorte des lieux infectés, & ne vienne corrompre ceux qui n'ont pas encore ſenti la contagion. Il eſt des Ouvrages peſtilentiels, dont il eſt néceſſaire d'arrêter les progrès.

La liberté de la preſſe, que les Philoſophes implorent & préconiſent avec tant de complai-

ſance, en s'en réſervant toutefois le privilége pour eux-mêmes, ſeroit le moyen le plus sûr de corrompre l'Univers. Ils ont beau dire, que le choc des Eſprits produit la lumiere, il eſt certaines matieres ſur leſquelles le choc des Eſprits produit l'embraſement. Qu'on imprime les inepties, à la bonne heure, le Sage en rit, & prend quelquefois la peine de les réfuter; mais qu'on imprime des atrocités contre Dieu & les Hommes, le Sage en gémit, & regarderoit alors la tolérance comme une foibleſſe & une trahiſon. Nous remarquons que ce mot *tolérance*, n'eſt ordinairement prononcé que par ceux qui ne le comprennent pas. Que doit-on tolérer? De minces Littérateurs, quand ils ne peuvent mieux faire. Que peut-on tolérer? De mauvaiſes Pieces de Théâtre, quand nous manquons d'Hommes de génie, ſeuls capables d'en donner de bonnes. Qu'eſt-ce qu'on ne doit ni ne peut tolérer? Ce ſont des Ecrits impies, par-là même ſéditieux & deſtructeurs de toute Société; parce que ſi on les toléroit, ce ſeroit une injuſtice envers le Curieux qui les lit, le Sot qui les adopte, le Libertin qui les préconiſe, l'Homme de bien qui ne peut en apprendre l'exiſtence qu'avec indignation. L'intolérance, à cet égard, peut-elle jamais produire la millieme partie des maux, qu'une indulgence funeſte entraîneroit à ſa ſuite?

Si *la Mettrie* a donné, dans quelques-uns de ſes Ouvrages, l'exemple monſtrueux des derniers excès d'une abſurde Philoſophie, la Raiſon eſt venue du moins éclairer ſes derniers momens. Le premier hommage de cette raiſon déſabuſée, a été un retour ſincere vers la Religion, & le déſaveu public de toutes ſes erreurs. Habitant d'un pays libre, rien ne l'obligeoit à rétracter ſes travers. Il a voulu cependant conſtater ſon repentir par des preuves non équivoques. L'approche de ſa derniere heure lui fit comprendre que le triſte honneur de mourir dans l'impiété, ne valoit pas le ſacrifice de ſes lumières & de ſes ſentimens. S'il eût perſiſté, comme quelques-uns de ſes ſemblables, à lutter contre l'évidence & à étouffer les cris du remords, qu'en eût-on pu conclure? C'eût été un Inſenſé de plus à compter parmi les Victimes du Fanatiſme philoſophique.

MEZERAI, [*François* EUDES DE] Hiſtoriographe de France, Secrétaire de l'Académie Françoiſe, né à Ry, près de Falaiſe, en Baſſe-Normandie, en 1610, mort à Paris en 1683.

Tout le monde ſait que ſon *Hiſtoire de France*, & l'*Abrégé* de cette Hiſtoire, ont été, juſqu'au P. *Daniel*, les meilleurs Ouvrages que nous ayons eus en ce genre. On les lit encore avec fruit,

quoiqu'on ſente bien qu'il n'avoit pas toutes les qualités néceſſaires pour être un bon Hiſtorien. De la clarté, de la ſimplicité, une maniere de préſenter les objets qui intéreſſent le Lecteur, forment ſon principal mérite : d'un autre côté, il manque de nobleſſe, de correction, de préciſion dans le ſtyle, & quelquefois d'exactitude dans les faits. Nous avons de lui un Traité ſur l'*Origine des François*, où tous les Hiſtoriens, ſes ſucceſſeurs, ont puiſé la plus grande partie de ce qu'ils nous ont donné ſur les Antiquités de la Nation. Cet Ouvrage eſt écrit du même ton que l'Hiſtoire de France; ton, après tout, plus ſupportable que celui qui ſubſtitue la déclamation & l'appareil de l'Eloquence, à la noble ſimplicité qui convient à la narration.

MEZIRIAC, [*Claude-Gaſpard* BACHET, Seigneur DE] de l'Académie Françoiſe, né à Bourg-en-Breſſe en 1581, mort en 1738; mauvais Poëte, mauvais Hiſtorien, mauvais Traducteur, mauvais Mathématicien, qui, ſelon M. l'Abbé d'*Olivet*, ne laiſſoit pas d'être un *bon Académicien*. L'Hiſtorien de l'Académie veut, ſans doute, le louer de ſon aſſiduité aux Aſſemblées, mérite peu intéreſſant pour le Public.

MILLET, [*Jean-Baptiſte*] de la Bibliotheque du Roi, né à Paris en 1746, mort en 1775.

On doit à ſes travaux la *Vie des Poëtes Grecs*, Ouvrage le plus complet que nous ayons ſur cette matiere. Le Lecteur qui aime à s'inſtruire, y jouit, avec plaiſir, du fruit d'une infinité de recherches auſſi intéreſſantes que bien préſentées. M. *Millet* a pris les choſes d'auſſi haut qu'il a pu : il remonte à la naiſſance de la Poéſie Grecque, & nous donne une idée des talens de douze Poëtes qui ont précédé *Homere*. Sans ſe borner toujours à la ſimple Biographie, il ſe permet ſouvent des réflexions judicieuſes ſur les Ouvrages de ceux dont il écrit la Vie. Il ajoute encore un nouveau mérite à ſes remarques, celui d'en rapprocher pluſieurs citations tirées des meilleurs Poëtes François, vrai moyen de répandre une agréable variété ſur les ſujets qu'il traite. On peut dire enfin que cet Auteur, enlevé trop tôt aux Lettres, a enrichi la Littérature d'un Ouvrage digne de l'eſtime des Lecteurs ſolides & judicieux, pour peu qu'on faſſe grace à ſon ſtyle, qui, à notre avis, n'étoit pas encore formé.

La *Vie des Poëtes Latins*, qui a ſuivi celle des Poëtes Grecs, a le même mérite & les mêmes défauts, à cela près que les notices ſont plus étendues, parce que les matériaux ont été plus abondans. La bigarrure de l'élocution y eſt encore plus ſenſible que dans le premier Ouvrage.

MILLOT, [*Claude-François-Xavier*] Prédicateur du Roi, de l'Académie Françoiſe, & de celles de Lyon & de Nancy, né à Beſançon en 1725.

Il s'eſt exercé dans plus d'un genre, dans l'Hiſtoire, l'Eloquence & la Traduction. Ses Ouvrages hiſtoriques ſont ceux qui ont eu plus de ſuccès. Les *Elémens de l'Hiſtoire de France* en ſont dignes ſur-tout, parce qu'ils réuniſſent le mérite de l'abrégé, à l'attention de ne laiſſer échapper aucun fait intéreſſant, comme à l'art de les bien préſenter. Cet Ouvrage donne une idée ſuccinte de tous les principaux événemens arrivés depuis *Clovis* juſqu'à *Louis XIV*. L'Auteur a ſu y placer à propos pluſieurs remarques piquantes ſur l'origine des Loix, des Uſages, ſur les Mœurs & la Politique; en cela il paroît s'être véritablement propoſé l'inſtruction du Lecteur. On deſireroit ſeulement qu'il eût ſupprimé certaines réflexions un peu trop philoſophiques, quelques cenſures trop ameres; qu'il eût évité tout air de complaiſance, en détaillant les abus de l'autorité dans quelques Papes, les déſordres de l'Egliſe dans une partie de ſes Miniſtres, les égaremens du fanatiſme & de la ſuperſtition. Cette affectation inexcuſable dans tout Ecrivain, plus encore dans un Ecrivain eccléſiaſtique, eſt ſur-tout ſenſible dans ſes *Elemens de l'Hiſtoire*

d'Angleterre & dans ceux *de l'Hiſtoire générale.* M. l'Abbé *Millot* auroit-il voulu, par-là, faire ſa cour à nos Philoſophes ? Une pareille intention ſeroit odieuſe, & nous nous garderons bien de la lui imputer. Il paroît trop éclairé pour ne pas ſavoir que dans tous les temps & dans toutes les claſſes d'hommes, il y a eu des erreurs & des vices ; que c'eſt être Juge injuſte & mauvais raiſonneur, que de vouloir faire rejaillir ſur les membres actuels d'un Etat quelconque, les fautes de quelques-uns de ſes membres, dans les Siecles précédens. D'ailleurs, un Ecrivain impartial doit inſiſter, avec le même zele, ſur le bien & ſur le mal. Pourquoi diſſimuler l'un & ſi fort s'appeſantir ſur l'autre ? La Philoſophie elle-même eſt d'autant plus intéreſſée à l'obſervation de cette loi, que les délires de nos Philoſophes actuels ſont plus propres à tourner à la honte de l'ancienne Philoſophie, comme les égaremens des Philoſophes anciens peuvent contribuer à faire ſentir les abus de la Philoſophie dans tous les temps.

M. l'Abbé *Millot* a auſſi compoſé des *Diſcours*, où il s'applique à diſcuter pluſieurs queſtions propoſées par différentes Académies. On ne peut pas dire que ces Diſcours ſoient mauvais, mais ils ſont bien inférieurs à ſes *Elemens hiſtoriques.* Il ſeroit incompréhenſible qu'avec un

ſtyle net, précis, correct, & quelquefois élégant, cet Ecrivain n'eût pas le talent d'intéreſſer ſes Lecteurs, ſi on ne pouvoit en rejeter la faute ſur la froideur, l'uniformité & le défaut de mouvemens. On y trouve par-tout les mêmes tours, les mêmes figures, les mêmes expreſſions. Avec un grand appareil de penſées, rien n'y paroît ſenti. C'eſt un Géometre qui parle, & non un Orateur qui perſuade. Il eſt certain que M. *Millot* paroît plus fait pour les Ouvrages d'analyſe, que pour ceux qui exigent de l'imagination & du ſentiment. Ce qui fortifie cette opinion, eſt ſa *Traduction* des Harangues choiſies de quelques Auteurs Latins, où il eſt toujours le même, quoique ſes Originaux ſoient pleins de chaleur & de vie.

Cet Auteur a publié récemment des *mémoires politiques & militaires, pour ſervir à l'Hiſtoire de Louis XIV & de Louis XV*, qu'il a compoſé ſur les pieces originales, recueillies par un Duc de *Noailles*, qui fut Maréchal de France & Miniſtre d'Etat. Ces Mémoires forment ſix volumes, qu'on eût pu réduire à trois, ſans leur rien faire perdre du côté de l'intérêt. Les détails curieux qu'on y rencontre n'en ſeroient même que plus piquans, ſi le Rédacteur eût eu ſoin d'écarter les inutilités & les réflexions oiſeuſes, paraſites, & communes, dont il les a accompagnés.

1. MIRABEAU, [*Jean-Baptiſte* DE] Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoiſe, né en Provence, mort en 1760, âgé de quatre-vingt-ſix ans.

On ne connoît de lui que deux Traductions aſſez médiocres, l'une de *la Jéruſalem délivrée*, l'autre du *Roland furieux ;* ces traductions n'ont eu du ſuccès, que parce que nous n'en avions pas alors de meilleures. Si la plume de M. de *Mirabaut* ne lui a point acquis une grande célébrité, il a du moins mérité, par ſes vertus ſociales, l'eſtime de tous ceux qui l'ont connu. Cet Auteur étoit ennemi de toute prétention, & n'avoit, dit * M. de *Buffon*, *nul empreſſement de ſe faire valoir*, *nul penchant à parler de ſoi*, *nul deſir ni apparent ni caché de ſe mettre au deſſus des autres.*

Un Homme de ce caractere devoit-il jamais s'attendre qu'après ſa mort, ſon nom paroîtroit à la tête d'une Production auſſi extravagante qu'odieuſe ? Que penſer de l'audace philoſophique, qui a oſé lui attribuer l'aſſemblage de tous ſes délires, en eſſayant de le faire paſſer pour l'Auteur du *Syſtéme de la Nature ?* Un tel renverſement de toutes les Loix, n'a pu qu'indigner les honnêtes gens & ceux même des Secta-

* *Diſcours prononcé à l'Académie Françoiſe.*

teurs de l'incrédulité, qui ont conſervé quelques ſentimens d'honneur & de bonne foi. Quel Citoyen pourra donc ſe flatter de ſauver ſa cendre de l'ignominie, tant qu'il exiſtera des Auteurs aſſez téméraires, des Calomniateurs aſſez intrépides, pour répandre ſur le tombeau des Hommes * reſpectables les funeſtes vapeurs de la frénéſie qui les domine?

C'eſt cependant ce que notre Siecle a vu. L'artifice de nos Philoſophes s'eſt efforcé de ſuppléer au courage qui leur manque. Intrépides ſeulement lorſqu'il s'agit de débiter des maximes, ils n'ont pas rougi d'évoquer des Ombres, & de chercher, dans les tombeaux, un aſyle contre l'indignation publique & les pourſuites de l'Autorité.

Il ne falloit, en effet, rien moins que cette précaution, pour débiter, ſans riſque, des principes auſſi impies, auſſi ſéditieux, que flétriſſans pour l'Humanité. Deſtructeurs de la Société, ils en avoient tout à craindre, & c'eſt à la faveur de ceux qui ne ſont plus, qu'ils ont cru pouvoir travailler en ſûreté à l'avilir & à la déchirer.

---

* On a fait la même inſulte aux manes de *Boſſuet*, de *Fénélon* & de *Huet*, en attribuant à ces Prélats des ſentimens philoſophiques, dont ils auroient été les plus terribles fléaux.

Comment ont-ils eſpéré de trouver des Diſciples, pour peu qu'il reſte encore dans les Eſprits quelques traces de la raiſon la plus commune ? Que renferme ce *Syſtême* prétendu *de la Nature ?* Un enchaînement de contradictions révoltantes, où la Nature ſe ment à elle-même, à chaque page ; un chaos de raiſonnemens abſurdes, dont il ne réſulte que des idées vagues, détruites par des obſervations les plus ſimples; un renverſement général de toutes les inſtitutions ; un réchauffé des délires de tous les anciens Philoſophes ; en un mot, un aſſemblage monſtrueux d'inconſéquences & d'atrocités. Quand on eſt aſſez aveugle pour ne rien voir de tout ce qui exiſte, ou pour n'en juger que comme des frénétiques dont les organes ſont entiérement dépravés, n'eſt-ce pas le comble de l'ineptie, que d'oſer s'ériger en Précepteur du Genre humain ? Que penſer du ſang-froid de ces judicieux Obſervateurs, qui ſe vantent de remonter à la ſource des choſes, & ne s'apperçoivent pas qu'ils la troublent, l'empoiſonnent, & n'en font découler que des torrens d'erreurs, de vices & de crimes ? Où l'ont-ils donc étudiée, cette Nature qu'ils méconnoiſſent autant qu'ils la dégradent, cette Nature qui ne devient, ſous leur pinceau, qu'un cloaque infect, d'où s'exhalent plus de maux que la boîte de *Pandore* n'en contint jamais, puiſqu'ils

ôtent juſqu'à l'eſpérance ? Eſt-ce dans leur propre cœur qu'ils l'auroient étudiée ? Quel doit donc être un cœur philoſophique, à en juger par l'odieuſe morale qui en découle ? Anéantir toutes les lumieres, renverſer toutes les loix, détruire toute autorité, déchaîner toutes les paſſions, transformer tous les hommes en autant de monſtres, tel ſeroit, par une juſte conſéquence, le fruit de leurs perfides raiſonnemens.

Si malheureuſement la Poſtérité devoit juger de notre Siecle, par l'idée qu'un tel Livre eſt capable d'en donner, balanceroit elle à croire que nous avons renchéri ſur ce que les Siecles barbares peuvent offrir de plus monſtrueux ? Que deviendroit le Monde, ſi jamais les Dogmes pervers d'une ſemblable Philoſophie venoient à être réduits en pratique ? Une Société de Philoſophes formés à cette Ecole, ne ſeroit-elle pas un vrai pays de Leſtrigons, dont il ſeroit dangereux d'approcher ? Ces Philoſophes, eux-mêmes, ne ſe verroient-ils pas les premieres victimes de leur Doctrine antropophage, pour peu qu'on s'avisât de s'y conformer ? Car enfin, qu'on parcoure l'Hiſtoire des Peuples les plus ſauvages, on y trouve au moins quelques étincelles d'inſtinct & de raiſon, conſervées au milieu de la barbarie des mœurs & de la férocité du genre de vie. Dans le *Syſtême de la Nature*, tout

s'altere, ſe brouille, s'éteint; la Nature, en déſordre, n'a plus rien qui rappelle à elle-même; tout ce qu'elle produit dans l'humanité, devient ſa honte & ſon ennemi.

On a prétendu cependant, par de tels moyens, éclairer les hommes, & l'on s'en vante : lumieres funeſtes ! comparables à ces clartés ſiniſtres, qui ne brillent que dans la tempête, ne frappent la vue que pour découvrir des ſpectres, des abymes, & un horizon chargé, de tous côtés, de nouveaux orages, prêts à éclater. Voilà les guides effrayans que les Philoſophes oſent ſubſtituer au flambeau de la Religion qu'ils outragent, & dont toutes leurs folles déclamations ne détruiront jamais l'autorité. Par un effet tout contraire, l'excès de leurs emportemens a déjà déſabuſé les Eſprits, que le langage impoſteur de leur faux zele pour l'Humanité avoit d'abord ſéduits. On a compris que ces Syrenes perfides ne cherchoient à flatter les hommes, par leurs chants, que pour les conduire à des écueils, & ſe repaître du ſpectacle de leur naufrage. Les breuvages qu'ils ont préſentés n'ont paru propres, comme ceux de *Circé*, qu'à changer en brutes les imprudens qui ne craindroient pas d'en approcher les levres.

Leurs ſyſtêmes odieux aboutiront donc à un terme bien différent de celui qu'ils s'étoient pro-

posé. L'effet des séditions a toujours été de ramener à l'obéissance, & de faire sentir le prix de l'autorité légitime, par l'expérience des maux que la révolte entraîne : de même leur soulévement, contre la Religion, deviendra le plus solide trophée de sa gloire, & le lien le plus sûr pour y attacher les Esprits raisonnables. Quel homme assez aveugle, en effet, pour ne pas sentir la différence qui subsiste entre les lumieres de cette Religion & les phosphores philosophiques ! La fausse clarté de ceux-ci, n'est que le produit de la corruption, s'éteint avec elle : l'autre est une clarté, dont l'éclat soutenu ne permet pas de méconnoître le vrai Guide destiné à nous conduire. Ils ont beau faire, ces Pygmées, qui ne paroissent des Géans qu'au microscope de l'ignorance ; elle est, pour les Esprits, ce que le Soleil est pour le Monde, destiné à l'éclairer, à l'embellir, à le féconder, tant qu'il existera. A quoi se réduiront ces foibles nuages, que le souffle de l'impiété s'efforce de rassembler contre elle ? Ils se dissiperont, comme ces vapeurs grossieres que l'astre du jour met en fuite & fait retomber sur les terres fangeuses, d'où elles s'exhaloient en vain pour l'obscurcir.

Qu'on examine ce qu'ont produit, en faveur de l'Humanité, tant de déclamations vagues,

qui ont enrichi la Preſſe, en la déshonorant; ou plutôt, quels maux n'ont-elles pas déjà enfantés ? En attaquant de légeres erreurs, elles ont détruit les principes eſſentiels; en cherchant à anéantir les préjugés, elles ont égaré les eſprits; en prétendant élever l'ame, elles ont dégradé & corrompu les mœurs. Depuis qu'on eſt inondé d'Ecrits philoſophiques, les vices ſemblent ſe multiplier & prendre un caractere qui les rend encore plus odieux. Autrefois l'ignorance, la groſſiéreté en étoient, il eſt vrai, les ſources ordinaires; mais alors ſe montrant plus à découvert, ils étoient moins dangereux. Aujourd'hui, plus combinés, plus réfléchis, ſous le maſque de la décence, ils ont acquis l'art funeſte de donner impunément un libre eſſor à leur perverſité, de la rendre plus active, & d'en faire plus sûrement mouvoir les reſſorts. Les paſſions apprêtées par les mains d'une hypocriſie ſyſtématique, ſont devenues le mobile de toutes les actions; l'intérêt particulier aguerri à tous les ſacrifices, en eſt le terme. De là plus de ſincérité dans les ſentimens, plus de liens dans les familles, plus de sûreté dans le commerce, plus d'amour pour la Patrie, plus d'équité, plus d'honneur. L'arbitraire, & l'arbitraire établi ſur les débris des notions de tous les devoirs, répand dans les eſprits l'incertitude, la défiance, la langueur,

langueur, une eſpece de mort morale, préſage des plus funeſtes révolutions.

De ce renverſement général, que d'argumens victorieux réſultent en faveur de la Religion ! Le tableau de tant d'excès ne démontre-t-il pas, que la raiſon humaine ne ſauroit ſortir des limites que cette Religion lui preſcrit, ſans ſe précipiter dans les plus pitoyables travers ? La vue des déſordres qui naiſſent de l'indépendance, n'eſt-elle pas un nouveau motif pour ramener à la ſoumiſſion & faire comprendre qu'elle captive nos idées, non pour les contraindre, mais pour les arrêter au moment de l'erreur ? Que le Philoſophe incrédule murmure contre l'autorité de ſes dogmes, ce joug ne paroîtra pénible qu'à l'indocilité qui ne réfléchit point. Qu'il ſe révolte contre ſa morale : l'expérience a fait conſtamment connoître que cette morale eſt la digue la plus reſpectable & la plus ſûre qu'on puiſſe oppoſer à la perverſité des paſſions. Qu'il ſe glorifie de mépriſer ſes loix : victime de ſes révoltes, pour peu qu'il rentre en lui-même, il comprendra que ces loix ne mettent un frein aux deſirs, que pour les diriger au bien, prévenir les crimes, & épargner les remords. Qu'il entaſſe enfin ſophiſme ſur ſophiſme, calomnie ſur calomnie : ſon autorité ſera toujours, aux yeux du vrai Sage & même du Politique éclairé, le

reſſort le plus puiſſant pour rétablir l'ordre général & aſſûrer la félicité de chaque individu.

Et ſi un véritable amour de l'humanité dirigeoit les plumes philoſophiques, les bienfaits continuels de cette Religion ne devroient-ils pas les arrêter ? A chaque pas elle offre tout ce qui peut attacher un cœur généreux & remplir les vœux d'une ame ſenſible. L'homme eſt encore plus ſon enfant, que celui de nature. Sa prévoyance attentive ne ceſſe de pourvoir à tous les beſoins de la Société. Sous quels autres auſpices a-t-on vu ſe former tant d'établiſſemens utiles, & les ſacrifices ſe multiplier avec tant de généroſité ? Nos villes offrent par-tout des aſyles ouverts à tous les genres de miſeres & d'infirmités. Point d'âge, point d'état, point de diſgrace qui n'éprouve les ſoulagemens de ſa charité. Le libertinage dérobe chaque jour des Citoyens à l'Etat : ſa main recueille les triſtes créatures qui lui échappent, & les conſerve par ſes ſecours. Le Vieillard, le Malade, l'Infortuné, le Criminel même, la trouvent ſans ceſſe à leur côté, ou plutôt elle les prévient par ſes conſolations. Rien ne rebute, rien ne laſſe ſa tendreſſe inépuiſable. Pénétrer dans les Hôpitaux, percer les cachots les plus obſcurs, monter juſques ſur les échafauds, tel eſt l'exercice journalier de ſon zele : tel eſt le ſpectacle qu'elle offre à l'impie qui la

déchire, & ne fait pas attention qu'il ſe raviroit à lui-même le bien, qui, à chaque inſtant, devient ſon appui, ſi ſes coupables efforts venoient à bout de la détruire. Pour tout dire en deux mots, qu'on compare les fruits qu'a produits dans tous les Etats une Philoſophie raiſonneuſe, turbulente & deſtructive, principe de leur altération, de leur dépériſſement, & de leur chûte, avec les avantages qu'ils doivent à la Religion, qui les a tirés du chaos, les a rendus floriſſans, les maintient; & l'on ſaura que penſer des déclamations de tant d'Ecrivains, qui n'ont pas rougi de diſſimuler ſes bienfaits, de lui imputer des crimes qu'elle condamne, & de lui reprocher des déſordres, dont elle a bien pu être le prétexte, mais qui ont ceſſé auſſi-tôt qu'on en eſt revenu à ſon eſprit & à ſes vrais ſentimens.

2. [MIRABEAU, [*Victor* DE RIQUETY, Marquis DE] des Académies de Marſeille & de Montauban, né en Provence en 17..

L'Ami des Hommes trouvera toujours grace, aux yeux de la ſévere Littérature, par le bon uſage qu'il a fait de ſes talens. Qu'importe, que ſon ſtyle ſoit quelquefois diffus, néologique, incorrect, peu aſſujetti aux regles ſtrictes de l'élocution? Ne ſuffit-il pas qu'il offre ſouvent des

traits d'éloquence, de chaleur & d'élévation, qui feroient honneur à nos Ecrivains les plus exacts ? Quiconque peut s'assûrer, comme lui, que le zele du bien public a dirigé sa plume, doit sacrifier, sans peine, le foible honneur d'être proposé pour Modele aux Puristes, pourvu qu'il puisse être cité comme celui des bons Citoyens.

Telle est la justice, qu'on ne peut refuser à M. le Marquis de *Mirabeau*. Tout ce qu'il a écrit, porte le caractere d'une ame sensible, d'un cœur vraiment jaloux de l'honneur & de la prospérité de sa patrie : son Ouvrage de l'*Ami des Hommes*, justifie son titre, & méritera ce nom à l'Auteur, dans la postérité.

1. MOINE, [*Pierre* LE] Jésuite, né à Chaumont, Capitale du Bassigni, dans la Champagne, en 1602, mort à Paris en 1672.

Une imagination trop impétueuse & trop féconde, une verve sans regle & sans frein, un style trop brillant & sans correction ; joignons à cela le mauvais goût de son Siecle, qui sortoit à peine de la barbarie, l'ont empêché d'être un des premiers Poëtes de notre Nation. Ces excès sont sans doute condamnables, mais ils n'en supposent pas moins les germes précieux du génie, germes si rares aujourd'hui ! & qui l'eus-

ſent rendu capable d'illuſtrer notre Parnaſſe dans l'Epopée, s'ils euſſent été dirigé par l'étude des bons Modeles. Le Poëme de *Saint Louis*, *ou la Couronne reconquiſe ſur les Infideles*, offre des richeſſes, qui, quoique barbares, ne laiſſent pas de faire naître la ſurpriſe & l'admiration. Quel dommage, que ce Génie poétique ne ſoit pas né un Siecle plus tard ? La lecture des Vers de *Racine* & de *Boileau*, lui auroit inſpiré ce goût qui manquoit à ſes talens ; & à en juger par les morceaux d'élévation & de force, qu'on admire dans ſon Poëme, il occuperoit un des premiers rangs parmi les Poëtes ſublimes.

Ses autres Ouvrages poétiques offrent les mêmes beautés & les mêmes défauts. Son Ode à *Louis XIII*, eſt pleine de métaphores trop hardies, d'expreſſions trop guindées, comme tout ce qui eſt ſorti de ſa plume, mais elle a des Strophes, dont l'enthouſiaſme & l'élévation le rendent égal, & quelquefois ſupérieur à *Malherbe*.

2. MOINE D'ORGIVAL, [*Henri* LE] Curé de Gouvieux, près de Chantilly, où il eſt né vers l'an 1719, Auteur de quelques Ouvrages de Littérature, qui annoncent plus de talent naturel & d'érudition, que de goût & de ſolidité. On trouve dans ſes *Conſidérations ſur l'origine*

& la décadence des Lettres, chez les Romains, des vues ſouvent profondes, & des réflexions aſſez juſtes ; mais un Ouvrage de cette nature exigeoit une fineſſe d'obſervation, & un diſcernement exquis, dont M. *le Moine d'Orgival* ne paroît pas aſſez abondamment pourvu.

Ce ſeroit rendre un véritable ſervice aux Lettres, que de faire connoître tout à la fois les reſſorts qui les ont développées, les moyens qui les ont perfectionnées, & les vices qui concourent à leur affoibliſſement & à leur ruine. Nous avons l'expérience de trois Ages littéraires, qui ont précédé celui que nous finiſſons. Une bonne Hiſtoire des Ouvrages qui ont paru au commencement, au milieu & vers la fin de chacun de ces Ages, pourroit nous inſtruire & de ce qui peut féconder, nourrir, perfectionner les eſprits, & de ce qui peut les reſſerrer, les énerver & les engourdir.

Par ce moyen, en jugeant des différens ſymptomes, en comparant le caractere des Ouvrages d'un temps avec le caractere de ceux d'un autre, il ſeroit facile de ſavoir au juſte ſi la maniere actuelle eſt préférable à celle qui l'a précédée. Comme dans les maladies on cherche à en connoître la cauſe, les progrès & le terme : de même en ce qui concerne la marche des eſprits, on

auroit un moyen sûr, selon les diverses circonstances, d'employer les remedes, & de prédire ou de prévenir la révolution. Pour appliquer ceci à notre siecle; si, par exemple, les Productions qu'il enfante sont marquées au même coin, ont les mêmes travers que celles qui ont paru sur le déclin des Siecles de *Périclès*, d'*Auguste*, de *Léon X*, ne sera-t-on pas en droit d'en conclure que nous tendons à la chûte que ces Siecles ont successivement éprouvée?

M. *le Moine* a fait encore un autre Ouvrage intitulé : *Discours sur les progrès de l'Eloquence de la Chaire, & sur les manieres & l'esprit des Orateurs des premiers Siecles;* autre entreprise qui exigeoit des talens supérieurs aux siens. Pour bien décider sur ces sortes de matieres, il faudroit non-seulement remonter aux sources, suivre les traces, saisir les rapports, ne jamais perdre de vue son objet, mais avoir encore une sûreté de tact pour saisir les caracteres, un esprit de sagacité pour découvrir & recueillir les débris dispersés, & une adresse pour les concilier & en former un Tout, capable de remplir le but qu'on s'est proposé. C'est ce dont M. *le Moine* ne paroît pas s'être douté. Ajoutons que la négligence & la dureté de son style sont peu propres à faire ressortir le mérite de ses vues, souvent profondes, & à les faire goûter.

MOLIERE, [*Jean-Baptiſte* POCQUELIN DE] né à Paris en 1620, mort dans la même ville en 1673.

Tant que les idées de la bonne Comédie ſubſiſteront, ſon nom ſera mis à la tête de tous les Diſciples de Thalie, ſoit anciens, ſoit modernes.

Il eſt inutile de nous attacher à développer les différens caracteres de ſon génie : une foule d'Ecrivains ſe ſont empreſſés de les faire connoître, & nous ne pourrions que répéter ce qu'ils en ont dit. Nous ajouterons ſeulement quelques Réflexions qui ont paru leur échapper.

Comment *Moliere*, Auteur ſeulement de trois ou quatre Pieces achevées, Auteur de tant d'autres, dont le dénouement eſt ſi peu naturel, & les défauts ſi ſenſibles ; comment avec une Proſe ſi négligée, des Vers peu exacts, des Caracteres outrés ; eſt-il parvenu à ſe faire regarder, à juſte titre, comme le premier Poëte Comique de tous les Théatres connus ? Il faut donc que ſon génie ait été doué d'une touche bien dominante, pour enlever ainſi l'univerſalité des ſuffrages ! Qui pouvoit en conſtituer le reſſort principal ? Nulle autre cauſe de cette étonnante ſupériorité, que la connoiſſance profonde du cœur humain, qu'une obſervation ſubtile qui ſaiſiſſoit avec juſteſſe les vices & les ridicules

par-tout où ils ſe trouvoient, qu'une délicateſſe de tact, qui diſcernoit, à coup sûr, ce qu'il y avoit de plus ſaillant dans les travers de la Société, que l'art enfin de les préſenter ſous un jour propre à les rendre ſenſibles, & à les corriger, par une plaiſanterie ſans aigreur, ſans apprêt, & toujours ſi naturelle, que l'effet en étoit immanquable.

Pour parvenir à ce degré de perfection comique, c'eût été peu de réunir les talens de ceux qui l'avoient précédé dans la même carriere, le ſel d'*Ariſtophane*, le coup d'œil de *Ménandre*, la gaieté de *Plaute*, la fineſſe de *Térence*; il falloit encore les ſurpaſſer : *Moliere* l'a fait. Le Recueil de ſes Pieces, fût-il réduit à l'*Avare*, à l'*Ecole des Maris*, au *Tartuffe*, au *Miſanthrope*, aux *Femmes ſavantes*, il n'en ſeroit pas moins digne de toute la réputation dont il jouit. Ses autres Pieces, quoique moins parfaites, ſeroient capables de faire un nom à quiconque eût eu aſſez de génie pour en être l'Auteur. Malgré les imperfections qui y régnent, on y reconnoît toujours le Fléau du ridicule, le Peintre de la Nature, le Précepteur de la Société. La preuve qu'il étoit deſtiné à corriger les hommes, c'eſt que ſes Comédies ſont les ſeules qui aient eu le pouvoir de réformer les mœurs. Il a guéri les Médecins du verbiage & de la pédanterie, les.

Marquis de leurs ridicules, les Savans de leur morgue, les Précieuſes de leur jargon, les Femmes d'une folle prétention au ſavoir.

On pourroit dire que ſon génie fut favorablement ſecondé, par l'excès auquel tous ces genres de travers étoient portés de ſon temps. Plus une eſpèce de folie eſt ſenſible, plus le réformateur qui entreprend de l'exterminer, a d'avantage. Il eſt des défauts qui n'ont beſoin que d'être fidélement retracés, pour ouvrir les yeux à ceux qui en ſont atteints, & les en détacher ſans retour. Mais le grand art, eſt de les préſenter dans le jour qui leur convient, d'en former un tableau aſſez énergique, pour que chacun s'y reconnoiſſe : la ſurcharge eſt même alors néceſſaire, afin que l'optique ne dérobe aucun trait à la peinture : & le comble du génie, eſt d'ôter à la laideur ce qu'elle a de hideux ; de ſavoir l'apprivoiſer à ſe conſidérer elle-même, pour la convaincre & lui faire haïr plus ſûrement ſa propre difformité. Ainſi, *Moliere*, en offrant aux hommes, d'une maniere adroite, le miroir fidelle de leurs inconſéquences, a trouvé le moyen de piquer leur curioſité ſans rebuter leur amour-propre, & de ſe ſervir enſuite de l'amour-propre, pour les changer & les rendre plus raiſonnables.

Si on lui reproche de s'être trop aſſujetti au

goût du Peuple, & d'avoir paru quelquefois avilir ſes talens, en les faiſant deſcendre à des plaiſanteries baſſes & outrées, on peut l'excuſer, en diſant, que le ſuccès de ſes meilleures Pieces exigeoit peut-être cette condeſcendance. *Le Miſanthrope*, *les Femmes ſavantes*, *&c.* étoient des ſujets trop fins & trop délicats pour le commun des Spectateurs. Pour être l'Homme univerſel, il falloit qu'il travaillât pour tous les Etats. D'ailleurs ſon métier de Comédien lui impoſoit cette ſervitude. Il ne pouvoit ignorer que parmi ceux qui aſſiſtoient à ſes Pieces, le plus grand nombre étoit Peuple, &, pour attirer la foule, il étoit forcé de ſe prêter aux différentes inclinations.

C'eſt ici le lieu de s'étonner que *Louis XIV*, qui protégeoit les talens & ſentoit le prix de ceux de *Moliere*, [à qui il donna plus d'une fois des marques d'eſtime] n'ait pas eu la penſée de le mettre, par ſes bienfaits, au-deſſus de ſon état, & de lui faire quitter une profeſſion qui ne pouvoit que nuire à la perfection de ſon génie. Eſt-il douteux que ſi la fortune de ce Poëte eût été plus indépendante, il n'eût mieux travaillé ſes Pieces, & ne nous eût laiſſé plus de Chef-d'œuvres, & moins de Farces ?

Qu'on penſe ce qu'on voudra de ſes Farces, il ſeroit à ſouhaiter néanmoins que notre Théatre,

aujourd'hui ſi languiſſant & ſi ſtérile, imitât la gaieté d'un auſſi bon Mode, en retranchant les libertés qu'il s'eſt permiſes trop ſouvent. Par-là, nous verrions revenir la Comédie à ſon inſtitution primitive ; on proſcriroit de la Scène, ces froides déclamations, qui prouvent ſi évidemment combien elle a dégénéré parmi nous. Ne vaudroit-il pas mieux attendre patiemment, qu'il reparût un Poëte comique, que d'accueillir ſi bénignement tant de pieces bâtardes, propres tout au plus, à étouffer les germes de la ſeule génération que le vrai goût puiſſe avouer? Eſt-ce avec une Métaphyſique ſubtile & quinteſſenciée, des ſentimens vagues & romaneſques, le jeu d'une Pantomime inſipide, les détails minutieux d'une décoration péniblement combinée, une Proſe froide, ou des vers ſymmétriques, qu'on pourra ſe promettre de corriger les ridicules qui fourmillent aujourd'hui, & qui demandent plus de vigueur comique que n'en exigeoient ceux qui régnoient du temps de *Moliere* ?

Que ceux qui oſent occuper la Scène de leurs Productions, ſe rappellent que *Regnard* n'a chauſſé le Brodequin, qu'après s'être formé ſur *Moliere* ; que les Pieces qui ont été le plus généralement applaudies, n'ont mérité leur ſuccès, que parce qu'elles retraçoient quelques foibles étincelles de ſon génie. S'il leur paroît plus facile

de travailler au hasard & sans regle, de se conformer au goût d'une multitude abusée par des chimeres dont on la repaît ; ils ne peuvent s'attendre qu'à voir leurs lauriers éphémeres se flétrir, se dessécher, & à devenir eux-mêmes le jouet d'un digne Successeur de *Moliere*, dont le plus utile essai, seroit de venger *Thalie* des fades hommages qu'ils lui rendent. Ainsi, le sage *Ulysse* chassa les sots Amans de *Pénélope*, dès qu'il fut rentré dans ses Etats.

MONCRIF, [*François-Augustin* PARADIS DE] Lecteur de la Reine, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1687, mort dans la même ville en 1770.

Quelques Poésies fugitives, pleines d'esprit, de délicatesse & de sentiment, à la tête desquelles il faut placer le *Rajeunissement inutile*, ont établi sa réputation, pendant qu'il vivoit, & pourront même la soutenir encore après sa mort. Ses Ouvrages en prose, ne nous paroissent pas devoir mériter le même succès. Un style maniéré, trop souvent inintelligible, n'est nullement propre à flatter la postérité, si elle possede quelques étincelles de bon goût. Voici quelques phrases de cet Auteur, prises au hasard dans ses *Œuvres mêlées*.

Des Génies qui se manifestent, en s'emparant

des Eſprits qui contribuent aux progrès de l'Eſprit même, qui ſont animés d'une paſſion conſtante pour l'Eſprit en général, ſans preſque aucun retour ſur la portion d'Eſprit qu'ils ont eux-mêmes.

*Le ſang l'attachoit * au Miniſtre **, dont la confiance & la faveur lui étoient néceſſaires, &, par un double engagement, ce digne Miniſtre animoit & favoriſoit les productions de l'Eſprit par ce goût que nous avons naturellement pour nos propres richeſſes.*

Il en eſt ſouvent de l'imagination, comme de certaines adoptions qui regardent la figure.

L'uſage, à le définir ſelon l'idée qu'on s'en forme communément. eſt une eſpece d'énigme, qui reſſemble à un portrait des modes, au ſujet des ajuſtemens, une ſorte d'habitude, dont l'objet eſt variable, &c.

Quand on s'exprime ainſi, il faut ſe borner à quelques Admirateurs pour le temps préſent, & renoncer aux ſuffrages des Juges éclairés pour l'avenir.

MONGAULT, [*Nicolas-Hubert* DE] Abbé de Villeneuve, de l'Académie Françoiſe & de

---

* M. l'Abbé *Bignon.*

** M. de *Pont-Chartrain.*

celle des Inſcriptions, né à Paris en 1674, mort en 1746.

On a de lui une Traduction de l'*Hiſtoire d'Hérodien*, & des *Lettres de Cicéron à Atticus*, dont le ſuccès eſt juſtement mérité. L'Auteur s'y montre auſſi élégant dans ſon ſtyle, que fidele à conſerver le ſens de ſes Originaux, deux points de perfection aſſez rares dans les Traducteurs. Il ne s'eſt pas borné à traduire avec élégance & préciſion : il a éclairci ſon texte par des notes ſavantes, qui y répandent le plus grand jour ; &, ce qui n'eſt pas un petit mérite, c'eſt que ces notes annoncent encore plus l'Homme de goût que le Savant.

MONNOYE, [*Bernard* DE LA] de l'Académie Françoiſe, né à Dijon en 1641, mort à Paris en 1728.

Un des meilleurs Poëtes de la ſeconde claſſe, & un des plus ſavans Critiques. Il remporta cinq à ſix fois le prix de la Poéſie à l'Académie Françoiſe, & ſes Ouvrages couronnés ont encore la force de ſe ſoutenir dans l'eſtime des Connoiſſeurs.

Sa Littérature étoit des plus étendues ; il poſſédoit les Auteurs de toutes les Nations, & ſes Ouvrages ſont un répertoire d'Anecdotes auſſi piquantes qu'inſtructives. Si on peut le blâmer de

quelque choſe, c'eſt de s'être attaché à des détails trop minutieux. Ses Noëls Bourguignons ſont fort goûtés dans ſa Patrie ; mais il faut être nés dans ce pays-là pour en ſentir le mérite. On fait encore cas de ſes Notes ſur le *Menagiana* ; mais un de ſes meilleurs Ouvrages en Proſe, eſt ſa Diſſertation ſur le Livre *de tribus Impoſtoribus*, où il prouve que cette horrible Production n'a jamais exiſté, du moins en Latin.

MONTAGNAC, [*Louis-Laurent-Joſeph* DE] Capitaine au Régiment de Riom, né en Languedoc en 1721.

Ce Militaire a conſacré ſes loiſirs aux Lettres, & les différens Ouvrages qui en ont été le fruit, ne ſont pas à dédaigner. Ses *Amuſemens philoſophiques* offrent une variété de ſujets qui plairoit davantage, par les vues excellentes qui y étincellent de temps en temps, pour peu que le ſtyle en fût plus naturel, & dégagé d'un entortillage que l'Auteur a peut-être pris pour de la force, mais qui n'eſt, dans le fond, qu'un effort pénible d'imagination, qui conduit à l'obſcurité.

Les Vers qu'on a de M. de *Montagnac*, ne different pas beaucoup de ſa Proſe ; on peut ajouter qu'ils ſont même plus foibles. Mais un Auteur ſans prétention, qui travaille moins pour

la gloire, que par attrait, ne doit pas être jugé à la rigueur, d'autant plus que celui-ci a, par intervalles, des lueurs de talent, propres à faire oublier ſes défauts.

MONTAGNE, [*Michel* DE] né dans le château de Montagne, près de Bordeaux, en 1533, mort en 1592; Auteur original, en vogue dès les premiers temps de notre Littérature, plus encore de nos jours, depuis que ſes *Eſſais* ſont devenus une Mine féconde, où nos Philoſophes ne ceſſent de puiſer.

On ne peut nier que ſon Livre ne réuniſſe tout ce qui peut plaire & inſtruire, excepté dans les occaſions où il ſe livre trop à ſes idées. Un eſprit aiſé, profond, indépendant; une imagination féconde, forte, hardie, & preſque toujours agréable; un langage familier, naïf, quelquefois énergique; une érudition vaſte, choiſie, & le talent aſſez rare de s'en parer à propos, auront toujours des charmes propres à établir la réputation d'un Auteur, & le pouvoir de ſoutenir ſon Ouvrage contre l'inconſtance des temps, malgré les défauts multipliés qu'on y remarque.

Telles ſont les vraies cauſes de la grande fortune des *Eſſais*. Si l'on veut cependant les apprécier à leur juſte valeur, on adoptera la défini-

tion du célebre *Huet*, qui les appeloit *Montaniana*, c'eſt-à-dire, un Recueil de Penſées, de bons Mots, & de remarques de *Montagne*. Ce Livre n'eſt, en effet, que cela. Le peu d'ordre & de liaiſon qui y regnent, les contradictions qui y fourmillent, les ſaillies d'une imagination vive qui ne s'aſſujettit à rien, un cyniſme qui brave tout & s'égaie aux dépens de tout, une licence qu'aucun objet n'arrête, & dont la Religion, la Morale & les Bienſéances n'ont pu raleutir l'intrépidité, ont contribué, plus que tout le reſte, à ſon mérite littéraire, parce qu'il eſt facile d'être neuf & piquant, quand on eſt hardi & cauſtique.

Le Cardinal *du Perron* n'y entendoit ſans doute pas fineſſe, quand il appelloit ce Livre, *le Bréviaire des honnêtes-gens*. L'Evêque d'Avranches étoit plus judicieux, en le regardant comme *le Bréviaire des honnêtes pareſſeux & des ignorans ſtudieux, qui veulent s'enfariner de quelque connoiſſance du Monde, & de quelque teinture des Lettres*. Il ne faut, en effet, qu'une légere attention pour ſe former à cette école. Des traits d'Hiſtoire ſemés adroitement, des Réflexions judicieuſes, des Penſées agréables & ſouvent énergiques, l'art d'exprimer de grandes choſes d'une maniere naïve, l'abondance des métaphores, la multitude & la variété des

images, ſont des titres ſuffiſans pour contenter les Eſprits ſuperficiels, parce qu'ils ſe laiſſent facilement entraîner à ce qui leur plaît, & qu'ils ſont incapables de rien approfondir. Un peu de réflexion leur ſuffit pour s'appercevoir que la juſteſſe eſt rarement le partage du Philoſophe diſcoureur ; qu'il ne ſuit jamais le plan qu'il s'eſt d'abord propoſé ; qu'errant ſans ceſſe entre le pour & le contre, tout ſe réduit, chez lui, à un ſcepticiſme qui indigne le Lecteur jaloux d'apprendre quelque choſe, & de ſe fixer à un objet. Ils ſont ſur-tout choqués de le voir dégrader la Philoſophie par l'égoïſme * perpétuel qu'il ſe permet, en entrant juſques dans les plus petits détails ſur tout ce qui le regarde. Les emplois qu'un Auteur a exercés, le nombre de ſes domeſtiques, ſes bonnes fortunes, ſes ** vertus,

* M. *Paſcal* prétendoit qu'un honnête homme devoit éviter de ſe nommer, & même de ſe ſervir des mots de *je* ou de *moi*, & il avoit accoutumé de dire, ſur ce ſujet, que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, & que la civilité humaine le cache ou le ſupprime. *Logique de Port-Royal.*

Il n'y a guere aujourd'hui que nos Philoſophes qui affectent, dans leurs Ecrits, d'employer le *moi* & le *je*, & de parler ſouvent d'eux-mêmes. Cet égoïſme n'eſt tout au plus tolérable que dans une Lettre, parce qu'alors on n'eſt pas cenſé s'adreſſer au Public.

** Si c'eſt un défaut de parler de ſoi, dit le P. *Male-*

ſes défauts, ſes goûts, ſes dégoûts, ſes maſadies, ſont des objets qui flattent peu la curioſité, & ne conduiſent à rien. *Peu m'importe*, diſoit *Scaliger*, *de ſavoir ſi Montagne aime le vin blanc, ou le vin clairet.* Le Critique avoit raiſon.

MONTESQUIEU, [*Charles* DE SECONDAT, Baron DE LA BREDE ET DE] Préſident au Parlement de Bordeaux, de l'Académie Françoiſe, né au château de la Brede, près de Bordeaux, en 1689, mort à Paris en 1755.

Pourquoi nous appeſantirions-nous ſur les louanges dues à ſon génie ? Toute l'Europe convient généralement, que l'*Eſprit des Loix* eſt un des plus beaux Ouvrages qui ſoient partis de la main des Hommes. La réputation de ſon Auteur, quoiqu'il ait vécu dans notre Siècle, a déjà acquis le ſceau de l'immortalité.

Il eſt plus eſſentiel de remarquer, que ce ne fut qu'après vingt années d'étude & de réflexions des voyages dans preſque toutes les parties de

---

branche, c'eſt une effronterie, ou plutôt une eſpece de folie, que de ſe louer à tous momens, comme fait *Montagne*; car ce n'eſt pas ſeulement pécher contre l'humilité chrétienne, mais c'eſt encore choquer la raiſon, *Rech. de la Vérité*, *l.* 2, *part.* 3, *chap.* 5.

l'Europe, que M. de *Monteſquieu* oſa prendre ſur lui d'inſtruire les Hommes, & de s'ériger en Légiſlateur des Nations. Il étoit doué par excellence de cet eſprit obſervateur, qui ne néglige aucune face des objets. Son imagination vive & féconde ſaiſiſſoit rapidement toutes les nuances, & une érudition, auſſi vaſte que bien digérée, étoit toujours prête à le ſeconder. Dans lui, les lumieres naturelles ſuppléoient aux connoiſſances qu'il n'avoit pu acquérir ſur les lieux. A une heureuſe habitude de réfléchir, il joignit le talent de donner à ſes idées une tournure ſaiſiſſante, & d'embellir, par la vivacité du ſtyle, le fruit de ſes profondes méditations. Il eſt rare de rencontrer dans un même Homme deux qualités qui ſemblent s'exclure l'une l'autre. Tous les obſtacles ont été ſurmontés; il a ſu même dérober, aux yeux du Lecteur, les efforts pénibles qu'exigeoient le débrouillement des matieres & l'ingratitude du ſujet qu'il avoit à traiter.

Pour offrir aux Hommes un tableau approfondi de tous les Gouvernemens, il étoit néceſſaire de remonter à l'origine des Sociétés, de les ſuivre dans leurs accroiſſemens, de ne perdre de vue aucune des révolutions qu'elles ont éprouvées, aucune des cauſes qui ont pu les occaſionner. C'étoit peu de ſe pénétrer de l'eſprit des Inſtitutions humaines, de les conſidérer dans le

but qu'elles ſe propoſent, d'en calculer les inconvéniens & l'utilité : il falloit interroger les Légiſlateurs eux-mêmes, ſe mettre à leur place, développer ce qu'ils ne laiſſoient qu'entrevoir, analyſer les divers rapports que les Loix ont entr'elles & avec tout ce qui tient à l'homme, expliquer enfin les motifs de leur établiſſement. Quelle habileté ne ſuppoſe pas le ſuccès d'une pareille entrepriſe !

Quoique le ſyſtême de l'Eſprit des Loix ne paroiſſe pas offrir un enchaînement toujours ſuivi, l'Auteur ne s'écarte jamais de ſon objet. Ses chapitres ſont autant de petits corps de lumiere, qui, réunis enſemble, forment un Tout, dont l'effet eſt d'éclairer & de diriger l'eſprit du Lecteur ſur les objets qu'il doit appercevoir & ſentir. M. de *Voltaire* s'eſt donc oublié, à ſon ordinaire, quand il a dit que cet Ouvrage n'étoit qu'un Recueil d'Epigrammes. N'eſt-ce pas aimer à plaiſanter aux dépens du jugement, que de confondre ainſi les traits du génie avec les ſaillies d'une imagination légere & vagabonde ? Auſſi a-t-on mépriſé un pareil jugement, pour ne s'attacher qu'aux motifs qui l'ont engagé à le prononcer. Il y aura toujours bien de la différence, entre un homme à qui l'Hiſtoire de tous les Peuples & de tous les Siecles étoit ſi préſente, & un Ecrivain qui a défiguré l'Hiſtoire

les Peuples & de tous les Siecles. Autant l'eſprit lumineux, méthodique & profond eſt au deſſus de l'eſprit ſuperficiel, inconſéquent & badin, autant le Légiſlateur des Nations paroîtra au deſſus du Peintre Hiſtorien de leurs mœurs, qui ſemble n'en avoir tracé le tableau, que pour amuſer & tromper le Lecteur, au lieu de l'inſtruire.

L'*Eſprit des Loix* avoit été précédé par un autre Ouvrage, qui ne lui eſt peut-être pas inférieur, les *Conſidérations ſur les cauſes de la grandeur des Romains & de leur décadence.* Jamais le génie ne réunit dans un plus court eſpace tant de connoiſſances, de vues poliques, d'obſervations lumineuſes, tant de traits d'une raiſon également étendue & ſupérieure. Les loix des Romains, les reſſorts de leur gouvernement, leurs mœurs, les principes vivifians ou deſtructeurs qui ont contribué, ſoit à former, à agrandir, ſoit à ébranler, à ruiner leur Empire, tout eſt développé avec une ſagacité étonnante pour quiconque eſt en état de ſentir combien il eſt difficile de ne préſenter que la ſubſtance des choſes, ſans nuire à l'effet qui en doit réſulter. Les cauſes de la grandeur & de l'abaiſſement des Romains ſe trouvent dans leur Hiſtoire; mais il n'y avoit qu'un homme de génie conſommé dans

la politique & la connoiſſance de l'eſprit humain, qui pût les y découvrir, les lier enſemble, en former un tiſſu hiſtorique, qui prouve, d'une maniere lumineuſe, ce qu'on s'eſt propoſé de montrer. Il n'eſt pas donné à tout le monde de ſavoir combiner les événemens pour en tirer des réſultats, de ſuppléer au ſilence des Hiſtoriens par la juſteſſe des conjectures, de faire naître la vérité de la vraiſemblance. Ce qui eut été impoſſible à tout autre, *Monteſquieu* l'a exécuté avec le plus grand ſuccès. Semblable à un Architecte, qui, ſur les débris informes d'un Edifice miné, en traceroit le plan, en deſſineroit les proportions, en ſentiroit les beautés & les défauts, & aſſigneroit, ſur les plus foibles indices, la cauſe de ſa chûte: ſon génie, par d'heureuſes combinaiſons, a ranimé les objets effacés, a rappelé ceux qui avoient diſparu, en a recréé de nouveaux pour achever le tableau qu'il vouloit mettre ſous les yeux.

Il ne nous reſte plus qu'à examiner ſi les Philoſophes ſont en droit de réclamer M. de *Monteſquieu*. Sa plume, il eſt vrai, a été quelquefois trop hardie; mais on peut dire que les erreurs qui lui ont échappé, ſont plutôt des ſurpriſes que les fruits du deſſein prémédité d'attaquer aucun des principes reſpectés de tous les hommes ſages.

ſages *. Il étoit trop ami de l'ordre établi dans toute ſociété, pour ſe permettre aucune de ces déclamations indécentes que ſes prétendus Imitateurs ſe ſont ſi ſouvent permiſes. Si, dans ſes *Lettres Perſannes*, la vivacité de la jeuneſſe, une licence qu'on ne ſauroit trop condamner, l'ont engagé quelquefois à des peintures ou à des diſcuſſions trop libres, ce n'a été, dans lui, que des momens d'ivreſſe qui paſſent rapidement, & après leſquels la ſaine raiſon reprend ſon empire. D'ailleurs on ne peut lui reprocher d'avoir voulu

---

* Il étoit ſi peu ennemi des principes de la Religion Chrétienne, que, dans ſon *Eſprit des Loix*, il réfute ceux qui les ont combattus. » *Bayle*, dit-il, après avoir » inſulté toutes les Religions, flétrit la Religion Chré- » tienne ; il oſe avancer que de véritables Chrétiens ne » formeroient pas un Etat qui pût ſubſiſter. Pourquoi » non ? Ce ſeroient des Citoyens infiniment éclairés ſur » leurs devoirs, & qui auroient un très-grand zele pour » les remplir ; ils ſentiroient très-bien les droits de la » défenſe naturelle ; plus ils croiroient devoir à la Re- » ligion, plus ils penſeroient devoir à la Patrie. Les » principes du Chriſtianiſme, bien gravés dans le cœur, » ſeroient infiniment plus forts que ce faux honneur des » Monarchies, ces vertus humaines des Républiques, & » cette crainte ſervile des Etats deſpotiques. . . . . Choſe » admirable, dit-il ailleurs, la Religion Chrétienne, » qui ne ſemble avoir d'objet que la félicité de l'autre » vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. »

ſapper la Religion par ſes fondemens, ni d'avoir étalé avec oſtentation une impiété audacieuſe, contre laquelle la ſolidité de ſon eſprit étoit un sûr préſervatif. *Un peu de Philoſophie*, diſoit Bacon, *ſuffit pour faire un Incrédule, mais beaucoup de Philoſophie ramene sûrement à la foi & à la vérité.*

S'il falloit d'autres preuves des ſentimens de M. de *Monteſquieu*, nous n'aurions qu'à rappeler ſa mort chrétienne & ſes propres paroles à Madame la Ducheſſe d'*Aiguillon : La révélation eſt le plus beau préſent que Dieu pût faire aux Hommes.* S'exprimer ainſi, n'eſt-ce pas rétracter d'une maniere authentique ce qu'on a pu avancer de téméraire, de peu exact & de trop licencieux? Les Philoſophes lui ſauront peu de gré de ces dernieres paroles ; peut-être même n'ont-elles pas peu contribué à exciter leur dépit. Après s'être glorifiés des Ecrits de M. de *Monteſquieu*, qu'ils croyoient appartenir à leur Secte, ils auroient deſiré pouvoir groſſir leur Nécrologe du nom d'un Grand Homme, mort dans les ſentimens qu'ils affichent ; mais il ſera toujours vrai de dire que l'Auteur de l'*Eſprit des Loix*, après avoir été abuſé par une fauſſe ſageſſe, en eſt revenu à la véritable ; celle qui nous ſoumet à Dieu, fait reſpecter la Foi, & épargne aux hommes le ſcandale & l'indignation.

MONTFAUCON, [*Bernard* DE] Bénédictin, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né en Languedoc en 1655, mort en en 1741.

Peu de Savans ont autant écrit en Latin & en François. La plus grande partie de ſes Ouvrages ſont des compilations, qui ſuppoſent une infinité de recherches, & beaucoup de diſcernement ; tels que les *Monumens de la Monarchie Françoiſe*, en cinq volumes in-folio l'*Antiquité expliquée*, en dix volumes auſſi in-folio, avec le Supplément qui forme encore cinq in-folio. C'étoit le plus ſavant Antiquaire de l'Europe. Si le ſtyle répondoit au mérite de ſes travaux, il ſeroit digne d'occuper une des premieres places parmi les Ecrivains ; mais ſa diction très-négligée, & ſouvent barbare, ne permet pas de le tirer de la claſſe des Erudits, où il a des droits aſſurés aux premiers rangs.

MONTFLEURY, [*Antoine-Jacob*] né à Paris en 1640, mort en 1685 ; Poëte comique, contemporain de *Moliere*, de qui nous avons pluſieurs Pieces, écrites aſſez facilement, mais ſouvent déparées par des penſées & des expreſſions trop licencieuſes. Il y en a deux, *la Fille Capitaine*, & *la Femme Juge & Partie*, qui ſont reſtées au Théatre, avantage qui le met au

deſſus de la plupart des Poëtes comiques, venus après lui, qui ont beaucoup plus travaillé, & dont il n'eſt rien reſté.

MONTMAUR, [*Pierre* DE] Profeſſeur Royal en Langue Grecque au Collége de Cambrai, à Paris, né dans le Limouſin, d'autres* diſent dans la Marche, mort à Paris en 1648.

Sans les Vers ** de *Boileau*, qui parlent de lui, ſa mémoire ſeroit peut-être oubliée ; car ſes Poéſies, comme ces Pieces fugitives que nos petits Auteurs voient réguliérement périr le lendemain de leur naiſſance, ne ſont pas dignes d'entrer dans aucun Recueil intéreſſant. *Montmaur* avoit cependant de l'eſprit, mais un eſprit ſatyrique qui ne reſpectoit rien, ce qui lui attira l'inimitié de tous les Gens de Lettres. Son talent principal conſiſtoit à diſſerter ſur tous les Ouvrages nouveaux, à les critiquer ſans ménagement, à tourner en ridicule les Auteurs, à amuſer les Sociétés où ſa malignité le faiſoit rechercher : pauvre genre de diſtinction, qui fait le ſeul mérite de tant d'*Ariſtarques* ambulans,

---

* Voyez les Remarques de M. de *St. Marc* ſur la premiere Satyre de *Deſpréaux*.

** Savant en ce métier, ſi cher aux Beaux-Eſprits,
Dont *Montmaur* autrefois fit leçon dans Paris.

dont la Littérature ſe borne à prononcer, dans les Cafés & autres Bureaux d'eſprit, ſur tout ce qui paroît ; êtres déterminés à ne rien approuver que ce qui eſt marqué au coin des Fabriques qu'ils protégent, mais dont le Public rejette les cenſures, comme il ignore leur exiſtence.

Montmaur étoit fameux encore par un autre endroit que ces Meſſieurs voudroient pouvoir imiter : il ne mangeoit jamais chez lui. De-là, cette réputation de paraſite qu'il croyoit détruire, en diſant à *Liniere* qui lui en faiſoit un reproche : *Je ne puis me défendre, on me preſſe. Il eſt vrai*, lui répondit *Liniere*, *que la faim eſt un puiſſant aiguillon.*

MONTPENSIER, [*Anne - Marie - Louiſe* d'ORLEANS, connue ſous le nom de *Mademoiſelle* DE] né à Paris en 1627, morte en 1693.

Ses *Mémoires* ſont écrits ſans ordre & avec une négligence qui annonce plus l'aiſance naturelle aux perſonnes de ſon rang, que de talent pour écrire. Beaucoup de petits détails, peu de lumieres ſur les faits eſſentiels, trop de complaiſance pour elle-même, peu d'attention pour le Lecteur, feroient aſſez croire que cette Princeſſe les a compoſés plutôt par déſœuvrement,

que pour les donner au Public. Ses *Lettres* à Madame de *Motteville* prouvent plus en faveur de ſon eſprit, & ſont mieux écrites.

MONTREUL ou MONTEREUL, [*Matthieu* DE] Abbé, né à Paris en 1620, mort à Aix en Provence en 1692; Poëte aſſez agréable, qu'il ne faut pas confondre avec *Jean Montereul*, ſon frere, qui n'a rien fait imprimer, quoiqu'il fût de l'Académie Françoiſe. L'Abbé de *Montreul* avoit l'eſprit orné, naturellement porté à la galanterie, & n'écrivoit pas mal en vers & en proſe. On eût pu cependant ſe diſpenſer d'imprimer ſes Lettres dépourvues d'inſtruction & d'agrément; il n'y a guere que celles qu'il écrivit ſur le Voyage de la Cour, à Fontarabie, au ſujet du Mariage du Roi, qui vaillent la peine d'être lues. Ses Poéſies ſont plus intéreſſantes; on y trouve de la fineſſe, du brillant, & du naturel. On eſtime principalement ſes Madrigaux, qui tous approchent de l'Epigramme par la ſubtilité de la penſée, ce que nous nous gardons bien de donner pour un éloge. On peut en juger par ceux-ci.

Ne me demandez pas, *Silvie*,
Quel eſt le mal que je reſſens;
C'eſt un mal que j'aurai tout le temps de ma vie;
Mais je ne l'aurai pas long-temps.

Le ſuivant fut fait aux Petites-Maiſons.

Quand j'écoute ces fous d'un air ſi ſérieux,
Vous me raillez auſſi bien qu'eux ;
Mais je leur porte envie, & je n'en ſaurois rire.
Ah ! Madame qu'ils ſont heureux !
Il leur eſt permis de tout dire.

L'Abbé de *Montreul* avoit une ſœur qui cultiva la Poéſie avec quelques ſuccès. On ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici le Sonnet qu'elle adreſſa à ſon Amant, lorſqu'elle ſe retira dans un Couvent de Religieuſes Urſulines.

En vous diſant adieu, malgré moi je ſoupire,
On voit tomber mes pleurs en ce fâcheux moment ;
Je ſens deux paſſions, quoiqu'inégalement,
Régner ſur mon eſprit avec beaucoup d'empire.

Je ne ſaurois penſer au bonheur où j'aſpire,
Sans témoigner l'excès de mon contentement ;
Mais, d'un autre côté, ce triſte éloignement,
Lorſque je ſonge à vous, fait auſſi que j'expire.

Pour vaincre mon amour, j'ai long-temps combattu ;
Et j'aurois vainement employé ma vertu,
Si Dieu, par ſes bontés, n'eût aidé mes foibleſſes.

C'eſt lui qui, dans mon cœur, vient combattre aujourd'hui
Votre humeur, vos diſcours, vos ſoins & vos tendreſſes ;
Vous ne voudriez pas l'emporter deſſus lui.

Si l'on fait attention que ce Sonnet fut compoſé vers l'an 1640, on ſera plus porté à excuſer ſes défauts.

MORAND, [*Pierre* DE] Avocat au Parlement d'Aix, né à Arles en 1701, mort à Paris en 1757, exerça ſes talens poétiques ſur les Trois Théatres de la Capitale, & eut quelques ſuccès dans le genre tragique & comique.

La Tragédie de *Téglis* fut ſon début. Elle eut douze repréſentations, & en méritoit peut-être davantage. Cette Piece eſt comparable à la *Bérénice* de *Racine*, par ſa ſimplicité. L'amour de *Pyrrhus* & de *Téglis* eſt le ſeul objet d'intérêt qui y regne; mais cette paſſion eſt conduite avec tant d'art, que ſeule elle ſuffit pour attacher le Spectateur, & même le Lecteur. Ce n'eſt pas un petit mérite de captiver l'ame par un reſſort unique. Les Poëtes tragiques de nos jours, qui ne manquent certainement pas de ſe préférer à M. de *Morand*, ſont bien éloignés de poſſéder un ſemblable talent. La plupart avec un eſprit peu élevé, un cœur froid & ſtérile, une imagination pauvre & dénuée de vigueur, ont beſoin d'entaſſer incident ſur incident, d'avoir recours aux épiſodes, de prodiguer les ſentences, de multiplier les coups de théatre, pour parvenir juſqu'au dernier acte; encore finiſſent-ils le plus ſouvent par ennuyer le Spectateur, qui ne tolere le commencement, que dans l'eſpérance d'une fin plus heureuſe.

M. de *Morand* avoit aſſez de talent pour ſe

diſpenſer de ces pitoyables reſſources. Son deſſin eſt régulier, ſes caracteres ſont vrais, ſes ornemens ſont diſpenſés à propos, ſa verſification eſt douce & facile, mais elle manque de vigueur & de coloris. C'eſt à ces deux défauts qu'on doit attribuer, ſans doute, le peu de ſuccès de *Childéric*, Tragédie du même Auteur, la mieux combinée, ſans contredit, de toutes celles qu'on connoît ſur notre Théatre, ſi l'on en excepte l'*Héraclius* de *Corneille*.

On trouve dans le Recueil des *Œuvres* de M. de *Morand* trois Ballets héroïques, qui n'ont pas été repréſentés, quoiqu'ils méritaſſent cet honneur auſſi-bien que tant d'autres qui reparoiſſent ſi ſouvent.

Parmi ſes Comédies, il y en a une, intitulée, l'*Eſprit de Divorce*, repréſentée pour la premiere fois en 1738. Elle eſt très-eſtimée & donna lieu à une Anecdote aſſez plaiſante, qu'on ne ſera pas fâché de trouver ici. L'Auteur y avoit peint ſa belle-mere, avec laquelle il étoit en procès. Cette bonne femme faiſoit débiter, par ſes Avocats, cent ſottiſes contre ſon gendre. M. de *Morand* entreprit de s'en venger ſur le Théatre, & le caractere de cette Dame, ſous le nom de Madame *Orgon*, fut remarqué par le Spectateur. Parmi les louanges qu'on donnoit à ſa Piece, le Poëte entendit qu'on ſe plaignoit

que le caractere de Madame *Orgon* étoit un peu outré. Il s'avança ſur les bords du Théatre, & parla ainſi au Parterre : » Meſſieurs, il me re-
» vient de tous côtés qu'on trouve que le prin-
» cipal caractere de la Piece que vous venez de
» voir, n'eſt point dans la vraiſemblance qu'exi-
» ge le Théatre ; tout ce que je puis avoir l'hon-
» neur de vous aſſurer, c'eſt qu'il m'a fallu di-
» minuer beaucoup de la vérité, pour le rendre
» tel que je l'ai repréſenté. « Un moment après, lorſqu'on annonça la même Piece pour le lendemain, quelqu'un cria du Parterre, *avec le Compliment de l'Auteur.* Celui-ci ſe croyant inſulté, & ne conſultant que ſa vivacité provençale, prit ſon chapeau & le jeta dans le Parterre, en diſant : *Celui qui veut voir l'Auteur, n'a qu'à lui rapporter ſon chapeau.* Cette ſaillie ne plut pas autant que le compliment. Quelqu'un lui répondit, dit-on, *qu'ayant perdu la tête, il n'avoit plus beſoin de chapeau.* Cependant, un Exempt ſe chargea de le lui rapporter, & conduiſit M. de *Morand* chez M. *Hérault*, alors Lieutenant de Police. Ce Magiſtrat ne put s'empêcher de rire de ce trait de vivacité ; mais, pour punir l'Auteur, il lui interdit tout Spectacle, pendant deux mois. La punition étoit légere, auſſi ne s'agiſſoit-il que d'un chapeau jeté. Le Public pardonne plutôt ces traits, que de mauvaiſes Pieces.

MOREAU, [*Jacob-Nicolas*] Conſeiller à la Cour des Comptes, Aides & Finances de Provence, premier Conſeiller de MONSIEUR, Hiſtoriographe de France, Bibliothécaire de la Reine, né à Saint-Florentin, le 20 Décembre 1717.

L'eſprit & la raiſon ſe diſputent la préférence dans tout ce qui eſt ſorti de ſa plume ; par-tout on y reconnoît l'Ecrivain judicieux, plein de fineſſe & de pénétration. L'*Obſervateur Hollandois*, eſpece de Journal Politique, compoſé de quarante-ſept Lettres, n'eut pas plutôt paru, que tous les Connoiſſeurs applaudirent à la ſagacité, aux connoiſſances profondes, à la méthode, à la netteté, avec leſquelles l'Auteur développe les intérêts & la ſituation des différentes Puiſſances de l'Europe. Le ſtyle ſur-tout, par ſa gravité & ſon élégance, caractériſe éminemment le ſage Penſeur & l'habile Ecrivain.

La plume de M. *Moreau* a combattu tout à la fois les ennemis de la Nation & ceux de la raiſon. Le *Mémoire pour ſervir à l'Hiſtoire des Cacouacs* eſt une Production vraiment originale. Jamais on n'attaqua plus vivement les Philoſophes de nos jours, & jamais on ne fit ſentir plus finement le ridicule de leur orgueil & de leurs ſyſtêmes. Tout y reſpire la ſaine critique, la fine plaiſanterie ; on y admire ſur-tout la juſteſſe & la vérité des tableaux.

De tels hommes peuvent ſe flatter d'éclairer vraiment leur Patrie, & de la ſervir par leurs talens. C'eſt ce même amour de la Patrie qui lui a dicté tous les *Diſcours* qu'il a compoſés pour l'inſtruction de M. le DAUPHIN, aujourd'hui ſur le Trône, tels que les *leçons* * *de Morale*, *de Politique & de Droit public*, *les Devoirs des Princes*, *réduits à un ſeul principe*, &c. Comme les Philoſophes, toujours attentifs à décrier tout ce qui ne porte pas leur livrée, ont pris prétexte de ce dernier Ouvrage de M. *Moreau*, pour répandre, dans les ſociétés, qu'il favoriſoit le deſpotiſme, nous croyons devoir en citer ici quelques morceaux qui ſuffiront pour prouver l'injuſtice de cette imputation, & convaincre de plus en plus le Public que la calomnie eſt l'arme favorite des faux Apôtres de l'humanité.

» Gouverner les hommes, ce n'eſt point les » aſſervir, c'eſt encore moins les écraſer par la » violence. Un tel uſage du pouvoir eſt ſi con- » traire à l'idée du Gouvernement, que ce fut » pour enchaîner ce pouvoir aveugle & féroce » que le Gouvernement fut inſtitué : c'étoit pour » que les hommes fuſſent libres, qu'il étoit né- » ceſſaire qu'ils fuſſent gouvernés : car le ca-

* Cet Ouvrage ſera compoſé de quarante Diſcours, dont il ne paroît encore que les douze premiers.

» ractere de la multitude eſt de ſe laiſſer entraî-
» ner par la fougue des paſſions, & ce fut pour
» nous ſouſtraire à la tyrannie de la foule, que
» les Rois nous furent donnés. C'eſt donc par
» des loix générales & non par des volontés par-
» ticulieres qu'ils doivent faire régner la juſtice
» ſur leurs Sujets, & l'unique objet des loix
» qu'ils ſont obligés de donner à leurs Peuples,
» doit être de les faire jouir de tous les avanta-
» ges qu'ils ont reçus de la Nature.

» La raiſon ſuffit pour nous convaincre que
» les Souverains furent donnés aux Peuples, &
» non les Peuples aux Souverains. L'autorité ſu-
» prême n'eſt que le droit de gouverner ; &
» gouverner ce n'eſt pas jouir, c'eſt faire jouir
» les autres, c'eſt aſſurer, c'eſt maintenir con-
» tre la licence de la multitude les droits qui ap-
» partiennent à chaque individu.

» La Souveraineté eſt le plus grand de tous
» les pouvoirs, mais la moindre de toutes les
» propriétés ; & les Rois, comme Rois, n'ont
» rien à eux que le droit ou plutôt le devoir de
» tout conſerver à la ſociété, dont ils ſont les
» Tuteurs & les Chefs. «

Nous nous bornerons à ces citations que nous pourrions pouſſer beaucoup plus loin. Nous renvoyons les Lecteurs de bonne foi à l'Ouvrage même : ils verront combien l'Auteur eſt éloigné

de favoriſer l'autorité arbitraire & le gouvernement deſpotique ; ils verront avec quelle force il défend les droits des Sujets, avec quel noble courage il préſente au Prince, non-ſeulement le tableau des devoirs de la Royauté, mais une infinité de principes & de vérités propres à écarter du cœur des Souverains l'orgueil qui cherche ſans ceſſe à les ſéduire, & à leur faire oublier qu'ils ne ſont ſur le Trône, que pour rendre leurs Peuples heureux.

MORÉNAS, [*François*] Hiſtoriographe de la ville d'Avignon, ſa patrie, né en 1702.

Il eſt plus connu par le *Courrier d'Avignon*, qu'il a continué depuis ſous le titre de *Courrier de Monaco*, que par ſes autres Productions, dont le débit s'eſt borné à la Province & aux Pays étrangers. Elles conſiſtent dans un *Abrégé de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique*, un *Dictionnaire portatif des Cas de Conſcience*, un *Dictionnaire portatif pour la Géographie ancienne*, un autre *Dictionnaire portatif pour l'Hiſtoire ancienne*, *&c.* Si ces Compilations ne ſont pas du premier mérite, elles ont du moins l'avantage d'être utiles.

MORÉRI, [*Louis*] Docteur en Théologie, né en Provence en 1643, mort à Paris en 1680.

M. de *Voltaire* a eu raiſon de dire, en parlant du *Dictionnaire hiſtorique* de ce célebre Compilateur, que c'étoit une Ville nouvelle, bâtie ſur l'ancien plan. Cet Ouvrage a été tellement augmenté depuis ſa mort, qu'il n'eſt preſque plus de lui; cependant il conſerve ſon nom, privilége aſſez ordinaire aux premiers Fondateurs.

Moréri publia cet Ouvrage en 1673. Il ne formoit alors qu'un volume in-folio. L'Auteur alloit en donner une nouvelle Edition, revue & augmentée, lorſqu'il mourut épuiſé de travail. Ce Dictionnaire, à force de Supplémens, forme aujourd'hui dix vol. in-folio. Il eſt aiſé de s'appercevoir que des perſonnes de différens Etats, de différente Religion, de différent Parti, de différent génie, ont contribué à cette augmentation. C'eſt la Tour de Babel; il y regne une confuſion groteſque, par la diverſité des langages & des eſprits. Les menſonges, les erreurs, les contradictions y fourmillent. Un Livre de cette eſpece, pour être bon, auroit dû être le fruit des travaux d'un ſeul Rédacteur. Bien loin delà, chacun s'eſt empreſſé d'y fournir, en différens temps & en différens lieux, ſon contingent, & s'eſt arrogé le droit de célébrer, ſelon ſes vues & ſa maniere, tout ce qui appartenoit à ſa Nation, à ſa Secte ou à ſon Parti.

MORIN, [*Jean-Baptiſte*] Docteur en Médecine, né à Villefranche en Beaujolois en 1583, mort à Paris en 1656.

Il a fait une vingtaine d'Ouvrages, preſque tous écrits en Latin ; mais ce n'eſt pas ce qui l'a rendu fameux ; ce fut l'Aſtrologie, à laquelle il s'appliqua. Cette ſcience, ſi toutefois c'en eſt une, décriée chez tous les Eſprits ſenſés, lui mérita la confiance du Cardinal de *Richelieu*, qui auroit dû s'en rapporter plutôt à ſon génie qu'à l'influence des Aſtres. Ce Miniſtre eut cependant la bonté de conſulter pluſieurs fois cet habile Charlatan. Quelques-unes des prédictions de *Morin* eurent, par haſard, leur effet ; il n'en fallut pas davantage pour le faire écouter comme un Oracle. Tel eſt le ſort de cette ſorte de Prophetes ; on conſerve le ſouvenir de quelques faits qui ſe ſont trouvés d'accord avec leurs prédictions, & on en oublie mille où ils ſe ſont trompés. Il faut avouer que, graces à l'ignorance qui n'étoit pas encore diſſipée de ſon temps, l'Aſtrologue *Morin* n'eut pas à ſe repentir du genre d'étude auquel il s'étoit attaché. Il ſe fit, avec ſes prédictions, douze mille livres de rente, ſomme immenſe alors, qu'il ne s'étoit certainement pas prédite à lui-même.

MORINIERE, [*Adrien-Claude* LE FORT DE LA] né à Paris en 1696, mort à Senlis en 1768.

Les Ouvrages ſortis de ſa plume n'ont fait aucune fortune dans le Public ; mais les différens Recueils qu'il a formés des Poéſies de nos meilleurs Auteurs, ont été acueillis. La *Bibliotheque poétique*, le *choix de Poéſies morales*, les *Paſſetemps poétiques, hiſtoriques* & *critiques*, ſont des Compilations qui ſont honneur à ſon goût & à ſes mœurs. Il a ſu y réunir les meilleurs morceaux de nos Poëtes, & n'a pas craint de nuire à leur gloire, en écartant ce qui ſent tant ſoit peu la licence. Par-là il en a rendu la lecture commune & sûre pour tous les âges & toutes les perſonnes. C'eſt à ce même Compilateur qu'on doit les *Œuvres choiſies* de *J. B. Rouſſeau*, qui n'eſt pas la moins intéreſſante des Collections qu'il a données. Il eſt toujours, ſinon glorieux, du moins eſtimable, de préſenter les Grands Hommes par le beau côté. On exécute, en quelque ſorte, leurs intentions; car il en eſt peu qui n'aient condamné, dans un âge mûr, les égaremens de leur jeuneſſe & de leur plume.

MORLIERE, [*Jacques-Auguſte* DE LA] Chevalier de l'Ordre de Chriſt en Portugal, né à Grenoble en 17..

On ne doit pas parler de ſes Romans, par reſpect pour les mœurs, & on doit ſe taire ſur ſes autres Ouvrages, par reſpect pour la bonne Littérature.

MORUS, [*Alexandre*] Miniſtre Proteſtant, né à Caſtres en 1616, mort à Paris en 1670.

Il cultiva & profeſſa les Lettres preſque toute ſa vie. Malgré cela, on ne connoît de ſes Ouvrages, que quelques Poëmes Latins qu'on ne lit plus; il y en a un, entre autres, ſur la défaite de la Flotte Turque par les Vénitiens, qui lui valut une chaîne d'or de la part de la République de Veniſe. Les talens n'étoient donc pas oubliés ni négligés de ſon temps; un Poëme beaucoup meilleur n'auroit pas aujourd'hui le même ſuccès. Il écrivit contre *Milton*, qui le lui rendit bien. Les Sermons qu'il prêchoit à Charenton attiroient une foule d'Auditeurs moins empreſſés de s'édifier, que de s'égayer par des bons mots & des alluſions ſatyriques dont ils étoient remplis. Les Sermons de cet Auteur ſont à préſent dans la pouſſiere. On ne ſe ſouvient de ſon nom, que parce qu'il tient aux événemens de ſa Secte, dans laquelle il eut beaucoup de crédit.

1. MOTHE LEVAYER, [*François* DE LA] Précepteur du Duc d'*Orléans*, frere de *Louis*

XIV, de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1588, mort en 1672.

Jamais homme n'aima plus l'étude : il eſt vrai qu'il n'a pas toujours fait un bon uſage de ſon ſavoir. En s'attachant à toutes les ſciences, ſes recherches n'ont ſouvent abouti qu'à raſſembler dans ſon eſprit des doutes ſur les plus intéreſſantes matieres. On peut le regarder, avec *Montagne* & *Bayle*, comme un de ces ſceptiques qui, voulant tout approfondir, n'ont rien digéré, & dont les réſultats ne ſont qu'un amas d'incertitudes & de ténebres. Il faut pourtant convenir, à la décharge de M. *le Vayer*, qu'il a été plus modéré que ces deux Philoſophes. Il eſt ſceptique, mais il n'admet le ſcepticiſme que dans les Sciences & ne l'érige point en ſyſtême. Il reſpecte toujours la Révélation & tout ce qui en découle. « Comme humainement parlant, dit-il, tout eſt » problématique dans les Sciences, & dans la » Phyſique principalement, tout doit y être » expoſé aux doutes de la Philoſophie ſcepti- » que, n'y ayant que la véritable ſcience du » Ciel, qui nous eſt venue par révélation divi- » ne, qui puiſſe donner à nos eſprits un ſolide » contentement avec une ſatisfaction entiere. »

Le ſtyle de ſes Ouvrages, qui ſont en très-grand nombre, eſt clair, net, plein de penſées ſaillantes, quelquefois nerveux, plus ſouvent

diffus & beaucoup trop chargé de citations. Cet Ecrivain eſt comme *Montagne*, il perd continuellement ſon objet de vue, mais n'a pas, comme lui, l'art de répandre de la force & de l'agrément dans ſes écarts. *Montagne* a le talent de développer tellement chacun des objets ſucceſſifs, qu'il devient l'objet principal, & fait oublier volontiers le point duquel l'Ecrivain eſt parti; on s'y arrête avec complaiſance, par le nouvel intérêt qu'il inſpire.

Il n'en eſt pas de même des digreſſions de *la Mothe le Vayer*. Elles ſont trop courtes pour attacher, trop multipliées pour fixer l'attention ſur aucun objet. On voit un Ecrivain qui veut établir un principe, & n'établit rien. On ſe trouve à la fin de l'Ouvrage, ſans avoir été inſtruit du fonds de la queſtion, & ſans que les propoſitions acceſſoires vous aient dédommagé; ce qui prouve combien la démangeaiſon de diſcuter eſt dangereuſe. Elle eſt une eſpece de Chymie deſtructive, qui anéantit les ſubſtances en les diviſant, & ne tire des corps dépouillés de leurs parties, qu'une cendre ſtérile, fruit ordinaire de ſes opérations. Malgré cela, M. de *Voltaire* & quelques autres Ecrivains ont ſu reſſuſciter cette cendre, & ſe parer très-ſouvent des dépouilles de ce Diſcoureur. Le doute eſt une eſpece de fonds héréditaire que les Philoſophes

ſe tranſmettent les uns aux autres ; mais la vérité n'eſt point leur héritage ; elle eſt celui du bon uſage des lumieres & de la raiſon.

2. MOTHE, [*Antoine* HOUDART DE LA] de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1672, mort dans la même ville en 1731 ; Bel Eſprit agréable, Ecrivain élégant, bon Poëte à certains égards, on trouveroit dans la diverſité de ſes Ouvrages de quoi former cinq ou ſix réputations préférables à celle d'un grand nombre de nos Littérateurs actuels, quoiqu'en embraſſant trop de genres, il ſe ſoit montré foible, dans preſque tous, pour avoir méconnu ſes talens.

Sa *Traduction en Vers de l'Iliade* eſt juſtement mépriſée. Son génie n'étoit nullement propre à la haute Poéſie. Delà le peu de ſuccès qu'il a eu ſur le Théatre. *Inès de Caſtro* eſt la ſeule de ſes Tragédies ; *le Magnifique*, la ſeule de ſes Comédies qui ſoient reſtées au Théatre: *Inès* même ne doit ſon ſuccès qu'à quelques ſituations intéreſſantes. Cette Piece eſt généralement foible de verſification & de coloris, ſans parler de pluſieurs défauts qui en gâtent l'économie. Dans ſes *Odes* héroïques, il manque, de l'aveu de tout le monde, de cette élévation de penſées, de cette chaleur d'expreſſion, de cette vivacité d'images, de cette énergie de tours, qui ſont l'ame de la Poéſie lyrique. Il a beau étaler un

enthouſiaſme apparent, on ſent d'abord qu'il le contrefait plus qu'il ne l'éprouve ; il eſt moins Poëte que Verſificateur ingénieux, & moins Verſificateur que Moraliſte.

La Poéſie galante paroiſſoit être plus du reſſort de ſon génie ; c'eſt pourquoi ſon Théatre lyrique réunit tous les ſuffrages, & perſonne, depuis *Quinault*, n'a mieux ſaiſi le vrai caractere, n'a mieux développé le goût, n'a porté plus loin l'intelligence néceſſaire, dans cette partie de nos Spectacles. Par la même raiſon, ſes *Odes* anacréontiques ſont pleines de délicateſſe, de douceur & d'aménité. Les fictions en ſont ſimples & ingénieuſes, les ſentimens vifs & naturels, la verſification harmonieuſe & facile, qualités ſans leſquelles il faut renoncer à ces ſortes de compoſitions. Le ſeul défaut qu'on pourroit lui reprocher, eſt d'y avoir mis quelquefois trop d'eſprit. Les graces n'ont pas béſoin de fard, la nature eſt le plus bel ornement.

Qu'on excepte deux ou trois de ſes *Eglogues* où les penſées ingénieuſes ſont trop prodiguées & trop éloignées de ce qui convient au genre paſtoral, M. *la Mothe* pourra paſſer encore pour un de nos bons Poëtes Bucoliques.

Il n'a pas été auſſi heureux dans ſes *Fables* ; auſſi eſt-il bien éloigné de la ſimplicité d'*Eſope*, de l'élégance de *Phédre*, & de la naïveté de

Lafontaine. Les Etres moraux, les Perſonnages métaphyſiques qui y figurent, révoltent un Lecteur délicat, & font tort à quelques-unes qui ne ſont jugées ſans examen, que parce que les autres ſont juſtement mépriſées. Mais on doit lui tenir compte de la richeſſe de l'invention, de la variété des ſujets, & de la ſolidité de la morale, genre de mérite qui manque à pluſieurs Fabuliſtes de nos jours.

Ce Poëte a fait encore des *Hymnes* & des *Cantates* qui prouvent que l'Ecriture-Sainte d'où elles ſont tirées n'a pas été mieux traitée que l'Iliade, & ſont de nouveaux motifs pour nous confirmer dans l'idée que le génie de *la Mothe* n'étoit pas propre à la Poéſie ſublime.

Il s'en faut bien que cet Auteur ſoit auſſi inégal dans ſa proſe. Rien de médiocre dans tout ce qu'il a écrit. Sa diction eſt conſtamment élégante, pleine de douceur & d'harmonie. Le coloris en eſt vif, le ton varié, la touche facile. Parmi ſes penſées, il y en a de neuves, de brillantes, de profondes, d'agréables, qui toutes ſont toujours bien exprimées. Son *Diſcours ſur la Poéſie en général & ſur l'Ode en particulier*, ſes *Réflexions ſur la critique* offrent un enchaînement de réflexions judicieuſes, inſtructives, préſentées avec grace & d'un ton ſéduiſant dont il faut ſe défier

dans quelques autres de ces Ouvrages, ceux, entre autres, où il veut prouver qu'on peut faire de bonnes Tragédies & de belles Odes en proſe, ou détruire la ſupériorité des Anciens ſur les Modernes. Ses *Diſcours académiques*, ſon *Eloge funebre de Louis le Grand*, ſont d'un Ecrivain élégant, d'un Moraliſte profond, d'un Philoſophe raiſonnable.

Il a ſu également traiter la critique d'une maniere intéreſſante, pleine de ſel, d'agrément, de politeſſe & de modération; ce qui le rend ſupérieur à ſes Adverſaires, du moins par la maniere de combattre, ſur-tout à Madame *Dacier*, qui, dans la diſpute ſur les Anciens, employa quelquefois le ton du pédantiſme & de l'âcreté. « On » vit paroître dans la lice, dit M. de *Fontenelle*, » d'un côté le *Savoir*, ſous la figure d'une Dame » illuſtre; de l'autre, l'*Eſprit*, je ne veux pas » dire la Raiſon, car je ne prétends pas toucher » au fond de la diſpute, mais ſeulement à la » maniere dont elle fut traitée. En vain le *Savoir* » voulut ſe contraindre à quelques dehors de mo- » dération dont notre ſiecle impoſe la néceſſité; » il retomba malgré lui dans ſon ancien ſtyle, » en laiſſant échapper de la chaleur & de l'em- » portement. L'*Eſprit*, au contraire, fut doux, » modeſte, même enjoué, toujours reſpectueux pour

» pour le vénérable *Savoir*, & plus encore pour » celle qui le repréſentoit. «

Ajoutons à ce paſſage ce que l'illuſtre *Fénélon* diſoit de *la Mothe*, *que ſon rang étoit réglé parmi les premiers des Modernes.*

On ne ſait pourquoi M. L. de F. traite cet Auteur d'*Hypocrite de mœurs.* S'il eſt vrai que *la Mothe* ſoit l'Auteur des Couplets qui ont occaſionné la diſgrace de *Rouſſeau*, comme il eſt vrai que *Rouſſeau* ne les a pas faits, il eſt inconteſtable que cette imputation lui convient; mais en attendant que ce myſtere ſoit débrouillé, il n'eſt pas moins vrai que M. de *la Mothe* étoit un homme qui avoit eu le talent de ſe faire beaucoup de partiſans dans la Société. Nous aimons mieux croire qu'il les devoit à ſon mérite & à ſes manieres, que d'aller chercher dans le fond de ſon cœur un vice qui déprécieroit tous ſes talens.

Au reſte, M. d'*Alembert* vient de publier, dans le Mercure, un *Eloge de M. de la Mothe*, où les talens de cet Académicien nous ont paru appréciés avec beaucoup de juſteſſe & de ſagacité. C'eſt dommage que le ſtyle du Panégyriſte ne réponde pas à la ſageſſe de ſa critique : il eſt communément froid & maniéré, par l'affectation puérile de l'Auteur à vouloir toujours donner à ſes penſées une phyſionomie fine & ſpirituelle.

MOTTEVILLE, [*Françoiſe* BERTAUD, Dame DE] née en Normandie en 1615, morte à Paris en 1689.

Elle étoit niece du fameux Poëte *Bertaud*, Evêque de Séez, & nous a laiſſé des *Mémoires* pour ſervir à l'Hiſtoire d'*Anne d'Autriche*, mere de *Louis XIV*. Preſque tous nos Hiſtoriens poſtérieurs en ont fait uſage, pour développer la connoiſſance de certains faits dont le reſſort avoit été juſqu'alors inconnu. Madame *de Motteville* a ſur-tout le talent de rendre, d'une maniere très-intéreſſante, juſqu'aux plus minces détails. L'air de ſincérité qui regne dans toute ſa narration, les ſages réflexions dont elle entremêle ſes récits, font trouver grace à ſon ſtyle quelquefois prolixe & languiſſant, mais ſimple, naturel. Elle aura toujours, ſur ceux qui ont écrit des *Mémoires*, l'avantage de n'avoir rien accordé à l'imagination; d'avoir donné comme douteux ce dont elle ne ſe croyoit pas aſſez inſtruite, & d'avoir ſu garder de juſtes meſures entre l'indiſcrétion & la flatterie.

MOUHY, [*Charles* DE FIEUX, Chevalier DE] de l'Académie de Dijon, né à Metz en 1701, & non à Dijon, comme l'a dit l'Auteur des *Mémoires littéraires*.

Bienheureux *Scudery*, dont la fertile plume
Peut tous les mois, ſans peine, enfanter un volume.

M. de *Mouhy* a même ſurpaſſé ſon énorme modele, par le nombre de ſes Productions. En vain le Public a-t-il paru méconnoître le prix de ſa libéralité, il s'eſt toujours obſtiné dans ſes largeſſes. Et qu'a-t-il donné? Des Romans. Et à quel âge en donnoit-il encore? A ſoixante ans. Ce n'eſt pas que quelques-uns de ſes préſens n'aient pu être accepté avec une eſpece de reconnoiſſance. *La Payſanne parvenue*, *les Mémoires d'une Fille de qualité*, les *Mémoires poſthumes du Comte de* * * *, les *Délices du Sentiment* peuvent ſe faire lire en France, ſans avoir beſoin d'aller chercher des Lecteurs dans les Colonies. On deſireroit ſeulement que ces Ouvrages fuſſent écrits d'un ſtyle moins lâche, moins rampant; que les événemens fuſſent plus vraiſemblables; que l'Auteur ne les eût pas amenés avec une contrainte qui les fait grimacer. Les dénouemens n'en ſont point heureux, encore moins imprévus, & par-là même nullement intéreſſans.

M. le Chevalier de *Mouhy* n'écrit plus, ou du moins les Annonces de ſes Ouvrages ne tapiſſent plus nos carrefours. C'eſt avoir pris trop tard ſon parti. Quiconque écrit ſur des ſujets d'imagination, ne doit pas attendre que l'âge vienne en

réfroidir & même en tarir la ſource ; à plus forte raiſon, quand cette ſource n'a été qu'abondante, ſans limpidité & ſans ſaveur.

1. MOULIN, [*Charles* DU] Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 1500, mort dans la même ville en 1566.

Il a mis à la tête de pluſieurs de ſes Conſultations imprimées : *Moi, qui ne cede à perſonne, & à qui perſonne ne peut rien apprendre. Ego, qui nemini cedo, & qui à nemine doceri poſſum.* D'après cette exceſſive préſomption, on pourroit ſe diſpenſer de ne rien dire à ſa louange. Il eut cependant bien des qualités propres à le rendre célebre, ſans qu'il ſe donnât la peine de s'encenſer lui-même. Plein de ſagacité, de lumieres & de jugement, plein de connoiſſances profondes, de juſteſſe & de préciſion, il répandit le plus grand jour ſur la Juriſprudence, & ſon autorité eſt encore aujourd'hui déciſive dans le Barreau. Il ne ſeroit donc que plus eſtimable, s'il eût été plus modeſte. Les Loix civiles, qu'il connoiſſoit ſi bien, n'ont point, à la vérité, ſtatué de peine contre l'orgueil ; mais celles de la Société le proſcrivent comme le poiſon du mérite, & refuſent l'eſtime à quiconque ſe couronne de ſes propres mains.

2. MOULIN, [*Pierre* DU] Miniſtre Proteſ-

tant, né dans le Vexin François, mort à Sedan en 1658, âgé de près de 90 ans.

De tout ce qu'il a écrit contre les Catholiques, on ne conserve que le souvenir odieux de ses emportemens. Jamais Sectaire ne décria plus son parti, par la maniere de le défendre. Telle étoit l'aigreur de son caractere, que presque tous ses Ouvrages, aujourd'hui oubliés, ne sont qu'un tissu d'injures atroces contre les Catholiques, & sur-tout contre les Moines. Il auroit dû au moins conserver un peu plus d'égard pour ces derniers, s'il est vrai, comme le dit l'Auteur du *Rabelais réformé*, qu'il fut fils d'un Moine Apostat. Ce qui le rend encore moins excusable d'avoir tant multiplié ses Ouvrages polémiques, est de n'avoir eu ni le talent de la satyre, ni celui de la plaisanterie. Cependant il a passé toute sa vie à satyriser & à plaisanter.

Deux fils qu'il laissa, furent aussi Ministres, & écrivirent des Controverses, sans y mettre autant d'emportement que leur pere.

MOURGUES, [*Michel*] Jésuite, né en Auvergne, mort en 1713, âgé de 70 ans.

On ne doit pas oublier qu'il a rendu quelques services à nos Versificateurs, par un *Traité de la Poésie Françoise*, long-temps le plus complet & le meilleur que nous eussions. Il a joint à ses

préceptes quelques exemples de ſa façon, &, entre autres, un du Chant royal & de la Ballade, dont il paroît avoir bien ſaiſi l'eſprit. Parmi ſes autres Ouvrages, qui ſont moins connus, on doit diſtinguer celui qui a pour titre, *Parallele de la Morale chrétienne, avec celle des anciens Philoſophes.*

MURAT, [*Henriette-Julie* DE CASTELNAU, Comteſſe DE] morte en 1716, âgée de 45 ans.

Elle étoit de la Cour de Madame la Ducheſſe *du Maine*, & a laiſſé pluſieurs Ouvrages qui font conjecturer qu'elle devoit en être l'ornement par les charmes de ſon eſprit. On a réimprimé, depuis peu, un de ſes Romans, intitulé, *les Lutins de Kernoſi*, où l'eſprit, l'imagination & les graces du ſtyle ſe diſputent l'avantage de plaire au Lecteur. Il ne faut pas confondre ſes *Contes de Fée*, recueillis en deux vol. *in*-12, avec les Productions frivoles de ce genre; les ſiens offrent, à travers le voile d'une agréable fiction, une morale d'autant plus piquante, qu'elle eſt appuyée ſur une connoiſſance profonde du monde ſur-tout de la Cour, & ſont écrits avec une délicateſſe & une correction qu'il eſt rare de rencontrer dans des Ouvrages plus ſérieux.

Les Chanſons & les autres Poéſies de Madame la Comteſſe de *Murat* ne ſont pas moins d'hon-

neur à ſon eſprit. On peut en juger par ce Madrigal qu'on a mis en muſique, & qu'*Anacréon* n'eût pas déſavoué.

Faut-il être tant volage,
Ai-je dit au doux Plaiſir ?
Tu nous fuis, las ! quel dommage !
Dès qu'on a pu te ſaiſir.
Ce plaiſir tant regrettable
Me réponds : Rends graces aux Dieux ;
S'ils m'avoient fait plus durable,
Ils m'auroient gardé pour eux.

Au reſte, nous avions déjà parlé de cette Muſe ſous le nom de *Caſtelnau* ; mais comme elle eſt plus connue ſous celui de *Murat*, & que d'ailleurs nous n'avions dit qu'un mot de ſes Productions, nous avons cru devoir conſacrer ce nouvel article à ſa mémoire.

MURET, [*Marc-Antoine*] Profeſſeur au Collége du Cardinal le Moine, à Paris, né à Muret, près de Limoges, en 1526, mort à Rome en 1585.

Cet Auteur a joui d'une grande réputation ; & mérite d'en conſerver encore dans les Colléges, auſſi-bien que parmi ceux qui ſont capables de juger de la bonne latinité. Il imite parfaitement le tour d'expreſſion, le nombre & l'abondance quelquefois verbeuſe de *Cicéron*, qu'il s'étoit propoſé pour modele ; mais il n'a

ni la force, ni l'éloquence, ni la richeſſe des penſées de l'Orateur Romain. Ses Vers, comme ſa Proſe, ſont marqués au coin de la bonne latinité. S'ils ne manquoient pas d'invention & ſouvent de naturel, ils ne ſeroient pas indignes de ſa place qu'ils occupent dans la belle édition des Poëtes Latins, donnée par *Barbou*. Ce qu'on doit le plus eſtimer de *Muret*, peut ſe réduire à ſes Notes ſur *Térence*, *Horace*, *Catulle*, *Cicéron*, *Tacite*, *Salluſte*, *&c.*, qui fourniſſent de bonnes inſtructions.

Muret fut heureux d'entendre le Latin, ſi ce qu'on raconte de lui eſt vrai. Se trouvant dans un Hôpital entre deux Médecins qui ne le connoiſſoient pas plus que ſa maladie, il leur entendit dire, *faciamus experimentum in anima vili*. Effrayé de la ſentence, il prit auſſi-tôt le parti de ſe ſouſtraire à l'expérience de ces Meſſieurs, & leur dit avec indignation, *vilem animam appellatis pro qua Chriſtus mortuus eſt ?* Puis il prit la fuite ; recette plus heureuſe pour lui que tous les remedes.

N.

NADAL, [*Auguſtin*] Abbé, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Poitiers, mort dans la même ville en 1741, âgé de 82 ans.

En qualité de Poëte tragique, rien de plus mince que ſes talens. De quatre Tragédies qu'il a données au Théatre, aucune n'a eu de ſuccès ſolide, & n'étoit faite pour en avoir. Ce n'eſt pas l'intérêt qui a manqué à ſes ſujets; car en choiſiſſant *Moïſe*, *Saül*, *Hérode*, *Antiochus*, il étoit difficile d'en trouver de plus connus & de plus capables d'animer le génie poétique, ſi M. l'Abbé *Nadal* en eût été doué; mais le choix du ſujet ne ſuffit pas pour faire réuſſir un Ouvrage, il faut encore le bien traiter.

En qualité d'Ecrivain en proſe, ſon mérite ſeroit plus ſenſible, ſi les réflexions ſaines qu'on trouve çà & là dans ſes *Traités de morale* & dans ſes *Obſervations critiques*, n'étoient defigurées par un ſtyle tantôt guindé, tantôt rampant & diffus, trop ſouvent au deſſous du médiocre. Auſſi ne lit-on plus ſes Ouvrages; ce qu'il peut y avoir de bon a paſſé dans les Ecrits

de quantité de nos Littérateurs qui, pour s'épargner la peine de penſer, ne font pas difficulté de s'approprier les penſées d'autrui, en les habillant à leur maniere.

M. l'Abbé *Nadal* étoit lié d'amitié avec MM. *Danchet* & *Saint Didier*, Citoyens eſtimables, mais Ecrivains très-dignes d'être aſſociés à la médiocrité de ce Littérateur. C'eſt ce qui donna lieu à cette Epigramme d'un tour vraiment original, adreſſée à M. *Titon du Tillet*, Auteur du Parnaſſe en bronze qu'on voit à la Bibliotheque du Roi.

Dépêchez-vous, Monſieur *Titon*,
Enrichiſſez votre Hélicon,
Et placez ſur un piédeſtal
Danchet, *Saint-Didier* & *Nadal*;
Qu'on voye armés du même archet
Saint-Didier, *Nadal* & *Danchet*,
Et couverts du même laurier
Nadal, *Danchet* & *Saint-Didier*.

NAUDÉ, [*Gabriel*] Médecin, Bibliothécaire du Cardinal Mazarin, né à Paris en 1600, mort à Abbeville en 1653.

Il a eu la réputation d'un des plus habiles Critiques de ſon temps, quoiqu'il ne fût gueres qu'un Erudit. Ses Ouvrages les plus connus ſont des *Conſidérations politiques ſur les coups d'Etat*, & une *Apologie des grands Hommes fauſſement*

ſoupçonnés de magie. Il s'en faut de beaucoup que le mérite de ces deux Ouvrages réponde à l'importance du titre. Le ſtyle eſt auſſi médiocre que le fond des penſées eſt commun. Le dernier ſur-tout rebute par un appareil de citations grecques & latines, qui font perdre de vue l'objet principal. On croiroit que *Naudé* a voulu prendre *Montagne* pour modele; mais il eſt auſſi éloigné de la tournure & des expreſſions de ce Penſeur Philoſophe, que M. de *la Harpe* l'eſt de M. de *Voltaire*, dont il s'efforce vainement d'imiter la maniere & le ton. Toute la différence qui ſe trouve entre ces deux Imitateurs, eſt que le premier s'eſt efforcé de juſtifier les Grands Hommes, & que le ſecond ne cherche qu'à les décrier.

NESMOND, [*Henri* DE] Archevêque de Toulouſe, mort en 1747, ſuccéda à *Fléchier* dans l'Académie Françoiſe, & ne dut pas tout-à-fait ce choix à ſa naiſſance & à ſa dignité. On trouve, dans le Recueil de ſes *Œuvres*, quatre Sermons prononcés à l'aſſemblée des Etats de Languedoc, deux Inſtructions paſtorales, un grand nombre de Harangues qui, ſans égaler l'éloquence des Diſcours de ſon prédéceſſeur, prouvent qu'il avoit du goût & des talens pour la Littérature. Sa maniere de s'énoncer eſt ſimple, noble, ſoutenue, perſuaſive, éloignée des vains

ornemens; mais elle manque ſouvent de chaleur.

Des perſonnes qui ont vécu familiérement avec lui, nous ont aſſuré qu'il avoit un talent ſingulier pour la Poéſie; mais qu'il eut la ſageſſe de ſacrifier la gloire qu'il auroit pu acquérir ſur le Parnaſſe, à la gloire plus ſolide d'inſtruire ſes Diocéſains, conformément aux devoirs de l'Epiſcopat. Il ne faiſoit des Vers que lorſque, dans la Société, les circonſtances les lui arrachoient pour ainſi dire. Ceux-ci furent faits pour une Dame un peu coquette, qui lui demandoit un couplet de Chanſon.

Sur l'air : DE JOCONDE.

Iris, vous comprendrez un jour
Le tort que vous vous faites :
Le mépris ſuit de près l'amour
Qu'inſpirent les Coquettes.
Songez à vous faire eſtimer,
Plus qu'à vous rendre aimable :
Le faux honneur de tout charmer,
Détruit le véritable.

Nous ne les citons que parce qu'ils paroiſſent propres à donner une idée de ſa Muſe, & que la morale n'eſt pas indigne de la gravité de ſon caractere.

NEVERS, [*Philippe Julien* MANCINI, Duc DE] Chevalier des Ordres du Roi, mort en 1707.

S'il eût fait de la Poéſie ſon occupation, comme il en fit ſon amuſement, il eût pu égaler nos meilleurs Poëtes. Tout le monde connoît les Vers de ce Seigneur au fameux Abbé de *Rancé*, qui avoit écrit contre M. de *Fénélon*. L'énergie du ſtyle annonce une imagination auſſi vive que féconde.

Si M. le Duc de *Nevers* protégea la *Phedre* de *Pradon* contre celle de *Racine*, ce fut moins par défaut de goût, que pour complaire à Madame *Deshoulieres*, & à quelques-autres Beaux-Eſprits, qui, par leurs foupleſſes, avoient ſu l'intéreſſer dans leur querelle. Il étoit d'ailleurs trop éclairé pour ne pas appercevoir l'énorme intervalle qui ſéparoit ces deux Poëtes, & pour ne pas ſentir qu'un *Mécène* n'a pas plus le crédit de faire valoir un Auteur médiocre, que les Auteurs médiocres n'ont celui d'illuſtrer leurs *Mécènes*.

NEUVILLE, [*Charles* FREY DE] Jéſuite, né à Vitré en Bretagne, en 1693, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1774.

Son nom doit rappeler à tous ceux qui l'ont lu ou entendu, l'idée d'un des plus habiles Orateurs qui aient illuſtré la Chaire. Original dans ſon genre, ſans exclure aucune des parties eſſentielles à la véritable Eloquence chrétienne, le P. de

Neuville a réuni, dans ſes *Sermons*, les différens caracteres des Hommes célebres qui l'ont précédé dans le Miniſtere évangélique. La profondeur des penſées, la force du raiſonnement, la nobleſſe & la pureté du langage y vont toujours de pair avec la chaleur de l'imagination, la vivacité du ſentiment & l'énergie de l'expreſſion. Toujours fécond, toujours égal, il domine ſans s'en appercevoir tous les ſujets qu'il traite, & la vivacité de ſon pinceau rajeunit tous les objets qu'il préſente. Enfin, il eſt le ſeul de tous les Prédicateurs, qu'on ne puiſſe comparer qu'à lui-même.

Son Oraiſon funebre du Cardinal de *Fleury*, eſt un chef-d'œuvre en même temps qu'elle fut ſon premier eſſai : les critiques qu'on en a faites, n'ont ſervi qu'à en relever les véritables beautés. Celle du Maréchal de *B liſle*, quoique le fruit d'un âge avancé, eſt marquée au coin de ſes autres Productions, c'eſt-à-dire, qu'on y retrouve cet eſprit vaſte qui ſaiſit tous les points de vue d'un ſujet, qui les approfondit avec pénétration, qui les énonce avec autant de grace que de force ; cet eſprit enchanteur, qui donne une vie à tout, & une vie qui annonce toujours le Génie créateur. En un mot, le P. de *Neuville* eût été un Orateur accompli, ſans ſa fécondité, qui l'entraîne quelquefois trop loin, ſans cette envie de tout

dire, qui l'engage dans des détails qu'il eût dû ſupprimer, puiſqu'ils refroidiſſent ordinairement le Lecteur. Mais ſi cette abondance eſt chez lui un défaut, elle le préſerve toujours de ces raiſonnemens ſubtils & entortillés, de ces idées bizarres & giganteſques, de ces antitheſes recherchées & puériles, de ces tours affectés, de ces expreſſions académiques, de ce ton ridiculement philoſophique, qui font l'inſipide mérite de quelques prétendus Prédicateurs de nos jours.

NEUVILLÉ, [*Didier-Pierre* CHICANEAU DE] Avocat au Parlement de Paris, de l'Académie de Nancy, ſa patrie, né en 1720.

On a de lui pluſieurs petits Ouvrages qui ne peuvent être ſortis que de la plume d'un Homme d'eſprit & de goût. C'eſt à cet Auteur qu'on doit un *Dictionnaire philoſophique*, qui n'a rien de commun avec ce Recueil d'impiétés qu'un célebre Ecrivain publia, quelques années avant ſa mort, ſous le même titre. L'Ouvrage de M. *Neuvillé* eſt un Recueil des meilleurs morceaux de morale, répandus chez les Moraliſtes les plus eſtimés. Il y a inſéré pluſieurs Articles de ſa façon, & ce ne ſont pas les moins bons de cette ſage Collection.

NICÉRON, [*Jean-Pierre*] Barnabite, né à Paris en 1645, mort dans la même ville en 1738.

Il eſt connu par une Compilation en quarante volumes in-12, intitulée : *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes illuſtres dans la République des Lettres, avec un Catalogue raiſonné de leurs Ouvrages.* Le premier défaut de cette Collection, eſt de donner le titre d'*illuſtres* à des Ecrivains qui ne l'ont jamais été, & qui ne le ſeront jamais, parce qu'ils ne méritent pas de l'être ; le ſecond, eſt d'être écrite avec une inégalité de ſtyle, rebutante pour le Lecteur le moins difficile. Il eſt vrai qu'un Ouvrage de cette eſpece n'eſt pas fait pour être lu de ſuite ; mais cette inégalité ſe trouve dans le même Article, parce que chaque Article n'eſt qu'une compilation des Jugemens de divers Journaliſtes. La vraie cauſe d'une telle bigarrure, eſt que le P. *Nicéron* employoit ſes matériaux, ſans ſe donner la peine de les digérer & de les refondre. On eſt ſur-tout choqué d'y trouver un chaos perpétuel, qui n'eſt aſſujetti à aucune regle, pas même à l'ordre chronologique, pas même à l'ordre alphabétique. Les Ecrivains nationaux & étrangers, ſacrés ou profanes, Philoſophes ou Théologiens, célebres ou obſcurs, ſont confondus

pêle-mêle, & offrent un mêlange qui fatigue autant qu'il eſt contraire à l'arrangement & à la méthode. Le peu de temps ou de ſoin qu'il mit à compoſer ce Recueil, ne lui permit pas de connoître par lui-même les Originaux ; il ſe contenta de copier les Journaliſtes & les Biographes, vrai moyen de perpétuer les fautes & les erreurs.

Au reſte, le P. *Nicéron* aura toujours le mérite des recherches, celui du travail & de la patience. Tous les Faiſeurs de *Dictionnaires hiſtoriques* ne peuvent ſe diſpenſer de convenir qu'ils lui ont de grandes obligations. S'ils étoient aſſez ingrats pour les méconnoître, les Lecteurs inſtruits ſeroient en état de les convaincre qu'ils n'ont ſouvent fait que le copier.

1. NICOLE, [*Claude*] Préſident de l'Election de Chartres, ſa patrie, né en 1600, mort en 1685 ; Poëte médiocre & oublié, dont on trouve cependant deux volumes de Poéſies dans les Bibliotheques où l'on ſe pique de tout recueillir. Ces deux volumes contiennent des Imitations des morceaux les plus libres d'*Ovide*, de *Martial*, d'*Horace* & de *Claudien*, & de très-bons morceaux de *Perſe* & de *Juvenal*, défigurés par la foibleſſe de ſon pinceau.

2. NICOLE, [*Pierre*] parent du précédent, né à Chartres en 1625, mort à Paris en 1695; ſavant Théologien, habile Controverſiſte, bon Moraliſte, Critique partial.

N'eût-il que la gloire d'avoir concouru à l'Ouvrage de la *Perpétuité de la Foi* auquel il eut plus de part que M. *Arnaud*, c'en ſeroit aſſez pour le placer parmi les célebres Défenſeurs de la Religion Catholique. Tout eſt digne d'éloge dans cet Ouvrage, plan habilement deſſiné, diſtribution des matieres rangées avec méthode, principes établis avec clarté, raiſonnemens déduits avec juſteſſe & fortement enchaînés, ſtyle ſimple, lumineux & toujours ſoutenu.

Les *Eſſais de morale* ne lui font pas moins d'honneur. Ces Eſſais forment treize volumes, & il n'en eſt aucun qui n'offre d'excellentes leçons de ſageſſe & de vertu. Celui qui a pour titre, *les quatre fins de l'Homme*, peut ſur-tout être regardé comme un des meilleurs Traités de morale chrétienne, c'eſt-à dire, de vraie philoſophie. Jamais les anciens Philoſophes, encore moins ceux de notre ſiecle, n'ont rien écrit de plus ſenſé & de plus inſtructif ſur l'homme, ſur ſes devoirs, ſur ſes paſſions, ſur l'uſage qu'il doit faire des biens & des maux de la vie. Le Moraliſte armé du flambeau d'une raiſon ſaine

& religieuſe, ne s'y écarte jamais de la vérité, & la fait toujours ſentir. La même exactitude ne ſe trouve pas toujours dans les conſéquences qu'il tire ſur certaines matieres qui ſont partie des autres volumes. Sa facilité de déduire & de raiſonner pouſſe quelquefois ſes principes juſqu'à la dureté & à l'excès. De là, le découragement dans l'ame du Lecteur. Il n'eût pas dû oublier que la morale ne ſauroit être que le réſultat des lumieres de l'eſprit & des ſentimens du cœur. Du ſeul accord de ces deux facultés peut réſulter la vraie ſageſſe & des principes de conduite également sûrs & conſolans. Chez M. *Nicole*, au contraire, l'eſprit fait tous les frais; le cœur agit peu, ou, à proprement parler, il n'agit point du tout, ce qui eſt un défaut. C'eſt cette inaction du cœur qui donne au ſtyle de ce Moraliſte de la froideur & de la ſéchereſſe, quoiqu'il offre aſſez conſtamment de la pureté, de l'élégance & de la clarté. Auſſi l'Auteur convenoit-il lui-même qu'il n'avoit nulle diſpoſition à cette Eloquence qui ſuppoſe dans l'ame, de l'élévation, de la ſimplicité & de la chaleur. Les Eſprits géométriques, comme le ſien, ſont naturellement portés au raiſonnement, mais le raiſonnement n'eſt qu'une partie de cette raiſon perſuaſive qui doit établir, inſinuer, & faire goûter les leçons qu'on veut inculquer.

Nous ne parlons pas de ſes Notes ſur les Provinciales, ni de ſes Ecrits en faveur de Janſénius & contre les Jéſuites. Ces Productions polémiques, fruit de l'eſprit de parti qui égare le jugement & aigrit le ſtyle, tendent naturellement à l'oubli; à plus forte raiſon, quand elles ne conſiſtent que dans des diſcuſſions dépourvues de juſtice, d'exactitude & d'éloquence.

3. NICOLE DE LA CROIX, [*Louis-Antoine*] né à Paris en 1704, mort dans la même ville en 1760.

On ſent aſſez généralement le prix de ſa *Géographie moderne*, pour l'inſtruction de la Jeuneſſe. Ce livre a eu pluſieurs Editions, en France & dans les Pays étrangers. La gloire que procurent ces ſortes d'Ouvrages, eſt médiocre; ſi elle ſe meſuroit ſur ſon utilité, le Public devroit être plus reconnoiſſant.

NICOLEAU, [*Pierre*] né à St.. Pé, en Bigorre, en 1734.

Cinq ou ſix prix de Poéſies remportés dans pluſieurs Académies, & deux Diſcours, l'un ſur le Goût, l'autre ſur la Frivolité, prouvent qu'il eſt en état d'écrire également bien en Vers & en Proſe. Dans l'un & l'autre genre, il eſt naturel, précis, noble, & ſouvent élégant, qualités qui

le rencontrent rarement aujourd'hui dans un même Ecrivain.

M. *Nicoleau* s'eſt dévoué depuis quelques années à l'éducation de la jeune Nobleſſe, & la penſion qu'il a élevée à Paris, & à laquelle il préſide lui-même, eſt une des mieux compoſées, ſoit pour le choix des Maîtres, ſoit pour celui des Eleves.

NIV **, [*N.* Duc DE] Chevalier des Ordres du Roi, de l'Académie Françoiſe, &c. né en 17..

Apollon dit, dans une Epigramme de l'Anthologie :

Je chantois, *Homere* écrivoit.

On pourroit appliquer ces mêmes paroles à tout ce qui eſt ſorti de la plume de ce Duc Littérateur. Juſqu'à préſent ſes Ouvrages connus ſe réduiſent à un très-petit Volume, mais ce Volume raſſemble tout ce que le goût, la fineſſe & les graces ont de plus piquant. La poſtérité aura peine à croire que le même génie qui a brillé dans tant de négociations importantes, ait pu ſe pénétrer aſſez de tous les genres de Littérature, pour prononcer avec tant de juſteſſe ſur les meilleurs Poëtes anciens & modernes. Les *Réflexions ſur le génie d'Horace, de Deſpréaux*

& de Rouſſeau, ſont un prodige de ſagacité, comme un modele de critique. On peut les regarder comme un jugement prononcé par *Apollon* lui-même, de l'avis des Muſes & des Graces. Après avoir analyſé le génie du Poëte d'*Auguſte*, M. le Duc de *Niv.* *** prend ſa lyre, & en tire des ſons qu'*Horace* lui-même n'eût point déſavoués; on ne s'apperçoit pas que cet inſtrument ait changé de main, en paſſant dans les ſiennes. C'eſt dans ces morceaux que le Traducteur, ſi on peut ſe ſervir de ce terme, déploie les richeſſes de notre Poéſie, & fait de vrais Originaux de ſes imitations.

C'eſt donc un nouveau degré de gloire pour les Héros du Parnaſſe Latin & François, d'avoir exercé les talens d'un homme dont les Ecrits ſeuls immortaliſeroient le nom, ſi les lumieres ſupérieures, ſes vertus ſociales ne le deſtinoient déjà à l'immortalité.

Il eſt fâcheux pour *Rouſſeau* de n'avoir pu ſe concilier la plénitude d'un ſuffrage ſi propre à en impoſer à tous les Eſprits. Les *Réflexions* ne paroiſſent pas le traiter aſſez favorablement, en le mettant trop au deſſous du Favori de *Mécene*, & pour les talens & pour le cœur. Qu'il nous ſoit permis d'obſerver que *Rouſſeau*, quoique inférieur à *Horace*, à bien des égards, nous paroît lui être ſupérieur à bien d'autres, ce que

le parallele ne fait pas assez sentir, à notre avis. L'*Horace* François a des Odes, des Cantates, des Epîtres qui feroient honneur à celui des Romains. Il est vrai qu'il a composé des Epigrammes où la malignité & la licence lui font oublier les égards; mais ces sortes de Productions ne peuvent-elles pas être regardées comme des éclipses de la raison & de l'honnêteté, réparées par tant d'Ecrits postérieurs aux égarémens de sa plume ? Telle est du moins notre opinion, & M. le Duc de *Niv.* *** nous la pardonnera d'autant plus volontiers, qu'il a la modestie d'abandonner les siennes au jugement de la critique, & que cette opinion tend à l'indulgence, le vrai caractere de sa Philosophie.

On connoît encore de cet illustre Académicien, des Fables pleines de poésie, de délicatesse & de morale, qui ne sont point imprimées, mais qui ont honoré autant qu'égayé les séances académiques, assez souvent dépourvues de ce double effet, quand les oracles de son porte-feuille se taisent. S'il juge à propos d'en faire présent au Public, on y reconnoîtra *Lafontaine* avec un air de Cour qui eût rendu sa naïveté encore plus piquante.

NOBLE, [*Eustache* LE] Procureur-Général du Parlement de Metz, né à Troyes en 1643, mort à Paris en 1711.

Il eut le malheur de ſe voir deſtitué de ſa Charge, pour un crime de faux auquel ſes diſſipations l'avoient conduit ; & la gloire des Lettres, qui d'ailleurs ne remplace jamais celle de la probité, ne le dédommage pas du tort qu'il fit par-là à ſa réputation. En liſant néanmoins ſes Ouvrages, qui ſont en très-grand nombre, on ne peut s'empêcher d'être étonné du feu, de l'imagination & de la fécondité qu'il avoit reçus de la Nature. Preſque toutes les parties des Belles-Lettres ont été de ſon reſſort ; l'Hiſtoire, la Politique, la Morale, la Religion, l'Art de traduire en Vers & en Proſe, le genre romaneſque, la Comédie, la Poéſie légere, exercerent tour-à-tour ſa plume, & ſes Ouvrages eurent le plus grand débit. Depuis long-temps on ne les lit plus, parce qu'ils ſont écrits, en général, d'un ſtyle diffus, incorrect, rampant, principes certains de chûte ſans retour.

Il ſera bon de faire remarquer que cet Auteur, malgré la médiocrité de ſes talens, avoit fait gagner plus de cent mille écus à ſon Libraire, & qu'il termina ſa vie dans la plus affreuſe pauvreté. *Sic vos non vobis mellificatis apes.*

NOLLET, [*Jean-Antoine*] Abbé, Profeſſeur Royal de Phyſique au Collége de Navarre, de l'Académie des Sciences, de la Société Royale de

de Londres, de l'Inſtitut de Bologne, &c., né à Pimpré, dans le Dioceſe de Noyon, en 1700, mort à Paris en 1770.

Comme ſes Ouvrages ſont plus d'un Phyſicien que d'un Littérateur, nous n'en jugerons point le fond ; nous nous contenterons de dire qu'ils ſont écrits d'un ſtyle aiſé & aſſez clair pour inſtruire le commun des Lecteurs ſur toutes les matieres qu'il traite. Il eſt un des premiers qui ait donné au Public un Cours de Phyſique expérimentale, en quoi il a été très-utile à ceux qui veulent étudier la Nature, plus facile à connoître par les effets que dans les cauſes. Tous ſes Ouvrages ont eu un ſuccès qui ſe ſoutient encore, & lui ont procuré l'honneur d'être choiſi pour donner des leçons de Phyſique à feu M. le Dauphin, auxquelles le Roi & la Famille Royale aſſiſterent plus d'une fois. M. le Dauphin avoit pour lui une affection particuliere, dont il lui donna des preuves dans une circonſtance qu'il n'eſt pas hors de propos de rapporter, pour faire connoître tout-à-la-fois la bonté du Prince, le déſintéreſſement du Savant, & l'indifférence du commun des Grands pour les Sciences.

M. le Dauphin, qui auroit deſiré que M. l'Abbé *Nollet* ſongeât un peu plus à ſa fortune, le preſſa d'aller voir un homme en place dont la protection pouvoit lui être utile. L'Abbé *Nollet* lui fit

une viſite, & lui préſenta un Exemplaire de ſes Ouvrages : celui-ci répondit froidement, en jetant les yeux ſur le titre, qu'il étoit ſenſible à ſa politeſſe, mais qu'il ne liſoit pas ces ſortes d'Ecrits. *Monſieur*, lui répondit l'Auteur, *voulez-vous permettre que je laiſſe ces Livres dans votre antichambre ; il s'y trouvera peut-être des Gens d'eſprit qui les liront avec plaiſir.*

NONOTE [*Claude-Adrien*] Abbé, né à Beſançon en 1711.

On eſt diſpenſé de s'étendre ſur le mérite de ſon Livre, intitulé, les *Erreurs de M. de Voltaire.* Cet Ouvrage a eu tant d'éditions, qu'il ſeroit difficile de le confondre avec les Ouvrages médiocres, quand il ne réuniroit pas, dans un degré éminent, une profonde connoiſſance de l'Hiſtoire, une ſaine critique, la clarté & la vigueur du ſtyle, à un ton de modération & d'honnêteté qui le met bien au deſſus de l'*Eſſai de l'Hiſtoire générale*, dont il a relevé ſupérieurement les bévues, confondu les impoſtures, & réfuté les impiétés. L'Hiſtorien n'y a répondu que par des injures ; ce qui prouve que la raiſon n'eſt pas de ſon côté.

A l'excellent Livre dont nous venons de parler, M. l'Abbé *Nonote* en a fait ſuccéder un autre également eſtimable & dans ſon motif &

dans la maniere dont il eſt traité ; tel eſt le *Dictionnaire anti-philoſophique.* Cet Auteur devoit s'attendre à de nouvelles injures ; elles ne lui ont pas manqué. Il paroîtra toujours étrange que la Philoſophie ne craigne pas de ſe dégrader ainſi, pour défendre les prétendues lumieres qu'elle s'obſtine à répandre, malgré le peu d'accueil qu'on leur fait, & les triſtes effets qu'elles produiſent. M. de *Voltaire*, entre autres, qui ſe glorifioit d'avoir planté l'arbre de la tolérance, ne s'eſt pas beaucoup empreſſé d'en goûter les fruits, ſemblable en cela à ces Charlatans qui ne font jamais uſage des remedes qu'ils compoſent, & dont ils ne ceſſent de prôner l'excellence.

1. NOSTRADAMUS, [*Michel*] Docteur en Médecine, né à St. Remi, dans le Dioceſe d'Avignon, en 1503, mort en 1566.

La bizarrerie de ſon étoile l'a rendu célebre, malgré lui-même, ou du moins ſans qu'il s'attendit à le devenir. Ce Médecin, que ſes malades n'occupoient pas beaucoup, s'aviſa de compoſer, dans un moment d'ennui, des Vers plus Provençaux que François, où il inféra toutes les rêveries qui lui paſſerent par la tête. Ces Vers furent imprimés ſous le nom de *Centuries.* Auſſitôt le Peuple prend ce galimatias pour des pro-

phéties. *Noſtradamus*, étonné de ſe voir érigé en Prophete, met à profit l'ignorance publique, & lui fait préſent d'un nouveau fatras qu'il donne pour des prédictions. Cet amas d'extravagances augmente ſa réputation, au lieu de la diminuer. *Henri II* lui-même voulut le voir. *Noſtradamus* vient, paroît à la Cour ; il y eſt comblé d'honneurs & de bienfaits ; enſuite il s'en retourne jouir, dans ſa ſolitude, des fruits de la crédulité publique, dont il dut ſouvent rire en lui-même.

Cette ridicule célébrité n'eſt pas aujourd'hui ſans exemple. Bien des *Noſtradamus* modernes ne doivent leur réputation qu'à un pareil travers. Il ſuffit d'être hardi, entortillé, obſcur, ſentencieux, bourſoufflé, & voilà comme ſe font la plupart des Prophetes de nos jours. Mais cette prédiction de *Tacite*, *ſuum cuique decus poſteritas rependit*, aura ſon effet, & ces réputations fantaſtiques ſeront bientôt diſſipées.

2. NOSTRADAMUS, [*Jean*] frere du précédent, n'a point fait des prophéties, mais a beaucoup mieux ſervi les Lettres. On a de lui une *Hiſtoire* très-eſtimable & très-peu connue, *des anciens Poëtes Provençaux*, appelés *Troubadours*, ou *Trouveyres*, imprimée à Lyon en 1575. Ces Vies, au nombre de ſoixante-ſeize, peuvent jeter un grand jour ſur l'Hiſtoire de

notre ancienne Littérature. Un Auteur qui en écarteroit le goût du merveilleux & la bizarrerie du ſtyle, pourroit en tirer un grand parti. Il y a apparence que M. l'Abbé de *Longchamp* profitera de cet Ouvrage pour *ſon Tableau hiſtorique des Gens de Lettres.*

NOUGARET, [*Pierre-Jean-Baptiſte*] né à la Rochelle en 1742.

La quantité de ſes petits Ouvrages en Vers & en Proſe eſt trop grande, pour qu'aucun ſoit capable de lui faire une ſolide réputation, quoiqu'ils annoncent en général de l'eſprit & de la littérature. Il eût mieux fait de ne pas voltiger ſur tant d'objets différens, & de s'attacher à un ſeul genre, pour le conduire à ſa perfection. Rien e ſi ordinaire aujourd'hui, que de voir des Auteurs nés avec des talens, les égarer par un eſſor trop prompt, ou les affoiblir par la diverſité des matieres qu'ils embraſſent. Quiconque ambitionne des ſuccès durables, doit, avant toutes choſes, nourrir ſon eſprit par de bonnes lectures, le former par la réflexion, lui donner le temps de ſe fortifier & de mûrir, & ne point s'élancer dans la carriere, avant de la bien connoître & d'être en état de la parcourir. A quoi tend la multitude des Productions? Elle ne prouve qu'une facilité foible & toujours voiſine de la ſtérilité.

M. *Nougaret* a fait des Comédies, des Paſtorales, des Hiſtoires, des Contes, des Romans, des Odes, des Héroïdes, &c. ; tout cela a diſparu comme de légers éclairs qui ne laiſſent aucune trace de leur exiſtence. N'eût-il pas mieux valu pour ſa gloire, nous le répétons, qu'il ſe fût borné à un ſeul genre, & eût employé, pour s'y former, tout le temps qu'il a perdu à compoſer des Brochures éphémeres ?

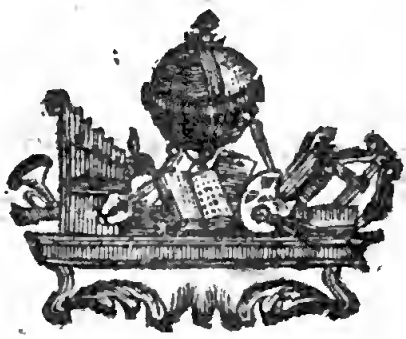
NOUVELLET, [*Claude-Etienne*] Poëte François, mort vers l'an 1588.

Nous ne le plaçons ici que pour compléter la nomenclature de ceux qui ont cultivé la Poéſie parmi nous. On a de cet Auteur un Poëme intitulé, les *Devinailles*. Il a cru donner un grand exemple de modeſtie, en ſe bornant à un titre ſi court, du moins a-t-il cru s'en faire un mérite, comme il le paroît par cette Epigraphe propre à ſervir de leçon pour les Auteurs entichés de la manie des longs titres & des frontiſpices faſtueux.

Va, mon petit Livret, je ne charge ton front
D'un titre ambitieux, comme mains Auteurs font ;
Je hais l'Architecte qui, privé de raiſon,
Fait plus grand le portail que toute la maiſon.

NOYER, [*Anne-Marguerite* PETIT, femme de M. DU] née à Nîmes vers 1663, morte en 1720.

Avec plus de politeſſe & de diſcernement, elle eût pu tirer un parti avantageux de ſon eſprit vif & facile, mais trop peu aſſujetti à la raiſon & au goût. Ses *Lettres*, écrites avec légéreté, fourmillent d'une quantité de fauſſes anecdotes adoptées au haſard, ou imaginées tout exprès pour l'amuſement du Lecteur. Sa coutume étoit de débiter, ſans choix, toutes les Hiſtoires qu'elle pouvoit recueillir, & d'y ajouter des circonſtances factices, afin de les rendre plus piquantes. Voilà pourquoi on ne les lit plus aujourd'hui que dans les antichambres ou aux toilettes bourgeoiſes. Ses *Mémoires* écrits du même ton, ne donnent pas une grande idée de ſa conduite, quoiqu'elle les ait compoſés pour ſa juſtification.



O

OLIVET, [*Joſeph* THOULIER D'] Abbé, de l'Académie Françoiſe, né à Salins en 1682, mort à Paris en 1768.

Il entendoit bien le Grec & le Latin & connoiſſoit parfaitement ſa Langue ; mais ceux qui le regardent comme un de nos meilleurs Traducteurs, font conſiſter, ſans doute, l'art de traduire dans la ſeule fidélité à rendre le texte de l'Original. M. l'Abbé d'*Olivet* nous a toujours paru trop ſcrupuleuſement aſſervi à cette regle. Par-là, ſes Traductions, quoique purement écrites, manquent ſouvent d'élégance, de force & de chaleur. L'éloquence de *Demoſthene* & celle de *Cicéron* pâliſſent preſque toujours ſous ſon pinceau grammatical, & pour trop craindre de s'écarter du véritable ſens des Originaux, & de la pureté du langage, il ôte en quelque ſorte la vie à ſes Modeles.

M. le Préſident *Bouhier* qui étoit auſſi un des grands Admirateurs de *Cicéron*, a eu beaucoup de part à la Traduction que M. l'Abbé d'*Olivet* a donnée des Ouvrages philoſophiques de cet Orateur ; & l'on peut lui reprocher avec plus

de fondement encore, les défauts que nous imputons à ſon Coopérateur.

Le meilleur Ouvrage de M. l'Abbé d'*Olivet*, eſt ſa *Proſodie Françoiſe*. Il eſt aiſé d'y reconnoître un Grammairien habile, qui développe avec ſagacité le génie & la prononciation de notre langue. Cet Ouvrage eſt d'une grande utilité pour les Etrangers & les Nationaux, & peut être regardé comme le principal fondement de ſa réputation.

Il a été encore utile aux Lettres par ſon courage à défendre les bons modeles contre la dépravation du goût; & ſon reſpect pour les chef-d'œuvres de l'antiquité, prouve que, s'il n'étoit pas capable de donner dans ſes propres Ouvrages de grands exemples, il étoit très-en état de ſentir & de faire valoir les beautés des anciens Auteurs.

On pourroit lui reprocher d'avoir entrepris la continuation de l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, après un Prédéceſſeur tel que *Peliſſon*, & d'avoir un peu trop loué, dans cet Ouvrage, des Hommes médiocres; mais on peut dire, à ſa juſtification, qu'il n'écrivoit que pour ſes Confreres, & que ſon caractere, ennemi de toute prétention, lui fit moins enviſager ſa propre gloire, que le plaiſir de concourir autant qu'il le pouvoit à celle des autres.

ORIGNY, [*Pierre-Adam* D'] Chevalier de St. Louis, né à Rheims en 1697.

Il a publié pluſieurs Ouvrages ſur l'ancienne Egypte, qui annoncent la connoiſſance la plus étendue & la plus réfléchie de tout ce qui a rapport à cette célebre partie de l'Afrique. L'érudition de cet Auteur n'eſt point paraſite, elle eſt inſtructive, quelquefois agréable & toujours néceſſaire. Quiconque lira, avec réflexion, ſes *Mémoires hiſtoriques & critiques, ſur les objets les plus importans du grand Empire des Egyptiens*, ſera forcé de convenir qu'il a ſu allier au mérite du ſavoir, celui d'un ſtyle ſimple, concis, énergique, qualités qui lui donnent un nouveau prix.

Il y a un autre Auteur du même nom, Conſeiller en la Cour des Monnoies, né auſſi à Rheims en 1736, dont nous connoiſſons quelques Poéſies fugitives, qui ſuppoſent le talent d'exprimer de petites choſes d'une maniere auſſi facile qu'agréable, & un *Dictionnaire des origines*, qui donne une idée trop ſuccincte des objets qui en ſont la matiere. Il exiſte un autre Ouvrage fait ſur le même plan, & portant le même titre : celui-ci, compoſé par une ſociété de Gens de Lettres, a eu beaucoup de ſuccès & mérite l'eſtime dont il jouit. Il eſt en 3 vol. in-8°. & celui de M. d'*Origny*, en 6 vol. in-12.

ORLÉANS, [*Pierre-Joſeph* D'] Jéſuite, né à Bourges en 1641, mort à Paris en 1698, un des Ecrivains du Siecle dernier, qui ont montré le plus de talent pour écrire l'Hiſtoire.

Avec une imagination vive & élevée, un eſprit plein de fineſſe & de pénétration, il avoit acquis, par l'étude des bons modeles, les qualités néceſſaires à un bon Ecrivain. Tout le monde connoît ſon *Hiſtoire des Révolutions d'Angleterre*; on ne peut la lire ſans éprouver le plaiſir qui naît de la ſurpriſe & de l'intérêt. L'auteur y développe, y diſcute, avec autant de ſagacité que de juſteſſe, tous les événemens, toutes les intrigues, toutes les manœuvres, tous les motifs, toutes les reſſources, toutes les paſſions qui ont produit tant de viciſſitudes dans cette Iſle célebre, & dont le Gouvernement a fourni tant de tableaux différens. Malgré l'embarras des matieres, la narration marche toujours d'un pas égal, ou, pour mieux dire, elle a conſtamment & ſans effort un cours noble & rapide, ſemblable à celui d'un fleuve, dont les eaux roulent avec autant de vîteſſe que de majeſté. Si l'Hiſtorien ſemble quelquefois s'écarter de ſon ſujet, ce n'eſt que pour y répandre un jour plus lumineux, en rappelant des objets qui tendent à l'éclairciſſement du ſujet principal. Ses écarts ſont

comme les débordemens du Nil, qui répandent la fertilité dans tous les lieux où ils paſſent.

L'*Hiſtoire des Révolutions d'Eſpagne*, quoique moins connue que la précédente, eſt également digne de ſa plume : toujours la même élégance, la même rapidité, la même abondance ; toujours des réflexions frappantes, naturelles & ſans prétention ; toujours des portraits d'un coloris brillant, qui n'ôtent rien à la reſſemblance & à la vérité.

Ce qui éleve principalement le P. d'*Orléans* au-deſſus des Hiſtoriens ordinaires, eſt un diſcernement exquis & ſoutenu, qui n'admet dans ſes récits que les traits capables de piquer la curioſité du Lecteur, & de la ſatisfaire. Un des plus grands défauts de ceux qui ont écrit l'Hiſtoire, eſt de tout raconter ſans aucun choix ; par-là, ils ſurchargent la mémoire & dégoûtent l'eſprit. Il eſt tant de petits incidens dévoués par leur peu de valeur au ſilence, qu'on ne peut trop ſavoir de gré aux Ecrivains ſubſtanciels & judicieux, dont la plume rejette tout ce qui ne tend point à développer, à faire ſaiſir & à conſtater les faits eſſentiels. Or, perſonne n'a mieux réuſſi que le P. d'*Orléans* dans cette partie.

On a encore de lui pluſieurs autres Ouvrages hiſtoriques, tels que l'Hiſtoire des deux Con-

quérans Tartares, *Chunchi* & *Chamghi*. Il n'eſt pas juſqu'aux Vies particulieres, qu'il n'ait ſu rendre intéreſſantes, par une touche vive, lumineuſe, délicate, & remplie d'onction. Les *Vies* des bienheureux *Louis de Gonſague*, *Staniſlas Koſtka*, & celle du P. *Cotton*, ſeront toujours des modeles à propoſer à quiconque voudra s'exercer dans ce genre de Biographie.

OSSAT, [*Arnaud* D'] Cardinal, né dans le Dioceſe d'Auch, en 1536, de parens très obſcurs, ce que nous ne rappellons que pour faire connoître qu'il ne dut ſa fortune qu'à ſon mérite; mort à Rome en 1604, où il étoit Ambaſſadeur.

Son élévation ne fut, en effet, que le fruit de ſes talens, & ne dut rien au haſard. L'étude des intérêts des différentes puiſſances de l'Europe, la connoiſſance qu'il avoit des Hommes en général, & du caractere de chaque Nation en particulier, le rendirent un des plus célebres Politiques de ſon temps. C'eſt ce qu'on ne peut s'empêcher de remarquer, à la lecture de ſes *Lettres*, recueillies en un volume in-4°. aſſez bien écrites, outre cela, pour lui donner un rang parmi les Littérateurs.

1. OUDIN, [*Céſar*] Secrétaire & Interprete des Langues étrangeres à la Cour d'*Henri IV*,

mort en 1625, contribua, par des Traductions & des Grammaires, à étendre la connoiſſance de la Littérature & de la Langue des Italiens & des Eſpagnols. Ses Ouvrages ſont enterrés ſous ceux qu'on a faits depuis dans le même genre, ſort ordinaire des Livres élémentaires, bientôt effacés par ceux qui viennent après.

Antoine Oudin, ſon fils, enſeigna l'Italien à *Louis XIV*, & publia quelques Ouvrages ſur notre Langue, qu'on pourroit lire avec fruit, ſi nous n'en avions pas de meilleurs.

2. OUDIN, [*François*] Jéſuite, né à Vignory, en Champagne, en 1673, mort à Dijon en 1752, celui de tous les Auteurs de ſon nom, qui eſt le plus connu, & mérite le plus de l'être. Une mémoire prodigieuſe, une grande application à l'étude, beaucoup de jugement & de juſteſſe dans l'eſprit, une érudition vaſte, du talent, mais trop de facilité pour la Poéſie, voilà ce qui caractériſe ce Littérateur. Ses Poëmes Latins, ſur les Songes & ſur le Feu, réuniſſent la beauté du ſtyle à la fécondité de l'invention. Ses Odes & ſes Hymnes ne ſont pas à beaucoup près comparables à ces deux Ouvrages. Il a auſſi compoſé des *Diſſertations* ſur pluſieurs objets d'Eloquence & de Poéſie, où les Critiques ſont juſtes & les Remarques inſ.

tructives. Nous ne parlerons point de ſes Ouvrages ſur des matieres de Religion, que nous ne connoiſſons que par le titre. Nous dirons ſeulement qu'un Petit-maître incrédule lui propoſa un jour de diſputer avec lui, & qu'il s'en défendit; en diſant qu'il avoit toujours évité les diſputes ſur les points eſſentiels de la Foi. *Je ſuis du moins bien aiſe*, lui répliqua le jeune homme, *de vous apprendre que je ſuis Athée.* Le Jéſuite le regarda alors en gardant un profond ſilence. *Qu'ai-je donc de ſi ſingulier*, lui dit le redoutable Antagoniſte? *Je regarde*, lui repartit le P. *Oudin*, *l'animal qu'on nomme Athée, & que je n'avois jamais vu.* Cette réponſe fit diſparoître l'animal, qui n'oſa lui repliquer un mot.

P

PALAPRAT, [*Jean*] Secrétaire des Commandemens de M. de *Vendôme*, de l'Académie des Jeux Floraux, né à Toulouſe en 1650, mort à Paris en 1721.

Sans la réunion de ſes Ouvrages à ceux de ſon Ami intime, l'Abbé *Brueys*, ſa réputation ſeroit certainement très-foible aujourd'hui. Il n'eut aucune part aux pieces de ce dernier. La diſtance étoit trop grande entr'eux, pour que leurs talens marchaſſent de pair au même but. *Palaprat* n'avoit que de l'eſprit : l'Auteur du *Grondeur* avoit du génie. L'Abbé *Brueys* ne ſe ſoucioit point de paroître Auteur des Comédies qu'il avoit faites, & refuſoit de les retoucher, quand on y exigeoit des changemens ; ſon ami alors y mettoit quelquefois des Préfaces ou des Prologues, & l'on a conclu delà mal-à-propos, qu'il avoit part au fonds de l'Ouvrage.

Les Pieces qui ſont uniquement de ce dernier, ſont très-propres à détruire cette idée. Elles ſe réduiſent à peu de choſe, dès qu'on les ſépare de celles de *Brueys*, qu'on peut regarder comme leur paſſe-port. *Le Concert ridicule* n'eſt qu'une de ces heureuſes Bagatelles,

qu'ils doivent leur fortune paſſagere aux circonſtances. *Le Ballet extravagant*, ainſi que *le Secret révélé*, deux autres petites Comédies en un Acte chacune, n'ont pour elles que le mérite de la vivacité du ſtyle, & le naturel du dialogue, caractere principal de l'Auteur. *La Prude du temps*, Comédie en cinq Actes, la ſeule de toutes qui ſoit en Vers, n'eut aucun ſuccès. *Palaprat*, a beau aſſûrer qu'*elle n'eſt pas mal verſifiée*, qu'*elle eſt aſſez noblement écrite*, cela n'empêche point qu'elle ne ſoit mal imaginée, mal conduite, & c'en eſt aſſez pour juſtifier l'anathême. Quant à ſes petites Poéſies, elles annoncent, comme ſes Comédies, l'Homme d'eſprit, né ſur les bords de la Garonne, mais jamais l'Homme de génie, élevé ſur les bords de l'Hipocrene, comme l'a dit un Journaliſte.

PALISSOT, [*Charles* DE MONTENOY] de l'Académie de Nancy, ſa patrie, né en 1730.

Quoique cet Auteur ait déshonoré ſa plume par le menſonge & par les perſonnalités, depuis la derniere édition de notre Ouvrage; quoique, par un raffinement de vanité, il nous ait fait un reproche d'avoir loué ſes Ecrits, nous croyons devoir répéter le jugement que nous en avions d'abord porté, en nous réſervant d'ajouter enſuite les obſervations que les égaremens dans

leſquels il eſt tombé depuis, exigent de notre impartialité. Par ce moyen, nous mettrons le Lecteur à portée de juger des motifs qui ont pu déterminer M. *Paliſſot* à ſe déchaîner contre nous & contre les *Trois Siecles*, dans la derniere édition de ſes *Mémoires littéraires ;* on démêlera ſans peine le ſentiment qui l'a fait agir. Voici donc en quels termes nous nous étions exprimés à ſon égard.

Il a eu beaucoup d'Adverſaires, & il devoit s'y attendre. Ce n'eſt pas auſſi ſur leurs déclamations qu'il convient de juger de ſon mérite. Il eſt certain qu'on ne peut trop louer ſon courage à fronder le ridicule philoſophique, & à s'oppoſer à l'empire du mauvais goût. Il eſt certain encore que ſes Adverſaires n'ont jamais pu lui conteſter le mérite des talens : il faudroit être bien injuſte ou bien aveugle, pour ne pas convenir, après la lecture de ſes Ouvrages, que peu d'Auteurs parmi nous ont l'eſprit auſſi vigoureux, le goût auſſi sûr, & le ſtyle auſſi piquant.

Lorſqu'il donna, en 1760, ſa Comédie des *Philoſophes*, il ſe vit accablé de tout ce que les perſécutions littéraires peuvent avoir de plus amer & de plus odieux. Le ſuccès de cette Piece étoit en effet très-propre à ſoulever contre lui les ſuperbes individus de la Cabale qu'elle démaſquoit. Si le plan des *Philoſophes* reſſemble

un peu trop à celui des *Femmes Savantes*, pour laiſſer à l'Auteur la gloire de l'invention, il a du moins ſu ſe procurer celle qui doit être le prix du ton de la bonne Comédie, d'une verſification heureuſe, énergique & facile.

On lui a reproché de n'avoir pas été aſſez réſervé dans ſes Caracteres, d'avoir trop copié ſes Originaux, & d'avoir fourni matiere à pluſieurs applications malignes. C'eſt à ceux qui connoiſſent les droits de la Muſe comique, à décider s'il a outre-paſſé les bornes preſcrites : nous nous contenterons de dire qu'il nous ſemble, au contraire, n'avoir pas tiré un aſſez grand parti de ſon ſujet. Certains traits de cette Comédie auroient pu être mieux développés; d'autres ne ſont qu'effleurés, & il lui en a échappé pluſieurs, qui auroient pu la rendre encore plus piquante. Le genre de travers qu'il s'eſt efforcé de proſcrire, lui offroit une moiſſon aſſez abondante, pour le diſpenſer de déſigner chaque individu. Que ſeroit-ce, ſi aujourd'hui, en marchant ſur les traces de M. *Paliſſot*, on entreprenoit de fronder ſur la Scène cette variété de ridicules, ſi fort multipliés depuis la repréſentation de ſa Piece qui en a fait éclore de nouveaux ! Tel incident, telle abſurdité, telle intrigue, telle contradiction, telle extravagance ſeroit plus que ſuffiſante pour exercer, laſſer même une plume

comique. On peut du moins eſpérer que ces traits ne ſeront pas perdus pour d'autres? Peut-être la Nation, revenu de ſon premier enthouſiaſme, verra-t-elle tout-à-coup s'élever au milieu d'elle un nouvel *Ariſtophane*, ou un nouveau *Lucien* qui achevera de lui ouvrir les yeux, & de la guérir d'une contagion, dont les effets ont paſſé rapidement du burleſque au tragique.

M. *Paliſſot* a eſſayé de donner une ſuite à ſa Comédie des *Philoſophes*, en compoſant l'*Homme dangereux*. Cette Piece n'a point été repréſentée. Quelques Gens de Lettres, ſans doute intéreſſés à ce qu'elle ne fût point jouée, ont cru devoir lui oppoſer l'autorité, au défaut du talent, arme plus convenable cependant à des Génies qui rougiroient de ſubſiſter autrement que par eux-mêmes. L'impreſſion a dédommagé de la repréſentation, & c'eſt toujours beaucoup d'être à portée de juger, à la lecture, que cette nouvelle Comédie a des traits encore ſupérieurs celle d es *Philoſophes*.

Il ne manque, au Poëme de la *Dunciade*, du même Auteur, qu'un peu de gaieté, pour être un chef-d'œuvre d'eſprit & de poéſie: trop d'âcreté dans la Satyre, en émouſſe le ſel & l'agrément. A cela près, ce Poëme offre aſſez fréquemment des morceaux, dont l'Auteur du *Lutrin* ſe ſeroit fait *honneur*.

La Proſe de M. *Paliſſot* n'eſt point inférieure à ſes Vers. Ses *petites Lettres ſur de grands Philoſophes*, ſes *Lettres de M. de Voltaire*, ſes *Mémoires littéraires* ſur-tout, ſont d'une tournure, d'une vivacité, d'une raiſon, qui le placent, avec diſtinction, parmi ceux qui ont le vrai talent d'écrire. Nous regrettons plus que perſonne, qu'il n'ait pas donné à ce dernier Ouvrage toute l'étendue dont il étoit ſuſceptible. Quoique le nôtre fût commencé long-temps avant que le ſien parût, nous nous fuſſions diſpenſés volontiers de le mettre au jour. Le ſeul défaut qu'on puiſſe reprocher à ces *Mémoires*, [nous n'entendons parler que de la premiere édition] eſt une partialité qui nuit à l'autorité des jugemens, d'ailleurs juſtes pour la plupart. Ce n'eſt pas aſſez que la Critique ſoit exacte, ſaine, lumineuſe ; il faut éviter un air de délectation qui prévient contre l'Auteur, & amuſe plus qu'il ne perſuade.

Si on pardonne ce défaut en faveur des circonſtances & des motifs, qui non-ſeulement le juſtifient, mais en font un mérite, on pourra dire que cet Ecrivain a rendu de vrais ſervices aux Lettres, en frondant avec vigueur les uſurpations qui les dégradent. Il ne ſe borne pas à faire ſentir les travers qu'il attaque : le plus ſouvent il a l'attention de rappeler aux regles qu'il

faut ſuivre, & ſes déciſions ont l'avantage d'être appuyées ſur les bons principes. Par ce moyen, il foudroie l'amour-propre des Ecrivains arbitraires, & ouvre une carriere sûre aux vrais talens *. Heureux ſi, dans les divers aſſauts qu'il a livrés à la Philoſophie & au mauvais goût, il eût ſu ſe garantir des travers qu'il a combattus, & ſe fût contenu dans les bornes que preſcrivent la juſtice & l'honnêteté ! Mais, tourmenté par un amour propre exceſſif, inquiet & jaloux, il s'eſt malheureuſement plus occupé de lui-même que du Public ; & ſe mettant au deſſus de toutes les bienſéances, pour jouir de ſa philautie, il s'eſt tout-à-fait livré à ſon caractere. De-là ces contradictions impardonnables, ces invectives groſſieres, cet egoïſme révoltant, cette mauvaiſe foi manifeſte, ces injuſtices criantes, conſignées dans la derniere édition de ſes Œuvres, qui ont avili ſa plume, décrédité ſes jugemens, &... Le moyen d'eſtimer en effet un Auteur qui s'eſtime aſſez peu lui-même pour écrire indifféremment le pour & le contre ; qui n'eſt ni pour *Baal*, ni pour le Dieu d'Iſraël ; qui combat les Philoſophes, & qui ſe déchaîne avec fureur contre

* Tel eſt le jugement que nous avions porté des Ouvrages de M. *Paliſſot*, avant qu'il ne publiât la Collection de ſes Œuvres en ſix vol. *in-8°*.

leurs adverſaires ; qui proſcrit les Drames, & fait le panégyrique des Dramaturges ; qui s'érige en vengeur de la Religion & des mœurs, & qui loue la Pucelle & fait l'apologie des Romans de *Crébillon* ; un Auteur qui s'éleve contre le charlataniſme philoſophique, & qui ne ceſſe de parler de lui-même, & qui ſe loue tantôt ſous le maſque d'Editeur, & tantôt à viſage découvert, & qui recueille & qui fait religieuſement imprimer tous les Vers, tous les petits Billets où l'on dit quelque bien de lui ; un Auteur enfin qui mendie baſſement des éloges, & qui ſe déchaîne enſuite contre ceux qui l'ont le plus loué, croyant, par cette odieuſe manœuvre, donner du poids à la louange, & perſuader qu'il ne l'a point ſollicitée !

Pourrions-nous, après cela, nous offenſer des injures & des fauſſetés que ce *Narciſſe* littéraire a accumulées contre nous dans la derniere Collection de ſes Œuvres ? Ne devons-nous pas lui pardonner de nous prodiguer les ingénieuſes épithetes d'*ignorant* & de *ſot* ; de trouver notre ſtyle *pitoyable* ; de ſoutenir que les *Trois Siecles*, dont voici la quatrieme édition, ne ſont *qu'une miſérable compilation tombée dans un mépris dont elle ne ſe relevera jamais ?* Nous pouvons lui pardonner encore, ſans qu'il nous en coûte le moindre effort, d'aſſûrer, avec ſa modeſtie & ſa bonne foi reconnues, que nous n'avons compoſé

M. *Paliſſot* avoit lu & relu l'article qui lui étoit deſtiné, & qu'il nous en remercia, en nous faiſant toutefois obſerver que nous avions tort de ne pas trouver de la gaieté dans ſon Poëme de la *Dunciade ;* nous ne citerons pas non plus d'autres faits qui prouvent que ce n'eſt point malgré lui que nous avons loué ſes Productions, parce que le témoin de ces faits eſt un Homme de Lettres d'Italie qui n'habite plus en France ; mais nous citerons la lettre que nous écrivit M. *Paliſſot*, pour nous accuſer la réception des *Trois Siecles* que nous lui avions envoyés au moment de leur publication.

» Je n'ai reçu qu'avanthier, Monſieur, les trois » volumes que vous avez bien voulu m'envoyer. » J'en ai déjà parcouru pluſieurs articles, & le » peu que j'en ai lu m'a donné le plus grand » empreſſement de voir la ſuite. J'ai fait même » quelques obſervations qui vous prouveront » l'intérêt que je prends à la réputation que vous » méritez. . . Vous ſeriez très-aimable, s'il vous » prenoit fantaiſie de venir paſſer quelques mo- » mens dans ma retraite avec M. *Veſpaſiano*, » (c'eſt l'Italien dont nous avons parlé) que je » vous prie d'embraſſer pour moi de tout mon » cœur. Je tâcherois de vous procurer quelque » plaiſir du même genre que celui dont vous ve- » nez de me régaler. » Cette lettre, que nous

conſervons comme un témoignage ſubſiſtant de la loyauté de M. *Paliſſot*, finit par ces mots : » Soyez perſuadé de ma reconnoiſſance, de » mon eſtime & du très-ſincere attachement » avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c. Argen- » teuil, ce jeudi 26 Octobre 1772. »

Et puis allez, trop crédules Lecteurs,
Juger, par leurs Ecrits, de l'ame des Auteurs.

PALLU, [*Martin*] Jéſuite, né en 1661 ; mort à Paris en 1742.

On chercheroit en vain, dans ſes *Sermons*, cette éloquence vive & pénétrante qui captive l'eſprit & ſubjugue le cœur ; mais ces heureuſes qualités, qui ne ſont pas données à tous les Orateurs, ſont remplacées par une ſimplicité noble, un ton de douceur & d'onction, qui met ſes Diſcours bien au deſſus des fades déclamations & de la compoſition apprêtée de la plupart de nos Prédicateurs modernes. Leur mérite principal conſiſte dans une ſage application de l'Ecriture & des Peres, toujours cités à propos.

PANARD, [*Charles-François*] né à Couville près de Chartres, en 1690, mort à Paris en 1765.

Il eſt regardé, avec raiſon, comme le *Lafontaine* du Vaudeville. Tous ſes Ouvrages, en

effet, reſpirent une délicateſſe & une naïveté qui le rapprochent beaucoup du génie de notre *Eſope* François. Ses Couplets joignent au mérite de l'agrément, celui d'une critique de nos mœurs, auſſi juſte qu'ingénieuſe. Dans tous ſes Opéra comiques, il a ſu ſe garantir de la contagion du Bel-eſprit, répandue aujourd'hui juſques dans les Chanſons, qui, pour être bonnes, ne doivent être le fruit que de l'imagination & de la gaieté. Le pinceau de M. *Panard* eſt preſque toujours négligé, mais piquant. Sans aucune apparence de prétention, le Poëte ſait plaire, & ſes leçons n'ont rien de cette philoſophie fade & barroque qui oſe ſe montrer dans les Opéra comiques, & finira par en dégoûter. On peut juger de ſa maniere, par ces morceaux tirés d'une de ſes Comédies, intitulée, l'*Impromptu des Acteurs*.

Non, l'on ne vit jamais l'orgueil & l'inſolence
Régner autant que dans ces jours.
La Bourgeoiſie, à préſent, n'eſt plus reconnoiſſable,
On la voit magnifique, aux Spectacles, aux Cours.
La Coquette ſoutient un train conſidérable,
Et le moindre Commis arbore le velours.
Rien ne diſtingue un homme de naiſſance;
Tout le monde ſe donne un air de qualité.
Une Actrice ſe croit fille de conſéquence;
L'Acteur ſe perd par ſa fatuité.
Contre un juſte Public, un Auteur révolté
Se croit un Bel-Eſprit malgré ſon ignorance.

Le Maître de Muſique eſt un homme fêté,
Et juſques en carroſſe on voit rouler la danſe.

L'eſprit n'eſt plus qu'un faux brillant,
La beauté qu'un faux étalage,
Les careſſes qu'un faux ſemblant,
Les promeſſes qu'un faux langage.
Fauſſe gloire, fauſſe grandeur,
Logent par-tout le faux honneur.
Par-tout on voit fauſſe Nobleſſe,
Fauſſe apparence, faux dehors,
Faux airs, fauſſe délicateſſe,
Faux bruits, faux avis, faux rapports.
Le cœur eſt faux chez *Amarante*,
Veſta nous montre un faux maintien,
Liſe eſt une fauſſe ignorante,
Clindor eſt faux homme de bien.

Ces noms ſont ceux des perſonnages de la Piece. Dans le même rôle on trouve le morceau ſuivant.

Petit bien qui ne doive rien,
Petit jardin, petite table,
Petit minois qui m'aime bien,
Sont pour moi choſe délectable.
J'aime à trouver, quand il fait froid,
Grand feu dans un petit endroit;
Les délicats font grande chere,
Quand on leur ſert, dans un repas,
De grand vin dans un petit verre,
De grands mets dans de petits plats.

Ses autres Comédies & ſes Opéra comiques ſont remplis de traits auſſi agréables, & qui naiſſent également du fond du ſujet. C'eſt ainſi qu'un Auteur doit attaquer le ridicule, & qu'il travaille plus utilement à la réforme des travers de ſa Nation, en les frondant par une ſatyre fine, que ces Poëtes mornes & langoureux, qui ne ſavent étaler que des ſentimens outrés & un faux pathétique, incapable de produire aucun effet.

Le quatrieme volume des Œuvres de M. *Panard* offre une Collection agréable de petites Poéſies où l'eſprit & le ſentiment brillent ſans affectation. L'heureux naturel y embellit tout, & ſans ce naturel on doit renoncer à ces ſortes de Productions.

PAPILLON, [*Philibert*] Docteur de Sorbonne, né à Dijon en 1666, mort dans la même ville en 1738; un de ces Savans, ou plutôt de ces Erudits qui, à force de patience & de ſoins, viennent à bout de ſe faire une réputation dans la Littérature. On a de celui-ci une *Bibliotheque des Auteurs de Bourgogne*, en deux volumes *in-folio*, qui, quoique fort vantée, nous a toujours paru un des plus mauvais Ouvrages de ce genre. Ce ne ſont que des noms obſcurs, des titres d'Ouvrages dont on n'a jamais entendu

parler, des dates & d'autres choſes ſemblables, qui ne ſuppoſent que des recherches inutiles pour les trois quarts. De tous les Auteurs dont il eſt parlé dans cette Collection, à peine douze ſont connus dans la République des Lettres ; & les Mémoires qui regardent la vie de tous ces Auteurs ignorés, ſont écrits d'un ſtyle ſi bas & ſi rampant, qu'on n'en peut ſoutenir la lecture.

PAPIN, [*Iſaac*] né à Blois en 1657, mort à Paris en 1709.

On ſe ſouvient de ſes démêlés avec le Miniſtre *Jurieu*, mais on ne lit plus les Ecrits que ces démêlés ont fait naître. Il étoit Proteſtant alors. Ayant abjuré depuis ſon erreur entre les mains de *Boſſuet*, il conſacra ſa plume à la défenſe de la Religion Catholique, & laiſſa pluſieurs Ouvrages qu'on a recueillis en 3 vol. in-12. Son *Traité du Tolérantiſme* eſt ſur-tout ſolidement écrit. C'eſt-là qu'il faut apprendre à penſer & à parler comme il convient ſur la tolérance. Un Auteur qui en avoit eu beſoin autrefois eſt plus croyable que perſonne ſur les ſentimens que la Religion, l'humanité, & la politique, preſcrivent à l'égard des Diſciples. Les Théologiens ne font pas moins de cas d'un autre Traité de *Papin*, intitulé, *la Foi réduite à ſes juſtes bornes.*

PAPIRE MASSON, [*Jean*] né dans le Forez, en 1544, mort à Paris en 1611.

Autrefois eſtimé, on ne lit plus ſes Ouvrages, qui, pour la plupart, ſont écrits en Latin. La cauſe de cet oubli vient naturellement de ce que les ſujets qu'ils traitent, ont été remaniés depuis par des Ecrivains plus habiles. En fait d'Ouvrages d'Erudition & de Recherches, il eſt aſſez ordinaire que les derniers venus faſſent oublier leurs prédéceſſeurs, quand ceux-ci ne ſont pas du premier mérite. Voici le titre des Productions de *Papire Maſſon : Annalium libri IV.— Vita Joannis Calvini.— Notitia Epiſcoporum Galliæ.*— Une Hiſtoire des Papes, ſous ce titre aſſez ſingulier, *de Epiſcopis Urbis.*

On a encore de cet Auteur des Eloges de quelques Hommes illuſtres, le tout écrit en Latin, farci de grands mots, & aſſez dépourvu de ſens.

PARFAIT, [*François*] né à Paris en 1698, mort en 1753.

On lui doit une *Hiſtoire générale du Théatre François*, en 17 volumes, Production d'un travail énorme, mais ſans goût, ſans méthode, & d'un ſtyle plus que négligé. L'Auteur y a joint un *Dictionnaire des Théatres*, en 6 volumes, qui, avec les mêmes défauts, fourmille d'inexactitudes.

PASCAL, [*Blaiſe*] né à Clermont en Auvergne, en 1623, mort à Paris en 1662, Génie qui a ſu allier l'énergie des penſées avec l'élégance & la pureté du langage, ce qui le place, ſans contredit, parmi les meilleurs Ecrivains du Siecle de *Louis XIV*.

Ce n'eſt pas pour avoir appris les Mathématiques ſans Maître, qu'on doit le regarder comme un homme extraordinaire : le P. *Magnan*, M. *Parent*, M. *Sauveur*, pluſieurs autres, & de nos jours un ſimple Berger, ont rendu ce phénomene moins étonnant. Sa plus grande célébrité vient de ſa maniere de penſer & d'écrire. Les *Lettres provinciales* ſeront toujours regardées comme un des chef-d'œuvres de notre langue. Tous les genres d'éloquence y ſont employés tour-à-tour. La force, la vivacité, la chaleur, la plaiſanterie, le raiſonnement, y jettent une variété & un intérêt qui ſoutient l'attention du Lecteur, malgré la longueur & la fréquence des citations. La quatorzieme, ſur-tout, peut le diſputer à ce que l'antiquité a le plus admiré en fait d'éloquence. » Il eſt vrai, devons-nous ajouter par un eſprit d'impartialité, avec l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*, » il eſt vrai, » que tout le Livre portoit ſur un fondement » faux. On attribuoit adroitement, à toute la » Société, des opinions extravagantes de quel-

» ques Jéſuites Eſpagnols & Flamands. On les » auroit déterrées auſſi bien chez les Caſuiſtes » Dominicains & Franciſcains ; mais c'étoit aux » ſeuls Jéſuites qu'on en vouloit. On tâchoit, » dans ces Lettres, de prouver qu'ils avoient un » deſſein formé de corrompre les hommes, deſ- » ſein, qu'aucune Société n'a jamais eu, & ne » peut avoir. «

Le même Ecrivain n'a pas été auſſi judicieux à l'égard des *Penſées de Paſcal* ſur la Religion. Pouvoit-il oublier que ces Penſées ne ſont que des éruptions intermittentes d'un eſprit accoutumé à réfléchir profondément, & auxquelles les infirmités continuelles de l'Auteur n'ont pas permis de donner de la liaiſon & de la ſuite, comme il en avoit l'intention ? Malgré le peu d'ordre qui y regne, il eſt impoſſible de n'y pas reconnoître une ſublimité, une profondeur, une force & une vérité qui éclairent, ſaiſiſſent, enlevent le Lecteur. La Critique du Philoſophe n'a ainſi ſervi qu'à faire ſentir la ſupériorité du Génie, qu'il vouloit ravaler. La Philoſophie ne ceſſera-t-elle jamais de travailler à ſa honte, en s'obſtinant, par une pitoyable maladreſſe, à décrier tant d'hommes ſupérieurs qui ont écrit en faveur de la Religion ? L'impiété ſeroit-elle plus excuſable & mieux fondée, quand il ſeroit vrai que les Défenſeurs du Chriſtianiſme ſe ſont

trompés quelquefois ? Tout au plus on peut reprocher aux *Penſées de Paſcal*, de trop ſe reſſentir du caractere cauſtique & de la mélancolie habituelle de leur Auteur. Peintre vigoureux & facile, ſon coloris, il eſt vrai, eſt ſec & rembruni ; mais ce défaut n'empêche pas qu'il ne l'emporte de beaucoup ſur le commun des Moraliſtes, & ne s'éleve même au rang des plus éloquens & des plus ſubſtantiels. Ses Penſées, nous le repétons, étonnent l'imagination & remuent le cœur. Il eſt impoſſible de renfermer en moins de mots plus de raiſon, plus de cette éloquence qui naît du ſentiment vif des objets. *Bayle* avoit raiſon de dire que des lumieres & une conduite ſemblables à celles de *Paſcal*, *mortifient plus les Libertins, que ſi on leur lâchoit une douzaine de Miſſionnaires.* Dans un autre endroit, il ajoute : *ils ne pourront plus dire qu'il n'y a que de petits eſprits qui aient de la piété; car on leur en fait voir de la mieux pouſſée dans un des plus grands Géometres, des plus ſubtils Métaphyſiciens, & des plus pénétrans eſprits qui aient jamais été au monde.* Si cette réflexion n'eſt pas bien écrite, elle eſt au moins très-concluante.

PASQUIER, [*Etienne*] d'abord Avocat, puis Conſeiller au Parlement de Paris, enſuite

Avocat-Général de la Chambre des Comptes, né à Paris en 1528, mort dans la même ville en 1615.

Son Ouvrage intitulé, en mauvais François, *Recherches de la France*, &c. eſt rempli de morceaux aſſez curieux. On y trouve des remarques, des éclairciſſemens, des diſſertations ſur divers ſujets de l'antiquité, principalement ſur ce qui concerne la France; mais *Paſquier* y avance quelquefois des faits haſardés, & des Anecdotes fauſſes. Il avoit l'eſprit libre, l'imagination bizarre, & tout ce qu'il a compoſé participe de ces deux travers. Ses Poéſies Latines ſont communément bonnes; mais ſes Vers François ne valent abſolument rien, quoiqu'ils aient été loués par la plus grande partie des Rimeurs de ſon temps. Pour marquer ſon déſintéreſſement, il ſe fit peindre, ſans mains, avec le Quatrain ſuivant.

Ici je ſuis ſans mains, vous demandez pourquoi?
Avocats, c'eſt pour vous apprendre
Que nul n'obſerve mieux que moi
La Loi qui des Cliens nous défend de rien prendre.

Paſquier laiſſa trois enfans qui écrivirent tous trois, pour le venger des critiques du Pere *Garaſſe*, en lui répondant ſur un ton qui ne valoit pas mieux que celui de ce burleſque adverſaire.

PASSERA, [*Jean*] Professeur d'Eloquence au Collége Royal, à Paris, né à Troye en Champagne en 1534, mort à Paris en 1602.

Le nom de cet Auteur se soutient encore sur les débris de sa réputation, pour avoir cultivé les Lettres, dans un temps où elles étoient encore plongées dans la barbarie. Son zele ne contribua pas peu à en faire naître le goût parmi ses Contemporains, qui venoient de toute part l'entendre expliquer les Auteurs Grecs & Latins. A juger du caractere de son esprit par ses Ouvrages, il l'avoit délicat, orné, facile & fort gai. C'étoit une espece de *Rabelais*, sans avoir le même génie pour la plaisanterie; son ame seule étoit d'une trempe semblable à celle du Curé de Meudon. Ses Poésies Françoises fourmillent de Latinismes, & n'ont de mérite que celui de la naïveté, naïveté bien au-dessous de celle de *Marot* qu'il avoit voulu aussi imiter. Ses Vers Latins sont moins mauvais, & on ne fait cas que de ses Epigrammes. On lit cependant encore avec une sorte de plaisir ses Harangues Latines, dans lesquelles on remarque un style épigrammatique qu'on lui pardonne en faveur de la finesse des pensées & de la pureté de sa diction. Le meilleur de tous ses Ouvrages est un Commentaire sur *Catulle*, *Tibulle* & *Properce*.

Paſſera compoſa lui-même ſon Epitaphe qui finit ainſi :

Amis, de mauvais Vers ne chargez pas ma tombe.

PATIN, [*Guy*] Profeſſeur de Médecine au Collége Royal de Paris, né dans le Beauvoiſis en 1601, mort en 1672.

Nous n'apprécierons pas ſes Ouvrages de Médecine qui ne ſont pas de notre objet. Ses *Lettres* ſont la ſource de ſa célébrité. Le ſtyle en eſt agréable, mais ſatyrique ; les Anecdotes dont elles fourmillent, ſont intéreſſantes, mais le plus ſouvent inexactes. Son caractere facétieux & cinique tenoit beaucoup de celui de *Rabelais*. Quelquefois il échappoit à *Guy-Patin* des traits de vérité ſur la ſcience qu'il profeſſoit. » Je le dis » à la confuſion de mon Art, écrivoit-il à un de » ſes amis, ſi les Médecins n'étoient payés que » du bien qu'ils font, eux-mêmes n'en gagne- » roient pas tant. Mais nous profitons de l'entête- » ment des femmes, de la foibleſſe des hommes » malades, de la crédulité de tout le monde. «

PATRIS, [*Pierre*] né à Caen en 1585, mort à Paris en 1672.

Sans ſa petite Piece, connue de tout le monde, quoique médiocre,

Je ſongeois cette nuit que de mal conſumé, &c.

on ſauroit à peine qu'il ait exiſté. Il faut feuilleter les Recueils obſcurs pour y trouver quelques autres Ouvrages de ſa façon digne tout au plus de figurer dans les Collections oubliées.

PATRU, [*Olivier*] Avocat au Parlement de Paris, de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1604, mort dans la même ville en 1681.

Pourquoi cet Auteur, qui a joui d'une ſi grande réputation pendant ſa vie; que *Vaugelas* conſultoit comme l'oracle de la Langue Françoiſe; à qui *Deſpréaux* & *Racine* s'empreſſoient de lire leurs Ouvrages comme à un juge plein de lumieres & de goût; pour qui l'Académie avoit une déférence qui tenoit du reſpect; qu'on regardoit, au Barreau, comme un des Orateurs les plus éloquens; pourquoi eſt-il aujourd'hui totalement oublié? La raiſon en eſt facile à trouver; c'eſt que la Poſtérité ne juge jamais d'un Auteur ſur les éloges de ſes contemporains & de ſes amis; elle le cite en perſonne devant ſon Tribunal, & ſes Productions ne peuvent ſe ſoutenir à ſes yeux que par leur propre mérite. Si un Littérateur pouvoit ſe rendre juſtice à lui-même, M. *Patru* auroit dû s'attendre à ce changement de fortune. Ses Ouvrages, preſque tous au-deſſous du médiocre, ont eu le ſort qu'ils méritoient; leur foibleſſe n'a pu ſoutenir l'analyſe

du temps, qui dévore tout ce qui n'eſt pas marqué au coin du génie.

Il importe peu aux ſiecles ſuivans qu'un Auteur ait connu parfaitement ſa langue, qu'il l'ait parlée purement & avec facilité, qu'il ait eu du goût & des connoiſſances, que les grands Poëtes de ſon temps l'aient célébré ; s'il n'a laiſſé des Ecrits qui le rendent digne de ſe ſurvivre à lui-même, on le met bientôt au rang des Auteurs oubliés. D'ailleurs, il eſt certains talens dont l'éclat ne ſauroit être que paſſager. Tels étoient ceux de M. *Patru*. Malgré la pureté du langage, qui conſtitue le mérite de ſes *Plaidoyers* & de ſes *Lettres*, faute de cette chaleur & de cette raiſon qui donnent la vie aux Ecrits, on ne s'empreſſe plus de les lire, & ſon nom ſeul eſt reſté dans notre ſouvenir.

Le ſort que M. *Patru* a éprouvé, eſt l'image de celui qui eſt réſervé à pluſieurs Ecrivains de nos jours, dont la renommée n'eſt que le fruit des préventions d'une infinité d'eſprits incapables de juger & d'eſtimer autrement que ſur parole. Combien d'Auteurs médiocres, célébrés comme de Grands Hommes, ne ſont-ils pas déjà appréciés à leur juſte valeur ? On peut en impoſer au Public ; mais l'illuſion n'a qu'un temps. Le jugement des Connoiſſeurs prévaut à la longue, & entraîne néceſſairement celui de la multitude.

On s'apperçoit déjà, par exemple, que le Public de la Capitale, plus à portée de profiter des lumieres de quelques bons eſprits incapables de céder au torrent, eſt beaucoup revenu & revient tous les jours ſur certaines réputations que le manége avoit établies. Pluſieurs Ecrivains, déifiés par le préjugé ou l'eſprit de parti, commencent à voir diminuer leur culte, & à retomber ſur terre; du haut du piédeſtal ſur lequel on les avoit élevés. On commence à connoître que quelques traits de morale & de littérature, dont les uns ſont communs & les autres haſardés; que des penſées & des réflexions détachées; que des lambeaux de traduction ſecs & froids; qu'un ſtyle plus impoſant & plus maniéré, que ſolide & vigoureux; que des eſſais ſans deſſein, ſans méthode, ſans profondeur, ſans vues, ſont de foibles titres pour une célébrité durable. L'aptitude à réſoudre un problême, n'eſt pas non plus capable de ſoutenir la réputation de Grand Homme, facile à ſe procurer; quand, avec quelque mérite, on a l'adreſſe d'intéreſſer l'amour-propre des autres au ſuccès du ſien. Ce n'eſt pas en qualité de Géometre que *Paſcal* eſt regardé comme un Génie dont le nom ſe ſoutient avec gloire dans la Poſtérité : tant d'autres, plus habiles que lui* en

* Tels que MM. *Clairaut*, *Euler*, *Fontaine*, &c.

ce genre, n'ont pas le même avantage ! C'eſt pour nous avoir laiſſé des Lettres qui ſont un chef-d'œuvre d'éloquence ; pour avoir enrichi l'eſprit humain de penſées profondes, fortes & ſublimes ; pour avoir lancé, dans cinq ou ſix traits de plume, plus de lumiere & de génie qu'on n'en trouve dans tout ce qui paroît accumulé avec tant d'effort dans des volumes de *Mêlanges de Littérature*, *d'Hiſtoire* & *de Philoſophie*.

Il ne ſera pas inutile de remarquer que M. *Patru* eſt le premier qui ait donné l'exemple à l'Académie Françoiſe de compoſer des Diſcours de remercîment. Il ſe crut ſi honoré du choix qu'on avoit fait de lui, que, le jour de ſa réception, il en témoigna ſa reconnoiſſance à ſes nouveaux Confreres. Ce témoignage leur plut ſi fort, qu'ils ordonnerent qu'à l'avenir tous les Récipiendaires feroient auſſi un Diſcours de remercîment.

On peut ajouter encore cette anecdote qui fait honneur au jugement & à la fermeté de M. *Patru*. Après la mort de l'Académicien *Conrart*, un grand Seigneur ignorant ſollicita ſa place. On penchoit à l'admettre, quand cet Apologue de M. *Patru* fit revenir les eſprits ſur un pareil choix : *Un ancien Grec avoit une lyre admirable à laquelle ſe rompit une corde ; au lieu d'en remettre une*

de boyau, il en voulut une d'argent, & la lyre n'eut plus d'harmonie.

PATU, [*Claude-Pierre*] né à Paris en 1726, mort en 1757.

Ceux qui l'ont connu particuliérement aſsûrent que les Lettres ont fait une grande perte, par ſa mort prématurée; ceux qui ont lu ſa Traduction, intitulée, *Choix de petites Pieces du Théatre Anglois*, doivent au moins convenir qu'il ſavoit écrire avec naturel, élégance & facilité.

Il a fait, en ſociété avec M. *Portelance*, une petite Comédie en Vers, intitulée, *les Adieux du Goût*, qui a eu des ſuccès, & en promettoit de plus grands au talent de l'Auteur, s'il eût pu continuer cette carriere.

PAVILLON, [*Etienne*] de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1632, mort dans la même ville en 1705.

Après l'Abbé de *Chaulieu*, il eſt un de ceux qui ont le mieux réuſſi dans ce qu'on appelle Poéſies fugitives, ou Vers de Société. Le naturel, la délicateſſe, une galanterie éloignée de toute fadeur, une facilité étonnante à s'exprimer avec autant de grace que de juſteſſe, un ton de mo-

rale qui n'eſt point recherché, le mettent au deſſus de la plupart des Beaux-Eſprits de ſon temps & de ceux de notre ſiecle qui ſe ſont exercés dans le même genre. On a eu raiſon de dire de *Pavillon* ce qu'on ne peut dire d'aucun d'eux :

Rival ingénieux d'*Ovide*
S'il vouloit fléchir une *Iris*,
Les Graces dictoient ſes Ecrits,
Et l'Amour lui ſervoit de guide.
La Sageſſe bientôt ſut bannir de ſon cœur
Les vains amuſemens de l'amoureuſe ardeur.

Par une adreſſe ſans égale,
Il prit ſoin de former les mœurs,
En cachant, ſous l'appas de ſes Vers enchanteurs,
Les traits d'une auſtere morale.

PAULIAN, [*Amé-Henri*] Jéſuite, né à Nîmes en 1722.

Un excellent *Dictionnaire de Phyſique* lui avoit déjà mérité le ſuffrage des Savans, lorſqu'il fit paroître un autre Dictionnaire *Philoſopho-Théologique*, en deux volumes, qui n'eſt pas moins bon dans ſon genre. Il y combat avec avantage les erreurs de nos Incrédules. Ce dernier Ouvrage lui a attiré les anathêmes de leur Chef; mais cette étrange maniere de réfuter les bons Ecrits, n'a point nui au ſuccès de ce Livre, & ne découragera pas ſans doute le zele de l'Auteur.

PAYS, [*René* LE] de l'Académie d'Arles; né à Nantes en 1636, mort en 1690, Bel-Eſprit & Poëte de Province, dont les Vers foibles, mais pleins de gaieté, amuſerent quelque temps la Cour & la Capitale. Cet Auteur s'étoit mis dans la tête de copier *Voiture*, dont il n'a jamais pu approcher. *Boileau* le tourna en ridicule dans ſes Satyres, & mit dans celle du Feſtin, ce Vers dans la bouche d'un Campagnard :

Le Pays, ſans mentir, eſt un bouffon plaiſant.

Le Poëte provincial, bien loin de ſe fâcher de ce trait, ne fit qu'en plaiſanter dans les Lettres qu'il écrivoit à Paris, & lorſqu'il vint y faire un voyage, il alla voir *Boileau*, ſoutint devant ce Satyrique ſon caractere enjoué, & ils ſe ſéparerent bons amis.

On ne lit plus aujourd'hui les Vers ni la Proſe de *le Pays*, quoiqu'on y rencontre des traits divertiſſans, préférables aux fauſſes gentilleſſes qui amuſent aujourd'hui.

PECHANTRÉ, [*Nicolas* DE] né à Toulouſe en 1636, mort en 1708.

Sa Tragédie de *Géta* l'aſſocie à la liſte des Poëtes tragiques, qui n'ont eu de ſuccès paſſagers ſur la Scene, que pour ſe noyer enſuite dans le fleuve d'oubli.

PELETIER, [*Pierre* LE] né à Paris, mort en 1680; Poëte médiocre, qui faiſoit des Sonnets médiocres, à la louange de tous les Ouvrages médiocres de ſon temps. Le ridicule que lui donna *Boileau* n'empêche pas que nous n'ayons encore des *Peletier*, toujours prêts à faire des Sonnets en Proſe, pour fêter dans leur légende les Ecrivains qui leur reſſemblent.

PELISSON, [*Paul*] de l'Académie Françoiſe, né à Béziers en 1624, mort à Paris en 1693.

Avant de s'attacher à l'Eloquence, dont on peut le regarder comme un des reſtaurateurs, il s'étoit appliqué à l'étude du Droit. Sa *Paraphraſe* du premier Livre des Inſtitutes de *Juſtinien*, ne ſe reſſent, en aucune maniere, de la jeuneſſe de l'Auteur, qui n'avoit alors que dix-neuf ans. On remarque dans cet Ouvrage cet eſprit clair, méthodique & nerveux, qu'il développa dans la ſuite avec plus d'éclat dans un autre genre.

Son *Hiſtoire de l'Académie Françoiſe* a ſervi de modele pour le ſtyle à ceux qui l'ont écrite après lui, & doit en ſervir à ceux qui l'écriront dans la ſuite. La lecture de cet Ouvrage, qui n'étoit encore que manuſcrit, enleva les ſuffrages de tous les Académiciens, parmi leſquels M. *Peliſſon* n'étoit pas encore admis. Ils déci-

derent d'une voix unanime, que la premiere place vacante lui feroit réſervée. En attendant, on lui donna le droit d'aſſiſter aux ſéances, avec cette diſtinction glorieuſe, que la même grace ne pourroit être accordée à perſonne pour quelque conſidération que ce fût. Une gloire bien ſupérieure à celle que M. *Peliſſon* a méritée par ſes talens, eſt la grandeur d'ame avec laquelle il ſe déclara le Défenſeur du Surintendant *Fouquet*, après ſa diſgrace. Les Diſcours qu'il compoſa pour la juſtification de ce Miniſtre, ſont les chef-d'œuvres d'une Eloquence mâle, rapide, attachante, & portent l'empreinte d'une ame pleine de nobleſſe & de ſentiment; auſſi tout ce qu'il y avoit alors de plus reſpectable s'empreſſa de lui rendre hommage.

Le fameux M. *le Fevre*, pere de Madame *Dacier*, lui dédia, pendant qu'il étoit à la Baſtille, ſon *Lucrece* & ſa Traduction du Traité de *Plutarque* ſur la ſuperſtition. Un *Mécène* dans les fers eſt peut-être un exemple unique dans la Littérature. Meſſieurs les Ducs de *Montauſier*, de *St. Aignan* & pluſieurs autres Seigneurs de la Cour allerent le voir dans ſa priſon, dès les premiers inſtans où il eut permiſſion de recevoir des viſites: tant il eſt vrai que les qualités de l'ame font le véritable prix des talens, qui ſans elles ne ſont que de ſimples Auteurs

& ſouvent des hommes très-peu eſtimables ! Une ſi louable émulation s'étendit plus loin. *Louis XIV* ſe réunit lui-même aux Admirateurs, &, qui plus eſt, aux amis de M. *Peliſſon*. Après lui avoir rendu ſa liberté, il l'emmena avec lui dans ſes Campagnes, & lui accorda ſouvent l'honneur de coucher dans ſa chambre. Cet Ecrivain méritoit les diſtinctions du Monarque autant par le bon uſage qu'il avoit fait de ſes talens, que par la ſincérité avec laquelle il avoit abjuré les erreurs de la Religion prétendue réformée, dans laquelle il avoit été élevé.

Depuis ce temps, il ne s'occupa qu'à répondre à la confiance du Roi, non en achetant des converſions, comme l'a prétendu l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*, mais en les procurant par ſon zele, par ſes Ecrits, plus encore par une vie édifiante, qui ne ſe démentit jamais. Les Proteſtans qui ont oſé aſſûrer qu'il eſt mort dans des ſentimens ſuſpects, ne l'ont pas connu : une ame auſſi élevée que la ſienne, étoit incapable de diſſimulation. Si ſa derniere maladie ne lui laiſſa pas le temps de recevoir les Sacremens, la vie qu'il avoit menée, ſon exactitude à remplir les devoirs d'un vrai Catholique, doivent placer cet événement au rang de ceux que la prudence ne ſauroit prévoir, & il n'en peut réſulter aucun ſoupçon au préjudice de l'intégrité de ſa foi. On

a de lui un Livre de prieres à réciter pendant la Meſſe, qui n'eſt pas ſon meilleur Ouvrage, mais une nouvelle preuve de ſa piété ſincere.

PELLEGRIN, [*Simon-Joſeph* DE] Abbé, né à Marſeille en 1663, mort à Paris en 1745; Poëte dont le nom eſt devenu ridicule de nos jours comme celui de l'Abbé *Cotin*, dans le Siecle de *Louis XIV*; mais on doit reconnoître, à l'égard de l'un & de l'autre, plus de fatalité que de juſtice dans le mépris qu'ils ont éprouvé de la part de leurs Contemporains. Le blâme & la louange, dans tous les temps, n'ont pas été équitablement diſtribués; & cette injuſtice eſt encore plus particuliere à notre Siecle.

L'Abbé *Pellegrin* n'étoit pas ſans mérite. On a de lui la Tragédie de *Pélopée*, la Comédie du *Nouveau Monde*, l'Opéra de *Jephté*, qui feroient honneur aux petits Ecrivains qui prennent la liberté de rire à ſon ſujet. Il faut cependant convenir qu'il abuſoit de ſa facilité à faire des Vers; mais c'eſt à ſon peu de fortune qu'on doit attribuer la négligence de ſon ſtyle & les autres défauts qu'on lui reproche. Quand la néceſſité inſpire les talens, elle ne leur donne pas le temps de ſe perfectionner. Le beſoin exténue les Muſes. Un Poëte qui travaille pour ſouper, n'a jamais des inſpirations auſſi vives & auſſi

auſſi fortes qu'*Horace*, qui, comme dit *Deſpréaux*, *a bu tout ſon ſaoul quand il voit les Ménades.* Ce cas eſt le ſeul où l'on puiſſe dire que la néceſſité ne donne point d'eſprit.

PERAU, [*Gabriel-Louis*] Abbé, né à Paris en 1700, mort en 1767.

M. d'*Auvigni* avoit entrepris d'écrire les *Vies des Hommes illuſtres de France.* M. l'Abbé *Perau* ſe chargea, après ſa mort, de continuer cet Ouvrage, auſſi utile que capable de contribuer à la gloire de la Nation. Il eſt très-ſupérieur à celui qui l'avoit précédé, & l'on ne peut qu'être fâché que la perte de ſa vue l'ait empêché de continuer ſon travail. Les onze volumes qui ſont de lui, contiennent quatorze *Vies*; &, ſans qu'on puiſſe les comparer à des Ouvrages du premier mérite, ils ne laiſſent pas d'annoncer des talens. Un ſtyle ſimple, clair, ſans prétention, une narration facile, impartiale, feront toujours d'un grand prix aux yeux de ceux qui ſavent comment on doit écrire. On fera grace à la froideur & au défaut de rapidité, en faveur des réflexions ſenſées de l'ordre, du naturel, & de l'équité qui a conduit la plume de l'Auteur.

M. *Turpin* s'eſt chargé de continuer cet Ouvrage, auquel on peut appliquer, à ce ſujet, ce mot de *Virgile*: *vires acquirit eundo.*

PEREFIXE, [*Hardouin* DE BEAUMONT DE] Archevêque de Paris, Précepteur de *Louis XIV*, de l'Académie Françoiſe, mort à Paris en 1670.

On dit aſſez communément dans la Société, qu'*Henri IV* doit plus à l'*Hiſtoire* que ce Prélat en a faite, qu'au Poëme de *la Henriade*, apparemment parce que cette Hiſtoire eſt écrite d'un ton de ſentiment & de dignité qui la rend bien plus intéreſſante. On aime à voir ce Prince ſi cher à tous les bons François, revivre ſous le pinceau de l'Hiſtorien, qui en a très-bien ſaiſi le caractere, & qui l'a préſenté avec tant de naturel. Ainſi devroient écrire les Biographes. On les tient quittes de montrer leur propre eſprit; on ne leur demande que celui de l'homme dont ils prétendent écrire l'Hiſtoire.

PERNETY, [*Jacques*] Abbé, Hiſtoriographe de la ville de Lyon, & Membre de l'Académie de cette ville, né dans le Forez, mort en 1777, âgé de 81 ans.

Auteur de pluſieurs Ouvrages de Philoſophie & de Morale, qui font honneur à ſon eſprit & à ſon jugement. Il y a des Obſervations très-fines & des Penſées très-ſolides dans ſes *Conſeils de l'Amitié*, ainſi que dans ſes *Lettres ſur les Phyſionomies*.

Ses Diſſertations ſur *le Tout eſt bien de Pope*, ſur l'*Education*, ſur *la vraie Philoſophie*, ſont

également les fruits d'un eſprit ſage, fait pour inſtruire autant que pour plaire. La derniere de ces Diſſertations apprendra ſur-tout à connoître ce que doit être un Philoſophe. Depuis long-temps les définitions ſont fixées, à l'égard de ce mot ſi en vogue aujourd'hui. Sans le reſpect pour la Religion, la connoiſſance de ſoi-même, l'amour de l'ordre, l'élévation des ſentimens, le zele de l'utilité publique, la Philoſophie n'eſt qu'une chimere en ſpéculation ou un être malfaiſant en pratique. Quiconque conſidérera d'un œil vraiment philoſophique l'état actuel des choſes, jugera bientôt ſi nos Amateurs de la Sageſſe connoiſſent la véritable, & ſi leurs travaux annoncent celle qui eſt utile.

Aux lumieres d'une raiſon ſaine, M. l'Abbé *Pernety* a ajouté les richeſſes de l'érudition. L'*Homme ſociable* eſt le fruit de la premiere, & un autre Ouvrage intitulé, *les Lyonnois dignes de mémoire*, le réſultat de la ſeconde. Le caractere de ſon ſtyle eſt la clarté, la méthode, la douceur & l'aménité, caractere plus que ſuffiſant pour lui procurer des Lecteurs & même des Diſciples.

Il ne faut pas confondre cet Auteur avec un Bénédictin de ce nom, Bibliothécaire du Roi de Pruſſe, dont les Productions ſavantes conſiſtent dans un *Dictionnaire de Peinture, Sculpture & Gravure*, dans un Livre intitulé, *les*

Fables Egyptiennes & Grecques, dévoilées & réduites au même principe, & dans les *Notes* ajoutées aux *Recherches ſur les Américains*, Ouvrage où le ſavoir, l'erreur & l'impiété ſe décréditent mutuellement.

PERRAULT, [*Charles*] de l'Académie Françoiſe, de celle des Sciences, de celle des Inſcriptions, né à Paris en 1633, mort dans la même ville en 1723.

A s'en rapporter à M. *Diderot*, on le regarderoit comme un Grand Homme, & on ne balanceroit pas de le placer parmi les cinq Auteurs du ſiecle dernier, les ſeuls jugés par lui capables de fournir quelques articles * à l'Encyclopédie. L'adoption ne peut être que très-glorieuſe, puiſqu'il s'agit d'être aſſocié à des Génies qui ſe flattent de l'emporter ſur tout ce que le ſiecle précédent a fourni de plus grand.

Il s'en faut cependant de beaucoup que *Charles*

* » Si l'on en excepte *Perrault*, dont le Verſificateur » *Boileau* n'étoit pas en état d'apprécier le mérite, & » quelques autres, tels que la *Motte*, *Terraſſon*, *Boin-* » *din*, *Fontenelle*, ſous leſquels la raiſon & l'eſprit phi- » loſophique ont fait de ſi grands progrès, il n'y avoit » peut-être pas un homme (dans le ſiecle dernier) qui » eût écrit une page de l'Encyclopédie qu'on daignât » lire aujourd'hui ». *M. Diderot.*

Perrault ſoit en état de ſoutenir un poids ſi immenſe de gloire, à moins qu'en jugeant par lui des Auteurs Encyclopédiſtes, ſa médiocrité ne fût un préjugé pour la leur, ce qui ſeroit bien plus vraiſemblable. Nous ne prétendons pas l'apprécier, pour cela, d'après les Satyres de *Boileau*. Il ſuffit d'examiner ſes Ouvrages, & l'on verra ſi cet Auteur preſque oublié étoit capable d'honorer l'Encyclopédie par ſes travaux.

Eſt-ce d'abord par le rare diſcernement qu'il fit paroître, en préférant le mérite des Modernes à celui des Anciens ? Eſt-ce enſuite par la manière dont il ſoutient cette cauſe ? Il faudroit néceſſairement conclure de-là que, dans l'Encyclopédie, on fait auſſi peu de cas du jugement que du ſtyle, ce qui ne ſe vérifie que trop par le plus grand nombre des articles.

Seroit-ce par le goût qui règne dans ſes Poéſies ? On répondroit encore, que la naïveté eſt bien éloignée de la platitude ; & cette derniere eſt éminemment l'apanage de *Perrault*. Il eſt vrai qu'il a fait quelques Contes dont les enfans s'amuſent, & qu'on peut lire encore dans un âge avancé, pour affoiblir un moment d'ennui ; mais un homme qui fait tomber un *aune de boudin* par la cheminée, qui occupe le grand *Jupiter* à attacher ce boudin au nez d'une Héroïne, n'a pas prétendu travailler pour les Gens de goût,

encore moins ſe deſtiner par-là à figurer parmi les Coopérateurs du grand chef-d'œuvre de l'Eſprit humain.

Qu'a-t-il donc fait de bien ? Une Epitaphe du Maréchal de *Turenne*, & quelques autres petites Poéſies aſſez agréables. Après cela on ne trouve plus chez lui qu'une proſe diffuſe, traînante, monotone, incorrecte, dépourvue de tours & de penſées. On ſeroit tenté de croire que M. *Diderot* n'a pas ſenti qu'il faiſoit tort au Dictionnaire Encyclopédique, en regrettant, pour ſa perfection, un pareil Ecrivain, ou qu'il a voulu faire connoître par-là le mépris qu'il a toujours eu pour cette Compilation, comme il s'en eſt expliqué pluſieurs fois dans l'Ouvrage même.

Peut-être eſt-ce en faveur de ſon caractere qu'on a jugé *Perrault* digne d'être agrégé au Corps philoſophique ? On ne peut nier qu'il ne l'ait eu plein de gaieté, de politeſſe, de modération, qualités qui tranſpirent dans ſes Ecrits, & bien ſupérieures au mérite de faire de bons Ouvrages ; mais ſont-ce-là des titres pour prétendre aux honneurs de la Philoſophie ? Le génie de la plupart de nos Philoſophes, ſi morne, ſi empeſé, ſi intolérant, ne prouve-t-il pas qu'elles ſont plutôt un titre d'excluſion ? De quelque côté enfin qu'on enviſage *Perrault*, M. *Diderot* n'a point été avoué par ſes Confreres, lorſqu'il

a pris ſur lui d'introduire même ſon ombre parmi eux.

PERRIER, [*Charles* DU] né à Aix, mort en 1692.

Il étoit neveu de ce *du Perrier* à qui *Malherbe* adreſſe les belles Stances qui commencent ainſi :

Ta douleur, du Perrier, *ſera donc éternelle*, &c.

La Poeſie Latine & Françoiſe occuperent ſucceſſivement ſes loiſirs. On peut lire avec plaiſir ſes Odes Latines, ſans croire, avec *Ménage*, qu'elles ſont ſupérieures à celles de *Santeuil*, qu'il eſt difficile de ſurpaſſer. Quant à ſes Vers François, l'honneur qu'ont eu la plupart d'être couronnés par l'Académie Françoiſe, n'a pas été capable de les ſouſtraire aux deſtins de la médiocrité. *Il n'y a que les fous*, diſoit du *Perrier* à d'*Herbelot*, qui n'eſtiment pas mes Vers. D'*Herbelot* lui répondit par ce paſſage, *ſtultorum infinitus eſt numerus.*

PERRIERS, [*Bonaventure* DES] né en Bourgogne, mort en 1544.

Les titres qui lui donnerent de la célébrité dans ſon ſiecle, ne feroient pas à préſent la moindre ſenſation. On étoit ſi peu accoutumé alors à la bonne critique, que ſon *Cymbalum mundi* fut

regardé comme une Production étonnante ; dans le fond, ce n'eſt autre choſe qu'un Recueil de Dialogues ſatyriques qui n'offrent rien de juſte & de piquant. Aujourd'hui que les ridicules qui en ſont l'objet ont été remplacés par des ridicules d'une autre eſpece, ſes plaiſanteries ont perdu tout leur ſel, faute d'application. Ce qui donna de l'éclat à ce Livre, ce fut la cenſure de la Sorbonne & un Arrêt du Parlement qui le condamna au feu. Beaucoup de mauvais Ouvrages, dans notre ſiecle, n'ont fait du bruit dans le monde, que par un pareil traitement, & auront le même ſort.

PERRIN, [*Pierre*], Abbé, Introducteur des Ambaſſadeurs près de *Gaſton* de France, Duc d'Orléans, né à Lyon, mort en 1680.

Il imagina le premier de donner des Opéra François, à l'imitation de ceux d'Italie. Il en obtint le privilége en 1669, & le céda enſuite à *Lulli*. Si ce Théatre n'eût eu pour ſe ſoutenir depuis d'autres ſecours que ceux de la Muſe de l'Abbé *Perrin*, il y a long-temps qu'on en ſeroit dégoûté. Ce prétendu Poëte n'étoit au fond qu'un Rimeur dont les Vers n'ont guere été connus que de lui ſeul & de l'Imprimeur, qui fut forcé de les lire avant de les mettre ſous preſſe. Ses Odes, ſes Stances, ſes Eglogues, ſes Elégies, & ſur-

tout ſa Traduction de l'Enéïde en Vers héroïques, ſont des Productions auſſi plates, auſſi rampantes que ſes Opéra ; tant il eſt vrai que le talent d'imaginer eſt preſque toujours ſéparé de celui de bien exécuter.

PERRON, [*Jacques* DAVI DU] Cardinal, Archevêque de Sens, né à Berne, en 1556, mort à Paris en 1618.

Dès ſa jeuneſſe, l'érudition tenoit en lui du prodige. Il ſavoit alors le Grec, le Latin, l'Italien, la Philoſophie, les Mathématiques, l'Hiſtoire, & écrivoit avec beaucoup de facilité dans ſa Langue, ſoit en Proſe, ſoit en Vers. La Lecture des Peres de l'Egliſe le détacha du Calviniſme dans lequel il étoit né ; & depuis, les Proteſtans n'eurent point d'adverſaire plus redoutable. Les Ecrits qu'il publia en faveur de l'Egliſe Catholique, enleverent à l'Héréſie pluſieurs de ſes conquêtes. On préféroit alors la force des raiſons aux graces du ſtyle. Ce n'eſt pas que celui du Cardinal *du Perron* ne ſoit analogue au genre de travaux qui ont exercé ſa plume ; mais aujourd'hui que l'expreſſion eſt ce qui flatte par excellence, & aveugle ſi aiſément ſur le fond des choſes, ſes Ecrits auroient peine à trouver des Lecteurs parmi nos Amateurs de l'élégance. Après tout, ils n'en ſont pas moins comparables à ces

armes antiques qui, pour être lourdes & groſſieres, ſont cependant célebres par les victoires qu'elles ont facilitées, & qui, refondues à la moderne, ſeroient encore utiles aux combattans qui ſauroient s'en ſervir.

PESAY, [*N.* Marquis DE] Meſtre-de-Camp de Dragons, Chevalier de St. Louis, mort près de Blois en 1777.

Les Journaux ont rendu le compte le plus flatteur de ſon petit Poëme de *Zélis au bain*, dont les tableaux, à trop de molleſſe près, ne ſauroient être plus agréables, ni le coloris plus brillant. Le plan auroit pu, dit-on, être mieux deſſiné, & l'exécution plus ſoutenue; ce qu'il y a de certain, c'eſt que la touche n'en ſauroit être plus élégante. Les autres Poéſies de M. le Marquis de Peſay offrent de l'eſprit, de la délicateſſe, de la facilité, des graces; il ne leur manque, à notre avis, que plus de naturel & de ſentiment. L'*Epître à la Maîtreſſe que j'aurai*, eſt d'un ton léger & piquant.

Le ſtyle de ce Poëte ſeroit plus conſtamment agréable, ſi la frivolité actuelle ne s'y faiſoit trop ſentir. Cette tournure d'eſprit eſt vraiment un moyen aſſuré de plaire, parce qu'elle flatte le goût dominant; mais eſt-elle un titre ſolide pour les ſuffrages de la Poſtérité? *Corneille*, *Racine*,

Deſpréaux, *Lafontaine*, *Chaulieu*, ſe ſont-ils bornés à cette mince ſuperficie ? Les talens de M. de *Peſay* n'euſſent-ils pas été plus utilement employés pour ſa gloire, s'il les eût appliqués à des objets moins frivoles & plus capables de les développer ?

Cet Auteur s'eſt attaché, dans ſa proſe, à des objets plus graves, & les a traités du ſtyle qui leur eſt propre. Le plus connu de ſes Ouvrages en ce genre, eſt l'*Hiſtoire des Campagnes de M. de* MAILLEBOIS *en Italie*, *pendant les années* 1745 & 1746. Ce n'eſt pas à nous qu'il appartient d'en juger le fond : nous dirons ſeulement que la forme en eſt méthodique, & la diction pure, élégante, toujours proportionnée au ſujet, qualité précieuſe, & qui n'eſt le partage que des bons Ecrivains.

PESSELIER, [*Charles-Antoine*] des Académies de Nancy, d'Amiens, d'Angers & de Rome, né à Paris en 1712, mort en 1763.

Une aſſez juſte connoiſſance de la Morale & de la Politique, plus d'eſprit que de talent, plus de fineſſe que de raiſon, plus de ſentiment que d'imagination, de la facilité pour écrire en Vers & en Proſe avec intérêt & avec élégance, ſont les principaux traits qui caractériſent les Ouvrages de cet Ecrivain.

La lecture de ſes Comédies eſt amuſante, parce que la verſification eſt agréable, & le ſtyle aiſé ; mais le plan & l'intrigue ne répondent pas à l'agrément & à la vivacité des détails.

Ses *Fables* ſeroient plus piquantes, ſi la fureur de montrer de l'eſprit s'y faiſoit moins ſentir. Il y a ſi long-temps qu'on regarde le naturel & la naïveté comme les attributs eſſentiels de ce genre, qu'il eſt étonnant que nos Fabuliſtes modernes aient pu ſe flatter de réuſſir, en cherchant à les remplacer par des qualités qui les excluent.

Les autres Ouvrages de M. *Peſſelier* ſont des *Lettres ſur l'éducation*, ſemées par intervalles de réflexions ſenſées, de vues utiles, de morale ſolide & bien diſcutée : on deſireroit ſeulement qu'il y eût moins ſacrifié la juſteſſe des penſées à la fineſſe de l'expreſſion & du ſentiment : une *Idée générale des Finances*, & des *Doutes propoſés à l'Auteur de la Théorie de l'Impôt*. Ces deux derniers Ouvrages ſont d'un homme qui, au mérite des connoiſſances, joint celui de les préſenter avec réſerve & modeſtie.

PETAU, [*Denis*] Jéſuite, né à Orléans en 1583, mort à Paris en 1652 ; homme dont les Ouvrages tiennent autant du génie que de l'érudition. Il cultiva les Lettres & les Sciences avec les plus grands ſuccès. Poëte Grec, Latin

& même Hébreu, Aſtronome, Géographe, Chronologiſte, Hiſtorien, Commentateur, Philoſophe, Théologien, il étoit tout, & même ſupérieur dans preſque toutes les parties. Le plus eſtimé de ſes Ouvrages eſt ſa *Chronologie univerſelle*, ou *Science des temps*, publiée en 1627. Les *Noirs*, les *Fabricius*, les *Voſſius*, les *Dacier*, les *Morus*, tous les Savans de ſon temps ſemblent s'être épuiſés en louanges, pour en exalter l'excellence. Son *Rationarium temporum*, qui en eſt une eſpece d'abrégé, eſt un guide des plus sûrs pour l'ordre des temps, des faits, & la comparaiſon des dates. M. *Boſſuet* en a ſenti tout le mérite; & le grand uſage qu'il en fait dans ſon *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle*, prouve que le génie ſait s'approprier tout ce qui peut favoriſer ſon eſſor. Le rapport établi entre les époques des diverſes Nations, depuis le commencement du monde juſqu'à *Jeſus-Chriſt*, a bien pu lui donner l'idée de cette liaiſon d'événemens dont il nous a laiſſé un tableau ſi ſublime.

Les Poéſies Grecques & Latines du P. *Petau* ſont plus étonnantes par leur facilité, que par la force des penſées & l'énergie des expreſſions; mais elles ont fourni à l'Abbé *Fraguier* une obſervation qui contribue à ſa gloire. » Quand » on les lit, on ne comprend pas, dit cet Ecri» vain, qu'il ait pu trouver du temps pour com-

» poſer tant d'autres Ouvrages ſur les matieres » les plus importantes, & l'on eſt tenté de croire » qu'il a paſſé ſa vie à lire *Homere* & *Virgile*, » dont il prend ſi bien le tour & le caractere. «

PETIS DE LA CROIX, [*François*] Secrétaire Interprete du Roi pour les Langues Orientales, Profeſſeur en Arabe au Collége Royal, mort à Paris en 1713.

Un de ces hommes dont la réputation n'eſt pas auſſi étendue qu'elle devroit l'être, parce que la multitude n'eſt pas à portée d'apprécier tout leur mérite. Privés des ſuffrages du vulgaire, ils n'en ont pas moins de droits à la reconnoiſſance publique.

L'étude des Langues Orientales fut la principale occupation de M. *Petis*. Il les entendoit parfaitement toutes. Les Idiomes Arabe, Perſan, Turc, Tartare, Ethiopien, Arménien, lui étoient auſſi familiers que ſa propre Langue, & le rendirent capable d'être employé utilement par *Louis XIV* dans pluſieurs négociations. On ne doit pas oublier, à ce ſujet, un trait qui fait autant d'honneur à ſon déſintéreſſement qu'à ſon habileté. Preſſé par les Tripolitains d'interpréter à leur avantage une condition du Traité d'Alger, par laquelle ils étoient obligés à payer deux cents mille écus au profit du Roi de France;

malgré des offres conſidérables, il ſoutint que la ſtipulation portoit que la ſomme ſeroit payée en écus de France, & non en écus de Tripoli, ce qui eût cauſé une diminution très-conſidérable. Une conduite auſſi ferme fait d'autant plus d'honneur à ſa mémoire, qu'elle ne fut ſuivie d'aucune récompenſe, & que ſon infidélité, ſi elle avoit eu lieu, pouvoit être plus difficilement découverte.

Ses travaux littéraires conſiſtent dans des Traductions; 1°. d'une *Hiſtoire de Maroc* depuis le ſeptieme ſiecle juſqu'au quatorzieme; 2°. d'une *Hiſtoire* de toutes les Monarchies Mahométanes, compoſée par *Huſſein Effendi Herarſen*, Turc moderne; 3°. d'un *Etat général de l'Empire Ottoman*, depuis ſa fondation juſqu'au dix-huitieme ſiecle, avec l'Abrégé des Vies des Empereurs, d'après un Manuſcrit Turc; enfin, dans celle des *Mille & un jour*, Contes Arabes, &c.

On a auſſi publié, après ſa mort, l'*Hiſtoire de Timur-Bec*, connu ſous le nom du grand *Tamerlan*, Empereur des Mogols & Tartares. Ce dernier Ouvrage, qu'il a traduit du Perſan. a beaucoup contribué à faire connoître dans l'Europe ce fameux Conquérant, ſur lequel on n'avoit juſqu'alors que des Mémoires incertains; mais ce en quoi M. *Petis* a plus ſervi à étendre l'honneur du nom François, c'eſt par une Hiſ-

toire de *Louis XIV*, écrite en Arabe, & par la Traduction en Langue Perſane, de l'*Hiſtoire* de ce même Prince *par les Médailles*. Ces deux Ouvrages, entrepris par le ſeul motif du zele patriotique, ſont eſtimés des Orientaux.

Son fils, qui ſuccéda à ſes Places & à ſes connoiſſances, nous a donné ſon Eloge hiſtorique, très-bien écrit. On a auſſi de lui des *Lettres critiques*, ſur les Mémoires du Chevalier d'*Arvieux*, publiées ſous le nom d'un Secrétaire de *Mehemet Effendi*, qui prouvent qu'il étoit très-digne de le remplacer, avantage peu ordinaire aux enfans, qui n'ont pas toujours le bonheur d'hériter des talens de leur pere.

1. PETIT, [*Pierre*] Docteur en Médecine, né à Paris en 1616, mort dans la même ville en 1687; fit des Vers Latins, qui ne donnent pas une grande idée de ſa Muſe. On peut tirer plus de fruit de ſes *Traités* ſur des matieres de Phyſique, aſſez curieuſes, & de ſes *Diſſertations* ſur différens traités d'Hiſtoire, Ouvrages écrits auſſi en Latin, mais d'un ſtyle net & pur, mérite aſſez rare parmi les Modernes.

Pierre Petit fut enterré à Saint Etienne du Mont, où l'Abbé *Nicaiſe* fit dreſſer, à ſon honneur, une Epitaphe, qui nous apprend que cet Auteur fut un des Aſtres de la Pleïade du

dix-ſeptieme Siecle : *Eximus Poeta*, *Pleïadis clariſſimum ſidus*. Nous avions beſoin de cette Anecdote ; car *Petit*, & ſes Confreres de la Pleïade, ſont aujourd'hui très-éclipſés. La plupart des Aſtres de la même eſpece qui luiſent aujourd'hui, ſont menacés du même ſort.

2. PETIT, [*Louis*] ancien Receveur Général des Domaines & Bois du Roi, mort à Rouen, ſa patrie, en 1693, âgé d'environ 79 ans; Poëte François, très-différent du précédent, & que M. *Titon du Tillet*, M. l'Abbé *Ladvocat*, & quelques autres ont confondu avec lui.

Celui-ci étoit ami de *Corneille*, dont il fit imprimer les Pieces de Théatre, à Rouen. Il étoit auſſi un des plus aſſidus de ceux qui fréquentoient l'Hôtel de Rambouillet. Les Ducs de *Montauſier & de St. Agnan* faiſoient grand cas de ſon mérite, ainſi que le P. *Commire*, qui rendit hommage à ſes talens, en lui adreſſant un de ſes Poëmes, intitulé, *Circures luſciæ totâ hyeme decantantes*. Ses Poéſies, qu'on ne lit plus, conſiſtent en des Satyres, dont le ſujet eſt moral & critique ; en pluſieurs Epigrammes, Madrigaux, Stances, Ballades, parmi leſquelles on trouve pluſieurs Pieces d'un très-bon goût, ſi on fait grace à quelques expreſſions ſurannées. Son talent paroît ſur-tout décidé pour les Ou-

vrages de ſentimens. Le naturel, la délicateſſe, la naïveté, rendent ces petites Pieces intéreſſantes, comme on peut en juger par cette Ballade, bien éloignée de la fadeur du Bel-Eſprit de nos Poëtes doucereux.

Dès que *Robin* eut vu partir *Toinette*,
Il quitta là le ſoin de ſon troupeau,
Il jeta loin panetiere & houlette,
Et ne garda rien que ſon chalumeau.
Il lamenta plus fort qu'un *Jérémie*,
Il ſouhaita mille fois le treſpas;
Et dans ſon mal il n'a d'autre ſoulas,
Que d'entonner ſur ſa flûte jolie
Triſte Chanſon qui finit par, *hélas!*
C'eſt grand pitié d'eſtre loin de s'Amie.

Ces derniers mots, ſans ceſſer, il répéte,
Tantôt aſſis ſur le bord d'un ruiſſeau,
Tantôt couché deſſus la tendre herbette,
Tantôt le dos appuyé d'un ormeau.
Onc ne mena, Berger, ſi triſte vie:
Du doux ſommeil il ne fait plus de cas!
Plus qu'un Hermite il fait maiſgres repas;
Danſes & jeux ne lui plaiſent plus mie,
Et dans ſa bouche il n'a rien qu'un, *hélas!*
C'eſt grand pitié d'être loin de s'Amie.

Il n'eſt Berger qui ſon mal ne regrette,
Et près de lui Bergeres du hameau
Vienuent chanter, filant leur quenouillette,
Pour conſoler ce triſte Paſtoureau.
Mais leur doux chant point ne le ſolatie,
Tant la douleur le tient dedans ſes laçs!

Pour ne les voir, les yeux tient toujours bas,
Et ſi leur dit, laiſſez-moi, je vous prie;
Puis auſſi-tôt revient à ſon, *hélas* !
C'eſt grand pitié d'être loin de s'Amie.

ENVOI.

Fils de *Cypris*, plus malin qu'une Pie,
A conſoler *Robin* l'on perd ſes pas :
Toinette ſeule, avec ſes doux appas,
Peut le tirer de ſa mélancolie :
Rends-la lui donc ; car après tout, *hélas* !
C'eſt grand pitié d'eſtre loin de s'Amie.

Ceux qui ſe ſont occupés à compiler des Vers médiocres ou frivoles, ſous le titre d'*Elite de Poéſies*, du *plus joli des Recueils*, du *Porte-feuille d'un Homme de Goût*, compilations, qui toutes démentent leurs titres, auroient dû s'attacher à faire revivre ces premiers fruits de notre bonne Littérature. Par-là, ils auroient rendu un véritable ſervice aux Lettres & aux Auteurs ignorés, qui valent quelquefois mieux que bien des Auteurs connus.

PEYRERE, [*Iſaac*] né à Bordeaux, mort à Paris en 1676, à 82 ans.

Son Livre des *Préadamites*, lui attira des diſgraces, & le rendit célebre pendant quelque temps. La ſingularité des idées fera toujours un

nom à tout Ecrivain qui ne craindra pas d'affronter le Public en les mettant au jour. Rien de ſi extravagant que le Syſtême de *Peyrere*, qui prétend prouver, par quelques paſſages de *Saint Paul*, l'exiſtence des Hommes avant *Adam*. La maniere dont il ſoutient ce paradoxe, eſt analogue à la tournure d'eſprit qui l'avoit produit. Malgré cette bizarrerie, il eut le talent de ſe rendre agréable au grand *Condé*, qui le fit ſon Bibliothécaire. Il parut enſuite ſe détacher de ſon opinion, en l'abjurant publiquement, quoique pluſieurs Auteurs prétendent qu'il y a perſiſté juſqu'à ſa mort.

Les plus eſtimés de ſes Ouvrages ſe réduiſent à une *Rélation de l'Iſlande*, & à une autre du *Groënland*, que les Rélations publiées depuis, ont fait oublier. On connoît ſa réponſe à la queſtion qu'on lui fit, relativement à ce dernier Ouvrage, pourquoi il y avoit tant de ſorciers dans le Nord : *c'eſt*, répondit-il, *que les biens de ces Magiciens ſont confiſqués, en partie, au profit de leurs Juges, lorſqu'on les condamne au dernier ſupplice.*

PHILIPPE DE PRÉTOT, [*Etienne-André*] Cenſeur Royal, né à Paris en 17..

Les Gens de Lettres lui doivent l'Edition très-correcte de pluſieurs Hiſtoriens Latins, qu'il a

d'ailleurs enrichie de Notes & de Préfaces auſſi inſtructives que bien écrites. Ce genre de travail n'eſt pas le ſeul titre qu'il ait acquis ſur la reconnoiſſance des Littérateurs. On ſait qu'il a donné pendant long-temps des Cours gratuits d'Hiſtoire & de Géographie, & compoſé ſur ces deux Sciences, quelques Ouvrages Elémentaires très-utiles par la méthode, la préciſion & la clarté. Tels ſont une *Analyſe de l'Hiſtoire Univerſelle*, un *Spectacle de l'Hiſtoire Romaine*, un *Eſſai de Géographie*, des *Tablettes Géographiques pour l'intelligence des Hiſtoriens & des Poëtes Latins*. On dira peut-être que ces ſortes de Productions ne ſuppoſent pas de grands talens; mais on ne pourra diſconvenir qu'elles n'annoncent au moins du ſavoir, du diſcernement & du zele pour le progrès des Lettres, qualités qui les rendent plus dignes d'éloges, que tant de Compilations indigeſtes & rebutantes enfantées par l'incurable manie de faire gémir la preſſe & le Lecteur.

PIBRAC, [*Gui* DUFAUR, Seigneur DE] né à Toulouſe en 1528, mort à Paris en 1584.

Ses *Quatrains* ſont connus de tout le monde, mais la plupart de ceux qui les liſent ſont dégoûtés par le ſtyle, ſans faire attention à la force des penſées & à la beauté des maximes. Différentes Nations de l'Europe en ont jugé autre-

ment. On les voit traduits dans toutes les Langues, & les Traductions en ont fait disparoître les vices de l'élocution & fait valoir l'énergie & la sagesse.

Pibrac fut, dit-on, destiné par la Reine *Catherine de Medicis*, à être Chancelier de France ; mais une intrigue de Cour l'éloigna de cette dignité.

PIERRE DE ST. LOUIS, Religieux de l'Ordre des Carmes, né à Valréas en Provence, en 1626, mort vers l'an 1700.

L'extravagance a contribué à sa célébrité autant qu'auroit pu le faire un talent distingué. Qui n'a pas lu ou n'a pas entendu parler de son Poëme intitulé, *la Madeleine au Désert de la Sainte-Beaume, en Provence ?* Ce Poëme est un chef-d'œuvre étonnant de ridicule & de mauvais goût. Le sacré & le profane, la dévotion & la galanterie, le sérieux & le comique, l'histoire & la fiction, les traits d'esprit & les platitudes, la raison & la folie, y forment un tissu bizarre qui amuse toutefois le Lecteur, même le plus difficile, par des saillies toujours variées & toujours imprévues.

Cet excès de singularité procura un débit rapide à cet Ouvrage, & détermina M. de *la Monnoie* à le faire réimprimer, en faveur de

ceux qui n'avoient pu ſe procurer la premiere édition. Il eſt inutile de rappeler qu'il plut des Sonnets & des Epigrammes à la louange de l'Auteur. Le mauvais goût ne manque jamais de trouver des partiſans & des panégyriſtes, lors même que le bon eſt éclairé par des préceptes & des exemples. Il eſt vrai que le Poëme de *la Madeleine* n'a été guere célébré que par des confreres ou des parens du Poëte ; mais aujourd'hui nos plus mauvais Auteurs ont une fraternité terriblement féconde en élôges : on ſeroit tenté de croire que certains Journaliſtes ſont ou parens ou confreres de tous les plus mauvais Auteurs.

PILES, [*Roger* DE] né dans le Nivernois en 1635, mort en 1709.

Quoique la Peinture ait fait ſon objet principal, il n'eſt point étranger à la Littérature. Il a laiſſé pluſieurs Ouvrages relatifs à ſon Art, dont la lecture peut intéreſſer l'Artiſte & l'Amateur. La Traduction du Poëme de *Dufreſnoy*, ſur-tout, eſt exacte, bien travaillée, & enrichie de Notes, qui ſont eſtimées & méritent de l'être.

PIN, [*Louis* ELLIES DU] Docteur de Sorbonne, & Profeſſeur de Philoſophie au Collége Royal, né à Paris en 1657, mort dans la même

ville en 1719, a été un des Auteurs les plus féconds du ſiecle dernier. Quarante Ouvrages différens, près de cent cinquante volumes, dont quelques-uns ſont *in-folio* ; tels ſont les fruits des travaux de cet infatigable Ecrivain. Ils ont pour objet l'Hiſtoire ſacrée & profane, politique & littéraire ; la Philoſophie ſcolaſtique, la Morale, la Critique, la Religion, le Droit Canon, la Controverſe ; enfin M. *du Pin* s'eſt exercé ſur tout. On doit s'attendre, après cela, à ne pas trouver, dans ſes Ouvrages, ce caractere d'exactitude & de perfection que le temps ſeul peut donner aux Productions de l'eſprit ; mais on ne peut lui refuſer de la netteté, de la méthode, une lecture immenſe, quelquefois une imagination vive, jointe à un ſtyle léger, mais ſouvent incorrect.

Sa *Bibliotheque des Auteurs Eccléſiaſtiques* comprend tous les ſiecles de l'Egliſe, l'Hiſtoire des Auteurs, le Catalogue, le Sommaire & la Critique de leurs Ouvrages. La partie qui comprend le dix-ſeptieme ſiecle n'a pas dû coûter beaucoup à l'Auteur ; il n'a fait que copier les Extraits du *Journal des Savans* ; mais comme M. l'Abbé *du Pin* avoit travaillé long-temps à ce Journal, il peut ſe faire qu'il n'ait fait que revendiquer un bien qui lui appartenoit. Sa *Bibliotheque des Auteurs ſéparés de la Communion Romaine*,

Romaine eſt écrite dans le même goût que la précédente. Un de ſes Ouvrages les plus eſtimés eſt l'*Hiſtoire de l'Egliſe en abrégé*, *par demandes & par réponſes*, *depuis le commencement du monde juſqu'à préſent*, c'eſt-à-dire, juſqu'en 1712. Il y eſt court, ſans être obſcur, & ſans omettre preſqu'aucun fait conſidérable. Si M. *du Pin* n'a pas eu le mérite de donner au Public des Ouvrages irréprochables du côté du goût & de la perfection, il a celui d'avoir beaucoup travaillé, & d'avoir donné pluſieurs Bibliotheques utiles.

PINGERON, [*Jean-Claude*] Capitaine d'Artillerie & Ingénieur au ſervice du Roi de Pologne, né à Lyon en 17..

On a de lui des Traductions de pluſieurs Ouvrages Italiens & Anglois, écrites d'un ton qui annonce une plume facile & heureuſement exercée. Celle du Poëme des Abeilles de *Jean Ruccellaï*, n'eſt pas, à beaucoup près, toujours conforme au texte de l'Auteur; mais l'original gagne ſouvent à cette infidélité. Il a ſuivi la même méthode dans ſa Traduction du *Traité des vertus & des récompenſes*, publié par M. le Marquis *Dragonetti*, pour ſervir de ſuite au fameux *Traité des délits & des peines* de M. le Marquis de *Beccaria*. Le Traducteur eſt un Copiſte habile qui rectifie à

propos les défauts de ſon modele. Outre un grand nombre d'autres Ouvrages étrangers dont M. *Pingeron* a enrichi notre Littérature, on lui doit encore pluſieurs Diſſertations qui ont pour objet la Politique, l'Adminiſtration des Finances, l'Agriculture, le Commerce, & qui lui ont mérité un rang honorable parmi les Ecrivains utiles de ce ſiecle.

PIRON, [*Alexis*] né à Dijon en 1689, mort à Paris en 1773.

Il eſt connu de tout le monde par une Ode trop fameuſe, dont la licence ne doit plus lui être reprochée, puiſqu'il en a témoigné publiquement ſon repentir. Perſonne n'avoit moins beſoin des reſſources du vice, pour plaire & ſe faire un nom. M. *Piron* étoit né avec toutes les qualités qui forment les grands Poëtes, ſi l'on en excepte, d'un côté, le goût & l'harmonie dans la verſification, & ſi on lui pardonne, de l'autre, trop de penchant à la ſatyre & trop de facilité à lancer des Epigrammes malignes qui ne ſont pas toujours juſtes.

Après ces deux reproches échappés à la juſtice & à l'impartialité, nous ne craindrons pas de dire qu'aucun de nos Poëtes n'a plus de droit à l'immortalité, moins par la quantité, que par le mérite des Pieces dont il a enrichi notre

Théatre. *Guſtave* plaira toujours, à cauſe de la vivacité & de l'intérêt des ſituations. On paſſera légérement ſur quelques négligences de ſtyle, en rendant juſtice à l'adreſſe avec laquelle cette Tragédie eſt conduite, & au grand effet qu'elle produit. La *Métromanie*, mieux écrite & plus fine, quant au choix des caracteres & à la maniere de les mettre en jeu, ſera toujours regardée comme une excellente Comédie ; *Moliere* lui-même eût ambitionné la gloire de l'avoir faite, en même-temps qu'il eût conſpué cette multitude de Drames inſipides qui continuent ſi obſtinément à défigurer la Scene.

Une juſtice qu'on doit rendre à M. *Piron*, c'eſt que, malgré les libertés condamnables qu'il s'eſt permiſes dans les Productions de ſa jeuneſſe, il ne lui eſt rien échappé, dans ſes Ecrits, contre la Religion. Bien des propos, qu'on lui a attribués dans la Société, ne ſont pas de lui, ou peuvent être regardés comme les ſaillies d'un Eſprit vif qui n'a pas toujours ſu ſe retenir. Au moins ne peut-on révoquer en doute les preuves qu'il a données de ſon repentir : elles ſont conſignées dans les papiers publics. Cette démarche vraiment philoſophique a été vraiſemblablement la cauſe de la haine des Philoſophes contre lui. Ne ſera-ce que dans la hardieſſe à tout dire, à tout écrire, à tout faire, que conſiſtera la Phi-

loſophie ? Et deviendra-t-on l'anathême de ces Meſſieurs, parce qu'on aura eu le courage de rétracter ce qui n'auroit jamais-dû échapper ?

PITHOU, [*Pierre*] né à Troyes en Champagne en 1539, mort à Nogent-ſur-Seine en 1596, célebre Juriſconſulte, dont l'éloquence & les grandes lumieres furent également utiles aux Citoyens & à l'État. Son *Traité des libertés de l'Egliſe Gallicane* eſt un de ces Ouvrages qui ſuppoſent les connoiſſances les plus profondes, mais qui ont quelquefois beſoin de commentaire. Cet immenſe travail lui ſuſcita des contradictions. Sans l'enviſager ici ſous un autre point de vue que celui que nous nous ſommes propoſé dans cet Ouvrage, on peut regarder ce Traité comme un monument de ſon zele & de ſon ſavoir. La fameuſe Satyre *Ménippée* lui doit une grande partie des traits qui lui ont donné de la célébrité. On ſait que le ſel & la vivacité de cette plaiſanterie contribuerent, autant que les armes d'*Henri IV*, à porter les derniers coups aux extravagances de la Ligue, en la couvrant de ridicule. L'expérience a conſtamment démontré que tout dépend, en matiere de réformation, de bien ſaiſir la partie ſenſible des hommes, & qu'un bon Ouvrage a toujours un aſcendant victorieux contre un travers quelconque, lorſqu'il l'attaque habi-

lement & par le bon endroit. Il n'y a guere que la Satyre *Ménippée* & le Roman de *Cervantes* contre la Chevalerie, qui aient encore produit un effet auſſi complet. *Moliere*, il eſt vrai, eut auſſi la gloire de corriger les Marquis ridicules & les Femmes ſavantes de ſon ſiecle; mais ces manies ſe ſont reproduites ſous d'autres formes. Nous avons à préſent des Seigneurs efféminés, des Femmes philoſophes, & c'eſt encore pis.

Pierre Pithou eut un frere [*François*] qui cultiva auſſi les Lettres, mais avec moins de talens. Nous n'en parlons que pour réfuter une erreur qui ſe trouve dans preſque tous nos Dictionnaires Hiſtoriques, où l'on attribue à celui-ci la *comparaiſon des Loix Romaines avec celles de Moïſe*, qui appartient certainement au premier. *Pierre Pithou* compoſa cet Ouvrage pendant qu'il ſe tenoit caché après le maſſacre de la *St. Barthelemi*, auquel il échappa par la fuite. Il abjura depuis le Calviniſme, & conſerva [ce qui eſt rare] l'eſtime des Proteſtans, après avoir abandonné leur Secte. M. *Groſley*, Avocat, a écrit la *Vie* des deux freres; c'eſt la meilleure que nous ayons, ſans qu'elle ſoit toutefois exempte de pluſieurs défauts.

PLUCHE, [*Antoine*] Abbé, né à Reims en 1688, mort en 1761.

Sans ambitionner d'autre gloire que celle d'être utile, il a acquis des droits à une juſte réputation. C'eſt donc à tort que certains Auteurs ſe ſont efforcés de le décrier *, apparemment parce qu'il s'eſt toujours fait un devoir de ſoumettre les lumieres de ſa philoſophie au reſpect dû à la Religion. Il n'en faut pas davantage pour devenir un homme médiocre aux yeux des prétendus Philoſophes, qui ne ſont conſiſter le génie que dans l'intrépidité des paradoxes & l'audace à fronder les vérités les plus reſpectées.

Il eſt certain que le *Spectacle de la Nature* jouit encore du ſuccès qu'il mérite. Ce ſuccès ſe ſoutiendra, ſelon toute apparence, puiſque les Ouvrages de M. de *Buffon* ne l'ont point fait oublier, malgré la ſupériorité de cet Ecrivain ſur ſon Prédéceſſeur. Quoi qu'il en ſoit, M. *Pluche* aura la gloire d'avoir contribué à faire naître, parmi nous, le goût de la Phyſique & de l'Hiſtoire Naturelle, ce qui ſuppoſe l'art de communiquer ſes connoiſſances d'une maniere intéreſſante, & de les rendre, en quelque ſorte, familieres à tous les eſprits.

---

* Dans la *Lettre d'un Théologien*, qui nous a été adreſſée, & qui eſt généralement attribuée à M. le Marquis de *Condorcet*, on prétend que *M. Pluche n'étoit pas en état de comprendre une page de Locke.*

On doit attribuer à la forme de dialogue, qu'il avoit choiſie comme plus propre à inſtruire, la négligence ou la diffuſion du ſtyle qu'on peut repprocher au *Spectacle de la Nature*. *Platon* eſt tombé dans le même défaut, en ouvrant la même route. D'ailleurs, lorſqu'il s'agit d'inſtruire, il vaut encore mieux être diffus que trop ſerré & obſcur.

M. *Pluche* a fait encore une *Hiſtoire du Ciel*, en 2 volumes, un Livre ſur *la Méchanique des Langues*, & une *Concorde de la Géographie des âges*, Ouvrages eſtimables, & écrits ſelon le génie de l'Auteur, qui ne manque ni de ſagacité, ni de méthode, ni d'élégance.

PLUQUET, [*N.*] Abbé, né dans le Dioceſe de Bayeux en 17..

Cet Auteur s'eſt attaché à des Ouvrages ſolides, qui exigent des connoiſſances étendues, & prouvent, lorſqu'ils ſont bien faits, le talent de les placer avec intérêt & diſcernement. Tel eſt ſon *Dictionnaire des héréſies*, qui, par la maniere dont il eſt écrit, mérite d'être diſtingué de la foule des Compilations de cette eſpece.

POINSINET, [*Antoine-Alexandre Henry*] de l'Académie des Arcades de Rome, & de celle

de Dijon, né à Fontainebleau en 1735, mort en Eſpagne en 1769.

On a répandu du ridicule ſur ſa perſonne & ſur ſes Ouvrages, mais il pouvoit être un homme ſimple & crédule, ſans être un Auteur auſſi médiocre. Nous ſommes bien éloignés d'élever ſes Productions au deſſus de leur mérite. Il a cependant l'avantage de n'être pas des plus mauvais parmi nos Faiſeurs d'Opéra Comiques. La part qu'il a eue au *Sorcier* & à *Tom Jones*, ſuppoſe, à un certain degré, l'eſpece de talent néceſſaire pour ces ſortes de Pieces; il y perce des traits de gaieté, qu'on ne trouve pas même chez les Merveilleux qui ont le plus brillé dans cette mince carriere.

Si M. *Poinſinet* a été véritablement l'Auteur de la petite Comédie du *Cercle*, on peut dire que tout ridicule qu'il pouvoit être, il ſavoit aſſez bien ſaiſir & peindre le ridicule de la plupart de nos Sociétés. Il y a donc de l'injuſtice à faire réjaillir ſur ſes Ecrits, les travers de ſa perſonne.

POISSON, [*Raimond*] mort à Paris, ſa patrie, en 1690.

Il étoit fort bon Comédien, & Poëte comique du ſecond ordre. Ses Pieces ſont pleines de ſaillies, & très-réjouiſſantes, qualités propres à

couvrir bien des défauts. On eſt plus pardonnable de s'écarter quelquefois des regles de la bonne Comédie, quand on a, dans les détails, le talent d'égayer le Spectateur, que de s'attacher ſcrupuleuſement aux prineipes, au préjudice de l'effet principal. *Le bon Soldat*, *le Baron de la Craſſe*, ſont les ſeules Comédies de *Poiſſon* qui ſoient reſtées au Théatre, mais elles ne ſont pas les ſeules qu'on puiſſe lire avec plaiſir.

Un autre Poëte comique de ce nom, petit-fils du précédent, a eu le même ſuccès ; deux de ſes Pieces, *le Procureur arbitre* & *l'Impromptu de Campagne*, ſont pareillement reſtées au Théâtre.

POLIGNAC, [*Melchior* DE] Cardinal, de l'Académie Françoiſe, né au Puy-en-Velay en 1661, mort à Paris en 1741.

La Nature s'eſt plû à le favorifer de ſes dons les plus précieux. Mémoire prodigieuſe, imagination brillante & féconde, eſprit vaſte & flexible, également propre aux Affaires, aux Sciences, aux Belles-Lettres, tout s'eſt réuni pour en former un de ces hommes deſtinés à faire honneur à leur Siecle par leurs talens, & par l'heureux uſage qu'ils en ont fait.

Toutes les Nations connoiſſent ſon *Anti-Lucrèce*, Ouvrage où la ſaine raiſon eſt em-

bellie de toutes les graces de la Poéſie. Quoique ce Poëme ait été écrit en Latin preſque ſous nos yeux, la tournure & le génie de la langue Latine y ſont ſi bien conſervés, qu'on ſeroit tenté de croire que l'Auteur eſt né au Siecle de l'Adverſaire qu'il combat. On ne peut, après cela, qu'attribuer à ſa modeſtie, ce qu'il dit de ſes Vers,

Eloquio victi, re vincimus ipſâ.

Non-ſeulement ce Poëte, auſſi élégant que lumineux, détruit, par des raiſonnemens ſimples & convaincans, le ſyſtême du Partiſan d'*Epicure*, en ſe ſervant de tout ce que la Phyſique, la Morale & la Métaphyſique ont de plus poſitif & de moins conteſté; mais encore ſa touche, également vive, pénétrante, ingénieuſe & fleurie, ajoute à ſes raiſons un charme ſecret, qui porte dans les ames raiſonnables le plaiſir avec la conviction.

De tels Auteurs ſeront pour tous les temps de dignes objets d'admiration, ainſi que de vrais modeles. Leurs Ouvrages, ſans aucune éclipſe, iront dépoſer chez la Poſtérité la gloire des talens & celle des vertus. C'eſt s'aveugler & dégrader ſon Siecle, que de prétendre à l'immortalité par une autre route que celle qui nous a été frayée par les Grands Hommes. On pardon-

nera ſans peine au Cardinal de *Polignac* de légers défauts dans le ſtyle, en faveur de la ſolidité de ſes penſées & de la droiture de ſes intentions : mais les Ecrivains téméraires de notre ſiecle ſont aſſurés de perdre le mérite de leurs expreſſions, par le mépris qu'on aura pour leurs penſées & leurs ſentimens.

POMPIGNAN, [*Jean-Jacques* LE FRANC, Marquis DE] ancien premier Préſident de la Cour des Aides de Montauban, ſa patrie, de l'Académie Françoiſe, de celle des Jeux Floraux, &c. né en 1709.

La lecture de ſes Ouvrages, la connoiſſance de ſon caractere, l'eſtime des honnêtes gens, un coup-d'œil ſur les motifs de ſes ennemis, ſont plus que ſuffiſans pour le venger des injures qu'on a débitées contre lui. Les Philoſophes ont bien pu tenter de le décrier dans le Public, parce qu'il a dédaigné leurs ſuffrages & s'eſt élevé contre leur cabale ; ils ont pu, au mépris de la tolérance & de l'honnêteté qu'ils ne ceſſent de recommander, l'accabler de leurs Brochures ; M. de *Voltaire*, entr'autres, a pu venir à bout, par ſes Diatribes quelquefois plaiſantes & ſouvent abjectes, d'en impoſer aux Beaux-Eſprits de Province & aux petits Eſprits de la Capitale ; il n'en ſera pas moins vrai que M. de *Pompignan*

eſt un de ces hommes qui font le plus d'honneur à notre Littérature, par leurs talens & par leurs mœurs. Pour peu qu'on ait la connoiſſance du Théatre, ſa Tragédie de *Didon* paroîtra toujours le début d'un génie capable d'égaler les plus Grands Maîtres, & particuliérement *Racine* que perſonne n'a atteint de plus près. On ſeroit en droit de lui reprocher d'avoir abandonné le Cothurne, ſi on ignoroit qu'il a dans ſon portefeuille pluſieurs autres Pieces excellentes, & dont le ſuccès eſt aſſuré, pour peu que le goût & la juſtice conſervent encore des droits parmi nous.

A le conſidérer comme lyrique, depuis *Rouſſeau*, on ne pourra citer aucun de nos Poëtes plus propre à remplacer ce Grand Homme, auquel il n'eſt pas inférieur dans pluſieurs de ſes Odes, & particuliérement dans celle qu'il a compoſée ſur ſa mort. Les *Poéſies ſacrées* de M. de *Pompignan* ſeront vengées du froid ridicule d'un bon mot, par quiconque eſt capable de reconnoître les vraies beautés par-tout où elles ſe trouvent; ou, pour mieux dire, elles le ſont déjà par l'empreſſement qu'on met à les rechercher.

Son *Voyage du Languedoc*, pour n'avoir pas la même aménité, l'heureuſe aiſance, le ton moëlleux de celui de *Bachaumont* & de *Chapelle*, n'en a pas moins le mérite de ſurpaſſer celui-cì

par la correction, la variété, la nobleſſe & la poéſie.

On chercheroit en vain, dans ſes *Epîtres* & dans ſes *Diſcours philoſophiques*, ce ton d'aigreur & de cyniſme, qu'un coloris ſéduiſant n'eſt pas capable d'adoucir; ces maximes hardies qui défigurent toutes notions; cet appareil de ſentiment qui n'échauffe que l'imagination & laiſſe le cœur froid. On y trouve en revanche des traits de force & de lumiere, des leçons de morale, des regles de goût qu'on peut adopter ſans craindre de s'égarer. Tout ce que le Poëte y débite eſt toujours d'accord avec les vrais principes. Qu'on liſe avec attention ſon Epître ſur la décadence de notre Littérature, on y reconnoîtra ſans peine le danger des travers qu'il condamne, la néceſſité des préſervatifs qu'il leur oppoſe, la ſageſſe des réflexions qu'il préſente; on y admirera ſur-tout un Athlete vigoureux, luttant avec avantage contre les Champions de la nouveauté & du mauvais goût; témoin ce morceau qu'on ne ſauroit trop ſouvent oppoſer à la hardieſſe des Novateurs & à la légéreté de notre Nation.

Oui, nous verrons bientôt de petits Conquérans,
Du Parnaſſe François audacieux Tyrans,
De leurs Maîtres fameux proſcrire les merveilles,
Et leur orgueil briſer le ſceptre des *Corneilles*.

Tels on vit les Romains, dans leurs jours lumineux,
Du ſecond des *Céſars* dégrader l'âge heureux,
Enſevelir *Horace* & déterrer *Lucile*,
Préférer la Pharſale aux beaux Vers de *Virgile*,
Vanter l'eſprit guindé du Maître de *Néron*,
Et bâiller ſans pudeur en liſant *Cicéron*.
Déjà même la Langue, & moins belle & moins pure,
Rougit de ſe prêter à la ſimple Nature.
Cette heureuſe clarté, ſon plus ſolide appui,
Et que l'Etranger même admiroit malgré lui;
Cet ordre lumineux, le nombre & la cadence,
Semblent abandonner nos Vers, notre Eloquence.
Le ſtyle devient ſec, moins nerveux que tendu,
Et pour vouloir trop dire, on n'eſt plus entendu.
Le Public, déſormais faſciné par ſes guides,
Ne veut qu'être ébloui par des éclairs rapides.
Amoureux du bizarre, avide du nouveau,
Et, pour comble d'erreur, ennemi du vrai beau.

Nous ne citerons rien de ſes *Diſcours philoſophiques*, parce que tout y eſt d'une égale beauté; nous dirons ſeulement qu'ils ſuffiroient pour faire la réputation d'un grand Poëte, & qu'ils paſſeront à la poſtérité, malgré les cris de l'envie, comme un des plus beaux monumens de la Littérature de ce ſiecle.

M. de *Pompignan* ne s'eſt pas borné à la Poéſie; il s'eſt acquis encore des droits à la gloire d'être un de nos meilleurs Ecrivains en Proſe. Sans s'attacher à cet appareil ſcientifique, à ces phraſes prétendues ſententieuſes, à ce contour

pénible de penſées qu'on appelle du nerf, & qui ne donne au langage que de la gêne & de l'obſcurité ; ſon ſtyle eſt ſimple, noble, ferme, lucide, correct, toujours plein de ſentiment quand le ſujet l'exige. *L'Eloge hiſtorique du Duc de Bourgogne* eſt un morceau d'éloquence qui nous retrace la noble ſimplicité des Anciens ; ſon *Diſcours* de réception à l'Académie, malgré tout le perſifflage qu'il lui attira, peut être regardé comme la production de l'honnête homme, du ſage Littérateur, du vrai Philoſophe ; ſes autres *Diſcours Académiques* offrent par-tout l'Ecrivain élégant, & aſſez formé ſur les bons modeles, pour en devenir un à ſon tour.

Ce qui acheve de prouver qu'il eſt un de nos meilleurs Littérateurs, eſt l'érudition qu'il joint au mérite du ſtyle & de la poéſie ; érudition qui n'eſt point fantaſtique & mendiée, comme celle de tant d'Ecrivains dont le fond conſiſte dans quelques Extraits lus ſans réflexion, & inſérés uniquement pour faire étalage, mais une érudition ſolide, étendue, choiſie, dirigée par le goût, appuyée ſur la connoiſſance de l'Hébreu, du Grec, du Latin & de pluſieurs Langues vivantes. Ses *Diſſertations*, ſa *Lettre à M. Racine le fils, ſur les Tragédies de ſon pere* ; ſa *Traduction* des Dialogues de *Lucien*, celle des Tragédies d'*Eſchille* ſur-tout, ſont autant de travaux qui

dépoſeront en faveur de ſon génie, de ſon ſavoir, de ſes lumieres, de ſon zele pour le progrès des Arts, contre les eſprits jaloux qui l'ont attaqué ſans le valoir ; contre les eſprits ſuperficiels qui l'ont jugé ſans le connoître ; contre les Philoſophes qui l'ont décrié ſans pouvoir lui nuire ; ils prouveront encore, avec ſes autres Ouvrages, l'énorme différence qu'il y a entre l'honnête homme qui ſait faire un noble uſage de ſes talens, & l'Ecrivain dangereux qui en abuſe pour dépriſer ceux de ſes Rivaux.

PONCET DE LA RIVIERE, [*Matthias*] ancien Evêque de Troyes, de l'Académie de Nancy, né à Paris en 1707.

La lecture de ſes *Oraiſons funebres* n'affoiblit point l'impreſſion qu'on a éprouvée en les entendant débiter. Le caractere de ſon éloquence, ſans être du premier genre, a un mérite qui lui eſt particulier. Il nous ſemble que ce ſeroit en donner une juſte idée, en diſant que cet Orateur a plus de ſageſſe que d'élévation, plus de mouvemens que d'images, plus de ſentiment que d'énergie, plus de brillant que de naturel ; & par-là, nous ne prétendrions pas affoiblir les éloges dus à ſes talens, qui, avec quelques défauts de ſon ſiecle, ont des qualités eſtimables qu'on ne rencontre pas communément dans les autres Orateurs.

En effet, on peut juger, par certains morceaux de ſes Diſcours pleins de chaleur & de dignité, que plus de ſobriété dans l'uſage de ſon eſprit, plus de retenue à ſacrifier au goût des contraſtes & de l'antitheſe, l'auroient encore plus approché de nos vrais modeles en ce genre. Nous connoiſſons de lui un Diſcours académique ſur le *Goût*, où il s'eſt encore moins garanti de ces défauts; à cela près, ce petit Ouvrage ne ſauroit être trop eſtimé pour la délicateſſe des penſées & l'élégance des expreſſions.

PORCHERES D'ARBAUD, [*François* DE] né en Provence, mort en Bourgogne en 1640.

Malherbe, en lui léguant la moitié de ſa Bibliotheque, ne put lui léguer la moindre partie de ſon génie. Quoique l'Eleve de ce fameux Poëte, ſes Vers ſont juſtement oubliés. On eſt aſſez conſtamment dans le cas de remarquer que les Eleves des Grands Maîtres ſont toujours, ou preſque toujours, des hommes médiocres. Il faut être capable du même eſſor qui les éleve au deſſus de la foule, pour pouvoir profiter de leurs leçons : l'éducation ne donne pas le talent, elle ne fait que le développer. Que penſer, après cela, des prétentions de quelques-uns de nos petits Ecrivains qui croient leur réputation ſoli-

dement établie, parce qu'ils auront appris leur *a b c* poétique à Geneve ou ailleurs?

Porcheres fit un *Sonnet ſur les yeux de la belle Gabrielle d'Eſtrées*, qui lui valut, dit-on, quatorze cents livres de penſion. C'étoit payer bien chérement quatorze mauvais Vers. Aujourd'hui nos mauvais Poëtes, ni même les bons ne ſont pas auſſi heureux.

PORÉE, [*Charles*] Jéſuite, né près de Caen en 1675, mort à Paris en 1741.

Il a la double gloire d'avoir enrichi les Lettres par ſes Productions & par les Eleves qu'il eut le talent de former. Ce célebre Profeſſeur de Rhétorique ſuccéda au P. *Jouvency*, qui ne pouvoit être mieux remplacé. Sa latinité eſt moins pure & moins élégante que celle de ſon prédéceſſeur; en revanche, il avoit plus d'eſprit, plus d'élévation, plus de fécondité, un ſtyle plus vif & ſur-tout plus nourri de penſées.

On a reproché au P. *Porée* des galliciſmes: ſeroit-ce parce que ſon latin eſt aiſé, coulant & trop intelligible? Et ne ſeroit-ce que par l'obſcurité qu'on pourroit prétendre à la gloire de bien écrire dans une Langue dont les plus célebres Ecrivains ont fait de la clarté leur objet principal? En cela le P. *Porée* n'a ſuivi que la regle preſcrite pour toute eſpece de compoſition.

Qu'importe que le tour d'une phraſe dans un Idiôme, reſſemble aux tours employés dans un autre Idiôme? L'inverſion ne conſtitue pas le génie d'une Langue, moins encore de la Latine, qui a une plus grande liberté à cet égard que toute autre. Les Ecrivains Latins s'abandonnoient chacun en leur maniere, en ne ſongeant qu'à rendre leur expreſſion juſte, nette, élégante & préciſe. C'eſt ce qu'a fait le P. *Porée*, qui a eu raiſon de préférer l'avantage de ſe faire entendre, au galimatias de pluſieurs modernes Latiniſtes, qui n'ont été eſtimées, que parce qu'on ne les entendoit pas.

Il n'eſt pas auſſi excuſable d'avoir trop prodigué les Antitheſes. La Langue Latine comporte, il eſt vrai, un peu plus cette figure que la nôtre; mais il eſt auſſi vrai de dire que la vigueur du raiſonnement, l'élévation des penſées, l'étendue de littérature, la ſolidité de morale, répandues dans tous ſes Diſcours, le diſpenſoient de ces petites reſſources pour plaire, inſtruire, intéreſſer. Malgré cela on peut le mettre au nombre des hommes eſtimés chez notre Nation & chez l'Etranger. On a gravé ſon portrait, avec ces mots d'autant plus glorieux à ſa mémoire, qu'ils ſont fondés ſur la vérité : *Pietate an ingenio, poeſi an eloquentiâ, modeſtiâ major an famâ?*

Il eut un frere qui ſe diſtingua dans l'Académie

de Caen, par plusieurs *Dissertations* & *Mémoires* intéressans, imprimés dans les Recueils de cette Académie.

PORTAL, [*Antoine*] Professeur de Médecine au Collége Royal, de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de la Société Royale de Montpellier, né à Gailhac en 1742.

Son nom est connu dans le Monde Littéraire par une *Histoire de l'Anatomie* en six volumes, qui a essuyé des critiques assez ameres. Malgré les attaques de ses Adversaires, on peut dire que cet Ouvrage est le plus méthodique, le plus utile & le plus complet qui ait encore paru sur cette matiere; il seroit beaucoup meilleur, si le style en étoit plus correct, plus égal & moins diffus. Cet Auteur paroîtra moins répréhensible, si l'on fait attention que le sujet qu'il a traité exigeoit moins que tout autre l'appareil du style & l'élégance des expressions.

POSTEL, [*Guillaume*] né à Baranton dans la Basse-Normandie, mort à Paris, âgé de 107 ans, en 1581, & non en 1582, comme l'ont assûré plusieurs Auteurs.

La mémoire prodigieuse de *Postel*, son érudition sans bornes, & ses aventures, sont à

préſent les ſeuls débris de ſa célébrité. Il eſt cependant un des Auteurs de ſon Siecle qui ont le plus contribué à étendre le goût des Lettres. *François I*, la Reine de Navarre, les Cardinaux de *Tournon*, de *Lorraine*, & d'*Armagnac*, le regardoient comme un prodige, & les prodiges devoient être moins rares dans un temps où l'ignorance diſpoſoit naturellement à l'admiration.

Poſtel ſe vantoit de pouvoir faire le tour du Monde ſans avoir beſoin d'Interprete : une pareille jactance ne peut qu'annoncer beaucoup de préſomption : ſes Contemporains eurent la bonté de le croire ſur ſa parole. L'affluence étoit ſi grande, quand il donnoit des leçons, qu'il étoit obligé de raſſembler ſes Auditeurs dans une cour, & de leur parler d'une fenêtre, les Salles du Collége n'étant pas capables de contenir tout ce monde.

Le plus eſtimé de ſes Ouvrages eſt celui qui a pour titre, *de orbis terræ concordia*. Le but qu'il s'y propoſe eſt de ramener tous les Peuples de l'Univers à la Religion Chrétienne, idée grande, mais auſſi chimérique que les projets du bon Abbé de *St. Pierre*. Cet Ouvrage devoit au moins garantir *Poſtel* de l'accuſation d'être l'Auteur du Livre *de tribus Impoſtoribus*, qui n'a jamais exiſté, comme l'a très bien prouvé M. de

la Monnoie. La honte de réaliſer ſon exiſtence, étoit réſervée à notre Siecle. Cet Ouvrage a ſoulevé quiconque n'a pas perdu toute étincelle de raiſon & d'humanité; on y combat juſqu'à l'exiſtence de l'Etre ſuprême. La Philoſophie elle-même s'eſt élevée contre, mais à ſa maniere. M. de *Voltaire*, qui a adreſſé une Epître à l'Auteur de cette infame Production, pour lui reprocher ſes excès, auroit dû ſe garantir lui-même de ceux dans leſquels il eſt tombé, & que ces beaux Vers, ſur la néceſſité d'un Dieu, ne ſont pas capables de lui faire pardonner.

C'eſt le ſacré lien de la Société,
Le premier fondement de la ſainte équité,
Le frein du ſcélérat, l'eſpérance du juſte.
Si les Cieux dépouillés de ſon empreinte auguſte,
Pouvoient ceſſer jamais de le manifeſter;
Si Dieu n'exiſtoit pas, il faudroit l'inventer.
Que les Sages l'annoncent, & que les Rois le craignent;
Rois, ſi vous m'opprimez, ſi vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur eſt au Ciel, apprenez à trembler.

Et véritablement, « un des plus grands avan-
» tages, un des plus touchans attributs de la Re-
» ligion, comme le dit M. *Linguet*, ce ſont les
» conſolations qu'elle préſente à tous les fideles,
» & contre les dégoûts de l'opulence, & contre
» les horreurs de la pauvreté, contre les fureurs

» des perſécutions, & contre les angoiſes même
» de la mort. Il le faut avouer, la plus ſublime
» Philoſophie eſt bien loin d'offrir à l'homme
» un pareil ſecours. En le courbant ſous le ſceptre
» de fer de la néceſſité, en promettant au trépas
» ſon être tout entier, l'incrédulité laiſſe le Rai-
» ſonneur en proie au déſeſpoir le plus affreux.
» Plus ce raiſonneur ſera juſte, honnête, ver-
» tueux, plus il aura à gémir de l'impunité des
» crimes qui l'environnent, des méchans qui l'ac-
» cablent, des iniquités dont il ſera la victime.
» Mais la foi ſoutient, au contraire, le courage
» des hommes pénétrés de ces vérités céleſtes.
» Elle les ranime, & s'ils ſont éprouvés dans
» cette vie par les afflictions qui l'empoiſonnent,
» rien n'altere du moins leur eſpérance, qui eſt,
» ſelon l'expreſſion des Livres ſaints, pleine d'im-
» mortalité : *Spes eorum immortalitatis plena.* »

POULCRE, [*François* LE] Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi *Charles IX*, né vers l'an 1545, au Mont de Marſan, petite ville de Gaſcogne, au Dioceſe d'Aire, mort vers l'an 1589.

On ne lit plus les volumes de Poéſie qu'il nous a laiſſés. Le plus ſupportable de ſes Ouvrages eſt une eſpece d'Hiſtoire en Vers, ou plutôt en rimes, diviſée en ſept Livres, que

l'Auteur appelle *honnêtes Loiſirs*. Ceux qui en auront aſſez pour la parcourir, y verront le détail de ſes Voyages, de ſes Amours, & des Guerres où il s'eſt trouvé. On ſent combien il faut ſe défier de ces ſortes de Mémoires.

POULE, [*Louis*] Abbé de Notre-Dame de Nogent, Prédicateur du Roi, né à Avignon en 1711.

Ce nom rappelle un des Orateurs de notre ſiecle qui ont couru avec le plus d'éclat la carriere des *Bourdaloue* & des *Maſſillon*. Mais ſes *Sermons*, qu'on vient de publier en deux volumes *in*-12, ſont bien loin de juſtifier & la brillante réputation qu'ils lui ont faite dans le débit, & les éloges que leur ont prodigués les Journaliſtes depuis qu'ils ſont imprimés. Nous conviendrons cependant qu'ils ne ſont pas ſans mérite ; ils annoncent une étude réfléchie de l'Ecriture & des Peres, la connoiſſance des hommes & des mœurs nationales, ſur-tout le talent de s'exprimer avec autant de correction que de nobleſſe & de facilité; nous ajouterons qu'ils ne ſont pas défigurés par ces raiſonnemens ſubtils ou entortillés, ces idées bizarres ou communes, ces tours pénibles, ces expreſſions recherchées qui caractériſent la plupart des Prédicateurs modernes : mais il faut avouer auſſi que ce n'eſt point aſſez pour ſoutenir

la

la réputation glorieuſe qu'ils lui avoient acquiſe la Chaire. Plus ambitieuſe de plaire à l'eſprit, dans que de toucher le cœur, ſon éloquence eſt plutôt celle d'un Ecrivain moraliſte & poli, que d'un Orateur Chrétien, pénétré des vérités qu'il prêche, & doué du talent d'en pénétrer les autres. Le but du Prédicateur eſt de perſuader, c'eſt-à-dire, de faire paſſer dans l'ame de ceux qui l'écoutent ou qui le liſent, les ſentimens qu'il a intérêt de leur communiquer. Pour y parvenir, il doit plaire, il doit prouver, il doit toucher; car il ne peut rien obtenir de l'Auditeur ou du Lecteur, que par l'art de s'attirer ſa bienveillance par la force des raiſons, & par le trouble où il le jette: le dernier point, le plus difficile ſans doute, mais le plus infaillible, & ſans lequel il n'y a point de véritable éloquence évangélique, eſt préciſément celui qui nous paroît manquer à M. l'Abbé *Poule*. Cet Orateur prouve aſſez bien les vérités qu'il avance, ſes raiſonnemens ſont aſſez ſuivis, ſes penſées aſſez ſouvent lumineuſes & toujours aſſez bien exprimées; mais il ne touche, il ne remue, il n'eſt vraiment éloquent que par intervalles, & les intervalles ſont très-longs, ſi ce n'eſt dans le Diſcours ſur l'*aumône*, où il ſe montre ſouvent ſenſible & pathétique, toujours noble & quelquefois ſublime. Dans ſes autres Diſcours, il parle rarement au cœur;

jamais ou preſque jamais de ces expreſſions vigoureuſes, de ces images frappantes, de ces traits hardis qui ſuppoſent une ame fortement pénétrée de ſon ſujet, & capable de maîtriſer les autres ames. Il a paru trop oublier que les hommes déférent moins à la raiſon qu'à leurs paſſions; que ce n'eſt qu'en agitant leur cœur, qu'on parvient à les dominer; que l'homme éloquent n'eſt pas celui qui raiſonne avec juſteſſe, mais celui qui rend avec énergie ce qu'il ſent avec vivacité; celui qui nous échauffe par la chaleur du ſentiment & de l'imagination, non celui qui nous inſtruit & nous éclaire par la lumiere & la vérité de ſes raiſonnemens. D'ailleurs, le ſtyle de M. l'Abbé *Poule* n'eſt pas aſſez oratoire; il eſt vif, mais trop haché, trop découſu; ſes Périodes ſont preſque toujours coupées de la même maniere, ce qui rend la lecture de ſes Sermons monotone & même fatigante.

Au reſte, ſi nous jugeons cet Orateur avec ſévérité, c'eſt pour préſerver de ſes défauts un de ſes Eleves, qui ſemble l'avoir pris pour modele dans ſa compoſition, & dont les talens, mieux dirigés, nous paroiſſent propres à le ſurpaſſer. C'eſt de M. l'Abbé *Boulogne*, ſon Compatriote, que nous voulons parler. A peine âgé de vingt-ſix ans, cet Eccléſiaſtique a déjà rempli avec diſtinction pluſieurs Chaires de la Capitale;

& à juger de ſes lumieres & de ſon talent, par deux de ſes Diſcours, dont il nous a procuré la lecture, nous pouvons aſſurer qu'il égaleroit déjà les plus célebres Orateurs évangéliques de ce Siecle, ſi ſon ſtyle, toujours fort de choſes & de couleur, étoit plus nombreux & moins ſurchargé d'antitheſes. Ses périodes ne ſont point mutilées, découſues, hachées comme celles de M. l'Abbé *Poule ;* mais les inciſes en ſont trop ſymmétriques, ce qui donne à ſon élocution, d'ailleurs riche, noble & énergique, un air maniéré qui la dépare ; défaut de jeuneſſe dont il ſera facile à M. l'Abbé *Boulogne* de ſe corriger.

Ce défaut ſe fait ſur-tout ſentir dans un de ſes Diſcours couronné par l'Académie des Belles-Lettres de Montauban en 1772, c'eſt-à-dire dans la premiere jeuneſſe de l'Auteur. A cela près, la Religion y eſt vengée avec autant de force que d'élégance des attentats de la nouvelle philoſophie. L'Orateur nous la montre comme le lien le plus précieux de la Société, la baſe la plus ſolide des Etats, le plus ſûr garant de la probité, & le grand beſoin de l'univers. Il y déplore éloquemment les funeſtes progrès de l'incrédulité, en nous dépeignant & le danger de ſes maximes, & l'impuiſſance de ſes reſſources, & le menſonge de ſes vertus. Nous ne ſaurions trop louer M. l'Abbé de *Boulogne* d'avoir conſacré

le premier eſſai de ſa plume à une cauſe auſſi digne de ſes talens que de ſon zele. Nous l'invitons à tenter de nouveaux efforts, & à ſe livrer tout entier à la défenſe de la Religion trop négligée, nous le diſons avec douleur, par les Orateurs évangeliques.

PRADON, [*Nicolas*] né à Rouen, mort à Paris en 1698.

Madame de *Sévigné*, Madame *Deshoulieres*; *S. Evremont*, le Duc de *Nevers*, &c. ont fait tort à leur réputation, en s'efforçant d'élever ce Poëte médiocre au deſſus de ce qu'il valoit. Ils purent bien comparer ſa *Phédre* à celle de *Racine*, faire des Sonnets, débiter des Plaiſanteries, cabaler dans les Sociétés de leur temps, reſſource ordinaire des Préſidens & Préſidentes des Bureaux d'eſprit; le pauvre *Pradon* n'y gagna que du ridicule. Son mérite étoit trop foible pour ſe ſoutenir contre l'éclat du Génie même. Le Public, toujours Juge équitable, quoique très-peu attentif à ſe défier des préjugés, revint enfin à admirer ce qui eſt vraiment admirable, & réprouva l'Idole abſurde qu'on lui avoit préſentée.

On peut juger, par cet exemple, combien les réputations factices ſont inconſtantes dans leur durée.

Pradon perdit, par le faux enthouſiaſme de ſes Prôneurs, le droit qu'il pouvoit avoir à l'eſtime pour quelques-unes de ſes bonnes Productions. *Tamerlan* & *Régulus*, deux de ſes Tragédies qu'on jouoit encore il n'y a pas longtemps, ſont de beaucoup ſupérieures aux Pieces des *Pradons* de notre Siecle. Le *Régulus* de M. *Dorat* n'eſt pas capable de faire oublier le ſien. Un peu plus de verſification que *Pradon*, & après cela, une intrigue mal conduite, des caracteres mal deſſinés, le coſtume mal obſervé, ne ſauroient juſtifier l'indulgence du Spectateur, qui a laiſſé parvenir cette Piece juſqu'à la quatorzieme repréſentation.

Pradon avoit ſur-tout des talens pour la Poéſie légere, & ſavoit y répandre de la fineſſe & du ſentiment. On a retenu pluſieurs de ſes Madrigaux, un entr'autres, adreſſé à Mlle *Bernard* qu'il aimoit, & qui ne lui répondoit que par des plaiſanteries : *Vous n'écrivez que pour écrire, &c.*

PRÉMONTVAL, [*André-Pierre* LE GUAI DE] de l'Académie des Sciences de Berlin, né à Charenton en 1716, mort à Berlin en 1767, a écrit ſur les Mathématiques, la Métaphyſique, la Morale, la Critique, la Religion. Ses Ouvrages ſont peu connus en France, & on n'y perd pas beaucoup.

M. d'*Alembert* ſouhaite à chaque Siecle, on ne ſait trop pourquoi, un *Diogène*, mais plus retenu, plus ſage, plus décent que le Cynique d'Athènes. D'après ce vœu, M. de *Prémontval* a compoſé un Livre intitulé, *le Diogène de d'Alembert*, où l'eſprit d'indépendance, la haine des hommes, l'impiété la plus décidée, forment un délire perpétuel. L'Auteur des *Mélanges* ne prétendoit pas, ſans doute, faire naître dans la République des Lettres un Ouvrage auſſi ridicule & une Philoſophie auſſi abſurde. Il faut croire que l'Ecrivain Germanique n'a écouté que ſon caractere, très-philoſophique, à la vérité, par un amour-propre impitoyable envers les autres, & très-indulgent envers lui-même.

PRÉVOT D'EXILES, [*Antoine-François*] Aumônier & Secrétaire du Prince de *Conti*, né à Heſdin en Artois, en 1697, mort à Paris en 1763.

Avec les talens les plus heureux pour écrire, il s'eſt attaché à un genre qui paroît infiniment au deſſous de ſon mérite. Quoique ſes Romans ſoient bien ſupérieurs à ces Productions extravagantes, fades, frivoles, licencieuſes, qui ont infecté notre Littérature, depuis *Amadis des Gaules*, juſqu'à *Angola*, ou aux *Bijoux indiſcrets*, ſa plume pouvoit s'élever à des Productions plus dignes d'elle.

Si quelque choſe pouvoit juſtifier M. l'Abbé *Prévot*, de s'être abaiſſé à des Ouvrages, qui, pour le plus grand nombre, captivent l'imagination, pour l'égarer ; parlent à l'eſprit ſans le rendre plus éclairé ; agitent le cœur, ſans le corriger & le former ; ce ſeroit l'art ſingulier, l'imagination vive & féconde, le ſentiment tendre & profond, la touche mâle & vigoureuſe qui dominent avec tant de richeſſe dans tout ce qu'il a écrit. Il ne falloit rien moins que le talent de captiver, d'émouvoir, d'attendrir, porté au plus haut degré, pour rendre la lecture de ſes Romans auſſi attachante qu'elle l'eſt pour le commun des Lecteurs, & ſur-tout pour les jeunes gens. Son cœur infiniment ſenſible lui fourniſſoit ſans doute ces traits qui donnent tant de vigueur à ſes divers Perſonnages, & produiſent ce pathétique, dont l'effet eſt toujours aſſuré. Perſonne n'a ſu mieux aiguiſer le ſentiment par des Réflexions fines & délicates, par une Morale utile & par l'adreſſe de la faire naître des circonſtances, toutes les fois qu'il ne s'abandonne pas trop à l'envie de moraliſer, qui paroît avoir été ſon foible dominant. On a remarqué, avec raiſon, qu'il s'étoit trop laiſſé aller aux impreſſions d'une mélancolie ſombre, qui rembrunit ſes tableaux, donne à ſes Héros un air ſarouche, diminue enfin l'intérêt, à force de vouloir le preſſer & l'étendre.

Il eſt, en toutes choſes, & ſur-tout en matiere de ſentiment, une ſobriété à obſerver. Le *ſi vis me flere, dolendum eſt* d'*Horace*, n'eſt jamais ſi heureuſement mis en uſage, que quand il l'eſt avec modération. L'ame veut être remuée, & non pas déchirée; on ceſſe de plaindre, lorſque l'attendriſſement fatigue, ce qui arrive ſouvent dans les Romans de M. l'Abbé *Prévôt*.

Il a encore le défaut de pouſſer pluſieurs événemens au delà de toute vraiſemblance, & même contre toute vraiſemblance, moyen infaillible d'affoiblir l'intérêt.

On peut aſſûrer néanmoins que les *Mémoires d'un Homme de qualité*, l'*Hiſtoire de Cléveland*, le *Doyen de Killerine*, ſeront toujours regardés, par les Connoiſſeurs, comme les fruits d'une imagination étonnante par la diverſité des Tableaux qu'elle y préſente, par les contraſtes qu'elle y ménage, par la chaleur qu'elle y ſouffle, par les paſſions qu'elle y remue, & par les mouvemens que ces paſſions produiſent. Tous ces divers caracteres ſe trouvent éminemment réunis dans celui des Ouvrages de cet Auteur, qui annonce le plus de génie & le moins de ſageſſe. Il eſt aiſé de deviner que nous voulons parler de la fameuſe *Hiſtoire du Chevalier des Grieux & de Manon Leſcaut*. Tout Lecteur honnête & judicieux ne peut qu'être affligé de voir pro-

diguer tant de richeſſes, pour donner au vice des couleurs capables de l'excuſer, & de forcer à le plaindre, malgré les réclamations de la vertu. En vain M. l'Abbé *Prévot* s'efforce de corriger, par la morale, ce que les faits offrent de dangereux : toutes les fois que le crime ſera mis en action, les maximes vertueuſes ſeront froides & inutiles.

N'eût-il pas mieux valu qu'il eût exercé ſa plume ſur des matieres plus utiles ? *Le Pour & le Contre*, le *Journal Etranger* auquel il a travaillé, donnent une idée aſſez favorable de ſes talens, en matiere de ſaine & belle Littérature, pour faire croire qu'il eût pu honorer les Lettres, ſans avoir aucun reproche à redouter pour ſa gloire. L'*Hiſtoire générale des Voyages* prouve encore qu'il étoit capable de concevoir des projets avantageux, & de les remplir avec ſuccès. Quoique cet Ouvrage ne ſoit pas exécuté avec tout le ſoin, tout le diſcernement, & toute la préciſion qu'il exigeoit, une ſeconde Edition, corrigée & réduite par l'Auteur, auroit pu lui procurer l'honneur d'avoir véritablement travaillé à l'utilité du Public, en les préſentant, en corps d'Hiſtoire, ce qui ne ſe trouvoit auparavant que dans les Rélations éparſes de divers Ecrivains tant Nationaux qu'Etrangers.

PRINCE DE BEAUMONT, [*N.* Madame LE] née à Rouen en 1711.

De petits Ouvrages & de très-grands ſuccès; telle a été la deſtinée de cette femme eſtimable, dont les travaux méritent autant d'éloges que de reconnoiſſance. On a traduit dans preſque toute l'Europe la plus grande partie de ſes Livres, parce que l'utilité eſt le plus puiſſant reſſort pour réunir tous les ſuffrages. Madame *le Prince de Beaumont* y a d'autant plus de droit, que, ſans aucune prétention, elle offre à la jeuneſſe de quoi s'inſtruire, s'amuſer & ſe former. Ses divers *Magaſins* ſont des ſources fécondes d'où la Religion, l'Hiſtoire, la Morale, les premiers élémens des Sciences, coulent comme d'eux-mêmes, & s'inſinuent ſans effort dans l'eſprit & dans le cœur des jeunes perſonnes les moins attentives & les plus diſſipées. Elle a ſur-tout l'art de placer l'érudition commune à propos, & de mettre en action, dans des Fables ou des Hiſtoriettes, des principes clairs & de ſages leçons.

On ne ſauroit trop applaudir à des motifs ſi propres à faire rougir nos prétendus grands Ecrivains, qui ont ſi indignement ſacrifié la Religion & les mœurs au deſir de ſe faire un nom. Il y aura toujours une très-grande différence entre les honneurs décernés par une poſtérité ſage aux

plumes vertueuſes, conſacrées à l'amour du bien général, ſur-tout dans une partie auſſi eſſentielle que l'éducation de la jeuneſſe, & l'atroce célébrité de tant de Productions funeſtes que le vain appareil du talent ne ſera jamais capable de ſauver de l'indignation des ſiecles moins corrompus que le nôtre.

Outre le *Magaſin des Enfans*, ceux des *Adoleſcentes*, *des Pauvres*, Madame *le Prince de Beaumont* a donné encore d'autres Ouvrages, comme les *Lettres de Madame du Montier*, *les Principes de l'Hiſtoire Sainte*, *une Inſtruction pour les jeunes Dames qui entrent dans le monde & ſe marient*, les *Mémoires de Madame la Baronne de Batteville*, &c. Productions toujours marquées au même coin de raiſon, de lumiere & d'utilité.

PRIVAT DE FONTANILLES, né à Taraſcon, publia, en 1750, un Poëme Epique en dix Chants, ſous le nom de *Malthe ou l'Iſle Adam*, dont la Religion eſt l'action principale. Le ſujet en eſt intéreſſant, le plan régulier, les épiſodes ſont bien amenés, les moralités naiſſent du ſujet, les comparaiſons ſont juſtes, les images ſouvent heureuſes; malgré cela, le défaut de chaleur, d'élégance, de correction, un grand nombre de Vers foibles, durs, proſaïques, la monotonie

qui regne dans les couleurs, la ſéchereſſe du pinceau, les fautes contre la Langue & contre le goût, font que ce Poëme n'eſt pas plus lu que le *Childebrand* de *Sainte-Garde*, *la Pucelle* de *Chapelain*, le *Saint Louis* du P. *le Moine*, le *Moïſe ſauvé* de *Saint Armand*, l'*Alaric* de *Scudéry*, le *Clovis* de *St. Didier*, & l'*Illiade* de *Lamotte*; tant il eſt vrai qu'en matiere de Poëme Epique, tout dépend de l'exécution ! Ce n'eſt pas aſſez d'inventer, de diſpoſer, il faut encore ſavoir exprimer d'une maniere intéreſſante; talent ſans lequel les diſgraces ſont toujours aſſûrées.

PUISIEUX, [*Philippe-Florant* DE] Avocat au Parlement de Paris, né à Meaux en 1713, mort à Paris en 1772.

Une vingtaine d'Ouvrages traduits de l'Anglois n'ont pas été capables de lui faire une réputation. Peut-être a-t-il mal choiſi ſes Originaux. Peut-être ſes Originaux ont-ils trouvé un mauvais Traducteur ?

PUISIEUX, [*Madelaine* DARSANT DE] femme du précédent, née à Paris, n'a pas traduit comme ſon mari, mais n'a pas eu auſſi le bonheur de faire des Ouvrages qu'on puiſſe traduire. Ils conſiſtent pour la plupart dans des Romans dont le défaut principal eſt d'inſpirer

un ennui qu'on ne va pas ordinairement chercher dans ces ſortes d'Ecrits ; auſſi ne lit-on plus les ſiens. Celui qui eſt intitulé, *Zamor & Almazine*, ou *l'Inutilité de l'eſprit & du bon ſens*, prouve tout au plus que l'Auteur manque de ces deux qualités, dont la premiere eſt pourtant indiſpenſable, quand on veut amuſer & inſtruire, & dont la ſeconde doit empêcher d'écrire, quand on ne ſait être agréable ni inſtructif. Prétendre égayer un Lecteur, en faiſant dire par un Sultan à ſon premier Miniſtre : *Taiſez-vous, Viſir, vous raiſonnez comme un Abbé*, & en faiſant répondre au Viſir : *Votre Hauteſſe me fait trop d'honneur ;* peindre une Reine, en lui donnant des *yeux qui ne finiſſoient pas*, des yeux *chargés de tendreſſe*, des *éternels bras dont elle ne ſavoit que faire ;* ajouter à cela des gentilleſſes que la plume d'une femme ne devroit jamais laiſſer échapper ; c'eſt manquer tout-à-la-fois au coſtume, à la Langue & à la décence.

Madame de *Puiſieux* a compoſé un Livre de *Caracteres*, où M. *Paliſſot* prétend qu'elle n'eût pas dû oublier celui de *la Femme Bel-Eſprit*. Nous ajoutons qu'elle a fait encore un Livre de *Conſeils*, où celui de ſe guérir de la démangeaiſon d'écrire auroit pu trouver place.

PUI, [*Pierre* DU] Conſeiller au Parlement & Garde de la Bibliotheque du Roi, né à Paris en 1578, mort en 1651.

Ses travaux & ſes recherches ſur l'Hiſtoire de France en ont épargné à ceux qui ont écrit notre Hiſtoire. Les Savans eſtiment encore ſon *Traité de la Loi Salique*, celui *des Régences & Majorités des Rois de France*, & ſon *Hiſtoire des Templiers.*

Cet Auteur ſe rendit utile à l'Etat par ſes grandes connoiſſances, & ſe ſignala dans l'emploi de Garde de la Bibliotheque du Roi, par l'intérêt qu'il prenoit aux Gens de Lettres, auxquels il ſe faiſoit un plaiſir de communiquer les Livres & les Manuſcrits dont ils avoient beſoin. Cet éloge eſt également dû à M. *Capperonnier*, qui remplit aujourd'hui cette même Charge, qu'on ne donne qu'à des perſonnes d'un vrai mérite.

Q

QUERLON, [*Anne-Marie* MEUSNIER DE] né à Nantes en 17..

Il a cultivé les Arts, l'Erudition, les Lettres, & l'on peut ajouter que ce n'eſt pas ſans ſuccès : dans chacune des parties où il s'eſt exercé, il s'eſt montré plein de ſagacité, de diſcernement & de goût. On a de lui des Romans moins fades & moins ennuyeux que la plupart de nos Productions en ce genre, preſque toujours enfantées par l'oiſiveté ou la fureur de moraliſer. Il a fait également paroître de l'eſprit & de la légéreté dans quelques Ecrits polémiques, traités ſelon les regles d'une critique auſſi juſte que ſaine. Ses Traductions ſont fidelles & élégantes, ſurtout celle du Poëme de la *Peinture*, par M. l'Abbé de *Marſy*, dans laquelle il a ſaiſi & très-bien rendu l'eſprit de l'Original. Dans ſes Notes ſur *Lucrece* & ſur *Phédre*, il a eu l'art de tirer habilement parti de ſes recherches ou de celles des autres, & de les dégager du ton de pédantiſme qui accompagne ordinairement les Commentaires. Enfin, après avoir travaillé à différens Journaux, il a rédigé, pendant pluſieurs années, celui qui a pour titre : *Annonces & affiches*

de Province, dont la rédaction eſt aujourd'hui confiée à M. l'Abbé de *Fontenai*. Cette Feuille périodique eſt très-répandue. Malgré ſa briéveté, elle a le mérite d'offrir des analyſes exactes & très-capables de donner une idée des Ouvrages qu'on y annonce. Quelquefois l'Auteur en fait ſentir les beautés & les défauts; mais ce n'eſt pas toujours avec cette habile préciſion qu'on admiroit dans les jugemens de ſon prédéceſſeur. Le ſtyle de celui-ci eſt aiſé, nombreux, plein de goût, propre enfin à ſervir de modele ou de damnation à certains *Ariſtarques* qui s'érigent en Cenſeurs des Productions d'autrui, ſans s'appercevoir que rien n'eſt d'abord plus digne de cenſure que leurs propres Productions.

QUESNAY, [*François*] premier Médecin ordinaire du Roi, de l'Académie des Sciences, de celle de Londres, de Lyon, &c., né à Merey, près de Montfort-l'Amaury, en 1694, mort à Verſailles en 1774.

N'eût-il fait que la belle Préface du premier volume des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, ſon nom mériteroit d'être placé à côté de celui de nos habiles Littérateurs. Les perſonnes qui ont lu ſon *Eſſai phyſique ſur l'économie animale*, conçoivent encore une meilleure idée de ſes talens. Dans cet Ouvrage, il ſe montre comme profond Moraliſte & excellent

Phyſicien. Ceux qui veulent connoître l'origine des paſſions animales, leurs progrès, leurs développemens, leurs excès & leur contrepoiſon, y trouveront une ſagacité ſinguliere, qui ſatisfait l'eſprit, quoique les idées peut-être n'en ſoient pas toujours de la derniere évidence. Mais ſi M. *Queſnay* a pu ſe tromper quelquefois, perſonne ne paroît plus fait pour atteindre à la vérité, & ſes mépriſes ſont de l'eſpece de celles qui échappent aux lumieres les plus étendues.

Nous ne parlons pas de ſes Ouvrages de Médecine; ils ne ſont point de notre reſſort. Nous ajouterons ſeulement qu'il a compoſé pluſieurs articles de l'Encyclopédie, qui font deſirer qu'on ſe fût toujours adreſſé à des Coopérateurs d'un mérite égal au ſien.

QUESTANT, [*N.*] né en 17.. Sa célébrité s'eſt bornée à l'Opéra comique. On ſait que *le Maréchal-Ferrant* & *le Maître en Droit* ont eu quelques ſuccès, foible avantage aux yeux du vrai talent, qui dédaigne de telles Productions, ou qui les éleve au-deſſus de leur petite ſphere, quand il ſe mêle de les traiter. Ce qu'il y a d'eſtimable dans les Pieces de M. *Queſtant*, c'eſt que la gaieté s'y montre autant qu'elle peut, & que la Philoſophie n'y paroît jamais.

QUILLET, [*Claude*] né à Chinon en Touraine en 1602, mort à Paris en 1661.

D'abord Médecin, enſuite Abbé, puis Littérateur ; il dût à cette derniere qualité une Place de Secrétaire d'Ambaſſade à Rome, ſous le Maréchal d'*Eſtrées*. De retour d'Italie, il compoſa un Poëme Latin, dont le titre ſeul paroîtra ſingulier, autant que les préceptes en ſont chimériques & peu sûrs. Il eſt intitulé *Callipædia*, c'eſt à-dire, *l'Art de faire de beaux Garçons*. On ſera moins étonné du titre de l'Ouvrage, que d'apprendre que le Cardinal *Mazarin* voulut bien en accepter la Dédicace. Il donna même un Abbaye à l'Auteur, qui retrancha, dans une ſeconde Edition, les traits ſatyriques inſérés dans la premiere contre ce Miniſtre.

Pour revenir à cette étrange *Callipédie*, on peut dire que ce ſujet bizarre eſt traité d'une maniere très-agréable. Le plan en eſt très-bien diſtribué, la Fable y eſt employée d'une façon heureuſe, les épiſodes y ſont variés & amenés avec art ; la verſification en eſt brillante & facile. Tout ce qu'on peut blâmer dans ce Poëme, ce ſont des Peintures trop libres, que le ſujet amenoit de lui-même, une crédulité abſurde ſur l'influence des Aſtres, & quelques incorrections de ſtyle que la gêne du metre ſemble avoir occa-

ſionnées. A ces défauts près, qui ne ſont pas excuſables, on reconnoît dans ce Poëme quelques empreintes du goût de *Virgile*, & de la maniere de *Lucrece*. Le début eſt à-peu-près ſemblable à celui des Géorgiques; l'imitation de ce début eſt même trop ſervile. Il eſt permis, ſans doute, de ſe nourrir du génie des Anciens; mais il faut faire en ſorte de pouvoir dire avec *Lafontaine*,

Mon imitation n'eſt point un eſclavage.

QUINAULT, [*Philippe*] Auditeur en la Chambre des Comptes, de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1635, mort en 1688.

Si ſes talens poétiques ne peuvent être comparés à ceux des *Corneilles*, des *Racines*, des *Moliere*, des *Lafontaine*, des *Boileau*, *&c.* Il peut du moins être regardé comme le Créateur des Tragédies lyriques, parmi nous, & comme le meilleur modele de ce genre de Poéſie. Perſonne ne lui avoit ſervi de guide, & perſonne ne l'a égalé depuis. Nous euſſions pu, il eſt vrai, nous paſſer de cette ſorte de Drames qui offrent tout aux ſens & preſque rien à l'eſprit & à la raiſon; mais la difficulté d'y réuſſir n'en ſuppoſe pas moins de génie, quand l'Auteur y a excellé ſans aucun ſecours. Auſſi nous ne craignons pas de donner à *Quinault* une place

parmi les Poëtes qui ont illuſtré le Siecle de *Louis XIV.*

Son talent principal a été de combiner ſes Pieces de telle ſorte, que la fable du Poëme, la diſpoſition des Scenes, l'intérêt des perſonnages, l'appareil du Spectacle, ſe développent ſans effort & ſans aucune eſpece de confuſion. Le merveilleux y produit ſur-tout un effet qui étonne & flatte l'imagination, ſans la contraindre & la fatiguer, parce que le Poëte a ſu le tirer du fonds du ſujet, & en faire uſage avec diſcernement & ſobriété.

On a reproché à ſa verſification trop de molleſſe, ſans faire attention qu'une verſification ſerrée & énergique auroit été déplacée dans des Drames, dont les ſentimens tendres & efféminés font le charme principal. Il eſt donc plus coupable, à cet égard, aux yeux de la Morale, qu'aux yeux de la Poéſie. D'ailleurs, il ſavoit s'élever, quand les circonſtances & les caracteres exigeoient plus de force & d'élévation. Le Couplet de l'Opéra de *Proſerpine*, qui commence par ces mots :

Les ſuperbes Géans armés contre les Dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante, &c.

n'eſt certainement pas foible, non plus que cet autre dans la bouche de *Médée.*

Sortez, ombres, sortez de la nuit éternelle,
Voyez le jour pour le troubler;
Que l'affreux désespoir, que la rage cruelle,
Prennent soin de vous rassembler:
Avancez, malheureux coupables,
Soyez aujourd'hui déchaînés,
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyez pas seuls misérables.
Ma Rivale m'expose à des maux effroyables:
Qu'elle ait part aux tourmens qui vous sont destinés!
Non, les enfers impitoyables
Ne pourront inventer des horreurs comparables
Aux tourmens qu'elle m'a donnés.
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyons pas seuls misérables *.

Nous bornons là nos citations, en assurant qu'il seroit aisé d'en trouver quantité d'autres dans les Opéra de *Roland*, d'*Armide*, de *Persée*, *&c.*

---

* » Ce Couplet vaut mieux peut-être, dit M. de *Vol-*
» *taire*, que toute la *Médée* de *Séneque*, de *Corneille* &
» de *Longepierre*, parce qu'il est fort & naturel, harmo-
» nieux & sublime. « Ce jugement fait voir que M. de *Voltaire* n'est pas plus infaillible ni plus juste dans ses éloges que dans ses critiques. Comment peut-on mettre treize Vers, nous ne disons pas au-dessus, mais en comparaison de trois Pieces, dont une est restée au Théatre, où elle fait plaisir, & dont les deux autres annoncent plus de talent pour la Poésie en général que le meilleur Opéra de *Quinault*.

Un défaut plus réel de *Quinault*, eſt d'être proſaïque. A force de tendre au naturel, il tombe dans une ſimplicité froide ou rampante. Le naturel, il eſt vrai, s'énonce ſans effort, quand l'eſprit & le cœur, qui le produiſent par leur accord, ſont profondément pénétrés; mais il n'exclut ni la nobleſſe, ni l'élévation, ni le choix des expreſſions, ni la fineſſe, ni l'élégance des tours. Tout dépend des vrais talens qui le produiſent, & de l'art qui ſait l'embellir. Le morceau que nous venons de citer, n'en ſeroit que plus frappant, s'il étoit auſſi animé par la Poéſie, qui l'eſt par la paſſion.

Quinault s'eſt auſſi exercé dans la Tragédie & dans la Comédie : c'eſt même par-là qu'il avoit commencé d'eſſayer ſes talens ; mais ſes Tragédies ſont foibles, romaneſques ; & de toutes ſes Comédies, on n'eſtime guere que la *Mere coquette*, qui effectivement eſt une bonne Piece d'intrigue, & une des plus anciennes qui ſoient ſur le Théatre.

Au reſte, les détracteurs de *Boileau* lui font un crime des traits qu'il s'eſt permis contre ce Poëte, comme s'ils pouvoient ignorer que *Boileau* n'avoit en vue (ainſi qu'il eſt aiſé de s'en convaincre par les Notes de ſon Commentateur) que les Tragédies non lyriques de *Quinault*, qui en effet ſont médiocres. Quand il ſeroit vrai que

notre *Horace* ſe fût élevé contre ſes Poëmes, pourroit-on diſconvenir qu'il y a dans l'Opéra, comme le remarque très-bien un Ecrivain de nos jours, « un vice radical qui a ſuffi pour in-
» diſpoſer contre lui les meilleurs Eſprits, tels
» que *Boileau*, *Racine*, *Lafontaine*, *Rouſſeau*,
» *la Bruyere*, &c. Tous ces Grands Hommes
» qui avoient bien acquis le droit d'être diffi-
» ciles, ne pouvoient tolérer que l'on mît au
» rang des chef-d'œuvres, des Poëmes ordinai-
» rement dépourvus de vraiſemblance, libres des
» trois unités, & dans leſquels preſque toutes
» les regles de l'art ſont néceſſairement violées.
» Ce ſpectacle ſi pompeux, ſi varié, ne préſentoit
» ſouvent à leurs yeux qu'un magnifique ennui.
» Et véritablement, ſans être taxé de trop de
» rigueur, on peut dire, de l'aveu du goût, que
» le meilleur des Opéra ne ſera jamais un excel-
» lent Ouvrage. Nous croyons cependant que ce
» ſpectacle eſt convenable pour de grandes fêtes,
» & qu'il eſt même ſuſceptible de beautés parti-
» culieres dont aucun Ecrivain n'a mieux ſenti
» que *Quinault* toutes les eſpeces différentes;
» mais, nous le répétons, il ne faut pas s'étonner
» que *Boileau*, ſi exact, ſi ſévere dans ſes Pro-
» ductions, & qu'une étude continuelle des An-
» ciens avoit accoutumé à leur caractere de beautés
» mâles & nerveuſes, ne pût ſe familiariſer avec

» une poéſie preſque toujours dénuée d'images » & de métaphores hardies. D'après cette ma- » niere auſtere de penſer, que lui donnoit le ſen- » timent de ſa propre force, il avoit de la peine » à regarder *Quinault* comme un grand Poëte, » & en cela il étoit conſéquent *. « D'ailleurs, *Boileau*, nous le répétons, n'avoit en vue que les Tragédies de *Quinault*, & rendoit juſtice à ſes autres Ouvrages, comme il s'en explique lui-même dans une de ſes Préfaces. » En attaquant » (dit-il) dans mes Satyres les défauts de » quantité d'Ecrivains de notre ſiecle, je n'ai » pas prétendu pour cela ôter à ces Ecrivains » le mérite qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai » pas prétendu, dis-je, par exemple, qu'il n'y » eût point d'eſprit ni d'agrément dans les Ou- » vrages de M. *Quinault*, quoique ſi éloignés de » la perfection.... J'ajouterai même que, dans le » temps où j'écrivois contre lui, nous étions » tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait » alors beaucoup d'Ouvrages qui lui ont acquis » dans la ſuite une juſte réputation **. «

Obſervons, en finiſſant cet article, que *Quinault* ne fut pas moins eſtimable par ſes mœurs

---

* *La Dunciade, Poëme, tom.* 2.

** *Préface des Œuvres de Boileau*, éditions de 1637 & de 1694.

que

que par ſes talens. Dans l'âge des paſſions, & favorablement accueilli du Parterre, ce Poëte eut le courage de penſer que le talent d'amuſer ne diſpenſoit point de celui d'être utile ; que les Muſes pouvoient délaſſer, mais non occuper l'homme ſociable, & que, ſi ſon penchant l'entraînoit à faire des Vers, ſa probité lui ordonnoit d'avoir un état. Quelle leçon, s'écrie à ce ſujet un de ſes Panégyriſtes *, pour nos jeunes Métromanes, qui la plupart *prennent pour génie une vaine ardeur de rimer*, s'imaginent follement remplir par-là le poſte que leur marqua la Nature dans la grande Société ! *Quinault*, dont on a quinze ou ſeize tant Tragédies que Comédies, & treize Opéra, continua juſqu'à ſa mort, avec une régularité ſcrupuleuſe & un courage inoui, les fonctions monotones de ſa Charge d'Auditeur

* M. l'Abbé *Genay*, Avocat en Parlement, Littérateur eſtimable à qui nous aurions conſacré avec plaiſir un article dans cet Ouvrage, ſi ſa modeſtie ne l'avoit empêché juſqu'à préſent de livrer au grand jour de l'impreſſion pluſieurs excellens morceaux de Littérature, qui ne ſont connus que de ſes amis. Il a prononcé l'*Eloge de Quinault*, le premier Juillet de cette année, après la réception du Docteur *Franklin*, dans une Société de Gens de Lettres, connue ſous le nom de *Loge des Neuf Sœurs*, qui s'aſſemble tous les ans pour célébrer un des Grands Hommes qui ont honoré la France par leurs talens.

des Comptes, comme s'il n'eût jamais connu d'occupation plus intéreſſante pour ſon eſprit & pour ſon cœur ; effet admirable & cependant naturel de cet amour du devoir, la baſe de toute ſociété, l'idole de nos bons aïeux, & que, pour le malheur de notre âge, a éteint dans preſque tous les cœurs l'eſprit de ſyſtême & d'égoïſme, digne fruit des triſtes lumieres de la moderne Philoſophie.

RABELAIS, [*François*] Cordelier, puis Bénédictin, puis Chanoine, enſuite Médecin, & enfin Curé de Meudon, né à Chinon en 1483, mort en 1553.

On ſeroit d'abord tenté de croire que ſa réputation eſt plutôt l'effet du caprice de l'eſprit humain, que celui d'un mérite réel. Il eſt cependant peu d'Auteurs qui aient conſervé une célébrité plus marquée que la ſienne. *Lafontaine*, *J. B. Rouſſeau*, pluſieurs bons Eſprits, ont eu pour lui un goût particulier. Mais comment avec une maniere de s'exprimer preſque toujours inſipide, groſſiere, dégoûtante, inintelligible, *Rabelais* a-t-il pu paſſer pour un Ecrivain ingénieux, plaiſant, agréable, & rempli d'alluſions auſſi fines que profondes ? La premiere raiſon qui ſe préſente, eſt que ſon Ouvrage dut la plus grande partie de ſon ſuccès aux anathêmes de la Sorbonne & du Parlement qui le proſcrivirent, à cauſe des obſcénités qui y ſont répandues ; on peut dire enſuite, que les traits ſatyriques lancés contre les Moines, ne contribuerent pas peu à le mettre en vogue ; ajoutons

que les Hérétiques de ſon temps s'empreſſerent de combler de louanges un Ecrivain qui ſembloit s'accorder avec leurs ſentimens, du côté de la phrénéſie à tout blâmer & à ſe moquer de tout. On étoit alors ſi peut accoutumé à voir tourner en ridicule les objets les plus graves, à trouver dans les Livres de Satyres auſſi mordantes & auſſi libres, des entretiens auſſi licencieux & auſſi orduriers; que la hardieſſe qui enfanta cette ſinguliere & extravagante Production, en groſſit le mérite aux yeux même de ceux qui l'euſſent condamnée avec ſévérité, en conſervant leur ſang froid.

Ce coup d'œil ſuffit d'abord pour expliquer le principe de la célébrité de l'Hiſtoire de *Pantagruel* & de *Gargantua*.

Nous n'ignorons pas que les Admirateurs de *Rabelais* ont prétendu excuſer le défaut de plan, de méthode, de ſuite, de raiſon qui choque dans tout ſon Livre, en croyant trouver dans ſes peintures une cenſure allégorique des mœurs, des uſages & des ridicules de ſon temps; qu'ils ont vanté avec complaiſance certains traits ingénieux qui y pétillent par intervalle; qu'il n'eſt pas même juſqu'à ſon verbiage qui ne leur paroiſſe myſtérieux, & tendre à des alluſions, dont leur ſagacité regrette de ne pouvoir expliquer l'objet.

Toutes ces raiſons ne ſont pas capables de juſtifier leur enthouſiaſme. Qu'on ſuppoſe que *Rabelais* ait voulu s'envelopper, pour ne point paroître attaquer ſi directement ce qui aiguiſoit ſon humeur ſatyrique ; étoit-ce d'un tiſſu de penſées triviales, de propos obſcènes, d'expreſſions baſſes, qu'il devoit former le voile deſtiné à cacher ſes allégories ? Etoit-ce dans les tranſports d'une ivreſſe plus que cynique, qu'il lui convenoit de faire parler la raiſon ?

Il eſt donc à propos de chercher ailleurs que dans le mérite réel de ſes Ouvrages, le principe du cours prodigieux qu'ils ont eu. Et pour cela, il faut en revenir à la nature du cœur humain : la gaieté le captive, la malignité a toujours ſu lui plaire, & la licence n'eſt pas toujours propre à le révolter, parce qu'elle flatte en quelque maniere un fond de corruption qui en eſt inſéparable. D'ailleurs, une imagination vive, féconde, plaiſante, quelqu'inconſéquente & vagabonde qu'elle ſoit, amuſe toujours pour le moment. *Rabelais* ſeroit actuellement plongé dans l'oubli, s'il n'eût pas paſſé toutes les bornes ; moyen aſsûré d'entraîner la multitude & de paroître merveilleux aux Eſprits communs.

RACAN, [*Honorat* DE BEUIL, Marquis DE] l'un des premiers reçus à l'Académie Françoiſe,

né à la Roche-Racan en Touraine en 1589, mort en 1670.

Malherbe d'un Héros peut vanter les exploits,
Racan chantet *Philis*, les Bergeres & les Bois.

Ce dernier Vers conſacre tout-à-la-fois les louanges de ce Poëte, & fixe la juſte idée qu'on doit avoir de ſes talens. Avant lui la Poéſie paſtorale ſe réduiſoit à un jargon plein de fadeur & de mauvais goût. *Racan* eſt le premier qui ait ſu faire rendre aux chalumeaux François ces ſons doux & naïfs qui firent autrefois les délices & la gloire de l'Italie. Ses *Bergeries* ont un naturel, une délicateſſe, une harmonie qui en fait retenir avec plaiſir la plupart des Vers. Il avoit principalement le talent d'exprimer avec grace juſques aux plus petites choſes ; » C'eſt » en quoi, diſoit * *Boileau*, il reſſemble mieux » aux Anciens, que j'admire ſur-tout par cet » endroit ; plus les choſes ſont ſeches & mal » aiſées à dire en Vers, plus elles flattent quand » elles ſont dites noblement & avec cette élé- » gance qui fait proprement la Poéſie. »

Cet habile Critique lui reconnoiſſoit encore autant de génie pour réuſſir dans la Poéſie ſublime que dans la Poéſie ſimple :

Tout Chantre ne peut pas, ſur le ton d'un *Orphée*,
Entonner en grands Vers *la Diſcorde étouffée*,

* Lettre de M. de *Maucroix*.

Peindre *Bellone en feu, tonnant de toutes parts,*
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourroit chanter, au défaut d'un *Homere.*

Les Odes que nous avons de *Racan* ont décidé cet éloge, & le mettroient même au dessus de *Malherbe*, si elles avoient autant de pureté & de correction, qu'elles ont d'élévation & d'enthousiasme. On est fâché pour sa gloire, que trop de confiance dans sa facilité l'ait jeté dans la négligence ; c'est pourquoi *Malherbe* disoit que de *Racan* & de *Maynard* on auroit fait un grand Poëte.

En effet, il y a des morceaux dans les Odes de *Racan*, qui ne le cedent point aux plus beaux Vers de *Malherbe ;* telles sont les deux Strophes que voici :

Que te sert de chercher les tempêtes de *Mars*,
Pour mourir tout en vie au milieu des hasards
Où la gloire te mene ?
Cette mort, qui promet un si digne loyer,
N'est toujours que la mort qu'avecque moins de peine
L'on trouve en son foyer.
Que sert à ces Héros ce pompeux appareil
Dont ils vont dans la lice éblouir le Soleil
Des trésors du Pactole ?
La gloire qui les suit, après tant de travaux,
Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

1. RACINE, [*Jean*] de l'Académie Françoiſe, né à la Ferté-Milon en 1639, mort à Paris en 1699.

La Poéſie Françoiſe, portée au plus haut point de nobleſſe, d'élégance, de ſentiment & de pureté, a conſacré ſans réſerve ſon nom à une gloire immortelle.

Le grand *Corneille* ſembloit avoir fixé ſur lui tous les ſuffrages, & épuiſé l'admiration par la force, la hauteur & la fécondité de ſon génie, qui, comme un ſouffle impétueux, avoit tout fait plier devant lui ; *Racine* ne craignit pas de paroître ſur la Scene, &, prenant une autre route, il ſe montra bientôt digne de le remplacer : la tendreſſe, l'harmonie, une connoiſſance profonde du cœur humain, furent les nouveaux reſſorts de ſa muſe tragique, & le conduiſirent rapidement aux mêmes ſuccès. S'il n'a point eu, comme *Corneille*, la gloire de tirer la Tragédie du chaos, de lui imprimer le premier ce caractere de nobleſſe & de dignité qui lui eſt eſſentiel, d'en fixer les regles & les beautés parmi nous, qui oſera lui diſputer celle de s'être fait un genre qui lui eſt propre, d'avoir égalé, ſurpaſſé même, à quelques égards, les chef-d'œuvres de ſon prédéceſſeur ? Sa touche n'eſt pas communément auſſi mâle, auſſi énergique, auſſi hardie que celle de *Corneille* ; mais elle eſt conti-

nuement plus élégante, plus naturelle, plus correcte. Aucun Poëte n'a mieux connu, mieux éprouvé, plus vivement exprimé le ſentiment; ſes Vers le reſpirent à chaque phraſe, & ce caractere eſt ſi marqué dans ſes Ouvrages, qu'on peut lui appliquer ce que diſoit *Horace :*

Invenias etiam diſjecti membra Poetæ.

Par cette heureuſe facilité d'animer tout ce qu'il dit, par l'heureux talent de parler intimement au cœur, de l'attendrir, de lui faire éprouver, par des charmes auſſi doux que puiſſans, tous les mouvemens des paſſions, il s'eſt rendu maître de la Scene tragique, en maniant, avec une ſupériorité ſans égale, le plus intéreſſant de ſes reſſorts, la pitié. Qu'on parcoure ſes Tragédies; la ſageſſe & la vérité des caracteres, la juſteſſe & l'habileté avec laquelle il les ſoutient, le pathétique & la chaleur qui les vivifie, offrent ſans ceſſe des traits qui émeuvent le Spectateur, & lui font prendre tous les degrés d'intérêt que le Poëte veut lui communiquer.

Le même Génie, ſi habile à deſſiner les caracteres, étoit également ſupérieur lorſqu'il s'agiſſoit de leur donner les couleurs propres à les embellir. Par tout une poéſie noble, tendre, harmonieuſe, toujours conforme aux regles du langage & de la verſification, préſente des charmes

auſſi ſéduiſans pour l'oreille, qu'ils l'ont été pour le cœur.

Tous les talens du Poëte tragique ſemblent s'être réunis dans ſa perſonne. Non-ſeulement ſes Héros conſervent en général les inclinations & les intérêts que l'Hiſtoire leur attribue, mais encore chaque paſſion eſt approfondie dans ſes ſources, développée avec ſes diverſes nuances, manifeſtée par le langage qui lui eſt propre, ſans s'écarter en rien de la Nature. Aucun Poëte n'a mieux connu l'art de tout mettre à ſa place, de ne faire dire à ſes perſonnages que ce qu'ils doivent dire, & de régler toujours leurs moindres mouvemens ſur la néceſſité d'agir; c'eſt par-là principalement que *Racine* s'eſt diſtingué des autres Tragiques.

S'enſuit-il de ces éloges juſtement mérités, qu'il ſoit ſans défauts, & qu'il n'ait pas payé le tribut à cette maxime dont la vérité eſt auſſi ancienne que le monde & ne finira qu'avec lui, *nemo ex omni parte beatus.* Si on en croit des Cenſeurs éclairés, il n'a pas conçu aſſez fortement la Tragédie; il n'a pas mis aſſez d'action dans ſes perſonnages. Ceux qui prétendent que la terreur & la pitié doivent être excitées avec une égale véhémence, deſireroient que le premier de ces mouvemens fût, dans ſes Pieces, auſſi vivement traité que le ſecond.

Que ces reproches ſoient fondés ou non, on ne pourra ſe diſpenſer d'avouer, que l'amour trop ſouvent introduit dans ſes Tragédies, en fait languir l'intérêt aux yeux des Spectateurs, qui préferent le plaiſir d'être émus par l'impétuoſité des grandes paſſions, à celui d'être attendris par des paſſions plus douces. Il faudra convenir encore qu'il a pouſſé quelquefois cette paſſion juſqu'à une afféterie capable de défigurer certains Caracteres. Les Grecs l'avoient rejetée comme indigne de la majeſté de *Melpomene*, & *Racine* en a fait le principal reſſort de ſes Pieces, ce qui leur donne un air de Roman & annonce trop la marche de l'intrigue. Il a banni de la Scene cette noble ſimplicité qu'on eſt forcé d'admirer dans *Sophocle* & *Euripide*. On a beau dire, pour l'excuſer, qu'il falloit ſe prêter au goût de la Nation pour la galanterie : l'Homme de génie ne reçoit des loix que du génie même, ou plutôt il ſe ſert des reſſources de ſon génie pour tout rappeler aux vrais principes. Celui de *Racine* étoit aſſez riche pour plaire & intéreſſer, ſans le ſecours de ce reſſort, qui n'a point été employé dans *Athalie*, le chef-d'œuvre des Théatres anciens & modernes : rien en effet de plus ſimple, de plus ſublime, de mieux conduit, que cette Piece, & cependant point de ſujet plus difficile à traiter.

Une preuve que l'amour n'eſt pas néceſſaire pour animer l'intérêt d'une Tragédie, c'eſt que les Grecs n'en ont point fait uſage. Ils avoient, à la vérité, des objets de culte, des ſujets nationaux capables de captiver, d'attacher, d'émouvoir le Spectateur, ſans recourir à ce ſentiment trop foible pour des Républicains; mais quand ces ſujets leur auroient manqué, ils euſſent dédaigné tout ce qui n'étoit pas propre à repaître & à ſoutenir l'élévation de leur ame. L'amour n'eſt jamais qu'une foibleſſe, quelque part où il ſe trouve; & faire ſoupirer des Héros, c'eſt les réduire au niveau des hommes ordinaires. *Théſée* dans *Corneille*, *Alexandre* dans *Racine*, *Philoctète* dans M. de *Voltaire*, révoltent plus qu'ils n'intéreſſent.

On dira peut-être que l'amour ſur la Scene tragique, conduiſant aux malheurs, aux crimes & aux remords, ceſſe d'être dangereux, & devient un principe fécond pour développer avec ſuccès les différentes impreſſions dont l'ame humaine eſt ſuſceptible.

Nous répondrons qu'il faut toujours choiſir, pour émouvoir le cœur, ce qui peut l'élever, l'agrandir; non ce qui l'abaiſſe & l'énerve. L'Hiſtoire fournit aſſez de révolutions dignes d'occuper *Melpomene*, ſans recourir à des intrigues romaneſques qui dégradent le Cothurne. Qui

doute que *Racine* ne fût encore plus admirable, ſi ſes Pieces étoient plus exemptes de cet amour qui en fait languir l'action !

Ce défaut n'empêche pas néanmoins qu'elles ne ſoient ſupérieures, à bien des égards, à celles de *Corneille*, comme l'Enéïde eſt ſupérieure à l'Iliade, ſans que *Virgile* puiſſe être regardé comme un auſſi grand Génie qu'*Homère*. *Mithridate*, *Phédre*, *Britannicus* ne le cedent point aux plus beaux chef-d'œuvres de *Corneille*, & *Athalie* ſera toujours placée par les Connoiſſeurs au deſſus de *Cinna*. *Corneille* n'a rien non plus de comparable à la Scene où *Phédre* déclare ſon amour à *Hippolyte*.

Un grand nombre d'Ecrivains ſe ſont conſumés en comparaiſons entre ces deux Poëtes. Le parallele qui nous a paru le mieux ſaiſi & le plus abrégé, eſt celui de M. l'Abbé d'*Olivet*. Après avoir adopté le mot du Duc de *Bourgogne*, que *Corneille étoit plus homme de génie*, & *Racine plus homme d'eſprit*, « un Homme de » génie, ajoute-t-il, ne doit rien aux préceptes, » & quand il le voudroit, il ne ſauroit preſque » s'en aider : il ſe paſſe de modeles, & quand on » lui en propoſeroit, peut-être ne ſauroit-il en » profiter : il eſt déterminé par une force d'inſ- » tinct à ce qu'il fait & à la maniere dont il le » fait. Voilà *Corneille* qui, ſans modele, ſans

» guide, trouvant l'art en lui-même, tire la » Tragédie du chaos où elle étoit parmi nous.

» Un Homme d'eſprit étudie l'art : ſes ré- » flexions le préſervent des fautes où peut con- » duire un inſtinct aveugle : il eſt riche de ſon » propre fonds, &, avec le ſecours de l'imita- » tion, maître des richeſſes d'autrui. Voilà *Ra-* » *cine*, qui, venant après *Sophocle*, *Euripide*, » *Corneille*, ſe forme ſur leurs différens carac- » teres; & ſans être ni Copiſte, ni Original, » partage la gloire des plus grands Originaux.

» Il eſt vrai que le génie s'éleve où l'eſprit » ne ſauroit atteindre : mais l'eſprit embraſſe au » delà de ce qui appartient au génie. Avec du » génie, on ne ſauroit être, s'il faut dire ainſi, » qu'une choſe ſeule. *Corneille* n'eſt que Poëte; » il ne l'eſt même que dans ſes Tragédies, à » prendre le mot de Poëte dans le ſens d'*Horace* *. » *Racine* a réuſſi dans la Tragédie, la Comédie, » l'Ode, l'Epigramme, & dans d'autres genres.

» Ajoutons que le génie, dans la force même » de l'âge, n'eſt pas de toutes les heures, & que » ſur-tout il craint les approches de la vieilleſſe. » *Corneille*, dans ſes meilleures Pieces, a d'étranges » inégalités, & dans les dernieres, c'eſt un feu

---

* *Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque os.*
Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem.

» preſque éteint. Au contraire, l'eſprit ne dé-
» pend pas ſi fort des momens; il n'a preſque
» ni haut ni bas, & quand il eſt dans un corps
» bien ſain, plus il s'exerce, moins il s'uſe.
» *Racine* n'a point d'inégalité marquée, & la
» derniere de ſes Pieces, *Athalie*, eſt ſon chef-
» d'œuvre. On me dira que *Racine* n'eſt point
» parvenu, comme *Corneille*, juſqu'à une vieil-
» leſſe bien avancée. Je l'avoue; mais que con-
» clure delà contre ma derniere obſervation? Car
» l'âge où *Racine* produiſit *Athalie*, répond pré-
» ciſément à l'âge où *Corneille* produiſit *Œdipe*;
» & par conſéquent la vigueur d'eſprit ſubſiſtoit
» encore toute entiere dans *Racine*, quand l'ac-
» tivité du génie commençoit à décliner dans
» *Corneille*.

» Mais de tout ce que j'ai dit, il ne s'enſuit
» pas que *Corneille* manque d'eſprit, ou *Racine*
» de génie : ce ſont des qualités inſéparables
» dans les grands Poëtes. L'un ſeulement l'em-
» porte dans celui-ci, l'autre dans celui-là. Or il
» s'agiſſoit ne ſavoir par où *Corneille* & *Racine*
» devoient être caractériſés; & après avoir vu ce
» que les Critiques ont penſé ſur ce ſujet, j'en
» ſuis revenu au mot de M. le Duc de *Bour-*
» *gogne*. »

Une obſervation qui a échappé aux Critiques, c'eſt que, dans tous les ſiecles littéraires, la

marche de l'eſprit humain a toujours été la même dans tous les genres. On a vu conſtamment le Génie ſublime ouvrir la carriere au Génie attendriſſant. *Homere* fut ſuivi de *Virgile* ; *Sophocle* *, d'*Euripide* ; *Démoſthene*, de *Cicéron* ; *Corneille*, de *Racine* ; *Bourdaloue*, de *Maſſillon*, &c. On pourroit faire la même remarque pour les Arts, qui ont eu le tendre & le moëlleux, après le vigoureux & le ſublime.

Le génie de *Racine* a cela de particulier, qu'il ſavoit ſe plier à tous les genres, en conſervant ſa ſupériorité. On voit qu'il n'a tenu qu'à lui de joindre les lauriers de *Thalie* à ceux de *Melpomene* ; aucun Poëte tragique ne s'eſt exercé dans la Comédie avec tant de ſuccès. M. de *Voltaire* s'eſt vainement efforcé de donner le même exemple : il y aura toujours loin de l'*Enfant prodigue*, de *Nanine* & de ſes autres Comédies à celle des *Plaideurs*.

Ses Hymnes, ſes Cantiques, les Chœurs d'*Eſther* & d'*Athalie* ſont de nouvelles preuves de l'étendue & de la richeſſe de ſes talens. Ces morceaux, trop peu admirés dans ſes Ouvrages,

* Ces deux Poëtes étoient contemporains, comme *Corneille* & *Racine* l'ont été parmi nous ; mais *Sophocle* avoit fait repréſenter le plus grand nombre de ſes Pieces, avant qu'*Euripide* ſe produiſît ſur la Scene.

n'ont pas été éclipſés par les Odes ſacrées du grand *Rouſſeau*.

Si nous l'enviſageons comme Proſateur, ſes talens brillent avec une nouvelle ſupériorité. Les Préfaces qu'on a de lui, ſes Diſcours à l'Académie, ſes Fragmens hiſtoriques, tout ce qui eſt ſorti de ſa plume porte le caractere du Génie. Ses Lettres contre MM. de Port-Royal ſuffiroient pour le mettre au-deſſus de l'Auteur des *Provinciales*, ſi elles euſſent été ſuivies d'un plus grand nombre d'autres. La raiſon, l'éloquence, a vigueur, le ſel qui y regnent, firent craindre à ces Solitaires, qui ſe mêloient de tout, un Adverſaire plus redoutable pour eux, que *Paſcal* ne l'avoit été aux Jéſuites. Ils s'empreſſerent d'adoucir ſes mécontentemens; &, par l'entremiſe de *Boileau*, *Racine* ſupprima une troiſieme Lettre qu'il ſe propoſoit de donner, à la tête de laquelle il avoit placé une Préface très-mordante, s'il faut en juger par le morceau qu'on nous en a tranſmis.

Ce Poëte eut un avantage aſſez commun dans ſon ſiecle, mais bien rare dans le nôtre: les plus célebres Littérateurs s'empreſſerent de favoriſer ſes talens. On ne ſauroit donner trop d'éloges à *Chapelain*, pour avoir, le premier, employé ſon crédit à lui fournir les moyens de développer ſon génie. *Racine*, encore jeune & inconnu,

avoit fait une Ode ſur le mariage de *Louis XIV*. Les heureuſes diſpoſitions que cet Ouvrage annonçoit, n'échapperent point à *Chapelain*. Malgré ſes prétentions pour le genre lyrique, il voulut en connoître l'Auteur. Dès ce moment, il offrit à *Racine* ſes conſeils, ſes ſervices, & parla ſi avantageuſement de ſon Ode à M. *Colbert*, que ce Miniſtre lui envoya cent louis de la part du Monarque, & peu après le mit ſur l'état du Roi pour une penſion de ſix cents livres.

Terminons cet article par une remarque dont il ſeroit très-utile pour les jeunes gens de profiter.

Par quels moyens *Racine* devint-il un ſi excellent Poëte ? Il ne dut ſes progrès dans la Poéſie qu'à l'étude des Auteurs Grecs & Latins, qu'il commença par traduire & apprendre par cœur, afin de ſe former le goût, en ſe nourriſſant de leur ſubſtance. D'un autre côté, ſon attention à ne choiſir pour modele que nos meilleurs Ecrivains, forma dans lui cette diction pure, élégante, correcte, harmonieuſe, qui le rend le plus exact & le plus agréable de tous ceux qui ont écrit dans notre Langue. A cette ſage conduite, il joignit la plus grande docilité à profiter des critiques de ſes amis, à ſe régler ſur leurs obſervations, & à bannir de ſes Tragédies les défauts qu'ils y reprenoient. Auſſi la *Thébaïde* & *Alexandre*, qui furent ſes premiers eſſais, ont-

ils été ſuivis d'*Andromaque*, de *Bajazet*, qui, à leur tour, & par les mêmes moyens, furent ſurpaſſés par *Mithridate*, *Phedre*, *Athalie*. *St. Evremont*, en relevant les fautes qui lui étoient échappées dans la *Thébaïde* & dans *Alexandre*, contribua encore aux vraies beautés qu'il produiſit dans la ſuite. *Boileau* enfin, par ſa ſévérité, le mit dans le cas d'acquérir ce qui manquoit à ſa perfection.

Faites-vous des Amis prompts à vous cenſurer;
Qu'ils ſoient de vos Ecrits les confidens ſinceres,
Et de tous vos défauts les zélés Adverſaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'Auteur;
Mais ſachez de l'Ami diſtinguer le Flatteur:
Tel vous ſemble applaudir, qui vous raille & vous joue
Aimez qu'on vous cenſure, & non pas qu'on vous loue.

C'eſt ainſi que les vrais Grands Hommes ont la gloire de ſe former des ſucceſſeurs, au lieu que tant de louanges prodiguées ſi mal à propos aux jeunes gens qui commencent, & dont on veut ſe faire des Panégyriſtes, ne ſont propres qu'à produire des hommes vains & médiocres.

2. RACINE, [*Louis*] de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1692, mort dans la même ville en 1764, fils du précédent, & héritier d'une grande partie des talens de ſon pere.

En ſuivant une autre carriere, il a rappelé la Poéſie à ſon objet primitif : les premiers Vers furent conſacrés, chez tous les Peuples, à chanter les Dieux, à célébrer les Myſteres de la Religion. Notre Poëte a eu l'avantage de s'exercer ſur une matiere infiniment riche de ſon propre fonds, & il a ſu y répandre toutes les beautés dont elle étoit ſuſceptible. Son *Poëme de la Religion* un monument où le talent s'eſt prêté avec ſuccès aux impreſſions du zele. On y admire, à chaque page, un art ſéduiſant de peindre & d'animer tous les objets, de préſenter à l'imagination les détails de la Phyſique avec toutes les richeſſes de la Poéſie. Ce Poëme eſt d'ailleurs frappant par la juſteſſe du deſſin, la diſpoſition des parties, la vérité des couleurs, & le ton de nobleſſe qui y regne. La ſéchereſſe des matieres abſtraites y diſparoît ſous l'abondance des images ; le Théologien y eſt toujours d'accord avec le Poëte, & le Poëte toujours égal, toujours fécond dans la diverſité des ſujets & dans la maniere de les traiter. Quand il ſe livre à ſon enthouſiaſme, ſa verve offre des traits que nos Poëtes les plus ſublimes, l'Auteur même d'*Athalie*, n'auroient pas déſavoués. Il a ſur-tout des morceaux dont on ne ſauroit trop apprécier le mérite, en faiſant attention aux difficultés qu'il avoit à vaincre. Peu d'Auteurs ont ſu auſſi bien conduire la marche

du récit, & ont auſſi bien connu le méchaniſme de notre verſification. Il ne lui manque qu'un peu plus de nombre & de variété dans les tours ; car ſes vers tombent preſque un à un, deux à deux, ſans former cet enchaînement ſi flatteur dans les Ouvrages de ſon pere. Par-là il a contracté une monotonie & une ſéchereſſe qui fatiguent le Lecteur, malgré ſon admiration pour les traits intéreſſans qu'on lui offre aſſez fréquemment.

Ce défaut eſt beaucoup plus ſenſible dans ſon *Poëme ſur la Grace*, Ouvrage juſtement critiqué, quoiqu'il renferme des beautés eſtimables. Le Poëte s'y écarte trop ſouvent de ſon ſujet. Après avoir promis de chanter la Grace, il laiſſe au Lecteur le ſoin de la chercher dans le premier Chant ; & lorſqu'il l'introduit dans le ſecond, ſon apparition eſt ſi courte, qu'elle y diſparoît, après une cinquantaine de Vers, pour aller ſe perdre dans une controverſe auſſi peu exacte qu'elle eſt déplacée. Dans les deux autres Chants, elle eſt étouffée ſous les acceſſoires. L'Auteur a trop oublié que, dans un Poëme comme dans un Tableau, tout doit ſe rapporter au perſonnage principal ; que les figures du ſecond ordre ne doivent avoir d'action, d'attitude & d'énergie, que pour faire reſſortir la figure eſſentielle. *Virgile*, dans ſes Géorgiques, s'eſt bien gardé de tomber dans cet écueil : les images, les deſcriptions, les

épiſodes, tout ſe rapporte au but qu'il s'eſt propoſé, l'inſtruction du Cultivateur.

On peut reprocher encore au Poëme de la *Grace*, d'être proſaïque. Sous prétexte d'être exact dans l'expreſſion, le Poëte a dénué ſes Vers de poéſie. Qu'on ajoute à cela un ton dogmatique, une diction ſeche, hachée, toujours uniforme, & l'on ſera forcé d'avouer que M. *Racine* n'a pas aſſez ſenti la différence des deux ſujets qu'il a voulu traiter.

Quand on conviendroit, avec ceux qui ont voulu le juſtifier, que le fond de ce Poëme eſt ingrat, qu'il prête plus à la diſcuſſion qu'aux images, ce ne ſeroit qu'une raiſon de plus pour prouver qu'il ne falloit pas l'entreprendre. On voit cependant, par certains morceaux, qu'il ne tenoit qu'à l'Auteur de le rendre intéreſſant; il ne falloit, pour cet effet, qu'écarter des ſubtilités que la Poéſie rejette, que mieux choiſir les épiſodes, que ſubſtituer le ſentiment à la doctrine. Il eût alors évité deux inconvéniens, celui de ſe tromper, & celui d'ennuyer le Lecteur.

M. *Clément* a profité de ces défauts communs à pluſieurs Poëmes didactiques, & les a fait valoir pour ſoutenir qu'il eſt impoſſible de compoſer, en notre Langue, un bon Poëme de cette eſpece. Nous ne ſommes pas de ſon ſentiment, & nous allons établir nos raiſons, ou plutôt com-

battre les ſiennes, ſans craindre que ce Critique trouve mauvais que nous uſions d'un droit dont il a uſé lui-même à l'égard de pluſieurs Ecrivains.

Seroit-il poſſible, en effet, que notre Langue fût privée d'une faculté commune à toutes les autres Langues ? Non ſeulement un Poëme didactique n'offre point de difficultés inſurmontables dans la nôtre, mais encore il eſt très-peu de ſujets qui puiſſent arrêter un Auteur né avec le génie propre à fournir cette carriere.

M. *Clément* ſoutient d'abord qu'un Poëme doit être écrit pour tous les Lecteurs, & que le Poëme didactique ne ſauroit avoir ce mérite, attendu que les termes techniques, qu'il faut néceſſairement y faire entrer, ſont de l'algebre pour les trois quarts & demi des Lecteurs *.

Cette aſſertion ſeroit juſte, ſi le premier prin-

---

* » La Poéſie veut bien ſe charger de donner des préceptes, mais ſur des ſujets qui ſoient dignes de ſon langage, & dans leſquels elle ſe puiſſe faire entendre à tout le monde, ſans deſcendre à des expreſſions techniques, qui lui ſont étrangeres, & qui ſont à peine intelligibles pour le demi-quart des Lecteurs. « *Obſerv. critiq. ſur le Poëme de la Déclamation*, *p.* 342.

» On ne ſauroit trop répéter qu'un Poëme eſt fait pour tout le monde, & que ſon plus grand mérite eſt d'être lu, entendu, eſtimé généralement. *Obſerv. crit. ſur diff. Poëm. de la Peinture*, *pag.* 418.

cipe étoit vrai, & ſi les inconvéniens qui réſultent de la néceſſité de faire entrer les termes techniques, tournoient à exclure le Poëme didactique de notre Littérature. Il eſt inconteſtable que le comble du mérite pour tout Ouvrage, eſt d'être à la portée de tous nos Lecteurs : il s'en faut cependant bien qu'on puiſſe dire que cette qualité ſoit néceſſaire, & que ſans elle tout Ouvrage ſoit mauvais. Il eſt des matieres, en Proſe comme en Poéſie, qui ne ſont faites pour intéreſſer que ceux qui s'y attachent par préférence ; & dès que l'Auteur leur préſente des lumieres capables de les inſtruire, on peut aſſurer qu'il a rempli ſon objet. De plus, on a vu des Poëmes dans preſque toutes les Langues, avoir un ſuccès général, quoique l'intelligence n'en fût réſervée qu'à un très-petit nombre de Connoiſſeurs. On ſait qu'*Empedocle* fut généralement eſtimé dans la Grèce, pour avoir mis en Vers les principes de la Phyſique, & que ſon Poëme fut appelé *Divin ;* cependant les eſprits qui compoſoient les différentes claſſes des Grecs de ſon temps, n'étoient certainement pas de grands Phyſiciens. *Lucrece* a ſuivi la même route, ſans que ſa réputation s'en ſoit moins étendue chez les Latins. Les détails dans leſquels il eſt entré ſur la Phyſique, la Métaphyſique & la Morale, n'ont point fruſtré ſon Poëme des éloges de la plupart des Poëtes,

ſes

ſes Contemporains, & de ceux qui ſont venus après lui. * *Virgile* même ne devoit pas être univerſellement à la portée des Eſprits de ſon Siecle : ſes *Géorgiques* n'en furent pas moins eſtimées des Romains. Les *Jardins* du P. *Rapin*, le *Prædium ruſticum* du P. *Vaniere*, la *Callipédie* de *Quillet*, le Poëme de *Scevole de Sainte Marthe*, ſur la maniere d'élever les enfans à la mamelle, celui *de Arte graphicâ* de *Dufreſnoy*, celui de l'Abbé de *Marſy* ſur le même ſujet, l'*Anti-Lucrece*, ſont regardés comme d'excellens Ouvrages, malgré le fonds des matieres, au deſſus du commun des Lecteurs; malgré la Langue dans laquelle ils ſont écrits, dont la connoiſſance eſt encore plus bornée que celle des matieres. *Boileau* même, dans ſon *Art Poétique*, eſt-il auſſi à la portée de tout le monde que dans ſon Lutrin ? Et le premier de ces deux Poëmes eſt-il moins eſtimé, parce que les mots de *Ballade*, de *Sonnet*, de *Triolet*, de *Tercet*, d'*Emiſtiche*, &c., qu'on y trouve, ſont des termes barbares pour une infinité de Lecteurs ?

---

* *Ovide*, entre autres, dit que les Vers de *Lucrece* ne périront qu'avec l'Univers en entier :

Carmina ſublimis tunc ſunt peritura Lucreti,
Exitio terras cùm dabit una dies.

» Ce qui rend *intraitable* * un Poëme ſur » l'Agriculture, dit M. *Clément*, c'eſt que notre » Langue eſt abſolument ſéche, peu nombreuſe » en expreſſions, qu'elle manque de ſynonymes, » & qu'elle a ſur-tout ces défauts pour rendre » les choſes ruſtiques » **.

La ſtérilité de notre Langue n'eſt-elle pas ici trop exagérée ? Avant que *Balzac* parût, on ne ſe ſeroit pas douté que cette Langue fût capable de devenir pleine d'harmonie & de majeſté. Les Ouvrages de nos grands Ecrivains ont ſuffiſamment prouvé qu'elle eſt capable de s'élever à tout & de tout enrichir, ſous une plume habile à la manier.

Qu'on ajoute » qu'en traitant de l'Agriculture » en Vers, il n'eſt pas poſſible de n'avoir pas à » parler des *Vaches* & de leur *lait*, des *Porcs*, » des *Veaux*, des *Cavalles*, des *Etalons*, & » qu'aucun de ces termes ne peut ſe ſouffrir dans » les Vers ſérieux ; qu'on ne peut y faire entrer » les mots d'*engrais*, de *coutre*, d'*arbre fruitier*, » de *veſce*, de *choux*, de *foin*, de *pois*, de » *chenevieres*, de *noiſette*, de tant d'autres » choſes qui ne peuvent pas plus ſe paſſer d'en-

* Obſerv. critiq. ſur les Georg. de Virg. p. 6.

** *Ibid.* p. 4.

» trer dans un Poëme ſur l'Agriculture, que » dans le ménage de l'Homme des champs * ».

Nous répondrons, premiérement, qu'il eſt très-*poſſible* de parler de la plupart de ces choſes, ſans ſe ſervir préciſément de ces mêmes mots, comme l'a ſouvent fait avec ſuccès M. l'Abbé *Delille*, dans ſa Traduction des Géorgiques. En voici un exemple qui s'offre à notre mémoire. Il s'agit des ravages de la peſte :

Tout meurt dans le bercail, dans les champs tout périt ;
L'agneau tombe en ſuçant le lait qui le nourrit ;
La géniſſe languit dans un verd pâturage ;
Le chien, ſi careſſant, expire dans la rage ;
Et d'une horrible toux les accès violens
Etouffent l'*animal qui ſe nourrit de glands.*

Nous dirons, en ſecond lieu, qu'il eſt encore très-*poſſible* de faire un bon Poëme ſur l'Agriculture, ſans parler de tout ce qui y a rapport. *Virgile* n'a pas tout traité dans ſes Géorgiques. Il ſavoit que le Poëme didactique n'eſt deſtiné qu'à rappeler à ceux qui en connoiſſent la matiere, ce que cette matiere a de plus important, & à en donner une idée à ceux qui ne la connoiſſent pas. *Boileau*, dans ſon Art poétique, a paſſé ſous ſilence une infinité d'objets qui ſont

* Obſerv. critiq. ſur les Géorg. de Virg. p. 5 & 6.

néanmoins partie d'une poétique ; de-là vient qu'en parlant de la Tragédie, il n'entre dans aucun détail ſur la diviſion des Pieces en Actes, des Actes en Scenes ; ſur l'expoſition ; l'intrigue, le dialogue, les ſurpriſes, la cataſtrophe. D'ailleurs la Poéſie n'a-t-elle par ſes priviléges ? Son premier talent eſt de tout embellir, & ſon premier devoir de rejeter ce qui eſt indigne de ſon pinceau. Le bon ſens avoit dicté ce principe à *Horace*,

Et quæ
Deſperat tractata niteſcere poſſe relinquit.

Quoique tout ce qui peut-être vu, puiſſe être peint, ce n'eſt pas à dire que tout ſoit deſtiné à former un tableau. Le Peintre habile s'attache à ce qui peut plaire, & écarte avec ſoin tous les objets qui ne ſont propres qu'à défigurer ſon Ouvrage.

On peut aller plus loin, & ce ne ſera pas un paradoxe que de ſoutenir qu'il eſt très-*poſſible* de faire perdre leur trivialité aux termes le plus en uſage parmi le Peuple, pourvu qu'un Ecrivain ſoit aſſez courageux pour ſecouer le préjugé, & aſſez habile pour ſubjuguer la Langue, en ennobliſſant des expreſſions qui ſeroient baſſes ſous la plume d'un homme ordinaire. Un mot néceſſaire dans le diſcours, n'eſt jamais bas, ou ceſſe de l'être, quand il eſt placé à propos.

Patris s'eſt ſervi, ſans révolter, du terme de *fumier*, dans ſa célebre Epigramme :

. . . . . .

Ici tous ſont égaux, je ne te dois plus rien ;
Je ſuis ſur mon *fumier*, comme toi ſur le tien.

La nobleſſe du Prologue d'*Eſther* n'eſt point dégradée par l'uſage du mot *pavé* :

Tu le vois tous les jours devant toi proſterné,
Humilier ce front de ſplendeur couronné ;
Et, confondant l'orgueil par d'auguſtes exemples,
Baiſer avec reſpect le *pavé* de tes Temples.

La deſcription de l'âge d'or, par *Boileau*, ne ceſſe pas d'être poétique pour admettre les termes de *bled*, de *bœuf*, de *vigne*, de *grappes*, de *lait* :

Hélas ! avant ce jour qui perdit nos neveux,
Tous les plaiſirs couroient au devant de ſes vœux.
La faim, aux animaux, ne faiſoit point la guerre ;
Le *bled*, pour ſe donner, ſans peine ouvrant la terre,
N'attendoit pas qu'un *bœuf*, preſſé par l'aiguillon,
Traçât, d'un pas tardif, un pénible ſillon ;
La *vigne* offroit par-tout des *grappes* toujours pleines,
Et des ruiſſeaux de *lait* ſerpentoient dans les plaines.

Ceux de *poule* & de *perdrix* ne bleſſent ni le goût, ni l'oreille, dans ces Vers de M. *Gaillard* :

Voyez la *poule* active, ou l'agile *perdrix*,
Sous ſon aile inquiete aſſemblant ſes petits,

Habile à les conduire, ardente à les défendre,
Craignant tout, bravant tout, &c.

Enfin, *Corneille*, *Deſpréaux*, *Racine*, ont fait plus que *Tibere* * ; non ſeulement ils ont donné le droit de Bourgeoiſie à des expreſſions ignobles dans leur temps, mais on peut dire encore, qu'ils leur ont donné des Lettres de Nobleſſe. Nous pourrions en citer cent exemples : nous nous bornerons à ceux-ci.

Le chagrin monte en *croupe*, & *galoppe* avec lui.
Boil.

Et les doigts des Laquais dans la *craſſe* tracés,
Témoignoient, par écrit, qu'on les avoit *rincés*.
Id.

Allons, foulons aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un *bois pourri* ce Peuple trop crédule.
Corn.

Dieu laiſſe-t-il jamais ſes enfans au beſoin ?
Aux petits des oiſeaux il donne la *pâture*.
Rac.

---

* *Tibere* s'étant ſervi de quelques expreſſions peu conformes à la pureté du langage, voulut s'en excuſer, en diſant que ſi les mots dont il s'étoit ſervi n'étoient pas latins, ils pouvoient le devenir, par la raiſon même qu'il en avoit fait uſage : *Vous pouvez bien*, CÉSAR, lui répondit *Pomponius-Marcellus*, *donner le droit de Bourgeoiſie aux hommes, mais vous ne pouvez pas le donner aux mots.*

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mêlange
D'*os* & de *chair* meurtris, & traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de ſang & des membres affreux
Que des *chiens* dévorans ſe diſputoient entre eux.

Id.

Qu'on ſe récrie, après cela, ſur la bizarrerie de la Langue Françoiſe ! qu'on l'accuſe d'une délicateſſe outrée ! on ne prouvera autre choſe, ſi ce n'eſt que certains mots ne ſont réputés bas & ignobles, que parce qu'ils n'ont pas été employés par de grands Poëtes.

Mais ſuppoſons encore qu'il fût impoſſible de faire uſage de certains termes. Les périphraſes, les métaphores ne peuvent-elles pas ſuppléer au défaut de l'expreſſion littérale ? Sans nommer le *briquet* & la *pierre à fuſil*, l'Auteur du Lutrin les a très-juſtement exprimés ?

Et du ſein d'un caillou, qu'il frappe au même inſtant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en ſortant.

La *poudre à canon*, & les *canons* eux-mêmes, ne ſont-ils pas moins bien exprimés dans ces Vers du même Poëte ?

Du ſalpêtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume.
. . . . . Affronter la rempête
De cent foudres d'airain tournés contre ſa tête.

Qui ne voit qu'il s'agit de la *bayonnette*, quand *Piron* dit que les Soldats,

Se font jour avec l'arme à Bayonne inventée ?

Le *ſabre* & la *balle* ne ſont-ils pas bien caractériſés dans ces Vers de M. de-*Voltaire ?*

Chefs, Officiers, Soldats, l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous le fer expirans, par le plomb renverſés,
Pouſſent les derniers cris, &c.

Le même Poëte n'a pas eu beſoin d'employer le nom de *Ramoneur*, quand il a dit :

J'eſtime plus ces honnêtes enfans
Qui de Savoye arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie.

Tant d'exemples ſont des preuves convaincantes que le Poëme didactique eſt autant le patrimoine de notre Langue, que celui de toute autre. Faites un Poëme ſur la Peinture, l'Agriculture, la Déclamation, l'Art de la Chaſſe, l'Art de la Guerre, &c. : ayez un génie vraiment poétique, & vous ſaurez ennoblir chaque terme pour exprimer chaque objet ; & vous traiterez les choſes les plus difficiles d'une maniere auſſi claire que poétique. Voyez le beau morceau du *Poëme de la Religion*, ſur la formation des fleuves & des rivieres : vous y trouverez une deſcription des plus pompeuſes, des plus nettes, ſans que les difficultés aient pu ralentir la marche du Génie qui les a ſubjuguées. Ce Poëme offre pluſieurs autres morceaux, qui

ſont de nouvelles preuves de ce que nous avons avancé. Si M. *Racine*, celui de tous nos Poëtes, qui, après ſon pere, a le mieux connu le méchaniſme de notre Langue, ſe fût abandonné à ſon génie, dans le *Poëme de la Grace*, au lieu de s'engager dans des diſcuſſions déplacées, cet Ouvrage eût été un nouveau modele de Poéſie didactique, & la réponſe la plus complette à toutes les objections contre ce genre de Poéſie.

Comme ſon illuſtre pere, M. *Racine* a eu le mérite d'écrire en proſe avec autant d'élégance que de pureté. Ses *Réflexions ſur la Poéſie*, où pluſieurs Auteurs ont ſouvent puiſé, ſans s'en vanter, annoncent un Homme profond dans la Littérature. On deſireroit ſeulement qu'il eût été moins prolixe dans cet Ouvrage, défaut qu'il n'a pas plus évité dans ſes excellentes *Remarques ſur les Tragédies* de ſon pere, que dans les *Mémoires* qu'il a publiés pour ſervir à l'Hiſtoire de la Vie de cet illuſtre Poëte.

RAMSAY, [*André-Michel* DE] né en Ecoſſe, mort à St. Germain-en-Laye en 1743, âgé de 57 ans.

Si l'on avoit beſoin d'exemple pour prouver qu'un eſprit juſte & un cœur droit ne peuvent long-temps perſiſter dans l'erreur & l'impiété,

celui de M. de *Ramſay* viendroit à l'appui de cette vérité. Né Proteſtant, ſes lumieres lui firent bientôt démêler la fauſſeté des dogmes particuliers à ſa ſecte ; mais il n'abandonna le Proteſtantiſme, que pour s'engager dans une illuſion plus dangereuſe encore, le Scepticiſme. Les Eſprits indépendans, qui s'agitent & ſe conſument à tout éclaircir & à tout analyſer, finiſſent ordinairement par une laſſitude qui ne leur permet plus de ſe décider pour rien, ni ſur rien. On a oſé nous donner pour la perfection philoſophique cette miſérable ſituation, qui n'eſt que le réſultat de confuſion des idées & de l'affaiſſement de la raiſon. Heureuſement pour lui, M. de *Ramſay*, ne demeura pas long-temps dans cet état humiliant. Il étoit de bonne foi, & l'amour de la vérité ſubſiſtoit encore dans ſon cœur au milieu des pénibles accès du doute & de l'incertitude. Il chercha à s'éclairer, il conſulta, & l'illuſtre Archevêque de Cambrai fut ſon guide pour le tirer de ce labyrinthe ténébreux. Dès ce moment, la ſolidité de ſon jugement lui fit abjurer ſes chimeres. Il embraſſa le Catholiciſme, auquel il a été attaché toute ſa vie.

Ses Ouvrages prouvent trop en faveur de ſon eſprit & de ſes lumieres, pour que nos Philoſophes, qui ſavent ſi bien traveſtir & les motifs & les démarches, puiſſent attribuer ſa converſion

à l'ignorance ou à la foibleſſe. Ils conſiſtent dans une *Hiſtoire de la Vie & des Ouvrages de Fénélon*, Hiſtoire qui ne ſe borne pas, comme les autres, à raconter des faits particuliers, mais où la ſagacité, l'art de l'analyſe, l'heureuſe faculté de tout voir & de tout ſaiſir, le talent de penſer & celui d'écrire avec ſolidité, ne permettent pas de méconnoître le Littérateur éclairé, l'habile Obſervateur & le bon Juge : dans un *Diſcours ſur le Poëme Epique*, qui n'a pu être que le fruit de la lecture la plus réfléchie des Ouvrages des Anciens, & d'une connoiſſance raiſonnée des regles de la Poéſie héroïque : dans un *Diſcours ſur la Mythologie*, où il ſeroit impoſſible de réunir plus de raiſon, plus de goût & plus d'élégance. Les *Voyages de Cyrus* ne méritent pas les mêmes éloges, mais donnent l'idée d'une érudition très-étendue, d'une morale judicieuſe, & ſont écrits d'un ſtyle dont la nobleſſe & le ſentiment forment le caractere principal. Nous parlerons encore de ſon *Hiſtoire de Turenne*, moins pour en approuver l'ordonnance, que pour y rendre juſtice à des paralleles ingénieux, aux portraits bien deſſinés, à la narration ſimple, noble & aiſée, qui rendent cet Ouvrage ſupérieur aux Productions de nos Biographes modernes, ſans en excepter l'*Hiſtoire de Louis XI*,

M. *Duclos*, qui eſt très-éloigné d'avoir la même ſimplicité & la même décence.

RANCÉ, [*Dom. Armand-Jean* LE BOUTHILLIER DE] Chanoine de Notre-Dame, puis Abbé de la Trappe de l'Ordre de Cîteaux, né à Paris en 1626, mort à la Trappe en 1700.

Avant ſa converſion, il avoit publié un Commentaire ſur les Poéſies d'*Anacréon*. Alors il n'avoit que quatorze ans, & vivoit déjà dans le tourbillon du monde & des paſſions. Son changement, dont perſonne n'ignore l'hiſtoire, tranſforma tout-à-coup ſes penchans, & dirigea ſes talens vers des objets plus ſolides. Malgré l'auſtérité de ſa vie, les Ecrits qu'il compoſa dans ſa retraite, ont la teinture d'un eſprit poli par l'uſage du grand monde, & cultivé par l'étude de la bonne Littérature; ce qui donnera toujours un nouveau prix aux Ouvrages de piété. Les *Reflexions morales ſur les Evangiles*, l'*Abrégé des obligations chrétiennes*, ſes *Lettres ſpirituelles* reſpirent une éloquence noble, vive & touchante, qui prend ſa ſource dans un cœur fortement pénétré des vérités qu'il y expoſe. Son *Traité de la ſainteté & des devoirs de l'état monaſtique*, eſt écrit avec beaucoup de chaleur. Il entreprend d'y réfuter l'Ouvrage du P. *Mabillon* ſur les

études monaſtiques ; mais nous répétons ce que nous avons dit dans une autre occaſion : Le Réformateur de la Trappe confond trop la vie des Religieux avec celle des Solitaires. L'Abbé de *Rancé* a encore ajouté à ſes autres travaux une *Rélation de la vie & de la mort de quelques Moines de la Trappe*, en 4 volumes, où, d'un ſtyle ſimple & plein d'onction, il trace des tableaux propres à édifier & à mettre les ſentimens de la Religion dans tout leur jour.

Tels ſont les Ecrits de cet Abbé célebre. M. de *Voltaire* a-t-il cru peindre au vrai ſon caractere, en s'exprimant ainſi dans ſon *Siecle de Louis XIV?* « *Jean Bouthillier de Rancé* commença » par traduire *Anacréon*, & inſtitua la réforme » effrayante de la Trappe. Il ſe diſpenſa, comme » Légiſlateur, de la Loi, qui force ceux qui » vivent dans ce tombeau à ignorer ce qui ſe » paſſe ſur la terre. Il écrivit avec éloquence. » Quelle inconſtance dans l'homme ! Après avoir » fondé & gouverné ſon inſtitut, il ſe démit de » ſa place, & voulut la reprendre. »

Quand il ſeroit vrai que l'Abbé de *Rancé* auroit pris quelque part aux événemens de ce monde, après y avoir renoncé, les ſentimens qu'il manifeſte dans ſes Ecrits & dans ſes Lettres, n'ont rien qui ne puiſſe faire honneur à ſon zele & à ſa piété. D'ailleurs, il n'eſt pas étonnant que

l'éclat de ſa réputation, ſon mérite & ſes lumieres lui attiraſſent des rélations qu'il n'eût pas recherchées, mais auxquelles il falloit répondre.

L'Ecrivain l'accuſe enſuite d'avoir voulu rentrer dans ſa place après s'en être démis. Il eſt faux qu'il ait jamais eu ce deſſein. Les trois Abbés qui gouvernerent ſon Ordre pendant ſa vie, furent nommés d'après ſon choix; & s'il eût eu envie de reprendre le gouvernement du Cloître, rien ne lui étoit plus facile que d'obtenir pour lui-même ce qu'il n'avoit jamais ſollicité que pour les autres. Sa Vie écrite par *Marſollier*, *par Maupeou*, par Dom *le Nain*, & ſes Lettres, en offrent des preuves authentiques.

Les débats théologiques qui s'éleverent entre *Boſſuet* & *Fénélon*, le porterent encore à rompre le ſilence, & lui attirerent des Vers piquans de la part du Duc de *Nevers*, que M. de *Voltaire* cite avec complaiſance. L'intérêt de la vérité exige que nous apprenions à ceux qui l'ignorent, que toute la part que l'Abbé de *Rancé* prit à ces démêlés, ſe réduit à deux Lettres très-courtes adreſſées à l'Evêque de Meaux, & publiées contre le gré de celui qui les avoit écrites.

Nous ne nous ſommes ſi étendus ſur ces Anecdotes, que pour faire remarquer combien il faut ſe défier des jugemens hiſtoriques de M. de *Voltaire*. Il étoit naturel, ſelon ſes principes, qu'il

cherchât à décrier un homme dont les ſacrifices, les vertus & la réforme ont fait tant d'honneur à la Religion. La Philoſophie qu'il s'efforce d'accréditer, ne peut s'élever que ſur des ruines, & s'alimenter que du meurtre des réputations les plus reſpectables. Ceux qui *vivent dans les tombeaux*, ſelon l'expreſſion de l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*, devroient au moins être à l'abri de ſes traits. Ne vaudroit-il pas mieux qu'il y vécût lui-même dans un ſage ſilence, que de faire entendre une voix qui a ſi ſouvent outragé les vivans & les morts ?

1. RAPIN, [*Nicolas*] Grand Prévôt des Maréchaux, né à Fontenai-le-Comte, mort à Poitiers en 1609, âgé de 60 ans, & ſelon quelques Auteurs de 74 ; Poëte Latin & François, plus connu par la part qu'il eut à la *Satyre Ménippée*, que par ſes Ouvrages qu'on ne lit plus. Il compoſa lui-même ſon épitaphe, où il fait alluſion à la Charge de Grand Prévôt, qu'*Henri III* lui avoit donnée, en reconnoiſſance de ce qu'il avoit refuſé d'embraſſer le parti des Ligueurs, qui le chaſſerent de Paris pour cette raiſon.

Tandem Rapinus hîc quieſcit, ille qui
Nunquam quievit, ut quies eſſet bonis ;
Impunè nunc graſſentur & fur & latro.
Muſæ ad ſepulchrum Gallicæ & Latinæ gemant.

La tournure & l'expreſſion de cette épitaphe peuvent donner une idée des talens & de la préſomption de l'Auteur, auſſi bien que du ton du ſiecle où il écrivoit.

Au reſte, ce Poëte eſt le premier qui ait tenté d'introduire dans notre Poéſie les Vers blancs ou ſans rime. Son exemple a eu peu d'imitateurs. Il faut convenir que la rime eſt ſouvent gênante pour les Poëtes; mais puiſqu'elle n'empêche pas que nous ne ſoyons inondés de mauvais Vers; que ſeroit-ce ſi l'on diminuoit les difficultés?

2. RAPIN, [*René*] Jéſuite, né à Tours en 1621, mort à Paris en 1687.

Celui-ci eſt un des plus grands Littérateurs & un des meilleurs Poëtes Latins qu'ait eus notre Nation. Les Savans du dernier ſiecle, qui valoient bien ceux du nôtre, ont regardé ſon Poëme des *Jardins* comme une Production digne du temps d'*Auguſte*. *Virgile*, dans ſes Géorgiques, avoit laiſſé à d'autres Poëtes le ſoin de développer cette partie de l'Agriculture :

Verùm hæc ipſe equidem ſpatiis incluſus iniquis,
Prætereo, atque aliis poſt commemoranda relinquo.
Georg. Lib. 4.

Le P. *Rapin* prit ſur lui de traiter ce ſujet, & il l'a fait avec une ſupériorité de talent qui

prouve la beauté de ſon génie. » Il n'eſt point » inférieur à *Virgile*, dit l'Abbé *Desfontaines*, » pour l'élégance & la pureté du langage, pour » l'eſprit & les graces qui y regnent. « Ce Journaliſte ajoute encore, en parlant du même Poëme : » L'agrément des deſcriptions y fait diſ- » paroître la ſéchereſſe des préceptes, & l'ima- » gination du Poëte y ſait délaſſer le Lecteur par » des fables qui, quoique trop fréquentes, ſont » preſque toujours riantes & bien choiſies. Plus » fleuri, plus gai, plus amuſant que l'Auteur » des Géorgiques, il en a la préciſion & quel- » quefois même l'élévation & la force. « L'élégant Traducteur de *Virgile* étoit bien capable de juger du mérite du Poëte qui a le plus approché de ce même Original, dont perſonne n'a mieux ſenti ni mieux rendu que lui toutes les beautés. Les autres Poéſies du P. *Rapin* ne ſont pas auſſi eſtimées que ſes *Jardins ;* mais elles portent l'empreinte du même génie. Ses *Eglogues* ſur-tout lui donnent un nouveau trait de reſſemblance avec le Chantre de Mantoue, & peuvent trouver place à côté des *Bucoliques.*

Qu'on vienne nous dire, après cela, qu'il eſt impoſſible de bien écrire dans une Langue morte, parce que nous ſommes hors d'état d'en connoître le méchaniſme & toutes les fineſſes ! Comment ont appris leur Langue M. de *Voltaire*,

le propagateur de ce paradoxe, & M. d'*Alembert* qui ſemble ſe faire une loi de ne penſer que d'après ce Poëte ? N'eſt-ce pas encore plus dans la lecture des bons Auteurs, que dans la converſation & le commerce de la Société ? Les heureuſes diſpoſitions de l'eſprit, jointes à une étude conſtante, ne ſont-elles pas capables de vivifier une Langue qui n'eſt morte que pour ceux qui la négligent ? Or, c'eſt ainſi que les *Rapin*, les *Vaniere*, les *Coffart*, les *Sautel*, les *Fraguier*, les *Huet*, les *Santeuil*, les *Jouvenci*, les *Brotier*, &c. ſont parvenus à ſe rendre la Langue Latine familiere, à ſe pénétrer de ſon génie, & à acquérir la facilité de l'écrire avec ſuccès.

D'ailleurs, quelque vivante que ſoit notre Langue pour la plupart de nos mauvais Ecrivains, le grand uſage qu'ils ſont à portée d'en avoir, a-t-il pu les garantir des vices du ſtyle & de la médiocrité qui caractériſe toutes leurs Productions ? Preuve qu'il eſt indifférent pour les Eſprits bornés qu'une Langue ſoit vivante], comme il l'eſt pour les vrais Génies qu'elle ſoit morte. Il ne ſauroit donc ſubſiſter d'autre difficulté que celle de la prononciation : eh ! que fait la prononciation, lorſqu'il s'agit de compoſer des Livres ? *Ménage* prononçoit l'Italien d'une maniere ridicule, parce qu'il l'avoit appris ſans maître, & qu'il n'avoit jamais été en Italie ; il a

pourtant fait des Vers Italiens qui, de l'aveu de tout le monde, n'auroient pas été désavoués par les meilleurs Poëtes d'Italie, & que M. de *Voltaire* * lui-même trouve fort supérieurs aux Vers François que nous avons de cet Auteur.

La Langue Italienne étoit néanmoins pour *Ménage* une Langue aussi morte que la Grecque & la Latine, dans lesquelles il écrivit également. N'avons-nous pas une infinité de Gens de Lettres qui ont appris l'Anglois, l'Espagnol, l'Italien, l'Allemand, par le seul secours des Livres ? N'en voit-on pas plusieurs parmi ceux qui écrivent assez correctement dans ces Langues étrangeres, en convenant eux-mêmes qu'il leur seroit impossible de les parler supportablement, à cause de la prononciation dont ils n'ont aucune habitude ? De plus, n'avons-nous pas vu paroître dans notre Siecle des Ouvrages agréablement écrits en style marotique, & même dans le style du treizieme & quatorzieme Siecle, quoique les façons de s'exprimer d'alors soient, pour ainsi dire, totalement étrangere & morte pour nous ?

---

* » *Ménage*, dit-il dans le *Siecle de Louis XIV*, a » prouvé qu'il est plus aisé de faire des Vers en Italien » qu'en François. Ses Vers Italiens sont estimés même » en Italie, & notre Langue doit beaucoup à ses re- » cherches. Il étoit savant en plus d'un genre.

Il eſt donc inconteſtable que M. de *Voltaire*, & ceux qui ſont de ſon avis, n'auroient pas dû chercher à dérober à notre Nation un genre de gloire pour lequel on conviendra qu'ils ne ſont pas nés, mais que d'autres Littérateurs ont ſu nous procurer par des travaux qui auront toujours leur prix, malgré leurs déciſions.

Au mérite de la Poéſie Latine, le P. *Rapin* a joint celui d'écrire avec pureté & avec goût dans ſa propre Langue. Ses *Réflexions ſur l'Eloquence*, celles *ſur la Poéſie*, ſes *Inſtructions pour l'Hiſtoire* ſur-tout, ſont des Productions didactiques auſſi diſtinguées par la préciſion & la netteté du ſtyle, que par la ſagacité des obſervations & la ſolidité des préceptes. De tels Ouvrages devroient être le Code des Orateurs & des Poëtes. Les Rhétoriques & les Poétiques publiées dans ce Siecle, ne ſont guere que de longues amplifications des Penſées judicieuſes du P. *Rapin*. L'Abbé *Mallet*, qui a fondu la plus grande partie de ces Réflexions dans les *Principes pour la lecture des Orateurs*, & dans les *Principes pour la lecture des Poëtes*, auroit dû, par reconnoiſſance, en faire hommage à l'Auteur. Il eſt d'autant plus repréhenſible de ne l'avoir pas fait, qu'il a produit, de ſon propre fonds, des Réflexions dignes du P. *Rapin* lui-même.

Après s'être exercé dans la Littérature, ce Jéſuite s'appliquoit, avec un égal ſuccès, aux Ouvrages de piété. La même plume, qui a ſi bien tracé le parallele d'*Homere* & de *Virgile*, de *Démoſthène* & de *Cicéron*, de *Platon* & d'*Ariſtote*, de *Thucydide* & de *Tite-Live*, nous a laiſſé un Livre très-eſtimé ſur la *Vie des Prédeſtinés*. Cet Ecrivain laborieux travailloit alternativement ſur des ſujets littéraires & ſur des ſujets de Religion, ce qui faiſoit dire à l'Abbé de la *Chambre, que ce Jéſuite ſervoit Dieu & le monde par ſemeſtre.*

3. RAPIN THOYRAS, [*Paul*] né à Caſtres en 1661, mort à Wezel en 1725.

Si ſon *Hiſtoire d'Angleterre* n'étoit pas ſi partiale ; ſi l'Hiſtorien ſe conſumoit moins en conjectures peu vraiſemblables ; ſi ſa plume n'étoit pas féconde en déclamations contre les Catholiques, cette Hiſtoire ſeroit peut-être la meilleure qui ait été faite, ſans excepter celle de M. *Hume*. Le ſtyle du Réfugié eſt clair & rapide ; il préſente les faits avec ordre ; il démêle avec pénétration les principes des événemens : mais quand l'eſprit de ſecte domine ſes lumieres, ſes récits ſont rarement d'accord avec la vérité.

RAYNAL, [*N.* l'Abbé] né à Saint-Géniés, Dioceſe de Rhodez en 17.., des Académies

de Londres & de Berlin; Ecrivain plus ingénieux que ſolide dans un genre où la ſolidité, ſur-tout celle qui porte au vrai, doit être préférée à toute autre choſe. L'*Hiſtoire du Parlement d'Angleterre* & celle du *Stathouderat*, reſſemblent à ces portraits où la vérité eſt ſacrifiée au coloris, & encore plus à ces étoffes dont la broderie couvre le fond. Sa maniere de narrer n'eſt point un récit; c'eſt une déclamation, un amas d'antitheſes, un enchaînement de penſées ſymmétriques, une collection de jolis tableaux, qui caractériſent bien plus le pinceau académique, que les vigoureux crayons de la Muſe de l'Hiſtoire.

Si cependant le brillant de l'eſprit, la fécondité de l'imagination, de l'élégance du deſſin, peuvent excuſer ces défauts, perſonne n'aura plus de droit à l'indulgence, que M. l'Abbé *Raynal*. Cette indulgence ne doit pas tirer à conſéquence. Il ne faut jamais oublier que le genre hiſtorique exclut les ornemens recherchés, que le naturel, une noble ſimplicité, la chaleur du ſtyle, & avant tout, le diſcernement & l'amour de la vérité, ſont les ſeules qualités qu'il admet. Sans cela, on ne doit jamais prétendre au titre d'Hiſtorien. M. *Raynal* n'a peut-être pas eu cette prétention: c'eſt pourquoi nous regarderons ces deux Hiſtoires comme une

ſource d'amuſement pour le Lecteur, en le prémuniſſant toutefois contre les dangers de la ſéduction.

Nous ne lui attribuerons pas, comme le Public, l'*Hiſtoire de l'établiſſement du Commerce dans les deux Indes* : il ſeroit trop humiliant pour lui de vieillir au milieu des fables, en enchériſſant ſur le défaut de véracité, à meſure que les progrès de l'âge devroient redreſſer ſes lumieres & mûrir ſa raiſon. Après ſes malheureux eſſais, pourquoi auroit-il pris la peine d'écrire encore une Hiſtoire, en ſe laiſſant aller à des déclamations auſſi révoltantes que puériles, contre la Religion, les Gouvernemens, les Mœurs, les uſages, les bienſéances : Si on appelle cela écrire en Philoſophe, les Annales des Nations ſont donc à la veille de devenir un amas de chimeres, d'indécences, un dépôt de fiel & de corruption : tous les événemens ne tarderont pas à être altérés, traveſtis, & dirigés au but d'une ſubverſion générale.

Nous pardonnons à ceux qui ſe ſont extaſiés ſur le ſtyle de cet Ouvrage. Il faut ſans doute à leur oreille des phraſes longues, ſeches, & contournées avec de pénibles efforts ; il faut à leur eſprit des penſées emphigouriques, des réflexions froides, des obſervations équivoques,

des contradictions * révoltantes, des vues minutieuſes, le tout énoncé avec le ſombre appareil de la moroſité ; il faut pour leur amuſement des critiques ameres, des récits ſcandaleux, des calomnies.

M. l'Abbé *Raynal*, nous le répétons, a dû être très-ſenſible à une imputation ſi offenſante pour ſon caractere & ſes ſentimens. Ses Ecrits n'ont jamais annoncé que ſa plume dût ſe proſtituer à de tels excès. Cette monſtrueuſe Hiſtoire ne peut être partie que du cerveau exalté de

---

* Nous n'en citerons qu'un exemple. L'Auteur dit dans un endroit, que la principale cauſe de la chûte de l'Empire Romain fut l'extinction du Paganiſme ; » ces vaſtes contrées ſe trouverent couvertes d'hommes qui n'étoient plus liés entr'eux, ni à l'Etat par les nœuds ſacrés de la Religion & du ſerment. Sans Prêtres, ſans Temple, ſans morale publique, quel zele pouvoient-ils avoir pour défendre l'Etat ? « Et, dans un autre endroit, il prétend prouver, par l'exemple des Quakers, que les hommes ſeroient plus *heureux ſans Prêtres & ſans Maîtres.* » La Penſilvanie, ajoute-t-il, dément l'impoſture & la flatterie, qui diſent impudemment, dans les Cours & dans les Temples, que l'homme a beſoin des Dieux & des Rois. Ce ſont des Dieux cruels qui ont beſoin de Rois qui leur reſſemblent ; ce ſont des Rois méchans qui ont beſoin de Dieux tyrans pour ſe faire reſpecter, &c. « Nous ne nous permettrons aucune réflexion ſur ce dernier paſſage vraiment philoſophique.

quelque

quelque Philoſophe archimaniaque, obſtiné à mourir au milieu des accès de ſa phrénéſie.

RAYNAUD, [*Théophile*] Jéſuite, mort à Lyon en 1663, âgé de 79 ans.

Auteur ſingulier, qui n'a écrit que ſur des ſujets ſinguliers, & dont les Ouvrages en vingt volumes in-folio, conduiſirent *Boiſſat*, ſon Libraire, à l'Hôpital, fin aujourd'hui plus ordinaire aux Auteurs qu'aux Libraires.

REBOULET, [*Simon*] né à Avignon en 1687, mort dans la même ville en 1725.

Son *Hiſtoire de Louis XIV*, toute médiocre qu'elle eſt, n'a pas laiſſé d'avoir beaucoup de cours, parce que nous n'en avons pas encore de meilleure. Cette Hiſtoire, quand au fonds, n'eſt pour ainſi dire, qu'un Extrait de Gazettes courantes. L'Auteur paroît avoir eu trop de confiance dans les Libelles imprimés chez les Etrangers, vrai moyen de débiter des erreurs. On ne peut, en puiſant dans de pareilles ſources, que former péniblement un tiſſu de faits décharnés, & propres à fatiguer le Lecteur, qui aime à trouver dans un Hiſtorien, l'homme inſtruit & capable de ſuppléer, par ſa ſagacité, aux obſcurités que les Faiſeurs de Mémoires ont répandues ſur certains événemens. Le ſtyle de ſa nar-

ration ne contribue point à en faire oublier les défauts ; il eſt ſec, quelquefois embarraſſé, & ſouvent inégal.

Il faut être d'une extrême indulgence ou peu attentif à obſerver le mérite d'un Ouvrage, pour aſſûrer comme l'a fait l'Auteur du *Nouveau Dictionnaire hiſtorique*, que cette *Hiſtoire de Louis XIV mérite en général de ſatisfaire les Gens de goût.* Le goût eſt plus difficile à contenter ; il exige de l'ordre, de la clarté, de la méthode ; il demande de la chaleur & de l'intérêt dans l'expoſition des faits, du diſcernement dans le choix des autorités, & une nobleſſe d'expreſſion aſſortie aux événemens qu'on raconte : or, c'eſt ce que M. *Reboulet* a preſqu'entiérement négligé.

Il eſt auſſi peu ſenſé au Lexicographe de dire, en ſe contrariant, que ce même Ouvrage *ſeroit plus digne des Gens de goût, ſi quelque homme inſtruit vouloit le corriger ſur l'Hiſtoire du Siecle de Louis XIV de M. de Voltaire.*

Ne ſeroit-il pas néceſſaire, avant toutes choſes, que le *Siecle de Louis XIV*, qu'on propoſe pour modele, fût corrigé par un homme inſtruit, véridique, & ſur-tout moins enclin à débiter de petites anecdotes haſardées, ſoit pour appuyer le ſyſtême de l'Auteur, ſoit pour réveiller la curioſité des petits Eſprits qui adoptent

bonnement toutes choſes, pour peu qu'elles ſoient marquées au coin de la hardieſſe & de la ſingularité !

M. *Reboulet* a donné encore deux Hiſtoires, celle de *Clément XI.*, entachée des mêmes défauts que nous venons de remarquer, & celle de la *Congrégation des Filles de l'Enfance*, plus légérement écrite, mais trop chargée de détails, & trop abondante en petits faits, dont la plupart ſont douteux.

REGANHAC, [*Geraud* VALET DE] de l'Académie des Jeux Floraux, né à Cahors en 1719.

Les Académies de Province ont ſouvent couronné ſes talens poétiques, ce qui prouveroit peu en leur faveur, ſi ſes autres Ouvrages ne venoient à l'appui de ſes lauriers. Le genre auquel il s'eſt le plus particuliérement attaché, eſt la Poéſie lyrique ; & par le feu, la verve, la nobleſſe qui regnent dans ſes Odes, on voit qu'il eſt né Poëte. Il a publié en 1775 des *Etudes lyriques, d'après Horace*, que les jeunes Poëtes liront avec fruit : c'eſt une Traduction en Proſe, & une imitation en Vers d'une trentaine d'Odes d'*Horace*, où la préciſion & la force du ſtyle ſe trouvent réunies à la fidélité. Ces imitations ſont ſuivies de quelques Odes ſur les évé-

nemens les plus célebres du Regne de *Louis XV*, où, parmi des beautés ſublimes, on rencontre des négligences & même des défauts que l'Auteur auroit évités, s'il eût conſulté des amis éclairés & ſéveres. Il ne lui manque qu'un peu plus de goût, & ce je ne ſais quoi, qui ne ſauroit ſe puiſer que dans la Capitale.

REGNARD, [*Jean-François*] né à Paris en 1647, mort en 1709; le meilleur de nos Poëtes Comiques, après *Molière*, en ce qu'il a le plus approché du génie de ce Grand Homme. On voit, par la plupart de ſes Pieces, & ſurtout par celle du *Joueur*, qu'il auroit pu égaler plus ſouvent ſon modele, ſi une vie trop diſſipée, des voyages très-longs & très fréquens n'euſſent nui à la perfection de ſes talens.

Ce n'eſt que par une application conſtante, par une continuité non interrompue de travaux ſur le même objet, qu'on peut développer les dons qu'on a reçus de la Nature pour y réuſſir. La Vie de *Regnard* a été totalement oppoſée à ce principe. Tantôt Eſclave à Alger, tantôt Voyageur en Laponie, il abandonnoit l'étude & la compoſition, & n'y revenoit que par l'impulſion de ſon génie qui le forçoit, en quelque maniere, à produire malgré lui. Parmi tant de viciſſitudes & de diſtractions, il eſt étonnant

qu'il ſoit ſorti de ſa plume un ſi grand nombre de Pieces dignes de reſter au Théatre, & revues avec plaiſir. Telles ſont *le Joueur*, *le Diſtrait*, *les Ménechmes*, *le Légataire univerſel*, *les Folies amoureuſes*, *Démocrite*, *la Sérénade*, & *le Retour imprévu*.

Le *Joueur*, pardeſſus toutes, eſt une Comédie, dont le principal caractere & ſes acceſſoires ſont deſſinés & rendus avec autant de fineſſe que de fidélité. Une imagination vive & gaie, un bon ſens exquis, une connoiſſance bien étendue du Théatre, le naturel du dialogue, un art admirable de ſaiſir les ridicules & de les peindre dans leur jour le plus brillant, la rendront toujours digne d'être propoſée pour modele.

Dans les Pieces d'intrigue, *Regnard* eſt ſupérieur à tous ceux qui l'ont ſuivi. Perſonne n'a ſu mieux manier un ſujet, le conduire, & le terminer par un dénouement agréable & piquant. S'il avoit eu ſoin d'unir la morale à la force comique; de ſuivre les regles indiſpenſables de la Comédie, deſtinée par ſon inſtitution à inſtruire & à corriger; de donner aux travers qu'il expoſe les couleurs qui en font ſentir & déteſter la difformité; de punir ſur la Scene les Perſonnages vicieux qu'il y introduit; en un mot, de travailler à rendre les hommes meilleurs, autant qu'il s'appliquoit à les amuſer, il eſt certain

qu'il auroit droit de prétendre à une gloire plus brillante & plus ſolide que celle dont il eſt en poſſeſſion.

Il ne faut pas conclure cependant de ce reproche, que nos Comédies froides & ſententieuſes ſoient préférables aux ſiennes. Ce n'eſt point par des déclamations inſipides; par un étalage de morale empoulée, giganteſque; par des tableaux d'un coloris auſſi forcé que rebutant; par des ſentimens alambiqués; par une Métaphyſique quinteſſenciée & confuſe; par des maximes paraſites, jetées au haſard & avec affectation, que nos prétendus Comiques pourront ſe flatter d'égaler les Grands Hommes, en prenant une route oppoſée à celle qui les a conduits au ſuccès. Il n'eſt pas poſſible qu'ils ſe diſſimulent leurs mépriſes, à la vue de l'oubli où ſont tombées & où tombent tous les jours quantité de Pieces, applaudies d'abord avec enthouſiaſme, & rejetées enſuite avec dégoût; tant la réflexion & le retour des vrais principes ſont ennemis des Productions contraires à la raiſon & au bon goût! Le bizarre peut ſéduire un moment, mais ſon triomphe eſt court, & on mépriſe ce qu'on avoit d'abord goûté, à proportion de la honte qu'inſpirent les travers qui avoient ſu en impoſer.

On a de *Regnard* quelques petits Ouvrages

en proſe, dont le *Voyage de Laponie* eſt le plus piquant, par les détails curieux qu'il renferme & la maniere dont ils ſont racontés. L'Auteur y paroît cependant trop crédule, à certains égards, & obſervateur peu judicieux.

REGNIER, [*Mathurin*] né à Chartres en 1573, mort à Rouen en 1613.

Si l'on fait attention que de ſon temps les premiers principes du goût étoient ignorés & la langue encore informe, on aura plus d'indulgence pour les incorrections, les rudeſſes, les mauvaiſes plaiſanteries qu'on trouve dans ſes Satyres, & on lui ſaura gré de la vigueur qu'il a miſe dans ſes tableaux, des ſaillies agréables qui ont échappé à ſa plume, de l'heureuſe naïveté avec laquelle il a attaqué le vice & pourſuivi les vicieux : pluſieurs de ſes Vers peuvent encore paſſer pour originaux, & il a pluſieurs traits qui n'ont point vieilli. On ne doit pas être auſſi facile à pardonner les licences cyniques qu'il s'eſt permiſes : aucunes raiſons ne ſont capables de les juſtifier. Ce ne ſera jamais par des peintures laſcives, par des expreſſions libertines, par des injures groſſieres, par le langage crapuleux de la débauche, qu'on pourra ſe promettre de réformer les hommes & de venger les mœurs. *Regnier* a été beaucoup trop loin à

cet égard, & *Boileau* a eu raiſon d'ajouter, après avoir donné à ſes talens les éloges qu'ils méritent,

Heureux ! ſi ſes diſcours, craints du chaſte Lecteur,
Ne ſe ſentoient des lieux que fréquentoit l'Auteur,
Et ſi, du ſon hardi de ſes rimes cyniques,
Il n'alarmoit ſouvent les oreilles pudiques !

REGNIER DES-MARAIS, [*François-Seraphin*] Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoiſe, & Membre de celle de *la Cruſca* de Florence, né à Paris en 1632, mort dans la même ville en 1713.

Quoiqu'il ſe ſoit exercé dans preſque tous les genres & dans preſque toutes les Langues, ſes ſuccès ont été médiocres, par cette raiſon déciſive, que l'eſprit ne peut que perdre & le talent s'affoiblir, quand on voltige trop légérement d'objet en objet. Cette démangeaiſon de tout effleurer n'aboutit jamais qu'à de minces Productions. Les Italiens cependant font beaucoup de cas de ſa Traduction en Vers des Odes d'*Anacréon*, écrite en leur Langue. Il n'a pas été auſſi heureux dans la Poéſie françoiſe : ſes Eglogues, ſes Elégies, ſes Sonnets, ſes Odes, &c., ſont communément foibles, & quelques Vers pleins de naturel ne ſont pas capables d'en racheter la médiocrité. Cette déciſion regarde

également ſes Poéſies Latines Eſpagnoles qui leur ſont inférieures. Du côté de la proſe, il n'eſt guere plus eſtimable. Il faut cependant convenir que ſa Traduction de la *Perfection chrétienne de Rodrigues* eſt aſſez exacte & bien écrite. Elle lui valut ſa place à l'Académie. Il compoſa depuis une *Grammaire Françoiſe* très-détaillée, où l'on trouve des obſervations ſur notre Langue que les Grammairiens poſtérieurs ont adoptées & dont ils ſe ſont fait honneur.

REMOND DE SAINT-MARD, [*Touſſaint*] né à Paris, en 1682, mort dans la même ville en 1757.

Les *Dialogues des Dieux*, qui forment le premier volume de ſes *Œuvres*, ſont pleins de délicateſſe & de gaieté dans le goût de *Lucien*. Chaque Dialogue eſt une excellente Scene de Comédie, aſſaiſonnée par une moralité ingénieuſement tiſſue, mais quelquefois trop ſubtile. Ses *Lettres galantes & philoſophiques* formant les deuxieme & troiſieme volumes, ont été écrites pour être miſes au jour. Par cette raiſon, on n'y trouve point cette franchiſe, ce naturel & cette facilité, qui ſont l'ame & l'agrément du ſtyle épiſtolaire. L'Auteur auroit mieux fait de compoſer tout bonnement des Traités, que d'imaginer un commerce chimérique, dont le

Lecteur n'eſt jamais la dupe. Ces Traités auroient eu le mérite de contenir d'excellentes choſes, qui ſont déplacées dans ſes Lettres.

M. *Remond de Saint-Mard* a compoſé auſſi une Poétique, mais une de ces Poétiques arbitraires, qui, dérogeant aux vrais principes, ne laiſſent voir que les idées de l'Auteur, contre leſquelles le bon goût doit ſe tenir ſagement en garde. Cet Ouvrage d'ailleurs eſt écrit d'un ſtyle affecté, qui dépare ce qu'il y a de bon. Le Poëme de *la Sageſſe*, qu'on a fauſſement attribué au Marquis de *la Fare*, ne répond point au mérite des autres Productions de M. *Remond*, & ſans quelques Vers heureux, nous dirons qu'il eût été plus ſage de ne le pas mettre au jour.

RESNEL, [*Jean-François* DU BELLAY DU] Abbé, de l'Académie Françoiſe, & de celle des Inſcriptions, né à Rouen en 1692, mort à Paris en 1761.

Ses Traductions en Vers de l'*Eſſai* de *Pope* ſur l'homme, & de celui du même Auteur ſur *la Critique*, font juger qu'il étoit capable de produire d'excellens Ouvrages par lui-même, s'il ſe fût moins défié de ſes talens. Il eſt quelquefois, à la vérité, inférieur à ſon Original; mais il a, en revanche, des morceaux où il le ſurpaſſe,

en donnant de la force, de la grace, de la nobleſſe à certains détails minutieux, que le génie Anglois peut admettre, mais que celui de notre Nation eût rejetés. Après tout, M. l'Abbé du *Reſnel* n'eſt que plus eſtimable de s'être borné à traduire, s'il ſe ſentoit trop foible pour compoſer ſans appui. Il eſt de certains Eſprits qui exigent des objets préſens pour les animer & les féconder, & tels de nos Poëtes modernes, qui ont cru ſe faire un nom en ne voulant rien devoir aux autres, n'ont fait que mieux ſentir leur foibleſſe, par la médiocrité de leurs créations. *Sumite materiam veſtris qui ſcribitis æquam viribus.*

RESTAUD, [*Pierre*] Avocat au Conſeil du Roi, né à Beauvais en 1694, mort à Paris en 1764.

On ne trouve rien que de très-médiocre dans ſa *Grammaire Françoiſe*; cet Auteur n'a fait que répéter ce qu'avoient dit le P. *Buffier*, l'Abbé *Regnier*, M. de *la Touche*, & tous ceux qui avoient écrit avant lui ſur cette matiere, qu'il a embrouillée à force d'exceptions aux regles qu'il établit. Pourquoi ce Livre a-t-il donc eu tant de vogue? C'eſt que l'Auteur étoit protégé par un parti qui le prônoit. Ainſi ſe ſoutiennent, pendant quelque temps, ces réputations factices que la cabale enfante, & qui diſparoiſſent avec la cabale.

RETZ, [*Jean-François-Paul* DE GONDI, Cardinal de] Archevêque de Paris, né en 1613, mort à Paris en 1679.

Le ſtyle original de ſes *Mémoires* le place plutôt parmi les Génies ſinguliers, que parmi les bons Ecrivains. Si ces Mémoires étoient cependant écrits par-tout de la même force, les meilleurs Hiſtoriens Grecs & Latins n'auroient rien qui leur fût ſupérieur; mais il s'en faut bien que le ſtyle ſoit également ſoutenu dans le cours de la narration; l'aſſoupiſſement & les inégalités s'y font ſentir dans mille endroits. L'imagination de l'Auteur ſe refroidiſſoit, ſelon toute apparence, dès que les objets n'intéreſſoient pas vivement ſon ame, plus enthouſiaſte des choſes extraordinaires, que de la véritable grandeur. Le même caractere qui le précipita dans les intrigues de la Fronde, le rendoit paſſionné pour tout ce qui flattoit ſes inclinations. La lecture de l'*Hiſtoire de la Conjuration du Comte de Fieſque* en fit tout-à-la-fois un *Catilina* & un *Salluſte*. Il entreprit de traduire cet Ouvrage, dont il ne faut que lire la Traduction, en le comparant à l'Original, pour voir combien il avoit de penchant pour tout ce qui tendoit à révolte & à ſédition. En effet, il ne craint pas d'y juſtifier des traits que l'Auteur même condamnoit dans ſon Ouvrage. Il avoue lui-même, dans ſes Mémoires,

que l'ambition d'être Chef de Parti avoit toujours eu beaucoup d'empire sur son cœur. D'après de tels sentimens, il ne faut plus s'étonner de la franchise avec laquelle il raconte des événemens si opposés à l'esprit de son état & à sa propre gloire; il semble qu'il n'ait écrit que pour médire de lui-même. Néanmoins, malgré la véracité dont il paroît faire profession, il se trouve contredit sur plusieurs faits, par les Mémoires de son temps; ce qui prouve qu'il a souvent été aussi dupe de son imagination que de ses projets.

REYRAC, [*François-Philippe* DE] Censeur Royal, de l'Académie de Caen, Associé Correspondant de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, né en Limousin en 1734.

Si, comme cet Auteur le dit lui-même dans un Vers des plus prosaïques,

Qui n'est pas né Poëte, à rimer, perd son temps.

on pourroit assûrer qu'il a perdu celui qu'il a employé à faire ses Poésies. Le Public les a mal accueillies, parce que le Public savoit avant lui cette maxime d'*Horace*, bien mieux énoncée que la sienne:

Tu nihil invitâ dices, faciesve Minervâ.

Les Odes de M. l'Abbé de *Reyrac* ne sont

que de la proſe rimée & ſouvent mal cadencée. Vainement y chercheroit-on de l'enthouſiaſme, de la poéſie, du deſſin dans le plan, du coloris dans les images, de l'énergie dans l'expreſſion, qualités indiſpenſables au genre lyrique, duquel on peut dire,

Qu'il n'eſt point de degrés du médiocre au pire.

Une autre preuve que cet Auteur n'eſt pas né Poëte, c'eſt que le langage ſublime & figuré des Prophetes n'a pas été capable d'échauffer ſa verve. Un ſeul Pſeaume ſuffiſoit à *Rouſſeau* pour faire une Ode pleine d'élévation, de chaleur & de ſentiment; & trois ou quatre Pſeaumes fondus dans chacune des *Odes ſacrées* de M. l'Abbé *Reirac*, n'ont pu leur donner le moindre degré de chaleur & de vie. On ſeroit tenté de croire que ſon génie tient du naturel de la Salamandre, qui ſubſiſte, dit-on, au milieu des flammes ſans en être échauffée, & vient à bout de les éteindre. Il y auroit cependant de l'injuſtice à ne pas lui tenir compte de ſes bonnes intentions; les tentatives qu'il a faites, quoique malheureuſes, n'en ſont pas moins d'honneur à ſon cœur & à ſa Religion. Les mêmes ſentimens l'ont porté à s'élever contre les Philoſophes modernes dans des *Epîtres* moins mauvaiſes que ſes Odes, mais toujours foibles, & dans les Diſcours prélimi-

naires placés à la tête de ſes divers Ouvrages de Poéſie. On doit lui ſavoir gré d'avoir conſacré ſon travail à la défenſe de la Religion, pendant que tant d'autres Auteurs s'efforcent de faire valoir des talens plus médiocres encore, à la décrier.

Depuis la derniere édition de cet Ouvrage, l'Abbé de *Reyrac* ſemble s'être fait juſtice ſur ſon peu de talent pour la verſification : il a publié une *Hymne au Soleil ;* mais il l'a écrite en proſe; & ſi cette proſe ſur la ſource de la lumiere & du feu eſt dépourvue de verve & de chaleur, elle ne l'eſt point de clarté, de correction, ni d'images grandes & noblement exprimées. Ce petit Ouvrage eſt précédé d'un Diſcours préliminaire qui renferme d'excellens principes de morale & de goût, qui prouvent que l'eſprit de l'Auteur eſt plus propre à donner des leçons que des exemples.

RICCOBONI, [*Marie* DU MESIERES DE LABORAS, épouſe de M.] née à Paris en 17..

Les perſonnes qui goûtent les Romans, & qui y attachent un grand mérite, trouveront dans les ſiens bien des qualités propres à les leur rendre intéreſſans ; ils offrent de la légéreté, de la délicateſſe, du ſentiment, & ſont exempts de ce ton odieux de licence, ſi prodigué par cette ſorte d'Eſprits qui ont la démangeaiſon d'écrire, ſans

autre inſpiration que celle du vice. On y reconnoît une plume exercée par l'aiſance que donne l'uſage de la Société. La plupart reſpirent une Philoſophie mondaine, à la vérité, mais ſans prétention, ce qui eſt un grand travers de moins dans un temps où tout aſpire aux honneurs philoſophiques.

Les *Lettres de Milady Catesby* & celles de *Fanny Butler* ſont pleines d'eſprit, de graces & de ſentiment. Il ſeroit ſeulement à deſirer que le ſtyle fût moins chargé d'épithetes, d'exclamations & de réticences. Les épithetes doivent être ſobrement placées par-tout, plus particuliérement dans le ſtyle familier : l'uſage des exclamations devient gauche & froid quand il eſt trop répété ; & les réticences ne produiſent un grand effet, que lorſqu'on ſent que l'Auteur ne dit pas tout ce qu'il pourroit dire, non lorſqu'il s'arrête dans l'impoſſibilité de pouvoir rien dire davantage. A ces défauts près, qui ſe font ſentir dans preſque toutes ſes Productions, Madame *Ricoboni* ne mérite que des éloges & des applaudiſſemens.

RICHELET, [*Céſar-Pierre*] né dans le Dioceſe de Châlons-ſur-Marne en 1631, mort à Paris en 1698.

Son nom tient encore au ſouvenir du Public, par un Ouvrage qui prouve que les petites choſes ſont quelquefois capables de ſauver de l'oubli.

Cet Ouvrage eſt le *Dictionnaire des Rimes*, compilation très-facile, qui ne ſuppoſe que de patience, & ne peut être utile qu'aux pénibles Rimeurs, dont la Muſe ſtérile a beſoin de répertoire pour enfiler quelques Vers de ſuite.

Richelet a fait auſſi un *Dictionnaire François* qui n'eſt plus conſulté, depuis que l'Abbé *Goujet* en a donné l'Abrégé en un volume *in* 8°. Cette abréviation étoit néceſſaire; car, pour ne rien oublier, l'Auteur avoit ſurchargé ſon Ouvrage d'un tas de groſſieretés, de ſatyres & d'obſcénités qui le rendoient auſſi dangereux pour la jeuneſſe, que révoltant pour un honnête Lecteur.

RICHELIEU, [*Jean-Armand* DUPLESSIS, Duc DE] Cardinal & Miniſtre d'Etat, né à Paris en 1585, mort en 1642.

N'eût-il que la gloire d'avoir fondé des Colléges, favoriſé le progrès des Lettres, donné l'exiſtence & de ſages loix à l'Académie Françoiſe, il mériteroit une place dans cet Ouvrage: il y a encore des droits en qualité de Littérateur. Si ſes talens littéraires n'égalent pas ſes talens politiques, c'eſt qu'il eſt difficile d'être ſupérieur dans deux genres différens. Son *Teſtament* fût-il réduit au mérite du ſtyle, il pourroit être encore regardé comme un Ouvrage eſtimable. M. de *Voltaire* a beau ſoutenir qu'il n'en eſt pas l'Auteur,

on lui a ſi ſouvent répondu par des preuves irréfutables, que cet Ecrivain eſt le ſeul qui ait attaqué cette vérité.

Les Poéſies du Cardinal de *Richelieu* feroient peut-être honneur à ſon eſprit, ſi on pouvoit diſtinguer celles qui ſont véritablement de lui. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il en a fait beaucoup, & la Tragédie de *Mirame* paroît être inconteſtablement ſon Ouvrage, par la tendreſſe paternelle qu'il témoigna pour cette Piece. La repréſentation lui coûta, dit-on, plus d'un million. C'eſt pour elle qu'il fit bâtir la ſalle de ſon palais qui a long-temps ſervi à l'Opéra; il oublia ſa gravité pendant qu'on la jouoit; ſes tranſports éclaterent même un peu trop vivement. Au milieu des applaudiſſemens qu'elle eut d'abord, tantôt il ſe levoit & s'élançoit hors de ſa loge, pour ſe montrer à l'aſſemblée, tantôt il impoſoit ſilence, pour fixer l'attention ſur les endroits qu'il jugeoit les plus beaux. Un Auteur, dont la gloire & la fortune euſſent dépendu du ſuccès d'une Piece, ne ſe ſeroit pas livré à des démonſtrations auſſi peu meſurées.

On ſait que le bon accueil de cette Tragédie fut l'effet de la flatterie; auſſi ne ſe ſoutint-elle pas. Un Miniſtre puiſſant peut faire taire les ſifflets, arracher des éloges à l'adulation; mais le bon goût rentre tôt ou tard dans ſes droits.

On a vu, de nos jours, des Auteurs faire doubler la Garde du Parterre, pour prévenir la chûte d'une Piece, & la disgrace de cette Piece n'en a eu par-là que plus de témoins.

Armand ne fut pas plus heureux contre le *Cid*, qu'en faveur de *Mirame*. Le génie de *Corneille* triompha des efforts de l'autorité, & le crédit du Ministre ne servit qu'à procurer une excellente Critique, qui fit encore mieux sentir les beautés de cette Tragédie.

Ces traits de foiblesse n'empêchent pas que le Cardinal de *Richelieu* n'ait été le Fondateur du Théatre, par les bienfaits sans nombre qu'il répandoit pour encourager ce genre de Poésie. Il ne se bornoit pas à des largesses; il donnoit encore des conseils, & même des sujets & des plans. Personne n'ignore qu'il avoit cinq Poëtes pensionnés qui travailloient sous ses ordres. Il est malheureux, pour l'honneur de son choix, que parmi ces cinq, il n'y eût que *Corneille* & *Rotrou* qui pussent le justifier.

1. RICHER, [*Edmond*] Docteur de Sorbonne, né à Chource, dans le Diocese de Langres en 1560, mort à Paris en 1630.

Sans son fameux Livre *de la Puissance ecclésiastique & politique*, on pourroit ignorer qu'il a été Syndic de la Faculté de Théologie, Grand

Maître du Collége du Cardinal le Moine, & qu'il a fait quelques autres Ouvrages, aujourd'hui entiérement inconnus. On ne peut cependant lui refuſer de l'érudition, de la critique, & même du jugement, excepté dans le choix d'une matiere auſſi épineuſe que celle qu'il avoit entrepriſe.

2. RICHER, [*Henri*] né à Longueil, dans le Pays de Caux, en 1685, mort à Paris en 1748.

On pourroit le regarder comme un bon Traducteur, ſi la fidélité à rendre le ſens de ſon original, étoit la ſeule qualité néceſſaire à quiconque entreprend de faire paſſer les Poëtes célebres dans une Langue étrangere, ſur-tout lorſqu'il s'agit d'une Traduction en Vers. Il eſt moins foible dans celle des huit premieres Héroïdes d'*Ovide*, que dans celle des Eglogues de *Virgile*. Sa Tragédie de *Sabinus*, jouée pour la premiere fois en 1734, eſt encore au-deſſous de ſes Traductions. Quelques morceaux pleins d'intérêt ne font pas pardonner la foibleſſe de la verſification, froide & ſans coloris. Dès qu'il ne s'agira point de comparer ſes Fables à celles de *Lafontaine*, on pourra en trouver quelques-unes de bonnes. Le ſtyle en eſt ſimple, naturel, correct, les images en ſont piquantes & variées;

mais l'invention n'en eſt point heureuſe, la narration en eſt ſouvent froide, la morale peu intéreſſante & mal amenée.

Richer a beaucoup mieux réuſſi en Proſe. La Vie de *Virgile* & celle de *Mecène*, ſont auſſi ſagement que correctement écrites ; la derniere ſur-tout mérite d'être lue par les recherches curieuſes qui l'enrichiſſent.

3. RICHER, [*Adrien*] né à Avranches en 17..

On lit avec intérêt quelques-uns de ſes Ouvrages hiſtoriques. Le plus connu, & celui qui mérite le plus de l'être, eſt la *Vie des Hommes illuſtres, comparés les uns avec les autres, depuis la chûte de l'Empire Romain juſqu'à nos jours.* L'Auteur paroît s'être propoſé *Plutarque* pour modele. Quoique moins Philoſophe & moins profond que l'Auteur Grec, il eſt auſſi judicieux, auſſi moraliſte, & plus impartial. *Plutarque* fait trop ſentir qu'en comparant les Grecs aux Romains, il ne cherchoit qu'à élever ſes Compatriotes au-deſſus de leurs Rivaux. Le nouvel Hiſtorien a une marche plus irréprochable & plus utile. Il n'oppoſe point les hommes d'une Nation à ceux d'une autre, il compare homme à homme. Quand il trouve quelques traits de reſſemblance entre des Héros

de différens pays, il les ſaiſit avec juſteſſe, les rapproche avec déſintéreſſement, & les dévéloppe avec des réflexions morales, non moins utiles qu'intéreſſantes. Son ſtyle eſt net, précis, rapide, toujours ajuſté au caractere qui lui convient.

Il ne faut pas confondre cet Auteur avec *François Richer*, ſon frere, Avocat au Parlement de Paris, né à Avranches en 1718. L'un & l'autre ont cultivé les Lettres, mais le dernier ne s'eſt guere attaché qu'à des matieres de Juriſprudence.

RICHESOURCE, [*Jean* DE SOUDRIER, Ecuyer, Sieur DE] mort à Paris vers la fin du dernier Siecle.

Le galimatias de *Richeſource* eſt paſſé en proverbe, & jamais Auteur n'a mieux mérité ce genre de célébrité. Il a compoſé plus de vingt Ouvrages plus mauvais les uns que les autres, dont la liſte occuperoit ici une douzaine de pages, ſi l'on vouloit en copier fidélement les titres *, tant ils ſont étendus. Rien de ſi plai-

* Voici celui d'un de ſes derniers Ouvrages publié en 1680; il donnera en même temps une idée de ſa maniere d'écrire. *NOUVELLE DÉCOUVERTE d'un grand nombre de très-beaux principes & de très-belles maximes pour les*

ſant que la maniere dont il apprend à être plagiaire impunément, dans celui qu'il a intitulé, *le Maſque de l'Orateur*, ou *la maniere*, &c.

---

avantages de la compoſition proſaïque & pour les charmes de la déclamation Françoiſe ; AVEC plus de quatre cents remarques ſur la Diction, ſur la Phraſe & ſur la Période, ſavantes, utiles, curieuſes & divertiſſantes, qui vont plus loin que celles des illuſtres MM. de Vaugelas, Ménage, *& du très-Révérend Pere* Bouhours, *& plus délicates & de plus grande conſéquence ; EN FORME de partition anatomique ou critique raiſonnée (à la façon des Méchaniques) ſur l'une des plus élégantes & plus éloquentes Pieces de ce temps, la* Relation ou l'Hiſtoire de la Priſe de Fribourg, *l'un des chefs-d'œuvre de la plume de M. le* C** de G**, *Secrétaire du Cabinet, & l'un des plus beaux, des plus diſcrets & des plus délicats Eſprits de la Cour ; ACCOMPAGNÉE de pluſieurs Ratifications ou Réformations d'une invention toute particuliere, plus pompeuſes & plus magnifiques que les expreſſions originales de l'Auteur rectifié ; EN FAVEUR des Proſateurs, Verſificateurs même, & les Orateurs de l'Académie Oratoire* (c'eſt ainſi que *Richeſource* appeloit ſa maiſon), *comme auſſi de ceux qui chériſſent la pureté de la Langue Françoiſe, ſa juſteſſe, ſa propreté, ſa délicateſſe, ſa netteté, ſon élégance, ſa politeſſe, ſa beauté, ſa pompe, ſa magnificence & ſa majeſté ; DÉDIÉE à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe,* par J. D. S. Ecuyer, ſieur de *Richeſource*, *Modérateur de l'Académie des Orateurs.* Deuxieme édition plus ample que la premiere. *A Paris, à l'Académie des Philoſophes Orateurs, Place Dauphine, à la Renommée, deuxieme appartement*, 1680.

On croit entendre le Maître de Philoſophie du *Bourgeois Gentilhomme*, qui apprend à M. *Jourdain* à tourner en pluſieurs manieres le compliment à la Marquiſe : *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Voici la méthode de notre Auteur.

Un Orateur, par exemple, aura dit, qu'un Miniſtre plénipotentiaire doit avoir ces trois qualités, *la probité*, *la capacité & le courage*; pour déguiſer cette diviſion, le plagiaire n'aura qu'à changer d'abord l'ordre de ces trois mots, & dire : *le courage*, *la capacité*, *la probité*; mais comme ce déguiſement ne ſuffiroit pas, il doit changer auſſi les expreſſions, & mettre *la fermeté* au lieu du *courage*, *la vertu* au lieu de *la probité*, & à *la capacité* ſubſtituer *la ſcience*; enfin pour cacher encore mieux ſon vol, il faudra qu'il diſe que l'Ambaſſadeur doit être *ferme*, *vertueux & habile.*

On rira, ſans doute, d'une telle méthode; mais tant de gens en ont profité & en profitent tous les jours, qu'il faut croire qu'elle eſt bonne. Ce qui doit ſurprendre davantage, c'eſt de voir des Vers de *Fléchier* à la louange de *Richeſource*, placés à la tête de ſa *Rhétorique des Prédicateurs.* Dans un autre Ouvrage, qui eſt auſſi une eſpece de Rhétorique, publiée en 1666, cet Auteur donne cet avis à la fin de ſa Préface :

Préface : *Ceux qui auront beſoin de quelques Diſcours, Harangues, Lettres, Complimens, &c., pourront s'adreſſer à moi ; je loge dans la Place Dauphine, à la Renommée, deuxieme appartement.* Les Faiſeurs ſont aujourd'hui plus diſcrets ; on ne refuſe pas leurs ſervices, mais on ne veut pas que tout le monde ſache où ils logent.

RIGOLEY DE JUVIGNY, [*Jean-Antoine*] Conſeiller Honoraire du Parlement de Metz, né à Paris en 17..

Nous ne connoiſſions ni ſa perſonne, ni ſes Ouvrages, lorſque la premiere Edition de celui-ci parut. C'en eſt aſſez pour réfuter ceux qui ont débité qu'il y avoit eu part. Mais nous aſſurerons avec la même vérité, qu'après la lecture de ſon *Diſcours ſur les progrès des Lettres en France*, mis à la tête de la nouvelle Edition des Bibliotheques de *la Croix du Maine* & de *du Verdier*, nous nous ſommes applaudis de voir nos principes conformes aux ſiens. Cet excellent Diſcours qui préſente les révolutions de notre Littérature depuis ſon origine juſqu'à préſent, eſt tout à la fois un Tableau hiſtorique des Productions du génie, un Code abrégé des regles du bon goût, & une habile Critique des travers de nos Littérateurs actuels. Nourri de la

lecture des Anciens, dont il paroît s'être pénétré ; appuyé sur les principes invariables de la nature, qui sont ceux du vrai & du beau ; toujours armé du flambeau de la raison, l'Auteur parcourt d'un pas noble & ferme les différens âges du Génie Littéraire de la France, découvre les causes qui l'ont retenu long-temps captif dans les chaînes de l'ignorance & du mauvais goût, & nous montre par quels secours il en a triomphé. D'un autre côté, il apprécie, avec autant de justesse que de précision, les Ecrivains qui ont fait époque, soit en perfectionnant les arts, soit en étendant leurs limites. Plein de discernement & de zele pour la gloire des Lettres, il peint avec des couleurs énergiques les ravages du faux Bel-esprit & la dégradation dans laquelle il nous a précipités. Un tel Discours ne peut être que le fruit de l'érudition la plus étendue, d'une connoissance réfléchie de l'histoire, de la politique, de la morale & de la Religion. Il est écrit d'ailleurs d'un style noble, élégant, nombreux, toujours net & toujours châtié. Peut-être ceux qui s'intéressent à la perfection de cet Ouvrage désireroient-ils que l'élocution en fût plus animée, la marche plus rapide & le ton plus varié. Ce desir, après tout, n'indique que la confiance qu'on a dans les talens de M. *Rigoley de Juvigny* : on devient plus difficile à mesure qu'on voit plus de ressources dans un Ecrivain.

L'*Introduction* qu'il a miſe à la tête de la Bibliographie de *du Verdier*, & qui paroît une ſuite naturelle du *Diſcours ſur les progrès des Lettres*, eſt un morceau de critique qui ne fait pas moins d'honneur à ſon diſcernement & à ſa plume. Même ſolidité de principes, même juſteſſe d'obſervations, même ſûreté de goût. En parcourant les différentes branches de la Littérature, on y met en oppoſition les Ecrivains qui ont préparé le Siecle de *Louis XIV* avec ceux d'aujourd'hui; & ce parallele tracé avec autant de lumiere que de vérité, malgré les exceptions qu'on a ſoin de faire, ne tourne point à l'avantage des derniers. On n'y déſigne pas, il eſt vrai, en particulier, les corrupteurs de chaque genre, mais les applications ſont aiſées à faire. Cette maniere de procéder préſageoit bien des murmures; mais les murmures de ceux que l'Auteur attaque n'effrayent point ſon zele. Il parle avec d'autant plus de liberté & de force, que les défauts ſont aujourd'hui plus communs & l'audace plus révoltante. *Elevés*, dit-il, *dans les principes ſéveres du goût & de la vérité, nous ne nous en écarterons jamais; & la ſeule eſtime dont nous ſoyons jaloux eſt celle des honnêtes gens.*

M. *Rigoley de Juvigny* l'a obtenue cette eſtime & l'obtiendra toujours de quiconque ſentira combien il eſt eſſentiel pour nous de con-

ſerver la gloire littéraire & la gloire nationale. Son Ouvrage porte le caractere d'une ame vraiment Françoiſe, & d'un eſprit au deſſus de la Cabale, de ſes vengeances & de ſes applaudiſſemens. Tant qu'un Ecrivain pourra s'aſſûrer de ne combattre qu'en faveur du bien public, il ne doit pas s'attendre aux ſuffrages de ceux qui en ſont les plus mortels ennemis. Que lui importeroient leurs louanges ! elles ne ſont diſpenſées qu'à des complices ; & quel homme jaloux de ſon honneur voudroit l'être à ſi bas prix !

Au reſte, les ſentimens de M. de *Juvigny* ont toujours été les mêmes. Depuis vingt ans il réſiſte au torrent de la dépravation, & s'en eſt conſtamment montré l'adverſaire. Ses *Remarques Littéraires* & *Critiques* ſur les Bibliotheques de *la Croix du Maine* & *du Verdier*, ſes *Mémoires hiſtoriques ſur la vie & les Ouvrages de la Monnoye*, offrent des traits fréquens de zele & de réclamation contre les attentats de la Philoſophie. Il n'eſt pas juſqu'à ſon petit *Mémoire * pour l'âne de Jacques Féron*, plaiſanterie ingénieuſe & écrite avec beaucoup d'agrément, où nos Philoſophes ne ſoient pourſuivis par des ſaillies très-humiliantes pour leur amour-propre. Ne

* Ce Mémoire, ſouvent réimprimé, parut pour la premiere fois en 1750.

rentreront-ils jamais en eux-mêmes ? L'encens qu'on leur prodigue eſt ſi ſuſpect & ſi fade ! & les coups qu'on leur porte ſi directs & ſi accablans !

RIVERY, [*Claude-François-Félix*, BOULLANGER DE] de l'Académie d'Amiens, ſa patrie, né en 1724, mort en 1738, un de ces Littérateurs de Province dont la réputation ne s'étend guere au delà des bornes du canton qu'ils habitent. Les Journaux, où on les vante toutes les fois qu'ils publient un Ouvrage, ne ſauroient être les garants d'une brillante & ſolide célébrité. M. de *Rivery* a fait des Diſcours, des Diſſertations, des Mêlanges littéraires, des Fables, des Contes en vers & une Comédie à tiroir, intitulée, *Momus Philoſophe*, qui n'a jamais été jouée. Dans tous ces Ouvrages on trouve de l'eſprit & des connoiſſances, mais ils n'élevent tout au plus M. de *Rivery* qu'au deſſus des Auteurs injuſtement prônés dans la Capitale, & jamais au deſſus des Auteurs médiocres. Ce que nous y avons remarqué de meilleur, ce ſont les Fables & les Contes en vers, dont quelques-uns ſont de ſon invention & d'une invention aſſez agréable. La Préface en eſt bien écrite : elle a pour objet la Littérature Allemande, ſur laquelle l'Auteur fait des obſervations ſaines & quelquefois profondes.

RIUPEROUX, [*Théodore* DE] né à Montauban en 1664, mort à Paris en 1706, Poëte tragique, Auteur d'une *Hypermeneſtre* moins chargée de machines, mais beaucoup mieux conduite, mieux verſifiée que celle de M. *Lemicre*. L'enluminure de celle-ci a fait oublier la premiere ; ce qui n'empêche pas que la troiſieme ſcene du troiſieme acte de la Tragédie de *Riuperoux* n'annonce plus de talent que toute la Piece de M. *Lemiere*.

ROBÉ DE BEAUVESET, [*N.*] né à Vendôme dans la Beauce.

Sa Muſe a commencé trop tard à garder le ſilence, puiſqu'elle ne s'eſt exercée que ſur des ſujets licencieux ou bizarres dont notre Littérature pouvoit très-bien ſe paſſer. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit né avec du talent : il eſt peu d'exemples d'une verſification auſſi énergique & auſſi vigoureuſe que la ſienne ; mais ſa verve ayant preſque toujours choiſi le vice pour ſujet, ſon eſprit doit en tirer peu de vanité : au contraire, ſon nom eſt devenu un opprobre aux yeux de quiconque conſerve encore de la pudeur.

Ses *Contes* ont été concentrés dans ſon portefeuille par l'autorité du Gouvernement, & n'ont pas été répandus au delà des Sociétés libertines où il les débitoit. Ce qui a paru de lui dans

le Public, ſe réduit à des Odes au deſſous du médiocre, à une *Satyre ſur le Goût*, dont les principes ſont aſſez judicieux, & la verſification heureuſe par intervalles ; à un Poëme intitulé, *Mon Odyſſée*, qu'on croiroit avoir été fait pour des Lecteurs tudeſques, tant le ſtyle en eſt dur & baroque, tant les rimes en ſont bizarres : qu'on ajoute à cela la pauvreté du ſujet, & l'on aura l'idée du plus pitoyable Ouvrage qui ait été fait depuis d'*Aſſoucy* juſqu'à nous, puiſque le Héros de ce Poëme eſt M. *Robé* lui-même.

Depuis la derniere édition de cet Ouvrage, il a publié une *Satyre au Comte de B***, que nous regardons, malgré la dureté de pluſieurs vers & le peu de nobleſſe de quelques expreſſions, comme une des meilleures Epîtres de ce genre qui aient paru depuis celles de *J. B. Rouſſeau*. Il y paſſe en revue la plupart des Auteurs de nos jours qui ont fait quelque ſenſation dans le Monde littéraire ; & ſi ſes portraits n'ont pas toujours le mérite de la reſſemblance, la touche en eſt du moins vigoureuſe, hardie & originale. Piqué du jugement que nous avons porté de ſes Productions, & irrité de ce que nous n'avons pas craint de nous élever contre l'abus déplorable qu'il a fait de ſes talens, ce Poëte ne nous a point oubliés dans cette *Satyre* ; mais ce qu'il dit de nous annonce moins de talent que de haine &

de fureur : auſſi croyons-nous ne pouvoir mieux nous venger des ſarcaſmes qu'il nous prodigue, qu'en les mettant ſous les yeux de nos Lecteurs.

Mais devant moi quel vil Ecrivain paſſe ?
C'eſt SABATIER ; ah ! qu'il te rende grace
D'avoir tari tout mon fiel, cher BUSSI,
Sans quoi le traître expireroit ici.
Très-volontiers je conſens qu'il dénigre
Tous mes Ecrits ; mais la griffe du tigre,
Et me rangeant parmi les froids Rimeurs,
Trop lâchement s'acharne ſur mes mœurs.
Hé ! que m'importe à quel bas coin me marque
Le faux poinçon de ce faux *Ariſtarque*,
Dont la cenſure & dont le jugement
Sont ſans juſteſſe & ſans diſcernement ?...
Auſſi voit-on, dans les portraits qu'il trace,
Le faux s'unir à l'ignorance craſſe.
Il n'a rien lu ; des Faiſeurs de Journaux,
Des Gazetiers, voilà les arſenaux
Où ce Pygmée, aux Géans qu'il relance,
Puiſe les traits que parderriere il lance.
N'en parlons plus : le vouer au mépris,
C'eſt le porter encore à trop haut prix.

Il eſt facile de juger combien nous ſommes peu bleſſés de ces injures ſi délicatement tournées, par l'attention que nous avons de les faire connoître nous-mêmes. M. *Robé* n'a-t-il pas bonne grace de nous accuſer de poltronerie & de lâcheté, lorſque le courage avec lequel nous avons défendu les principes du goût, de la morale & de la

Religion, contre une Secte d'autant plus dangereuse qu'elle est plus puissante, a fait l'étonnement de quiconque connoît les intrigues & le fanatisme persécuteur de la plupart de ceux qui la composent ! Est-il plus heureux, quand il nous accuse de *malignité*, & qu'il compare ingénieusement notre plume à la *griffe du tigre ?* Nous l'avons dit ailleurs, & nous croyons devoir le répéter ici en faveur des Esprits foibles ou peu réfléchis : l'accusation de *malignité* ne peut tomber avec justice que sur le Censeur caustique qui s'exerce à mortifier l'amour-propre des Auteurs, sans se proposer d'autre but que celui de mortifier : le nôtre a été constamment d'instruire & de corriger, s'il étoit possible. Tout ce que nous avons dit a été animé, par ce desir, & dirigé vers cet objet ; mais notre zele n'a jamais excédé les bornes de l'honnêteté. Les termes de *vil Ecrivain*, de *Tigre*, de *Polisson*, de *Monstre*, qu'on nous a prodigués dans cent Libelles, n'ont jamais déshonoré notre plume. Nous rougirions d employer de pareilles expressions, même à l'égard de ces Ecrivains philosophes qui, peu contens de s'être épuisés en injustices, en sarcasmes, en personnalités de toute espece contre nous, ont encore recours aux calomnies les plus révoltantes & aux persécutions les plus perfides. C'est au Public honnête, impartial & éclairé, que nous laissons le soin de

donner à ces Auteurs les épithetes qu'ils méritent.

ROBINET, [*Jean-Baptiſte*] né à Rennes en 1735.

Avec les mêmes talens que M. *Diderot*, c'eſt-à-dire, de l'emphaſe, de la hardieſſe & de l'obſcurité, il n'a pas eu le bonheur d'obtenir comme lui un rang ſuprême dans le Monde philoſophique. Rien de plus reſſemblant que la tournure d'eſprit de ces deux Métaphyſiciens énigmatiques. Pourquoi donc leur ſort eſt-il ſi différent ? La raiſon en eſt toute ſimple. M. *Diderot* eſt le pere de l'*Encyclopédie*, & cette heureuſe progéniture lui a valu des Correſpondans, des Subalternes, des Admirateurs qui ont fait éclore des légions de Panégyriſtes : M. *Robinet* n'eſt le pere que du *Supplément*. Le moyen d'être célébré à ſon tour ! L'admiration eſt épuiſée, & le charlataniſme reconnu. On ne laiſſera cependant pas ignorer qu'il a fait un Ouvrage intitulé, *de la Nature*, où, ſelon lui, tout eſt intelligent & animé ; mais où, ſelon le Lecteur, tout s'obſcurcit & tout expire au milieu du déſordre & de l'abſurdité. Ajoutons que le ſtyle du Philoſophe eſt entiérement dépourvu de clarté, d'aiſance, de naturel & de pureté. Quand on entreprend de créer des ſyſtêmes ; au moins devroit-on avoir des erreurs nettes, & les ſiennes même ne le ſont pas.

Il ne faut point confondre les chimeres philoſophiques de M. *Robinet* avec les rêveries de M. *Bonnet* de Geneve, qui portent le même titre. Ces deux Ouvrages ne ſe reſſemblent que du côté des extravagances & par des déclamations hardies contre les principes de la Morale & de la Religion ; car le Livre du Genevois eſt plus méthodique & mieux écrit.

M. *Robinet*, dont la deſtinée eſt d'être Continuateur, a augmenté de ſix volumes l'*Analyſe de Bayle*, commencée par l'Abbé de *Marſy*. Le ſuccès de cette Compoſition impie, mal conçue, indigeſte, n'a pas été heureux. On peut en dire autant de ſes Traductions de quelques Ouvrages Anglois que ſa plume n'a pas tirés de leur obſcurité.

ROCHEFORT, [*N.*] de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né en 17.., connu avantageuſement dans la Littérature par une Traduction en Vers de l'*Iliade* & de l'*Odyſſée d'Homere*, où l'on trouve une verſification aiſée, noble, animée & quelquefois nerveuſe, mais dépourvue en général de ce coloris qui donne la vie aux penſées & aux ſentimens, de cette variété de tours qui fait diſparoître la monotonie, & de ce choix de termes qui rend le Vers toujours poétique. Nous ne prétendons pas imputer

entiérement ces défauts au Traducteur. Quand on conſidere l'étendue de ſon travail, les difficultés qu'il avoit à vaincre, la gêne impitoyable de la rime, l'inſuffiſance de notre Langue, comparée à celle du Poëte dont il eſt l'interprete, on conçoit aiſément que les beautés de ſa Traduction tournent bien plus à ſa gloire, que les endroits foibles, qui ſont en petit nombre, ne peuvent lui faire de tort. La critique ſera encore plus indulgente, ſi elle conſidere l'exactitude avec laquelle le Traducteur a rendu par-tout le ſens d'*Homere*, que Madame *Dacier* n'a pas toujours ſaiſi.

Les Notes qui accompagnent ces deux Poëmes, ainſi que le Diſcours qui les précede, ont un mérite que l'Auteur ne doit qu'à lui ſeul. On y reconnoît ſans interruption l'Ecrivain élégant & plein de goût, le Critique judicieux & familiariſé avec les bons modeles, le Philoſophe qui penſe & qui ſait intéreſſer le Lecteur en l'inſtruiſant.

M. de *Rochefort* a déployé de nouveaux talens, en combattant avec ſuccès le *Syſtême de la Nature*, ce dernier chef-d'œuvre de la Philoſophie, cet Ouvrage monſtrueux, déjà réfuté par le bon ſens & par la Nature même qui le déſavoue & en rougit.

ROCHEFOUCAULD, [*François*, Duc DE LA] né en 1612, mort à Paris en 1680.

Ses *Mémoires* ſont moins connus que ſes *Maximes morales*, qui lui ont mérité, à juſte titre, la réputation d'Ecrivain élégant & de profond Moraliſte. Il faut cependant bien ſe garder de les adopter toutes, & de ſe laiſſer aller ſans diſcernement au *jurare in verba Magiſtri*, comme la plupart de nos jeunes gens. Si nous voulions d'abord en critiquer le titre, nous dirions que le mot *Maximes* ne ſauroit convenir qu'à des vérités évidentes & conſacrées par une adoption générale, non à des penſées qui peuvent être vraies, mais qui ſont nouvelles, & ne doivent être regardées que comme le fruit de la méditation d'un eſprit qui réfléchit pour lui-même, ſans avoir droit de fixer les idées d'autrui. Ce n'eſt pas néanmoins à quoi nous nous attacherons.

Il paroît que les penſées de M. de la *Rochefoucauld* roulent ſur un ſyſtême qui en rend pluſieurs fauſſes, & quelques autres outrées. Selon lui, l'amour-propre eſt le mobile univerſel de toutes les actions de l'homme. S'il entendoit par *amour-propre* l'amour de nous-mêmes, qui ne ſauroit être vicieux tant qu'il eſt éclairé par de ſaines lumieres & retenu dans de juſtes bornes, ſon principe ne ſeroit pas défectueux ; mais ce n'eſt pas ainſi qu'il l'entend. L'amour-propre ſur lequel il établit tout, eſt la vanité ou l'orgueil, poiſon, ſelon lui, ſi univerſellement répandu

ſur toute l'humanité, que l'homme ne peut ſe détruire, malgré tous les efforts de ſa raiſon. Cet orgueil, d'après le Moraliſte, ſe cache avec tant de ſubtilité, dans notre cœur, y conſerve un empire ſi abſolu ſur tous ſes mouvemens, qu'il n'eſt pas poſſible que toutes nos actions ne ſoient un effet de ce vice plus ou moins caché, & qu'elles ne ſe rapportent toutes à lui.

Il s'enſuivroit de ce principe, qu'un tel ſentiment, qu'on ne peut regarder que comme un amour-propre déſordonné, ſeroit commun à tous les hommes, qu'il ſeroit le premier reſſort de toutes leurs démarches, & qu'il ne pourroit jamais mourir qu'avec chacun de nous; ce qui eſt démontré faux par expérience.

Nous ne craignons pas de le dire, l'homme ne naît ni orgueilleux ni méchant, comme M. de la *Rochefoucauld* le penſe & voudroit le faire croire. Suppoſons même qu'il fût dépourvu, en naiſſant, de tout germe de droiture & d'équité, que ces deux ſentimens ne fuſſent jamais que l'effet de ſes lumieres acquiſes & de ſa raiſon; au moins ne peut-on pas aſſûrer qu'il naiſſe injuſte ou méchant. Si on trouve des hommes portés à l'injuſtice, à la malignité, de telles diſpoſitions ſont dans eux des vices acquis par l'éducation, les circonſtances, les paſſions, & non des germes inſéparables de la Nature humaine. D'ailleurs,

donnons à la méchanceté des hommes toute l'étendue poſſible : cette méchanceté, cet orgueil, infecteront-ils tous les mouvemens de leur ame ? *Tibère*, *Caligula*, *Néron*, *Cromwel*, n'étoient-ils pas capables de faire & n'ont-ils pas même fait quelques bonnes actions, ſans aucun mêlange de motifs vicieux ? C'eſt cependant ce que M. de la *Rochefoucauld* ſuppoſe impoſſible. Aucune vertu, même momentanée, qui, ſelon lui, ne ſoit produite par un orgueil ſenſible ou déguiſé ; & c'eſt ſur ce faux principe qu'il établit ſes réflexions chagrines contre la Nature humaine. Il a vu que la plupart des hommes étoient méchans : ſans réfléchir ſur les cauſes de cette dépravation, il a conclu qu'elle leur étoit naturelle, & a appliqué à l'eſpece les vices de l'individu.

Il n'eſt pas étonnant qu'il ſe ſoit livré à cet excès. Entraîné long-temps par le tourbillon des intrigues & des cabales, témoin & peut-être victime des artifices, des perfidies, des lâchetés ordinaires dans un parti formé ſous l'apparence d'intérêt général & réellement pour des intérêts particuliers, ſa ſenſibilité s'eſt aigrie, ſes lumieres ſe ſont mépriſes, parce qu'il ne voyoit, d'un côté, rien que de louche, & qu'il n'éprouvoit, de l'autre, que des procédés révoltans. L'étude de la Cour, où ſon rang l'avoit placé, a pu contribuer auſſi à rembrunir le tableau. Il a obſervé

ſous un mauvais horizon. A ce défaut près, ſes obſervations ſont profondes, la plupart de ſes penſées ſont neuves & exprimées d'une maniere plus neuve encore. On peut le regarder comme un Juge plein d'adreſſe & de ſagacité, plus occupé à trouver des coupables, qu'à ſe ſervir de ſes lumieres pour analyſer les chefs d'accuſation; ou comme un cenſeur ſévere qui intercepte tout en mal, en ne s'attachant qu'au dehors, qui ſont bien du reſſort de la police, mais non de la morale, qui doit pénétrer plus avant dans le cœur.

Cette diſpoſition à tout condamner ſe décele ſi évidemment dans lui, qu'il eſt aiſé de s'appercevoir qu'il impute ſouvent des vices à l'homme, non pas tant parce qu'il le voit réellement, que pour ne pas perdre une expreſſion énergique, un tour ingénieux, une penſée vive, qui peuvent ſervir à faire admirer ſon génie. Qu'on le liſe attentivement, & l'on verra que l'expreſſion n'eſt pas produite par la conviction du grief, mais le grief établi pour employer l'expreſſion. C'eſt un Peintre qui ſacrifie preſque toujours la reſſemblance au coloris.

Nous le répéterons encore, malgré cela, le Duc de la *Rochefoucauld* doit être regardé comme un Génie qui fait honneur à ſa Naiſſance, à ſon Siecle, à ſa Nation. Notre but n'eſt pas d'empêcher qu'on ne l'admire, mais d'em-

pêcher qu'on ne le croye toujours ſur ſa parole. Nous penſons y être d'autant plus obligés que la plupart des Jeunes-gens, & même des Auteurs, faute de réfléchir, ſe ſont laiſſé ſéduire, & ſe ſont même ſervis de ce témoignage impoſant, pour appuyer des idées fauſſes, abſurdes, & quelquefois dangereuſes. Il eſt bon d'ailleurs qu'on ait une idée plus juſte de l'humanité. L'homme eſt aſſez fragile pour le mal, aſſez prompt & aſſez habile pour l'excuſer, ſans lui en applanir la route, & lui fournir des ſubterfuges pour ſe juſtifier de l'avoir commis. Ne reprochons qu'à nous-mêmes, non à la Nature, les vices qui nous tyranniſent. Quand bien même la Nature ſeroit vicieuſe, la ſociété nous offre des moyens, la Religion nous fournit des ſecours, qui réduiront toujours le méchant à n'imputer qu'à lui ſeul le juſte blâme de ſa perverſité.

ROCHON DE CHABANNES, [*N.*] né à Paris en 17.. Auteur de quelques petites Comédies en Vers, ſi l'on peut donner ce nom à des Pieces ſans intrigue & ſans comique, mais pleines de traits pétillans, de détails légers, qu'on peut comparer au jeu d'un feu d'artifice qui éblouit un moment.

Le ſuccès dont jouiſſent *Heureuſement*, & *la Matinée à la mode*, ne prouve autre choſe,

ſinon que la fureur de l'épigramme & des petites gentilleſſes abſorbe tout, & qu'aujourd'hui l'eſprit & quelques ſaillies tiennent lieu de talent. Mais, malgré les applaudiſſemens du Parterre, les vrais Littérateurs ſauront toujours à quoi s'en tenir. Ils ne reconnoîtront dans l'accueil qu'on fait à ces ſortes de Productions, que la corruption du goût des Spectateurs; & dans les Auteurs, que l'impuiſſance d'atteindre à ce vrai comique, ſans lequel il n'eſt plus de Comédie.

Pour mériter des ſuffrages éclairés, il ne ſuffit pas d'avoir un coloris brillant, le ſtyle paſſager du jour, de ſavoir dialoguer une Scene, égayer un inſtant par de bons mots; il faut inventer un ſujet, le deſſiner avec juſteſſe, le développer avec grace, le conduire à un dénouement facile & pourtant imprévu. Il faut encore poſſéder l'art d'enchaîner naturellement les Scenes, d'expoſer des Caracteres variés & ſoutenus, d'amener des ſituations comiques qui ſortent du ſujet, de plaire enfin au Spectateur, ſans l'égarer dans des routes nouvelles, & par-là même ſuſpectes. C'eſt préciſément ce qu'on chercheroit en vain dans preſque tous nos Auteurs actuels. Ils aiment mieux plaire quelques inſtans, ſe faire applaudir aux dépens du goût & de la raiſon, que de s'aſſujettir aux regles qu'exige la véritable Comédie. Ainſi, pourvû qu'ils viennent

à bout de ſe procurer une gloire éphémere, ils ne craignent pas de dégrader le talent, en détruiſant l'art même, qui ſe perd quand il ſort de ſes limites.

La principale raiſon de ce déſordre, qui augmente chaque jour, eſt qu'il ſera toujours plus facile de compoſer cinq ou ſix Comédies dans le genre de *la Matinée à la mode*, que d'en faire une dans celui du *Joueur* ou du *Glorieux*, ou de *la Métromanie*, qui exigeroit plus de temps elle ſeule, qu'il n'en faut pour en compoſer douze de l'autre eſpece. Ne vaudroit-il pas mieux ſe guérir de la démangeaiſon du Théatre, ſi on eſt ſans talent, où, ſi l'on en eſt pourvu, ſe borner à ne produire dans tout le cours de ſa vie qu'une ou deux bonnes Pieces, que d'amuſer le Public par des bagatelles qui paſſent bientôt de vogue, ſans avoir le mérite de reparoître une ſeconde fois avec ſuccès ?

M. *Rochon de Chabannes*, qui a le talent de ſaiſir les ridicules, mais qui ſe contente de les effleurer, auroit pu prétendre à la gloire de réuſſir dans le haut comique, s'il ne ſe fût pas laiſſé trop entraîner au ton dominant. Ce n'eſt pas au caprice du Public à diriger la maniere des Auteurs : c'eſt aux bons Auteurs à fixer le caprice du Public, en lui préſentant des Ouvrages d'accord avec le goût & la raiſon.

ROHAN, [*Henri*, Duc DE) Pair de France, Prince de Léon, né en Bretagne en 1579, mort en 1638, un des plus grands Capitaines & des bons Ecrivains de ſon temps.

Ses Ouvrages, quoique ſurannés, ſont encore recherchés aujourd'hui par ceux qui préferent le fond des choſes aux agrémens du ſtyle & à la pureté de l'expreſſion. Les plus connus ſont ſes *Mémoires & Lettres ſur la Guerre de la Valteline*, & un Livre ſur *les Intérêts des Princes*. Dans le premier, il raconte avec une noble ſimplicité, tous les événemens de cette guerre, à laquelle il eut tant de part. L'Auteur n'y diſſimule pas ſon mécontentement à l'égard de la France, non plus que ſon grand attachement au Proteſtantiſme. Son ſtyle eſt clair, égal & précis, & l'on peut dire de ſes Mémoires, ce que *Cicéron* diſoit de ceux de *Céſar* : *Nudi ſunt, recti & venuſti, omni ornatu orationis, tanquam veſte detractâ.*

Dans le ſecond, il approfondit ce que la politique a de plus obſcur ; il développe, d'une maniere lumineuſe, les divers intérêts de toutes les Cours de l'Europe. Si ces intérêts ont changé, il n'en eſt pas moins vrai que les réflexions & les vues de l'Auteur annoncent beaucoup de pénétration, de juſteſſe & de ſolidité.

La nouvelle Edition des Mémoires & Lettres du Duc *de Rohan* eſt due à M. le Baron de

Zurlauben, Capitaine au Régiment des Gardes-Suiſſes, qui l'a enrichie d'une Préface hiſtorique très-bien écrite, & de Notes très-inſtructives.

ROLLIN, [*Charles*] Recteur de l'Univerſité, Profeſſeur d'Eloquence au Collége Royal, de l'Académie des Inſcriptions, né à Paris en 1661, mort dans la même ville en 1741 ; le plus grand Littérateur, & un des meilleurs Ecrivains qu'ait produits l'Univerſité.

Son *Traité des Etudes*, plein de réflexions juſtes, délicates & ſolides, eſt le Livre le plus propre que nous connoiſſions à inſpirer l'amour de la vertu & le goût des Lettres. Cet Ouvrage eſt devenu claſſique. Il le méritoit. Tout y eſt puiſé dans les bonnes ſources, tout y eſt ſenti, tout y eſt préſenté & développé avec adreſſe & netteté. C'eſt ainſi qu'il eſt permis aux Modernes de s'enrichir des dépouilles des Anciens ; ce ſont des richeſſes étrangeres qu'ils tranſplantent pour l'utilité publique ; & l'on a droit de devenir Légiſlateur, quand on a pour garants les Oracles du vrai goût & de la ſaine raiſon.

» L'*Hiſtoire ancienne* de M. *Rollin*, dit avec » vérité M. de *Voltaire*, eſt la meilleure Compi- » lation qu'on ait en aucune langue, parce que » les Compilateurs ſont rarement éloquens, & » que *Rollin* l'étoit. « Cette Hiſtoire eſt en effet

écrite avec pureté, avec nobleſſe, & de ce ton ſenſible & communicatif, qui fait paſſer, avec l'inſtruction, l'amour de l'objet qu'on préſente. On y deſireroit ſeulement plus de critique. L'Auteur n'a pas ſu toujours diſtinguer le vrai d'avec le faux, l'intéreſſant d'avec l'utile, l'abondance du ſtyle d'avec la prolixité toujours ennemie du genre hiſtorique. On peut en dire autant de l'*Hiſtoire Romaine*, pouſſée juſqu'à la fin de la République, avec cette différence que dans celle-ci l'Hiſtorien eſt plus judicieux, moins diffus & plus animé.

Les défauts qu'on a reprochés à M. *Rollin* n'empêcheront pas qu'il ne ſoit placé par les juſtes appréciateurs du vrai mérite, au nombre de nos Littérateurs les plus eſtimables. Quand on a conſacré ſes travaux à l'inſtruction de la Jeuneſſe, formé des Diſciples à l'amour de l'étude, de la Religion & de la patrie, on a des droits aſſurés à la reconnoiſſance des Gens de Lettres & des bons Citoyens. Quel objet plus intéreſſant peut ſe procurer tout homme qui écrit !

RONSARD, [*Pierre*] Prieur de Croix-Val & de Saint-Coſme-les-Tours, Abbé de Bellofane, né dans le Vendômois en 1524, mort en 1585; Poëte trop célébré de ſon temps, & trop mépriſé dans le nôtre.

Il eſt vrai que la Langue ſeroit reſtée dans une barbarie ridicule, ſi ſon ſtyle avoit ſervi de modele à ceux qui l'ont ſuivi ; mais on trouve dans ſes Ouvrages une verve qu étonne, & des traits d'eſprit, qui, revêtus d'expreſſions moins baroques, feroient honneur aux meilleurs Poëtes de ce Siecle. L'envie de dominer les Eſprits de ſon temps, de devenir le Légiſlateur du Parnaſſe, prétention abſurde qui ne manque pas d'exemples actuels, le jeta dans le galimatias ; mais les bornes du bon goût ſont fixées, & ce ne ſont pas des idées particulieres qui décideront les ſuffrages préſens & à venir.

Boileau a très-bien jugé ce Poëte, quand il a dit, après avoir parlé de *Marot*,

Ronſard, qui le ſuivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouillant tout, fit un art à ſa mode,
Et toutefois long-temps eut un heureux deſtin ;
Mais ſa Muſe, en François, parlant Grec & Latin,
Vit dans l'âge ſuivant, par un retour groteſque,
Tomber de ſes grands mots le faſte pédanteſque.

Jamais Poëte ne reçut des hommages plus flatteurs que *Ronſard*. Au lieu du prix ordinaire de Poéſie, établi dans l'Académie des Jeux Floraux, les Magiſtrats de la ville de Toulouſe déciderent qu'on lui feroit préſent d'une *Minerve* d'argent maſſif. C'étoit payer bien cher

des Vers qui ne ſeroient pas même lus aujourd'hui par aucune Académie.

Marie Stuart, Reine d'Ecoſſe, renchérit encore ſur la libéralité Touloufaine. Pour lui marquer le cas qu'elle faiſoit de ſes Poéſies, elle lui fit préſent d'un Buffet de deux mille écus. Parmi les Pieces de ce Buffet, il y avoit un Vaſe en forme de Roſier, repréſentant le Parnaſſe, au haut duquel étoit un Pégaze. Elle y fit joindre ce Vers :

A Ronſard, l'Apollon de la ſource des Muſes.

Le don valoit certainement plus que l'inſcription. *Henri II*, *François II*, *Charles IX*, *Henri III*, partagerent les mêmes ſentimens, & lui prodiguerent de pareils bienfaits ; *Charles IX* fit même des Vers à ſa louange.

Faut-il s'étonner, après cela, que la tête ait tourné à *Ronſard ?* Dès lors il regarda le Parnaſſe comme un pays de conquête, où il pouvoit établir ſon autorité, comme il y avoit établi ſa fortune. De-là cette fureur de mettre à contribution toutes les Langues, de farcir ſes Poéſies de *vocables* Grecs, Latins, Italiens, Languedociens, Normands, Picards. De-là cette Pléïade, dont il ſe fit l'Aſtre dominant, genre de folie ſi ordinaire aux Diſtributeurs des rangs, qu'ils ne manquent jamais de ſe donner le premier.

Heureuſement

Heureuſement le Public eſt toujours prompt à réprimer toute uſurpation. Ce n'eſt pas tout, *Ronſard* égara une foule d'Imitateurs, qui crurent, d'après ſon exemple, ne pouvoir mériter le ſuffrage des Lecteurs, qu'en entaſſant des mots barbares, qu'en étalant une folle érudition, & qu'en s'enveloppant dans un entortillage de penſées, abus ridicule dont on ne tarda pas à revenir, & que tout eſprit ſenſé auroit rejeté avec indignation.

Malgré tous ces travers, il faut convenir que *Ronſard* n'a pas peu contribué à l'avancement de la Poéſie parmi nous. Il eſt le premier de nos Poëtes, qui ait compoſé des Odes. Il a fait auſſi paſſer l'Epithalame dans notre Langue : celle qu'il compoſa pour le Mariage de Monſieur de *Vendôme* avec *Jeanne d'Albert*, Reine de Navarre, eſt la premiere qu'on connoiſſe. Pluſieurs morceaux de ſes Poéſies n'ont pas encore perdu leur agrément. Telle eſt l'Epître qu'il adreſſe au Cardinal de *Lorraine*, où l'on trouve ces Vers très-ſenſés :

Il ne faut pas toujours languir embeſogné
Sous le ſouci public, ni porter refrogné
Toujours un triſte front ; il faut qu'on ſe défâche ;
Et que l'arc trop tendu quelquefois on délâche.
Après un fâcheux ſoir, vient un beau lendemain ;
Et le grand *Jupiter*, de cette même main

Dont il lance la foudre, il prend la pleine coupe,
Et s'assied tout joyeux au milieu de la troupe.
Après un rude hiver, un printemps radouci
Renaît avec ses fleurs; il nous faut vivre ainsi,
Et chercher les plaisirs aux ennuis tous contraires,
Pour retourner après plus dispos aux affaires.

Ronsard, pour le peindre en deux mots, avoit les principales qualités qui sont les grands Poëtes, la force & le brillant de l'imagination, la fécondité de l'esprit, les agrémens de la fiction, cette invention heureuse, l'ame de la Poésie. Il avoit en même temps les défauts qui égarent & défigurent les plus grands talens, point de discernement, point de dépendance, point de goût.

Au reste, sa *Franciade* est un exemple de l'excès de platitude où peut tomber un homme qui s'exerce dans tous les genres, sans consulter celui qui lui est véritablement propre.

ROQUELAURE, [*Armand* DE] Evêque de Senlis, premier Aumônier du Roi, Conseiller d'Etat ordinaire, de l'Académie Françoise, né à Roquelaure dans le Diocese de Rhodez, en 1720.

L'éloquence de ce prélat a su se plier à tous les genres qu'elle a embrassés, & saisir le vrai caractere de chaque objet. Dans l'*Oraison funebre*

de Marie-Amélie de Saxe, Reine d'Eſpagne, elle eſt noble, animée, pleine d'élégance & de variété; elle a ſur-tout l'art de bien deſſiner un plan, de développer habilement les circonſtances, de placer à propos les mouvemens, & d'intéreſſer par une morale auſſi ſage, que fine & naturelle. Dans le *Diſcours* pour la Profeſſion de Madame *Louiſe-Marie de France*, elle ſe montre avec une élévation, une chaleur & une onction parfaitement aſſorties à l'auguſte cérémonie qui y donnoit lieu. L'idée principale de ce Diſcours eſt grande, les tableaux en ſont frappans, les détails pathétiques, les preuves lumineuſes, le ſtyle riche en images & en expreſſions. Cet événement ſi glorieux à la Religion, ſi propre à humilier ceux qui l'outragent, ſi conſolant pour ceux qui la pratiquent & la défendent, eſt ſans contredit le plus heureux ſujet dont aient jamais retenti les Chaires chrétiennes. L'Orateur n'en laiſſe échapper aucun trait, les fait valoir d'une maniere toujours riche, & ſoutient juſqu'à la fin l'idée des ſacrifices héroïques qu'il avoit à célébrer. Dans ſon *Diſcours* de réception à l'Académie Françoiſe, autre genre de talent. Ici c'eſt l'homme inſtruit & nourri de la lecture des bons modeles, le Littérateur éclairé ſur toutes les parties de ſon art, l'Ecrivain élégant, judicieux & modeſte. Qu'on ajoute à ces

différentes eſpeces de mérite, la connoiſſance de pluſieurs Langues vivantes, une application conſtante à l'étude, & l'on croira ſans peine que le titre d'Académicien a été, par rapport à lui, non une vaine décoration accordée au rang & au crédit, mais un hommage rendu au ſavoir & au mérite.

ROTROU, [*Jean*] né à Dreux en 1609, mort dans la même ville en 1650, le meilleur, après *Corneille*, des cinq Poëtes choiſis par le Cardinal de *Richelieu*, pour exécuter les ſujets de Tragédie ou de Comédie que ce Miniſtre leur fourniſſoit lui-même. Le ſtyle de *Rotrou* eſt plus naturel que celui de ſes Contemporains. Il ſubſtitua, aux pointes ridicules de *Mairet* & des autres Poëtes dramatiques qui l'avoient précédé, des penſées vives & fortes qui naiſſoient du ſujet. Sa facilité étoit étonnante : une Tragédie s'imaginoit, ſe compoſoit, s'exécutoit ſouvent en quinze jours, ce qui n'eſt certainement pas le moyen d'atteindre à la perfection. On joue encore ſon *Venceſlas*, dont la premiere ſcene & preſque tout le quatrieme acte ſont des chef-d'œuvres. Ses autres Pieces, ſi l'on en excepte *Coſroës*, ne valent pas la peine d'être lues.

L'anecdote que nous allons rapporter, fait certainement plus d'honneur au caractere de ſon

ame, que ſes Pieces n'en ſont à ſon génie. Pendant le cours d'une maladie contagieuſe qui régnoit dans ſa patrie, où il étoit Lieutenant Civil, il réſiſta aux ſollicitations de ſes amis, qui le preſſoient de ſe ſouſtraire au danger & de revenir à Paris. La fermeté de ſon ame ne lui permit pas d'écouter de ſemblables avis. Il ne ceſſa point de veiller au bon ordre, & de ſecourir ſes Concitoyens. *Ce n'eſt pas que le péril où je me trouve ne ſoit fort grand*, répondit-il, *juſqu'au moment où je vous écris, on ſonne pour la vingt-deuxieme perſonne qui eſt morte aujourd'hui : ce ſera pour moi quand il plaira à Dieu.* Il mourut en effet de la contagion. Les Poëtes tragiques, qui l'emportent aujourd'hui ſur *Rotrou* pour le langage du ſentiment, ſeroient-ils capables d'un pareil courage ? Et les Lettres ne ſeroient-elles pas doublement honorées, ſi ceux qui les cultivent puiſoient dans leur propre cœur les hautes maximes qu'ils étalent dans leurs Ouvrages avec tant d'appareil ?

1. ROUSSEAU, [*Jean-Baptiſte*] né à Paris en 1671 *, mort à Bruxelles en 1741 ; celui de

* Pluſieurs Auteurs prétendent qu'il eſt né en 1669, mais cette date eſt fautive, ſi l'on doit s'en rapporter à *Rouſſeau* même, qui écrivoit à M. *Mouthery* le 2 Juillet

nos Poëtes le plus en droit de s'appliquer ce Vers qui caractériſe ſi bien l'enthouſiaſme :

Eſt Deus in nobis, agitante caleſcimus illo.

On ne ſait, après cela, quel nom donner à l'étrange Divinité qui a inſpiré à un de nos plus célebres Poëtes le courage d'avancer, dans ſes Ecrits, que le mérite de *Rouſſeau* ſe bornoit à *deux ou trois Odes qui ne ſont*, dit-il, *que des déclamations de Rhétorique ; à autant de Pſeaumes au deſſous des Cantiques d'Eſther & d'Athalie, & à quelques Epigrammes dont le fonds n'eſt jamais de lui.* Par qui M. de *Voltaire* a-t-il prétendu faire adopter un ſemblable paradoxe? C'eſt méconnoître les grands talens, mépriſer ſon ſiecle, ôter à ſon jugement toute eſpece d'autorité, décrier ſes propres ſentimens, que de prétendre affoiblir une gloire qui ne déplaît peut-être à ſon détracteur, que parce qu'elle paroît plus ſolidement établie que la ſienne.

1737. « L'inſcription que l'amitié vous a dictée, pour » être miſe au bas de mon portrait, indiſpoſeroit contre » moi le Public : il ſuffit de mettre dans l'exergue mon » nom, mon âge & ma patrie, en ces termes : *Joan-* » *nes-Baptiſta Rouſſeau, Pariſinus, anno ætatis 66.* Il » n'en faut pas davantage ; car de qualité je n'en ai » point ». S'il n'avoit que 66 ans en 1737, il eſt clair qu'il étoit né en 1671.

Tant qu'on aura parmi nous l'idée de la belle Poéſie, & le goût des véritables beautés, *Rouſſeau* ſera regardé comme le Génie le plus étonnant que notre Nation ait produit. L'Ode, cette épreuve de grands talens, a été ſur-tout le genre où il a déployé toutes les richeſſes de ſon imagination & de ſa verve, en laiſſant derriere lui tous ceux qui l'on précédé ou ſuivi dans la même carriere. Sans M. de *Pompignan*, qui s'eſt le mieux pénétré de ce grand modele, il n'y en auroit aucun, parmi ces derniers, qu'on pût même citer, tant ils en ſont éloignés!

Rouſſeau avoit reçu du Ciel cette heureuſe influence qui forme les vrais Poëtes. La force & la fécondité, l'élévation & la ſoupleſſe, le naturel & le ſublime, un art ſupérieur d'exciter la ſurpriſe & d'entretenir l'admiration, ſont, ſous ſa plume, des reſſorts puiſſans qui élevent l'eſprit du Lecteur, & le conduiſent ſans effort dans les routes ſublimes qu'il ſe fraye à lui-même. Son pinceau, tantôt noble, tantôt délicat, tantôt vigoureux, & toujours facile, ſait retracer à propos le beau déſordre de *Pindare*, les graces d'*Anacréon*, la ſaine raiſon d'*Horace*, & la pompe majeſtueuſe de *Malherbe*. Quelle richeſſe de rimes! quelle harmonie de ſons! quel choix de termes pittoreſques & énergiques! quelle hardieſſe dans

ces figures, dont notre Langue paroiſſoit peu ſuſceptible avant lui !

Si l'on apperçoit quelques défauts dans ſes Odes, pour peu qu'on ſe connoiſſe en Poéſie, on eſt tenté d'en accuſer plutôt l'impuiſſance de l'Art, que celle du Poëte. Une choſe qui paroîtra inconcevable, c'eſt qu'on lui ait reproché de manquer d'onction & de ſentiment. Peut-on lire la plupart de ſes Cantiques, & particuliérement celui d'*Ezéchias*, ſans être attendri par la douceur, le pathétique & la chaleur qui y regnent ? Jamais la Poéſie fut-elle plus touchante, plus attendriſſante, plus majeſtueuſe, que lorſqu'elle anime les différens tableaux que le pinceau du Poëte y a tracés ?

On a reproché à *Rouſſeau* de s'être trop livré, dans ſes *Epîtres*, à un ton de miſanthropie qui les dépare quelquefois, d'y ramener trop ſouvent ſes ennemis, d'y établir des principes qui portent moins ſur la vérité que ſur les reſſentimens qui l'aigriſſoient. Il eſt certain qu'on n'y retrouve pas cette nobleſſe, cette élégance ſoutenue, cette même force de génie qui caractériſe ſes Poéſies lyriques ; mais on ſeroit injuſte de ne pas y admirer une raiſon ſupérieure, une poéſie nerveuſe, une facilité de ſtyle, une ſûreté de goût, qui décelent le grand Maître, ſur-tout dans les ma-

tieres où il parle de ſon Art. Jamais ſes déciſions ne s'éloignent des regles que la Nature preſcrit aux grands talens. Quel eſt le Poëte de nos jours qui ne voudroit pas avoir fait l'*Epître aux Muſes*, l'*Epître à Thalie*, celle qui eſt adreſſée au P. *Bramoi*, Ouvrages dignes d'être regardés comme le Code de la légiſlation poétique.

On ſait qu'il eſt le créateur de l'Allégorie, genre de poéſie que ni lui, ni ſes Imitateurs n'ont point encore porté au degré de perfection dont il eſt ſuſceptible, mais qui n'en prouve pas moins la fécondité de ſon imagination.

Les Italiens, à la vérité, s'étoient exercés avant lui dans la *Cantate*; mais en les imitant, il les a ſi fort ſurpaſſés par la juſteſſe du plan, les graces du récit, le coloris des images, la richeſſe des deſcriptions, la vivacité d'une poéſie toujours harmonieuſe, qu'on peut l'en regarder comme le créateur, en oubliant ceux à qui il en doit la premiere idée.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût louer le ſujet de toutes ſes *Epigrammes*, comme on admire la maniere dont il l'a traité; mais on ne doit pas oublier qu'il s'eſt reproché ces écarts; & en ne conſidérant ces petites Pieces que du côté de la poéſie, qui n'applaudira à la ſimplicité, à la briéveté, à la juſteſſe & à l'énergie de l'expreſſion, au ſel piquant, au tour original, qui le

rendent un Auteur preſque unique en ce genre, ſans excepter *Martial*, lequel, à beaucoup près, n'eſt ni auſſi précis, ni auſſi nerveux, ni auſſi agréable que lui ?

Nous pourrions nous diſpenſer d'ajouter au mérite de *Rouſſeau*, l'idée des talens qu'il montra pour le Théatre. C'eſt aſſez d'aſſûrer que dans ſes Comédies on apperçoit des traces de génie capables de lui faire, en ce genre, une réputation plus méritée que celle de la plupart de nos comiques modernes. Les Pieces de ces derniers ne vaudront jamais les *Aïeux chimériques*, ni n'offriront jamais aucun caractere mieux ſaiſi, plus finement développé que celui du *Flatteur* dans la Piece de ce nom.

Ce ſeroit ici le lieu de venger la réputation de *Rouſſeau*, à qui des talens ſublimes ont fait donner le ſurnom de GRAND, & à qui des talens très-médiocres ſe ſont efforcés de le ravir, des calomnies atroces qu'on a eu l'inhumanité de renouveller après ſa mort. Le Public impartial ſait, depuis long-temps, à quoi s'en tenir. M. de *Voltaire* a beau s'épuiſer en raiſonnemens, ſe conſumer en recherches, pour prouver que celui dont il ſe glorifioit autrefois d'être l'*Eleve* & l'*Ami*, eſt véritablement l'Auteur des Couplets qui occaſionnerent ſes malheurs; tous ſes efforts ſeront inutiles, & ne produiront jamais que cette

réflexion : comment l'Auteur de tant d'Ouvrages, plus condamnables & plus odieux que ces mêmes Couplets, oſe-t-il ſe déclarer ſi obſtinément l'accuſateur d'un homme plus malheureux que coupable, plutôt ſoupçonné que convaincu ? Ne ſeroit-il pas plus convenable à ſa gloire, qu'il s'occupât à faire oublier ſes Libelles injurieux contre tant d'Hommes de Lettres reſpectables, que de s'acharner à ſe faire un complice du plus grand de nos Poëtes, qui fut toujours très-éloignés des excès auxquels lui-même s'eſt porté ?

2. ROUSSEAU, [*Jean-Jacques*], né à Geneve en 1727, mort près de Paris en 1778.

Malgré ſes ſingularités, ſes paradoxes, ſes erreurs, on ne peut lui diſputer la gloire de l'éloquence & du génie, & d'être l'Ecrivain le plus mâle, le plus profond, le plus ſublime de ce ſiecle.

Jamais Auteur ne s'eſt mieux peint dans ſes Ouvrages. Pour peu qu'on les liſe avec attention, on y trouve à découvert le tableau de ſon ame & la trempe de ſon caractere. On y voit l'imagination la plus vive & la plus féconde, un eſprit flexible pour prendre toutes les formes, intrépide dans toutes ſes idées, un cœur pétri de la liberté Républicaine, & ſenſible juſqu'à

l'excès, une mémoire enrichie de tout ce que la lecture des Philoſophes Grecs & Latins peut offrir de plus réfléchi & de plus étendu ; enfin une force de penſées, une vivacité de coloris, une profondeur de morale, une richeſſe d'expreſſions, une abondance, une rapidité de ſtyle, & par-deſſus tout une miſanthropie qu'on peut regarder comme le reſſort principal qui a mis en jeu ſes ſentimens & ſes idées.

Tout eſt prodige dans cet Auteur, ſoit du côté du bien, ſoit du côté du mal. Quoiqu'on ait beaucoup écrit contre lui, on ne s'eſt pas encore aviſé de remonter juſqu'à la ſource de ſon mérite & de ſes égaremens. Un homme auſſi célebre méritoit bien d'être approfondi. Nous allons haſarder quelques conjectures, pour donner, s'il eſt poſſible, l'explication de ce phénomene moral & littéraire.

Il eſt d'abord à propos de remarquer qu'il n'eſt jamais ſorti de ſa plume rien de médiocre : premier trait qui le diſtingue de tous les autres Ecrivains.

La raiſon de cette ſupériorité n'eſt pas difficile à trouver ; elle eſt toute à ſa gloire. Quoique né avec les plus grands talens, il a eu la ſage précaution de ne ſe montrer au Public, que quand il s'eſt cru capable de l'étonner par ſes premiers eſſais, & de nourrir ſon admiration par

de nouvelles Productions auſſi vigoureuſes que les premieres. Semblable à ces Athletes qui s'exercent long-temps avant de paroître ſur l'arene, il a laiſſé croître les forces de ſon génie, donné à ſa raiſon le temps de mûrir & de ſe développer, exercé vraiſemblablement ſa plume, avant de mettre au grand jour les Ecrits ſur leſquels il fondoit ſa réputation. C'eſt ainſi qu'on peut prétendre à des ſuccès ſolides. Trop heureux ſi, en choiſiſſant mieux ſes ſujets, il ſe fût défié de la manie des paradoxes ; s'il ne ſe fût pas trop piqué d'une adreſſe ambidextre qui a égaré ſon jugement en tant d'occaſions, & lui a inſpiré trop de confiance pour juſtifier tous les ſyſtêmes qu'il lui a plu d'imaginer.

La trempe de ſon caractere a vraiſemblablement beaucoup influé ſur la nature de ſes opinions. Pétri de la plus vive ſenſibilité, emporté par un tempérament plein de bile & de feu, aigri par les contradictions, les circonſtances de ſa vie ont été la ſource de ſa miſanthropie, & cette miſanthropie eſt devenue, à ſon tour, le véhicule de ſes talens.

En adoptant ces réflexions, il ne ſera pas impoſſible d'expliquer pourquoi, avec des lumieres ſi ſupérieures, cet Ecrivain a avancé avec tant de ſécurité tous les paradoxes qui ſe ſont trouvés d'accord avec les diſpoſitions de ſon humeur &

la tournure de ſes idées ; pourquoi le pour & le contre ſont traités, dans ſes Ecrits, avec la même force. Il ſemble s'être dit à lui-même : » J'ai des connoiſſances, de la facilité ; mon » ame s'enflamme avec promptitude, & mon eſ- » prit ſe plie aiſément à tout ; mon imagination » abonde en reſſource, & les argumens ſe pré- » ſentent en foule pour appuyer toutes mes con- » ceptions ; je puis donc m'écarter des routes » ordinaires. La gloire eſt médiocre à ne prouver » que ce qui eſt vrai ; laiſſons agir la Nature, » cédons aux impreſſions même momentanées, » & ſoyons ſingulier, pour devenir célebre. »

D'après ce principe établi par ſyſtême, ou ſuivi par inſtinct, tout eſt devenu problématique ſous ſa plume. Delà ces raiſonnemens en faveur & contre le duel ; l'apologie du ſuicide & la condamnation de cette frénéſie ; la facilité à pallier le crime de l'adultere, & les raiſons les plus fortes pour en faire ſentir l'horreur. Delà tant de déclamations contre l'homme ſocial, & tant de tranſports pour l'humanité ; ces ſorties violentes contre les Philoſophes, & cette manie à favoriſer leurs ſentimens. Delà l'exiſtence de Dieu attaquée par des ſophiſmes, & les Athées confondus par des argumens invincibles : la Religion Chrétienne combattue par des objections captieuſes, & célébrée par les plus ſublimes éloges.

Nous ne finirions pas, ſi nous voulions entrer dans la diſcuſſion de toutes ces contrariétés, ſi capables de faire connoître combien l'homme eſt dupe de lui-même, quand il ne ſe laiſſe conduire que par ſes lumieres, & combien la Philoſophie eſt incertaine dans ſes idées, quand elle s'écarte des bornes preſcrites par l'Auteur de la Nature à l'eſprit humain. Cette ſeule conſidération ſuffiroit pour forcer la raiſon à convenir qu'elle doit plier ſous une autorité, & que le joug qui lui eſt impoſé par la Foi eſt moins deſtiné à la gêner & à l'humilier, qu'à captiver ſon inquiétude & à prévenir ſes écarts. En Religion, comme en Morale, tout eſt établi & calculé par une providence ſage, tandis que tout devient incertain & arbitraire, dès que l'eſprit n'a plus de frein. Le comble de l'illuſion dans les Philoſophes, eſt de ſe croire réſervés à des découvertes pour le bonheur des hommes; & le comble du crime eſt de nous ravir le bonheur préſent, ſous l'eſpoir de cette chimere.

L'Ouvrage par lequel M. *Rouſſeau* s'eſt annoncé, eſt le fameux *Diſcours* couronné à l'Académie de Dijon, où il ſoutient que les Lettres ont plus contribué à corrompre les mœurs qu'à les épurer. Perſonne n'ignore combien de réclamations cet Ouvrage excita dès qu'il fut répandu dans le Public. Les Adverſaires de l'Auteur pou-

voient avoir raiſon ; mais on ne prévoyoit pas alors que l'état actuel de notre Littérature viendroit à l'appui des ſentimens du Citoyen de Geneve. S'il eſt faux que les Lettres, cultivées ſelon les regles & les précautions que le bien commun exige, ſoient capables de nuire à la Société, il eſt du moins très-certain qu'à en juger par les déſordres qui regnent aujourd'hui parmi les Littérateurs, elles ſont ſujettes à de grands inconvéniens. Quelle idée avantageuſe peut-on s'en former, quels fruits peut-on s'en promettre pour la culture de l'eſprit & la perfection des mœurs, quand on voit les vrais principes attaqués, les regles méconnues, les bienſéances violées, l'anarchie & la confuſion établies ſur les débris du goût & de la raiſon ; quand la Religion, la morale, les devoirs, la vertu, deviennent la proie d'une Philoſophie extravagante qui outrage l'une, corrompt l'autre, prononce ſur ceux-ci, & défigure celle-là au gré de ſes caprices ou de ſes intérêts ! Quelle eſtime pour les Littérateurs, à la vue des diviſions qui les aigriſſent & les déshonorent ! Eſt-ce en les voyant ſe déchirer, ſe calomnier, ſe décrier les uns les autres, intriguer dans les Sociétés, pour perſécuter leurs rivaux ou prôner leurs admirateurs & leurs diſciples ; employer, pour ſe faire une réputation, un temps & des ſoins qui ſeroient plus utilement

consacrés à perfectionner leurs Ouvrages ; se révolter contre les Critiques, & négliger des avis utiles ; repaître leur vanité de suffrages mendiés, sans s'occuper à en mériter de plus justes & de plus solides ; substituer à l'élévation des sentimens qui devroient être leur partage, les bassesses de l'artifice & de la flatterie, pour donner des appuis à leur vanité ? Est-ce enfin au milieu d'une dégradation sensible & journaliere, qu'ils pourront prétendre au respect & à la gloire destinée à payer les travaux du génie & des talens ?

Il n'est donc que trop tristement démontré par l'expérience, que l'abus des connoissances littéraires est le plus dangereux de tous les maux qu'un Etat puisse éprouver. Depuis ces prétendues lumieres qu'on se vante de nous avoir communiquées, la Société est-elle devenue plus heureuse & mieux réglée ? La mauvaise foi, la perfidie, les haines, les mensonges, les calomnies, les atrocités, les crimes ont-ils disparu parmi nous ? Y a-t-on vu renaître la franchise, la droiture, la générosité, le bonheur & la paix, ou plutôt, malgré ces cris hypocrites d'*humanité*, de *bienfaisance*, les cœurs ne paroissent-ils pas s'être rétrécis, desséchés, & avoir perdu leur énergie ? Tout ce que nous avons gagné en devenant plus instruits, c'est d'avoir appris à être méchans avec art, & à conserver dans le

mal une ſorte de décence qui le rend plus épidémique & plus dangereux. S'il eſt vrai que les hommes aient été méchans dans tous les ſiecles, on ne peut nier qu'ils n'aient plus de facilité à l'être dans les ſiecles éclairés. Les reſſources de l'eſprit ſe tournent alors du côté de l'intérêt des paſſions. Plus un méchant a de lumieres, plus il eſt habile à mal faire avec impunité.

Le *Diſcours ſur l'inégalité des conditions parmi les hommes*, ne le cede en rien au premier. Il annonce même une plus grande étendue de lumieres, plus de profondeur dans les penſées, une éloquence plus nerveuſe; mais il eſt aiſé d'y reconnoître un Philoſophe ſombre, trop ardent à profiter de la dextérité de ſon eſprit, pour inveſtiver la Nature humaine, trop ennemi de la Société, trop porté à n'en voir que les vices, & trop empirique dans les remedes qu'il propoſe. Tel eſt l'effet de la miſanthropie; elle égare dès qu'elle eſt abandonnée à elle-même. M. *Rouſſeau* a voulu paroître profond & ſublime, & il a donné dans l'extravagance. *Paſcal* étoit miſanthrope comme lui, mais guidé par la Religion, ſes penſées ont le mérite de la profondeur & de la ſublimité, joint à celui de la raiſon.

Quoique le *Contrat ſocial* ſoit rempli d'erreurs, qu'il offre un ſyſtême de politique impraticable; l'Auteur y eſt toujours le même, c'eſt-à-dire,

original, profond, lumineux & éloquent en pure perte.

Les *Lettres de la Nouvelle Héloïſe*, conſidérées comme un Roman, n'ont preſque rien de commun avec les regles qu'on doit obſerver dans ces ſortes d'Ouvrages; plan mal ordonné, intrigue vicieuſe, développement pénible & trop lent, action foible & inégale, caracteres hors de nature, perſonnages diſſertateurs, & par-là même ennuyeux. Conſidérées du côté de la morale, c'eſt un mêlange d'idées ſingulieres, de vertu frénétique, de ſentimens exceſſifs, de traits ſublimes, de diſcuſſions pédanteſques. Du côté du ſtyle, un tiſſu ſéduiſant de tout ce que l'imagination a de plus brillant & de plus riche, de tout ce que le ſentiment a de plus chaud & de plus énergique, de tout ce que l'expreſſion a de plus mâle, de plus tendre, de plus pittoreſque & de plus élégant. C'eſt dans cet Ouvrage où l'Auteur s'eſt le plus ſouvent abandonné à ſa manie d'expoſer le pour & le contre, & de répandre de l'incertitude ſur tous les principes.

L'*Emile* porte l'empreinte de la même tournure de génie; ce ſont les mêmes paradoxes, les mêmes erreurs, les mêmes beautés. Ce Traité d'éducation, le plus chimérique qu'un homme ait pu concevoir, eſt un aſſemblage continuel de ſublime & de ſubtilités, de raiſon & d'extrava-

gances, d'eſprit & de puérilité, de Religion & d'impiété, de philantropie & de cauſticité.

Il décele encore plus que les autres Ouvrages de M. *Rouſſeau*, un Auteur doué d'un génie fécond, mais verſatil, d'une imagination brillante, mais exaltée, d'une ame ſenſible, mais trop ſévere, d'un eſprit judicieux, mais bizarre. Les conſeils utiles & les raiſonnemens captieux, les obſervations intéreſſantes & les regles impraticables, le langage de la raiſon & les déclamations d'une philoſophie abuſée, y marchent d'un pas égal, s'y jouent tour-à-tour de l'eſprit du Lecteur, & le forcent à ſe demander à lui-même ce que l'Auteur a prétendu établir.

La plume de M. *Rouſſeau* n'a pas dédaigné de s'exercer ſur de petits ſujets. Le *Devin du Village* eſt le chef-d'œuvre de ſa Muſe, & la plus ſimple, comme la plus intéreſſante Paſtorale qui ait paru ſur le Théatre de l'Opéra.

Sa *Lettre* contre la Muſique Françoiſe, ſon *Dictionnaire de Muſique*, quoiqu'il doive beaucoup à celui de l'Abbé *Broſſard*, ſes *Lettres de la Montagne*, prouvent qu'il étoit en état de s'exercer ſupérieurement dans tous les genres, & d'embellir, par ſon éloquence, les matieres qui en paroiſſent le moins ſuſceptibles.

Il a écrit encore contre les Spectacles, & ſes argumens n'ont point été réfutés par ceux qui

ont osé lui répondre. On ne pouvoit mieux faire sentir la suréminence de ses talens, qu'en plaçant à côté de sa *Lettre* la réponse que M. d'*Alembert* y a faite. La nuance est trop sensible, pour qu'on ne s'en apperçoive pas. C'est transporter subitement le Lecteur d'un brasier ardent au milieu d'une glaciere. Il faut avouer que la Lettre de M. *Rousseau* est sans ordre, sans liaison, semée de digressions, quelquefois diffuse; mais ce désordre est celui du génie, la lumiere & la chaleur s'annoncent par-tout. Son Adversaire, au contraire, plus méthodique à la vérité, mais froid & sans vigueur, ne lui oppose que de foibles raisonnemens, exprimés plus foiblement encore.*

Nous ne parlons pas des Ouvrages polémiques de M. *Rousseau*. Il est seulement à propos de remarquer que dans ses débats, soit littéraires,

---

* Ceux qui desireront de connoître ce qu'on a écrit de plus judicieux & de plus solide contre les Spectacles, doivent se procurer les *Lettres* de M. *Desprez de Boissy* sur cette matiere, où l'on trouve une *Histoire* très-curieuse *des Ouvrages pour & contre les Théatres*. Ces Lettres, qui forment deux volumes *in*-12, & dont on vient de donner la sixieme édition, annoncent un Littérateur d'autant plus estimable, qu'il réunit à la sagesse des principes & à la solidité du raisonnement, le mérite d'une érudition très-étendue, & le talent de la mettre en œuvre sans prétention.

ſoit perſonnels, en montrant toujours autant de génie que de ſenſibilité, il ne s'eſt jamais écarté des regles de l'honnêteté & de la décence. Rien de plus injurieux, de plus groſſier, de plus contraire à la dignité des Lettres, que tout ce qu'on a débité contre lui. Au milieu de toutes ces attaques, ſa contenance a toujours été la même. Vraiment Philoſophe à cet égard, il a conſtamment dédaigné d'employer des armes indignes de ſes ſentimens, de ſon mérite & du Public. Auſſi le Public, toujours équitable, lui a-t-il rendu juſtice. En le plaignant de ſes erreurs, de ſes illuſions, de ſes délires, en riant même de ſa ſingularité, il a reſpecté la trempe de ſon ame & la nobleſſe de ſes procédés. Il ſeroit en effet injuſte de le confondre avec le commun des Eſprits forts, s'il eſt vrai ſur-tout qu'il ait été réellement dupe de ſes idées. Mais que penſer de ces Philoſophes qui, auſſi peu convaincus que zélés pour convaincre les autres, ne ſacrifient qu'à l'orgueil de leurs prétentions & aux intérêts de leur exiſtence, la ſimplicité de ceux qui les écoutent, la crédulité de ceux qui adoptent leurs principes, & la ſtupidité de ceux qui les réverent & les protegent ?

Perſonne n'a mieux démaſqué leur charlatanifme que le Citoyen de Geneve, qui les avoit pratiqués, & s'étoit d'abord laiſſé ſéduire par leurs

artifices. Ils ne lui ont jamais pardonné & ne lui pardonneront jamais d'avoir dit, dans un de ſes Ouvrages : » Que ſont les Philoſophes, ſi ce n'eſt » de ſe donner à eux-mêmes beaucoup de louan- » ges qui, n'étant répétées par perſonne autre, » ne prouvent pas grand'choſe, à mon avis ? « Et d'avoir ajouté avec autant de bon ſens que de vérité : » Fuyez ceux qui, ſous prétexte d'expli- » quer la Nature, ſement dans le cœur des hom- » mes des déſolantes doctrines, & dont le ſcep- » ticiſme apparent eſt une fois plus affirmatif & » plus dogmatique, que le ton décidé de leurs » Adverſaires. Sous le hautain prétexte qu'eux » ſeuls ſont éclairés, vrais, de bonne foi, ils » nous ſoumettent impérieuſement à leurs dé- » ciſions tranchantes, & prétendent nous don- » ner, pour les vrais principes des choſes, les inin- » telligibles ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans leur » imagination. Du reſte, renverſant, détruiſant, » foulant aux pieds tout ce que les hommes reſ- » pectent, ils ôtent aux affligés la derniere con- » ſolation de leur miſere, aux Puiſſans & aux Ri- » ches le frein de leurs paſſions ; ils arrachent du » fond des cœurs le remords du crime, l'eſpoir » de la vertu, & ſe vantent encore d'être les » bienfaiteurs du genre humain. Jamais, diſent- » ils, la vérité n'eſt nuiſible aux hommes ; je le » crois comme eux ; & c'eſt, à mon avis, une

» grande preuve que ce qu'ils enſeignent n'eſt » pas la vérité. «

ROUSSIER, [*Pierre-Joſeph*] Abbé, Chanoine d'Econis en Normandie, Correſpondant de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Marſeille en 17..

Il eſt Auteur d'un *Mémoire* (de 250 pages *in-4°*) *ſur la Muſique des Anciens*, qui, de l'aveu de tous les Connoiſſeurs, lui donne droit de figurer parmi le petit nombre de Littérateurs connus par une érudition auſſi vaſte que profonde & lumineuſe. M. l'Abbé *Rouſſier* y expoſe le principe de divers ſyſtêmes de Muſique chez les Grecs, les Chinois, les Egyptiens, & y met le ſyſtême de ces derniers en parallele avec celui des Modernes. Ce Livre eſt plein de recherches ſatisfaiſantes qui ſuppoſent un Auteur laborieux, intelligent, bon Logicien, & un Ecrivain qui ſait s'exprimer avec autant de méthode que de force & de netteté. Des Littérateurs dont le ſuffrage eſt de poids, ſur-tout en matiere d'érudition, tels que M. de *Querlon*, M. *Bailly*, de l'Académie des Sciences, M. l'Abbé *Arnaud*, M. l'Abbé *Barthelemy*, &c. regardent cette ſavante Production comme la meilleure qu'on ait encore publiée ſur la théorie de la Muſique. Voici ce qu'en a dit le P. *Amyot*, Miſſionnaire à Pekin, dans

dans des *Mémoires* qu'il a envoyés à M. *Bertin* ſur la Muſique des Chinois : « Cet Ouvrage, l'un » des meilleurs & des plus ſolides, à mon avis, » qu'on puiſſe faire en ce genre, m'a éclairé ſur » une foule d'objets, même Chinois, que je ne faiſois qu'entrevoir à travers les plus épais nuages. » Il me ſembloit, en le liſant, que j'étois devenu » l'un des Diſciples exotériques du fameux Pythagore, ou l'un des initiés dans le Collége » des Prêtres d'Egypte. Quel dommage, diſois-je » en moi-même, que M. l'Abbé *Rouſſier* n'ait » pas pu fouiller dans les antiquités des Chinois, » comme il l'a fait dans celles des Egyptiens & » des Grecs ! En remontant juſqu'à la ſource » primitive d'un ſyſtême de muſique connu à la » Chine depuis plus de quatre mille ans ; en » approfondiſſant les principes ſur leſquels ce » ſyſtême appuie ; en développant ſes rapports » avec les autres ſciences ; en déchirant ce voile » épais qui nous a caché juſqu'ici la majeſtueuſe » ſimplicité de ſa marche, ce Savant eût pénétré » peut-être juſques dans le ſanctuaire de la nature... » Son Ouvrage nous eût peut-être fait connoître » à fond le plus ancien ſyſtême de muſique qui » ait eu cours dans l'Univers [celui des Chinois]; » & en l'expoſant avec cette clarté, cette préciſion, cette méthode qu'on admire dans ſon » *Mémoire*, il eût ſervi comme de flambleau pour

» éclairer tout-à-la-fois & les Gens de Lettres & » les Harmoniſtes : les premiers, dans la re- » cherche des uſages antiques, & les derniers » dans celle du ſecret merveilleux de rendre à » leur Art l'eſpece de toute-puiſſance dont il » jouiſſoit autrefois, & qu'il a malheureuſement » perdue depuis. »

ROY, [*Pierre-Claude*] Chevalier de l'Ordre de St. Michel, de l'Académie des Inſcriptions, né à Paris en 1683, mort en 1763 ; Poëte de nos jours qui a eu du ſuccès à l'Opéra, ce qui ſuppoſe dans lui un certain degré de talent. On a applaudi, avec juſtice, au Ballet des *Elémens*, & à la Tragédie de *Callirhoé*, dans l'ordonnance & la poéſie ſont également capables de ſatisfaire la délicateſſe & le goût des Amateurs. Tout le monde ſait par cœur le commencement du Prologue du premier de ces deux Poëmes :

Les temps ſont arrivés. Ceſſez, triſte chaos ;
Paroiſſez élémens, &c.

Jamais la Muſique lyrique ne déploya plus de majeſté, plus de richeſſe, plus d'harmonie pittoreſque. A la lecture de ce morceau & de pluſieurs autres de ce Ballet, qui ne ſont pas moins beaux, il paroîtra étrange que M. *Roy* ait été ſi médiocre dans ſes autres Poéſies, où il manque

de chaleur, de juſteſſe, & correction ; ſa verſification eſt communément froide, proſaïque, dure. Un caractere ſec, bilieux & malin, tel qu'il s'annonce dans ſes Epigrammes, devoit le plus ſouvent manquer de douceur, de graces & d'aménité. En effet, ſes Satyres offrent plus d'aigreur que de gaieté, plus d'acharnement que de badinage, & tombent plus ſur les perſonnes que ſur les vices. La Cenſure ne doit être employée que pour corriger les Hommes ; l'eſprit n'y doit ſemer de l'agrément que pour la rendre plus ſaillante, & par-là plus utile. La réſerve impoſée à tous les talens quelconques, en proſcrit ce qui peut bleſſer & aigrir, ſans ramener aux mœurs & à la raiſon.

Il étoit naturel, après cela, que M. *Roy* s'attirât beaucoup d'ennemis. Ses Epigrammes furent repouſſées par d'autres Epigrammes, qui ne le ménageoient pas plus qu'il n'avoit ménagé les autres. Ce conflit de malignité, qui dura quelque temps, a été vraiſemblablement l'origine de cette licence qui regne dans les Satyres, où l'on n'obſerve aucun égard, & dont l'atrocité tient lieu du ſel & de l'agrément qui devroient aiguiſer ce genre de compoſition.

ROZIER, [*N.*] Abbé, Docteur en Théologie, Chevalier de l'Egliſe de Lyon, né dans

cette ville en 1734; Auteur de pluſieurs Ouvrages de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle, qui le placent parmi les Ecrivains utiles de ce Siecle.

ROZOI, [N.] Correſpondant de l'Académie des Sciences de Toulouſe, né à Paris en 1745; Poëte qui, avec des talens au deſſous du médiocre, n'a pas craint de s'attacher à ce qu'il y a de plus difficile. La Morale, la Métaphyſique, l'Hiſtoire, la Tragédie, n'ont point effrayé ſa plume, ou, pour mieux dire, il a traité tous ces genres avec les derniers excès du mauvais goût. Son Poëme, intitulé, *les Sens*, eſt un Recueil de bévues, où la Poéſie & la Philoſophie ſont également profanées. Son autre Poëme ſur *le Génie, le Goût & l'Eſprit*, fait connoître qu'il ne poſſede aucune de ces trois qualités qu'il a voulu célébrer.

Ceux qui nous ont reproché de lui avoir redonné l'exiſtence, en le tirant de l'obſcurité pour laquelle ils le croyoient fait, ne prévoyoient pas ſans doute que ſa Proſe étoit à la veille de recevoir, dans la Capitale d'une de nos Provinces Méridionales, des honneurs à-peu-près ſemblables à ceux que la Grece rendoit aux grands Ecrivains. Il eſt vrai qu'une Hiſtoire dans le goût des nouvelles *Annales de Toulouſe* n'eût certainement pas obtenu à ſon Auteur, de la part des

Archontes, des Lettres de Citoyen & le titre d'*Homme de génie.* Il eſt vrai que les Journaliſtes d'Athenes n'auroient point applaudi à un pareil triomphe, ni célébré, comme un excellent Ouvrage, une Compilation des plus minces Annaliſtes, bigarrée de différens ſtyles, farcie de réflexions paraſites conſtamment exprimées avec une emphaſe ridicule & une mortelle peſanteur. Il eſt vrai que les Etudians du Lycée n'euſſent pas couronné ſur le Théatre une Tragédie comme celle de *Richard III.* Mais enfin la Cité * Palladienne a cru n'en pouvoir trop faire pour M. *du Rozoi.*

Un tel enthouſiaſme ne prouve-t-il pas que le mauvais goût & les mauvaiſes Pieces ont ſouvent des partiſans & des couronnes qui les attendent; comme les bons Ouvrages & le bon goût ont des Adverſaires à craindre & des perſécutions à éprouver. Qu'on ſe plaigne que nous parlions des Auteurs ignorés, & que nous nous

* Nous ne prétendons point diminuer, par ces Réflexions, l'eſtime due au grand nombre d'Hommes de Lettres que la ville de Toulouſe compte aujourd'hui parmi ſes Citoyens. La plupart d'entre eux ont réclamé contre l'excès d'approbation témoigné à M. *du Rozoi.* Il a même paru des Ecrits à ce ſujet, qui prouvent qu'ils ſavent ſe connoître en bons Ouvrages, & apprécier les mauvais à leur juſte valeur.

élevions contre les uſurpations des mauvais, tandis qu'on les voit tous les jours obtenir des ſuccès éclatans ! Le moyen, après cela, de ne pas craindre la chûte entiere de la Littérature, & le découragement du vrai talent !

On ignore néanmoins dans quel pays on eût pu couronner ce morceau, tiré d'une certaine *Diſſertation ſur Corneille & Racine*, où celui-ci eſt traité comme le dernier des Auteurs. Elle eſt attribuée à M. *du Roſoi*. « Quant à cette *Athalie*, dit-il, vantée comme le chef-d'œuvre du » Théatre ; quel ſujet affreux, épouvantable, » fait pour révolter les hommes de tous les » ſiecles, depuis la houlette, juſqu'au ſceptre ! » Comment, par exemple, a-t-on choiſi une » telle Piece pour la repréſenter dans le jour » ſolemnel, où le fils de *Louis le bien aimé* » épouſa la fille de cette *Marie-Thérese*, dont » les fideles Hongrois ont dit : *Rex noſter ?* » Quelles ſcenes horribles à offrir à des Fran- » çois, à de jeunes Princes, &c. » ?

Nous ne ferons point de réflexions ſur ce morceau : nous dirons ſeulement que le reſte de la *Diſſertation* eſt auſſi ſagement penſé & auſſi richement écrit.

La derniere des Productions connues de cet Auteur, eſt une eſpece de Comédie en trois actes & en proſe, avec des Ariettes, intitulée,

Henri IV ou *la Bataille d'Ivry*, qui, à la faveur du Héros que tout le monde chérit, & de la Muſique de M. *Martini* que le Public a trouvée agréable, s'eſt ſoutenue aſſez long-temps ſur le Théatre, quoiqu'elle manque par le plan, par l'intrigue & par les caracteres.

RUFFI, [*Louis-Antoine* DE] né à Marſeille en 1657, mort dans la même ville en 1724, n'eſt guere connu que de ſes Compatriotes, & n'eſt Auteur que de quelques Ouvrages qui peuvent ſervir de matériaux à une Hiſtoire de Marſeille. Il faut convenir, en même temps, que ces matériaux ſuppoſent des recherches ſi laborieuſes, qu'on doit lui ſavoir gré de ſon travail. Mais ces ſortes de Compilateurs ſont pour la compoſition de l'Hiſtoire, ce que ſont les Tailleurs de pierre dans la conſtruction des Edifices; ils contribuent à l'exécution du plan, & on ne loue jamais que l'Architecte.

1. RYER, [*André* DU] Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, né dans le Mâconnois, mort à Paris vers l'an 1650.

Il poſſédoit aſſez bien les langues Orientales; mais ſa *Traduction de l'Alcoran* eſt écrite d'un ſtyle ſi diffus, qu'on n'en peut ſoutenir la lecture.

Sa *Grammaire Turque* n'eſt guere plus eſtimée. Le ſeul Ouvrage de cet Auteur, qu'on liſe encore aujourd'hui, eſt ſa Verſion Françoiſe de *Galiſtan*, ou de l'*Empire des Roſes*, compoſé par le Poëte *Saay*.

2. RYER, [*Pierre* DU] de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1605, mort en 1658.

Nous ignorons s'il eſt parent du précédent, ce qui importe fort peu. Ce que nous ſavons certainement, c'eſt que, quoiqu'il ait beaucoup écrit en Proſe & en Vers, il n'a pas laiſſé un ſeul Ouvrage qui vaille aujourd'hui la peine d'être lu. Il a fait dix-neuf Pieces de Théatre, mortes avant lui, & ſeize Traductions d'Auteurs Latins, qui ne lui ont pas ſurvécu. *Du Ryer* pouvoit avoir de l'eſprit & du talent ; mais, obligé de travailler à la hâte, pour faire ſubſiſter ſa famille, dont ſa plume faiſoit tout le revenu, il ne lui étoit pas poſſible de ſoigner ſes Ouvrages. On rapporte que ſon Libraire ne lui donnoit qu'un écu par feuille de ſes Traductions, ce qui ne fait pas trois ſous par page. C'étoit peut-être en récompenſer largement le mérite ; mais ce n'étoit pas aſſez en payer le travail. Ses Vers étoient traités de la même maniere ; on convenoit de tant par cent : les Vers Alexandrins

quatre livres ; les petits Vers la moitié. N'étoit-ce pas insulter aux Muses & au Public ? Et un Auteur de son temps, n'a-t-il pas eu raison de dire de ce Poëte : *magis fami quàm famæ inserviebat ?*

Fin du troisième Volume.

647147

MALFILATRE, [*N.*] Poëte 21
MALHERBE. [*François* DE] 22
1. MALLET, [*Edme*] Abbé. 27
2. MALLET, [*Paul-Henri*] Hiſtorien. 28
MALLEVILLE. [*Claude* DE] 29
MANGENOT, *Louis*] Abbé. 31
MANNORI, [*Louis*] Avocat, mort en 177- 32
MARCA. [*Pierre* DE] 33
1. MARCHAND. [*Proſper*] 34
2. MARCHAND, [*Jean-Henri*] Avocat. *ibid.*
MARCHE, [*Nicolas* MARÉCHAL DE LA] Abbé. 35
MARÉCHAL, [*Pierre Sylvain*] Avocat. 37
MARGON, [*Guillaume* PLANTAVIT DE LA PAUSE DE] Abbé. 38
1. MARIGNY. [*Jacques* CHARPENTIER DE] 39
2. MARIGNY, [*N.* AUGIER DE] Abbé. 41
1. MARIN, [*Michel-Ange*] Minime. 42
2. MARIN, [*Louis-François-Claude*] Cenſeur Royal. 43
MARION, [*Simon*] Avocat-Général. 44
MARIVAUX. [*Pierre* CARLET DE] 45
* MARMONTEL. [*Jean-François*] 46
MAROLLES, [*Michel* DE] Abbé de Villeloin. 51
MAROT. [*Clément*] 53

MARQUEI, [*Pierre*] Abbé. 55
MARSAIS. [*Céſar* CHESNEAU DU] *ibid.*
MARSOLIER, [*Jacques*] Abbé. 58
MARSY, [*François-Marie* DE] Abbé. *ibid.*
MARTIAL d'*Auvergne*. [*N.*] 70
MARTIGNAC. [*Etienne* ALGAI Sieur DE] *ibid.*
MARTINAY, [*Jean*] Bénédictin. 71
MARTINIERE. [*Antoine-Auguſtin* BRUZEN DE LA] *ibid.*
MASCARON. [*Jules*] 72
MASSIEU, [*Guillaume*] Abbé. 73
MASSILLON. [*Jean-Baptiſte*] 74
1. MASSON. [*Jean*] 78
2. MASSON. [*Pierre-Touſſaint*] 79
MATHIEU. [*Pierre*] *ibid.*
1. MATHON. [*Alexis*] 80
2. MATHON DE LA COUR. [*Charles-Joſeph*] 81
MAUBERT. [*Jean-Henri* DE GOUVEST] *ibid.*
MAUCOMBLE. [*Jean-François-Dieudonné*] 83
MAUCROIX, [*François* DE] Abbé. 84
* MAUGER. [*N.*] Garde-du-Roi. 85
MAUMENET, [*Louis*] Abbé. *ibid.*
MAUPERTUIS. [*Pierre-Louis* MOREAU DE] 86
* MAURY, [*Jean-Siffrein*] Abbé. 87

MAYNARD, [*François*] Poëte. 89
MÉHÉGAN. [*Guillaume-Alexandre* DE] 92
MÉNAGE. [*Gilles*] 94
MÉNARD. [*Léon*] 97
MENARDIERE. [*Hyppolyte-Jules* PILET DE LA] 98
MENESTRIER, [*Claude-François*] Jéſuite. 99
MENOT, [*Michel*] Cordelier. 100
* MERCIER. [*Louis-Sébaſtien*] 101
1. MÉRÉ. [*George* BROSSEN, Marquis DE] 102
2. * MÉRÉ. [*N.* Chevalier DE] 103
MERVESIN, [*Joſeph*] Abbé. *ibid.*
MERVILLE. [*Michel* GUYOT DE] 104
MESENGUI. [*François-Philippe*] 105
METTRIE. [*Julien-Offroi* LA] 106
MEZERAI. [*François* EUDES DE] 108
MEZÉRIAC. [*Claude-Gaſpard* BACHET, Seigneur DE] 109
MILLET. [*Jean-Baptiſte*] *ibid.*
MILLOT, [*Claude-François-Xavier*] Abbé. 111
1. MIRABEAU. [*Jean-Baptiſte* DE] 114
2. * MIRABEAU. [*Victor* DE RIQUETI, Marquis DE] 123
1. MOINE, [*Pierre* LE] Jéſuite. 124

2. * MOINE D'ORGIVAL, [*Henri* LE] Abbé. 125
MOLIERE [*Jean-Baptiſte* POCQUELIN DE] 128
MONCRIF. [*François-Auguſtin* PARADIS DE] 133
MONGAULT, [*Nicolas Hubert* DE] Abbé. 134
MONNOYE. [*Bernard* DE LA] 135
* MONTAGNAC. [*Louis-Laurent-Joſeph* DE] 136
MONTAGNE. [*Michel* DE] 137
MONTESQUIEU. [*Charles* DE SECONDAT, Baron DE LA BREDE & DE] 140
MONTFAUCON, [*Bernard* DE] Bénédictin. 147
MONTFLEURY. [*Antoine-Jacob*] *ibid.*
MONTMAUR. [*Pierre* DE] 148
MONTPENSIER. [*Anne-Marie-Louiſe* D'ORLÉANS, connue ſous le nom de MADEMOISELLE DE] 149
MONTREUL ou MONTEREUL, [*Mathieu* DE] Abbé. 150
MORAND, [*Pierre* DE] Avocat. 152
* MOREAU, [*Jacob-Nicolas*] Hiſtoriographe de France. 155
MORÉNAS. [*François*]. 158

MORÉRI. [*Louis*] 158
MORIN, [*Jean-Baptiſte*] Médecin. 160
MORINIERE. [*Adrien-Claude* LE FORT DE LA] 161
* MORLIERE, [*Jacques-Auguſte* DE LA] Chevalier. *ibid.*
MORUS. [*Alexandre*] 162
1. MOTHE LE VAYER. [*François* DE LA] *ibid.*
2. MOTHE. [*Antoine* HOUDART DE LA] 165.
MOTTEVILLE. [*Françoiſe* BERTAUD, Dame DE] 170
* MOUHY. [*Charles* DE FIEUX, Chevalier DE] *ibid.*
1. MOULIN. [*Charles* DU] 172
2. MOULIN. [*Pierre* DU] *ibid.*
MOURGUES, [*Michel*] Jéſuite. 173
MURAT. [*Henriette-Julie* DE CASTELNAU, Comteſſe DE] 174
MURET. [*Marc-Antoine*] 175

N

NADAL, [*Auguſtin*] Abbé. 177
NAUDÉ, [*Gabriel*] Médecin. 178
NESMOND. [*Henri* DE] 179
NEVERS. [*Philippe-Julien* MANCINI DE] 180.
NEUVILLE, [*Charles* FREY DE] Jéſuite. 181

* NEUVILLE. [*Didier-Pierre* CHICANNEAU DE] 183
NICÉRON, [*Jean-Pierre*] Barnabite. 184
1. NICOLE. [*Claude*] 185
2. NICOLE. [*Pierre*] 186
3. NICOLE DE LA CROIX. [*Louis-Antoine*] 188
* NICOLEAU. [*Pierre*] *ibid.*
* NIV**. [*N.* Duc DE] 189
NOBLE. [*Euſtache* LE] 191
NOLLET, [*Jean-Antoine*] Abbé. 192
* NONOTE, [*Claude-Adrien*] Abbé. 194
1. NOSTRADAMUS. [*Michel*] 195
2. NOSTRADAMUS. [*Jean*] 196
* NOUGARET. [*Pierre-Jean-Baptiſte*] 197
NOUVELLET, [*Claude-Etienne*] Poëte. 198
NOYER. [*Anne-Marguerite* PETIT, femme de M. DU] *ibid.*

O

OLIVET. [*Joſeph* THOULIER D'] 200
* ORIGNY. [*Pierre-Adam* D'] 202
ORLÉANS, [*Pierre-Joſeph* D'] Jéſuite. 203
OSSAT. [*Armand* D'] 205
1. OUDIN. [*Céſar*] *ibid.*
2. OUDIN, [*François*] Jéſuite. 206

P

PALAPRAT. [*Jean*] 208

* PALISSOT. [*Charles* DE MONTENOY] 209
PALLU, [*Martin*] Jéſuite. 218
PANNARD. [*Charles-François*] *ibid.*
PAPILLON, [*Philibert*] Abbé. 221
PAPIN. [*Iſaac*] 222
PAPIRE MASSON. [*Jean*] 223
PARFAIT. [*François*] *ibid.*
PASCAL. [*Blaiſe*] 224
PASQUIER. [*Etienne*] 226
PASSERAT. [*Jean*] 228
PATIN. [*Guy*] 229
PATRIS. [*Pierre*] *ibid.*
PATRU, [*Olivier*] Avocat. 230
PATU. [*Claude-Pierre*] 234
PAVILLON. [*Etienne*] *ibid.*
* PAULIAN, [*Amé-Henri*] Jéſuite. 235
PAYS. [*René* LE] 236
PECHANTRÉ. [*Nicolas* DE] *ibid.*
PELETIER. [*Pierre* LE] 237
PELISSON. [*Paul*] *ibid.*
PELLEGRIN, [*Simon-Joſeph* DE] Abbé. 240
PERAU, [*Gabriel-Louis*] Abbé. 241
PEREFIXE. [*Hardouin* DE BEAUMONT DE] 242
PERNETY, [*Jacques*] Abbé. *ibid.*
PERRAULT. [*Charles*] 244
PERRIER. [*Charles* DU] 247
PERRIERS. [*Bonaventure* DES] *ibid.*

PERRIN. [*Pierre*] 248
PERRON. [*Jacques* DAVI DU] 249
PESAY. [*N.* Marquis DE] 250
PESSELIER. [*Charles-Etienne*] 251
PETAU. [*Denis*] 252
PETIS DE LA CROIX. [*François*] 254
1. PETIT. [*Pierre*] 256
2. PETIT. [*Louis*] 257
PEYRERE. [*Iſaac* LA] 259
* PHILIPPE DE PRÉTOT. [*Etienne-André*] 260
PIBRAC. [*Guy* DUFAUR, Seigneur DE] 261
PIERRE DE SAINT-LOUIS, Carme. 262
PILES. [*Roger* DE] 263
PIN. [*Louis* ELLIES DU] *ibid.*
* PINGERON. [*Jean-Claude*] 265
PIRON. [*Alexis*] 266
PITHOU. [*Pierre*] 268
PLUCHE, [*Antoine*] Abbé. 269
* PLUQUET. [*N.*] Abbé. 271
1. POINSINET. [*Antoine-Alexandre-Henri*] *ibid.*
2. POINSINET DE SIVRY. [*Louis*] Voyez SIVRY.
POISSON. [*Raimond*] 272
POLIGNAC. [*Melchior* DE] 273
* POMPIGNAN. [*Jean-Jacques* LE FRANC, Marquis DE] 275

Liſte des Ecrivains. 451
* PONCET DE LA RIVIERE. [*Mathias*] 280
PORCHERES D'ARBAUD. [*François* DE] 281
PORÉE, [*Charles*] Jéſuite. 282
* PORTAL, [*Antoine*] Médecin. 284
POSTEL. [*Guillaume*] *ibid.*
POULCRE. [*François* LE] 287
* POULE, [*Louis*] Abbé. 288
PRADON. [*Nicolas*] 291
PRÉMONVAL. [*André-Pierre* LE GUAI DE] 293
PRÉVOT D'EXILES, [*Antoine-François*] Abbé. 294
* PRINCE DE BEAUMONT, [*N.* Madame LE] 298
PRIVAT DE FONTANILLES. 299
1. PUISIEUX. [*Philippe-Florent* DE] 300
2. * PUISIEUX. [*Madeleine* DARSAN DE] *ibid.*
PUY. [*Pierre* DU] 302

Q

* QUERLON. [*Anne-Marie* MEUSNIER DE] 303
QUESNAY [*François*] 304
* QUESTANT. [*N.*] 305
QUILLET, [*Claude*] Abbé. 306
QUINAULT. [*Philippe*] 307

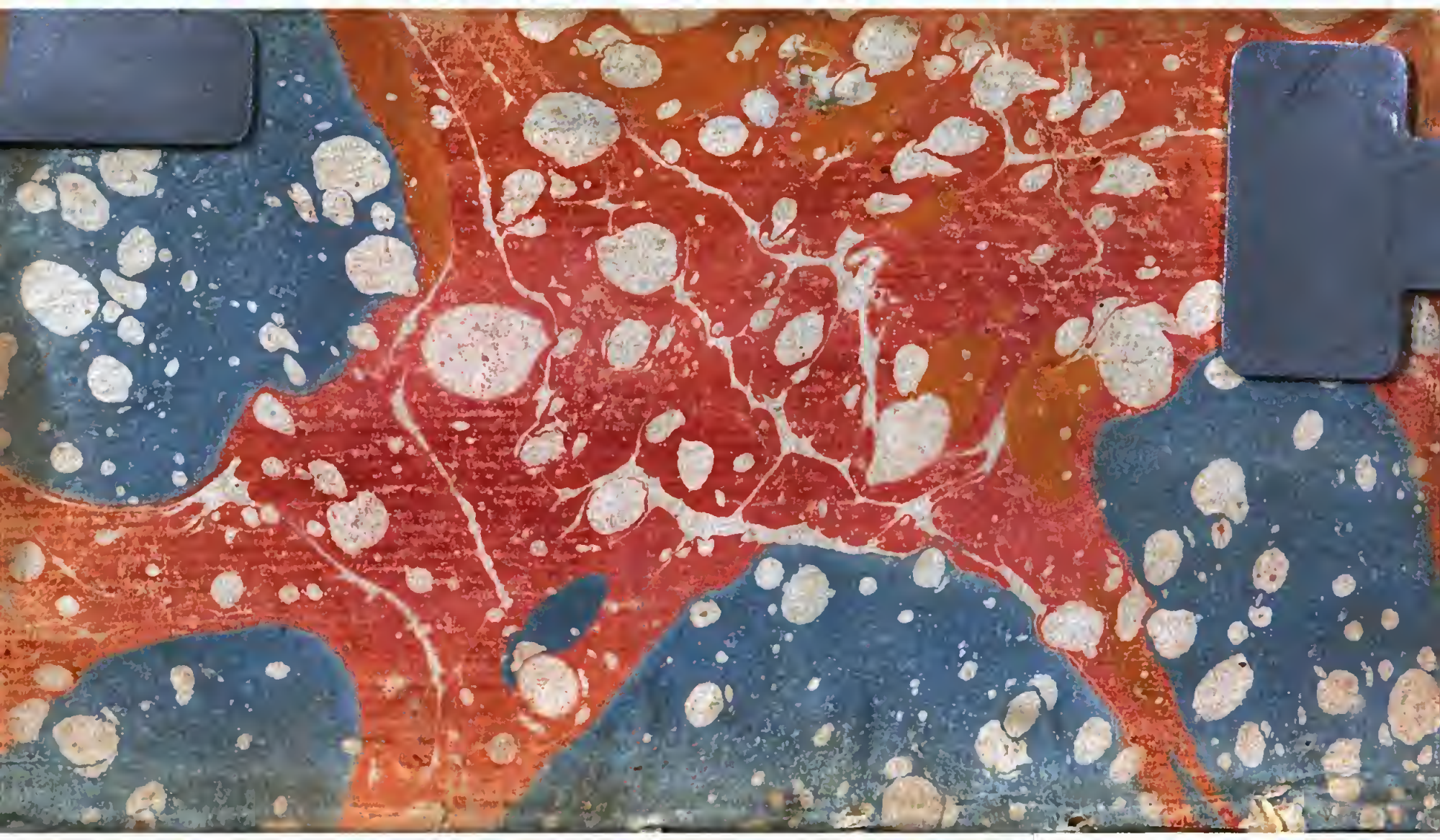
R

RABELAIS. [*François*] 315

RACAN, [*Honorat* DE BREUIL, Marquis DE] 317
1. RACINE. [*Jean*] 320
2. RACINE. [*Louis*] 331
RAMSAY. [*André-Michel* DE] 345
RANCÉ. [*Dom-Armand-Jean* LE BOUTILLIER DE] 348
1. RAPIN. [*Nicolas*] 351
2. RAPIN. [*René*] Jéſuite. 352
3. RAPIN THOYRAS. [*Paul*] 357
* RAYNAL. [*N.* l'Abbé] *ibid.*
RAYNAUD. [*Théophile*] 361
REBOULET. [*Simon*] *ibid.*
* REGANHAC. [*Géraud* VALET DE] 363
REGNARD. [*Jean-François*] 364
1. REGNIER. [*Mathurin*] 367
2. REGNIER DES-MARAIS. [*François-Séraphim*] 368
REMOND DE SAINT-MARD. [*Touſſaint*] 469
RESNEL. [*Jean-François* DU BELLAY DU] 370
RESTAUD, [*Pierre*] Avocat. 371
RETZ. [*Jean-François-Paul* DE GONDI, Cardinal DE] 372
* REYRAC. [*François-Philippe* DE] 373
* RICCOBONI. [*Marie* DE MEZIERES DE LABORAS, Epouſe de M.] 375
RICHELET. [*Céſar-Pierre*] 376

RICHELIEU. [*Jean-Armand* DUPLESSIS, Duc DE] 377
1. RICHER. [*Edmond*] 379
2. RICHER. [*Henri*] 380
3. * RICHER. [*Adrien*] 381
RICHESOURCE. [*Jean* DE SOUDRIER, Ecuyer, Sieur DE] 382
* RIGOLEY DE JUVIGNY. [*Jean-Antoine*] 385
RIVERY. [*Claude-François-Félix* BOULANGER DE] 389
RIUPEROUX. [*Théodore* DE] 390
* ROBÉ DE BEAUVESET. [*N.*] *ibid.*
* ROBINET. [*Jean-Baptiſte*] 394
* ROCHEFORT. [*N.*] 395
ROCHEFOUCAULT. [*François*, Duc DE LA] 396
* ROCHON DE CHABANNES. [*N.*] 401
ROHAN. [*Henri*, Duc DE] 404
ROLLIN. [*Charles*] 405
RONSARD. [*Pierre*] 406
* ROQUELAURE, [*Armand* DE] Evêque. 410
ROTROU. [*Jean*] 412
1. ROUSSEAU. [*Jean-Baptiſte*] 413
2. ROUSSEAU. [*Jean-Jacques.*] 419
ROUSSIER, [*Pierre-Joſeph*] Abbé. 431
ROY. [*Pierre-Charles*] 434
* ROZIER, [*N.*] Abbé. 435

ROZOI. [*N.*] 436
RUFFY. [*Louis-Antoine* DE] 439
1. RYER. [*André* DU] *ibid*
2. RYER. [*Pierre* DU] 440

Fin de la Table du troiſieme volume.

647147